PROSPER MÉRIMÉE

ŒUVRES

LA JAQUERIE

LA FAMILLE DE CARVAJAL

INTRODUCTION ET NOTES

PAR

PIERRE JOURDA

Paris

LIBRAIRIE GRÜND

60, RUE MAZARINE

Q
362
93
840
SMRS

LA JAQUERIE

LA
FAMILLE DE CARVAJAL

PROSPER MÉRIMÉE

ŒUVRES

LA JAQUERIE

LA FAMILLE DE CARVAJAL

INTRODUCTION ET NOTES

PAR

PIERRE JOURDA

Paris

LIBRAIRIE GRÜND

60, RUE MAZARINE

AVANT-PROPOS

Au lendemain de la publication de *Racine et Shakespeare*, les Romantiques cherchaient encore à donner au drame la forme qui lui permît de rivaliser avec la tragédie classique : si les *Méditations*, les *Poèmes antiques et modernes*, les *Orientales* marquaient avec éclat les tentatives de la jeune école pour faire revivre le lyrisme étouffé depuis le XVIIe siècle, et justifiaient leurs déclarations de principe, aucune œuvre importante n'avait prouvé à la scène que les théories audacieuses de Stendhal et de Hugo pouvaient donner, dans la pratique, des résultats comparables à ceux qui furent obtenus par les Corneille et les Racine.

L'envie pourtant ne manquait pas aux tenants des idées nouvelles de les appliquer : Stendhal, Rémusat, Leclercq, Vitet, Mérimée, toute la jeune rédaction du *Globe*, s'essayaient dès 1825 à rénover le théâtre, à chercher et à mettre en œuvre des formules nouvelles[1]. Vitet, dans les *Barricades* et les *États de Blois*, venait de montrer ce que pouvait être le drame historique en prose dont chacun rêvait, mais sans se risquer, — et pour cause ! — à le por-

1. P. Trahard, *La Jeunesse de P. Mérimée*, t. I. p. 135 et suiv.

ter à la scène. On ne pouvait voir dans la *Révolte de Saint-Domingue*, la *Féodalité* de Charles de Résumat ou le *Cid d'Andalousie* de P. Lebrun[1] l'œuvre éclatante et décisive, le chef-d'œuvre tant attendu. Les *Proverbes* de Leclercq, si goûtés de Beyle et de Mérimée, n'étaient que d'amusantes saynètes, les *Soirées de Neuilly* de courtes comédies. Ces esquisses, sortes de manifestes destinés à une élite, — et par là sans portée, — n'allaient pas plus loin que les murs du salon où on les lisait, ou, quand on les jouait, ne passaient pas la rampe. Tentatives infructueuses, elles ne donnaient que des ébauches et non le drame qui ferait triompher, malgré les classiques et contre eux, une poétique révolutionnaire. Il fallait coûte que coûte conquérir la scène et gagner le public : par là et par là seulement s'affirmerait la victoire romantique.

Mérimée ne fut pas le dernier à essayer ses forces : avec Stendhal ou seul il cherche à mettre au jour la pièce dont rêvent tous les dramaturges en puissance, à laquelle pensent un Balzac et un Hugo, un Vigny et un Dumas. Sa collaboration avec Beyle n'aboutit pas; il songe à un drame, la *Bataille*, mais n'en écrit que le canevas[2]; il écrit un *Cromwell* où perce le souci de la vérité historique et psychologique et où il veut mettre en œuvre les théories du *Milanese*, mais sa pièce est injouable : il ne la publie pas. « Il fut, écrit son ami E. Delécluze, le premier à faire l'essai de la méthode de Beyle. » On aimerait juger sur preuves[3]. S'il consacre à l'art dramatique espagnol des articles pleins de suc, — il admire le respect

1. Joué le 1er mars 1825.
2. Trahard, *loc. cit.*, t. I, p. 137-140.
3. *Ibid.*, p. 141-145.

des mœurs et de l'histoire dont avaient fait preuve les Calderon et les Moratin et les propose en exemple aux Français, — s'il soutient des théories qu'il va tenter de mettre en œuvre, son *Théâtre de Clara Gazul*, malgré d'éclatantes qualités, ne répond pas aux désirs de l'école : il reste une « œuvre de cénacle[1] », sans portée, sans influence décisive, surtout sans envergure.

Mais les idées nouvelles cheminent doucement, s'infiltrent peu à peu; les modes, les goûts que défendent les Romantiques s'affirment chaque jour. On donne avec passion dans l'exotisme et dans l'étude du passé. La connaissance des littératures étrangères et du moyen âge s'est, depuis Mme de Staël et Chateaubriand, précisée. On avait sifflé Shakespeare en 1822, — au grand scandale de Beyle ; — l'heure est proche où Vigny pourra faire accepter aux Français sa traduction du *More de Venise*. En attendant de nouvelles représentations des drames shakespeariens soulèvent l'enthousiasme : « Ah! Ah! la voilà enfin la tragédie », s'écrie Nodier[2] : le cénacle de l'Arsenal se trouve, pour un soir, d'accord avec le salon de Delécluze. La vogue des romans de W. Scott s'accentue. Qu'importent les demi-succès dont on a dû jusque-là se contenter si, lentement mais sûrement, les idées nouvelles gagnent la jeunesse et les esprits cultivés? L'heure vient où l'on pourra tenter un nouvel effort, risquer la bataille décisive. La *Revue française* peut écrire en 1828 que la tragédie « doit être historique » et n'obéir qu'à deux principes : liberté, réalité[3]. Hugo, joignant l'exemple à

1. Trahard, *loc. cit.*, p. 223.
2. *Ibid.*, p. 299.
3. *Ibid.*, p. 300.

la théorie, publie son *Cromwell;* Stendhal affirme que « la nation a soif de sa tragédie historique. » Merimée ne veut pas demeurer en reste.

Il publie, en avril 1828, dans la *Revue trimestrielle*, un fragment d'un drame historique qu'il prépare, drame inspiré de Shakespeare, de Goethe et des Chroniques médiévales qu'imprimait son ami Buchon[1]. Puis, la curiosité du public ainsi piquée, il lance, en juin, la *Jaquerie, scènes féodales*. Elles sortaient des presses de Balzac. *C'est une petite tragédie romantique*, écrivait peu auparavant Mérimée au docteur Edwards. Il avait lu ces *quelque trois cents pages* à ses amis, le duc Stritillo, le comte Jacquemont, le baron de Mareste, en son logis, 16, rue des Petits-Augustins. Le *Globe* leur consacra, le 11 juin, une courte annonce, puis, le 28, un article de Rémusat. Il ne semble pas que l'ouvrage ait fait le même bruit que *Cromwell*, ni qu'il ait eu grand succès.

*
* *

Les *Scènes féodales*, pourtant, répondaient parfaitement aux goûts du jour et à l'esthétique nouvelle. Shakespeare, W. Scott, Goethe et le moyen âge connaissaient la vogue la plus grande. Un ami de Mérimée, Paul Duport, venait de consacrer au premier un *Essai littéraire*, suivi d'une *Analyse raisonnée* de toutes ses pièces[2], Defeauconpret de traduire W. Scott. Les *Odes et Ballades*, le « roman

1. Cf. *Bibliographie de la France*, 7 juin 1828, n° 3446; Tourneux, *Prosper Mérimée, ses portraits...*, 1879, p. 58, et Hanotaux et Vicaire, *La Jeunesse de Balzac*, *Balzac imprimeur*, Ferroud, 1904, in-8°, p. 84 et 258.

2. Paris, C. Le Tellier, 2 vol. in-8°, 1828.

noir », les mélodrames du vicomte d'Arlincourt, les tableaux et les dessins de L. Boulenger si fantaisistes, mais si évocateurs, révélaient au public un moyen âge assez factice. Nodier en publiant les études de Lacurne de Sainte-Palaye sur la chevalerie, Barante, dont l'*Histoire des ducs de Bourgogne* atteignait en 1826 sa quatrième édition, Buchon avec sa *Collection des Chroniques nationales françaises* le mettaient à même de connaître historiquement le passé[1]. C'était donc le flatter que lui offrir un drame national, conforme à la fois à la réalité historique et aux tendances littéraires nouvelles, et qui, de plus, affirmait, quoique discrètement, alors que grondaient les bruits précurseurs de la révolution que beaucoup sentaient prochaine, que le temps des privilèges et de l'arbitraire était passé.

La *Jaquerie* est une œuvre de combat, une œuvre libérale aussi bien au point de vue politique que littéraire : ne faisons pas de Mérimée un farouche adversaire du trône et de l'autel, ni, de sa pièce, un pamphlet dirigé contre les Bourbons et les ultras. S'il est faux d'écrire, comme A. Chuquet[2], qu'on découvre dans le drame la « haine » de Mérimée à l'égard du peuple, — c'est une erreur grossière, — il paraît exagéré de dire que les « tendances libérales » de l'auteur n'y transparaissent pas. On les devine au contraire, croyons-nous, dans la nuance

1. Sur le détail des publications qui favorisèrent ce mouvement, cf. J. Marsan, *La Bataille romantique*, Paris, Hachette, 1912, in-16, p. 127 et suiv. Sur le goût pour le moyen âge, cf. cette phrase du *Mercure du XIX*e *siècle* (1831) : « Il nous faut tout le moyen âge pour nous faire oublier les misères profondes et les dégoûts amers de ce présent qu'on nous vante. »

2. Cf. Trahard, *loc. cit.*, t. I, p. 305, note 1.

assez partiale de certaines touches. Le dramaturge, voltairien sans l'avouer, s'en donne à cœur joie de dauber sur l'Église et la noblesse, de peindre des couleurs les plus crues l'égoïsme, l'insensibilité, la tyrannie des seigneurs, la cupidité, la poltronnerie, voire l'incrédulité, ou, si l'on préfère, le scepticisme des moines, au moins de certains d'entre eux.

Mais là n'était pas l'objet principal que se proposait Mérimée[1]. Il cherchait moins à plaider une cause politique, à défendre ou accuser, qu'à réaliser une œuvre conforme à l'esthétique romantique : c'est de ce point de vue surtout qu'il convient d'étudier la *Jaquerie*.

Quand et dans quelles conditions Mérimée conçut-il son œuvre? Il est impossible de le dire : il n'en parle, dans ses lettres, qu'une fois et sans préciser le moment où il en eut l'idée. M. Trahard conjecture avec vraisemblance que ce fut en 1827, après les représentations des drames de Shakespeare dont il a été parlé. Mérimée avait vu jouer le *Roi Jean*, le *Roi Richard III*, le *Roi Henri IV*, toutes pièces dont on peut dire qu'elles ne sont que des chroniques dialoguées. Il a pu leur prendre l'idée d'un drame historique construit selon des formules très souples. Qui sait s'il n'a pas eu l'intention de rivaliser avec son ami Vitet[2] dont les *Barricades* et les *États de Blois* venaient de paraître en 1826 et 1827? Il est impos-

1. Et par là il échappe à l'influence des romanticistes italiens, quoi qu'en pense J. Marsan, *loc. cit.*, p. 116, note 1. L'objet de Mérimée est moins national et politique que littéraire, et il reste, malgré quelques formules assez vives, à peu près objectif.

2. Peut-être aussi a-t-il songé à la pièce de Rémusat, *la Féodalité*, lue en mars 1824 chez Delécluze (cf. Trahard, t. I, p. 157), où se trouvait « une peinture très vive et fort saisissante des mœurs... de cette époque » ?

sible de rien affirmer sur ce point; l'hypothèse paraît plausible : on sait le souci de tous les Romantiques de souligner, et nettement, leur position personnelle et les progrès que marquaient leurs œuvres; il est possible que le désir de ne pas laisser à Vitet seul la gloire de tirer de notre passé des drames historiques ait poussé Mérimée à écrire la *Jaquerie*.

Quoi qu'il en soit, il se propose, appliquant les principes posés par Stendhal, d'écrire un drame en prose, délivré des contraintes classiques, et dans lequel, prenant pour sujet un épisode de notre histoire, s'inspirant d'œuvres similaires de Shakespeare et de Goethe, et respectant la vérité des lieux, des mœurs et du décor, il tracera une large fresque, sobre et colorée, où revivront les temps disparus, où, comme le rêvait le président Hénault, il tentera la synthèse de la tragédie et de l'histoire.

*
* *

Pour faire vrai, il lui faut se documenter. Pour rompre avec les traditions, il doit suivre des modèles nouveaux. Il importe de préciser d'abord à quelles sources il puise. M. Trahard[1] a indiqué tout ce qu'il emprunte à nos historiens et aux dramaturges anglais et allemands; il n'est pas inutile de le rappeler.

C'est dans les *Chroniques* publiées par Buchon qu'il prend les éléments de son drame : le scénario, les faits historiques essentiels, les mœurs, les détails, toute la couleur locale, voire partie de son vocabulaire. L'érudit auteur de la *Jeunesse de Mérimée* a justement décelé ces

1. *Loc. cit.*, t. I, p. 733-740.

emprunts et fixé leurs limites. Mérimée a, comme ses contemporains, dévoré les naïfs récits où les chroniqueurs notaient ce qu'ils avaient pu apprendre : Stendhal lisait les manuscrits d'où il tira ses *Chroniques italiennes*, comme Hugo se documentait aux sources; l'auteur de la *Jaquerie* a, lui aussi, dépouillé les ouvrages qu'il pouvait avoir à sa disposition. Il ne faut pourtant pas se l'imaginer faisant la chasse aux inédits en de poudreuses bibliothèques; il s'en est tenu, semble-t-il, aux imprimés, c'est-à-dire à quelques livres récents, celui de Secousse[1] sur Charles le Mauvais, les mémoires sur la chevalerie de Lacurne de Sainte-Palaye[2], que Nodier venait de rééditer, les *Chroniques* publiées par Buchon principalement.

C'est dire qu'il n'a pu étudier ni les *Grandes Chroniques de France*, ni celle de Jean le Bel, éditées en 1838 et en 1863 seulement, ni la *Chronique des quatre premiers Valois* (édit. S. Luce, Paris, 1862, in-8°) ou la *Chronique du religieux de Saint-Denys* (édit. L. Bellaguet, Paris, 1839, 6 vol. in-8°), à plus forte raison les documents manuscrits où de plus récents historiens, un S. Luce, un Flammermont, devaient puiser. Avec Secousse et Lacurne de Sainte-Palaye, il ne connaît guère que Froissart et Jean de Venette[3]. Il leur demande, en modifiant à sa guise les données historiques, le schéma de son drame. Il leur prend, surtout, les couleurs assez crues avec lesquelles il fait sa

1. *Mémoires pour servir à l'histoire de Charles II, roi de Navarre... surnommé le Mauvais*, Paris, in-4°, 1758.

2. *Mémoires sur l'ancienne chevalerie considérée comme un établissement politique et militaire* (Registres de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XX).

3. Cf. *Chronique latine de G. de Nangis*, édit. H. Géraud, Paris, Renouard, 1843, t. II.

palette : des traits de mœurs, des détails précis, des allusions aux façons de vivre du moyen âge. Ce ne sont pas là des emprunts à proprement parler. Mérimée ne cherche dans ces écrits que les menus faits qui lui permettent de créer l'atmosphère de son drame et non des épisodes précis, des textes qu'il transpose tels quels. La méthode de Stendhal n'est pas la sienne : il ne copie pas. S'il est possible de faire entre la bataille qu'il décrit et les récits de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt, de Cocherel, tels que les narre Froissart, des rapprochements qui prouvent sa probité, son souci de vérité, on ne saurait, en revanche, citer une phrase qu'il démarque : « Il butine à droite, à gauche, écrit M. Trahard, élimine ensuite, dispose enfin[1]. » On ne saurait trouver plus juste formule. On dirait d'un architecte qui choisit ses matériaux. Il utilise d'ailleurs toutes ses lectures, déjà copieuses, cueillant ici et là, — même en des textes qui n'ont aucun rapport avec le moyen âge, — un trait qui lui paraît caractéristique : Ambroise Paré ou le Loyal Serviteur, le roman espagnol de *Tiran le Blanc*, les fabliaux, Cervantes ou Byron sont ainsi tour à tour mis à contribution. Sont-ce là des sources au sens littéraire du mot? Nous en doutons. Alors même qu'il emprunte à un livre quelque fait précis, Mérimée ne plagie pas.

En est-il autrement en ce qui concerne Shakespeare ou Goethe? Les drames où le grand Will peignait la Jacquerie anglaise, le *Roi Henri IV* particulièrement, le *Goetz von Berlichingen* traitent, à peu de chose près, le sujet qu'a choisi Mérimée. Il serait étonnant qu'il ne leur dût rien. Comment eût-il pu, voulant instaurer en France une

1. *Loc. cit.*, t. I, p. 323.

forme dramatique nouvelle directement inspirée de leur technique, ne pas leur faire quelque emprunt? voulant porter à la scène une révolte qui avait eu ses échos en Angleterre et en Allemagne, ne pas songer à ce qu'en avaient dit deux poètes dont les Romantiques faisaient leurs dieux? Et sans doute la technique de la *Jaquerie* rappelle celle d'*Henri IV* ou de *Goetz*, — on le verra plus loin : les épisodes violents, disputes, pillages, massacres, batailles abondent ici et là, et sont dessinés avec les mêmes touches brutales, les mêmes couleurs violentes et dans un même esprit. Nous ne croyons pas cependant que ce soient là des imitations littérales : le sujet qu'il avait choisi contraignait Mérimée à de telles esquisses, et il avait assez de verve pour imaginer, en s'appuyant, le cas échéant, sur Froissart, les détails qu'il burine. Ce qu'il doit à ses modèles, plus que toute autre chose, c'est la structure même de sa pièce, qui, inférieure sur ce point à ses devancières, est moins un drame ou une étude psychologique et morale qu'une série de chroniques découpées en tableaux colorés, en dialogues plus ou moins vivants. Le dessein de rivaliser avec Shakespeare est évident, comme est évidente la ressemblance avec *Henri IV* ou *Goëtz von Berlichingen*[1]. Cela ne veut pas dire que Mérimée imite au sens formel du mot.

A Froissart, à J. de Venette, à ses vastes lectures, il demande des faits; à Shakespeare, à Goethe, des modèles, — oserons-nous écrire des patrons? Que va-t-il résulter de la combinaison de ces éléments? Quels sont les caractères littéraires du drame qu'il compose? Quelle en est

1. Sur les rapports avec *Goetz*, cf. F. Baldensperger, *Goethe en France*, 1904, in-8°, p. 101, 102, 361.

la valeur historique? A-t-il atteint le but qu'il visait : écrire un drame, et un drame historiquement vrai?

*
* *

A la première de ces questions, on répondra par la négative[1]. Certes, le duc Stritillo dut se réjouir de voir l'alexandrin, ce « cache sottises », céder le pas à la prose, plus vraie, plus naturelle que le vers classique. Certes, le salon de Delécluze, les salles de rédaction du *Globe* durent applaudir, comme pour le *Théâtre de Clara Gazul*, aux hardiesses de l'auteur, et se féliciter de voir rompre en visière aux règles que défendaient si mal les Arnault et les derniers tenants du classicisme.

Il est sûr que, pour conquérir le théâtre, Mérimée ne recule devant aucune audace. Foin des vieilles unités, inutiles entraves! Au lieu de construire une action forte, cohérente et concentrée autour d'un protagoniste, au lieu de peindre une crise, Mérimée porte tour à tour l'intérêt sur frère Jean ou sur Isabelle, sur le sire d'Apremont ou sur les paysans, sur les routiers comme Siward ou sur les bourgeois de Beauvais. L'intrigue, au sens dramatique du mot, est inexistante. L'unité de lieu, l'unité de temps ne sont pas davantage respectées : la pièce se déroule tour à tour dans le château et au village d'Apremont, en l'abbaye de Saint-Leufroy, dans les bois, au fond d'un ravin, sur les chemins, à Beauvais, près de

1. Que Mérimée ait voulu écrire un drame, la chose est sûre. Il n'a pas pris la précaution, comme Vitet (cf. J. Marsan, *loc. cit.*, p. 144 et suiv.), de marquer qu'il n'avait que la prétention d'exposer des faits historiques sous une forme dramatique. Vitet, du moins, insistait (peut-être avec quelque regret) sur son intention de ne faire que de l'histoire.

Meaux. Elle s'étend sur une période de plusieurs semaines, du 24 mai 1358 à la fin de juin. On ne pouvait plus gaillardement se moquer des principes chers à Boileau, à Voltaire, à Ducis et à Viennet. Mais se délivrer ainsi de chaînes pesantes, quoique utiles, était-ce suffisant pour faire œuvre dramatique? Passe pour l'unité de temps et de lieu! Mais l'unité d'action? Peut-on concevoir une pièce de théâtre sans intrigue? La mode s'est accentuée, depuis 1828, de ce genre d'œuvres, et le public goûte ces « histoires ». Cela ne veut pas dire qu'elles soient bonnes. Et celle qu'écrivait Mérimée ne l'était pas.

Sous prétexte de peindre, à la manière de Shakespeare et de Goethe, « la vie dans toutes ses manifestations[1] », Mérimée ne s'inquiète pas de choisir un sujet propre à l'action dramatique. L'attention du lecteur se disperse trop souvent et, trop souvent, ne sait où l'auteur veut en venir[2]. Sous prétexte de faire une vaste synthèse d'une série d'épisodes historiques, Mérimée promène l'action de sa pièce à travers l'Ile-de-France et fait agir non pas un héros et des comparses, mais une série de personnages principaux. Que se propose-t-il précisément? De peindre les amours de l'écuyer Pierre, l'ambition de frère Jean, les excès de la noblesse, les malheurs des paysans? On hésite à répondre. Il s'intéresse à chacun de ces détails et à tous ces épisodes successivement. Le lecteur ne sait plus à quoi il doit s'attacher, et si c'est à la brutalité du Loup-Garou, à la hauteur d'Isabelle, au cynisme de

1. Trahard, *loc. cit.*, t. I, p. 311.

2. Cette absence de *sujet* est peut-être le plus grave défaut de la *Jaquerie*. Il n'en était pas de même dans le *Théâtre de Clara Gazul*, ni dans telle pièce des *Soirées de Neuilly*, la *Conspiration de Malet*, par exemple.

Siward et de Perducas, à la poltronnerie de Morand, — et nous en passons.

On pourrait atténuer ce reproche si, à défaut d'une intrigue, de chacun de ces personnages l'auteur détaillait justement le caractère. Mais ni le Loup-Garou ni frère Jean ne sont un Goëtz von Berlichingen, ni la jeune Isabelle n'est une châtelaine vivante, ni Gilbert d'Apremont un grand féodal dont nous pénétrions profondément l'état d'esprit et dont la mentalité soit étudiée de façon précise : ce qu'il dit, d'autres que lui pourraient le répéter, — les sentiments qu'il éprouve, tout autre féodal pourrait les ressentir. Il y a loin de sa rudesse à celle d'un Don Gormas, comme il y loin de la froideur d'Isabelle à celle d'Armande. Loin de peindre des caractères à la fois très individuels et très généraux, Mérimée dessine, presque sans nuances, des types qui rappellent fâcheusement les pires héros, on pourrait dire : les pires abstractions du mélodrame tel que l'avaient conçu un Pixérécourt ou un d'Arlincourt. Ce ne sont pas des hommes qui agissent sous nos yeux, mais des symboles : Gilbert incarne la tyrannie de la noblesse comme frère Jean l'ambition du clergé pauvre, comme le précepteur ou maître Langoyrant la stupidité des clercs, d'un Thubal Holopherne ou d'un Janotus de Bragmardo, et les personnages les plus vivants, contrairement à ce que l'on constate dans la tragédie classique (mais était-ce là le but que se proposait l'auteur?), sont les comparses, paysans, brigands et routiers, dont Mérimée relève et note justement les paroles : on goûte l'humour de certaines réparties du capitaine Brown et son flegme, la sombre ardeur de Renaud, la peur de Morand; il y a là un réalisme discret fort heu-

reux ; mais ce ne sont que personnages de second plan dont l'état d'âme offre moins d'intérêt que celui des protagonistes, et dont la vérité fait regretter encore plus que les principaux acteurs du drame ne soient pas plus vivants. Le souci de peindre des personnages historiquement vrais, de leur prêter le langage du temps, le soin de la couleur locale ont empêché Mérimée de tracer des caractères étudiés.

Il n'y a dans la *Jaquerie* ni action, ni caractères. On y cherche en vain une intrigue et une âme, à défaut d'une Chimène ou d'un Rodrigue, une Périchole, un vice-roi. Où donc est la valeur dramatique des *Scènes féodales?* On ne peut plus la chercher que dans le décor et la couleur locale. On se plaît, sans doute, quoique cela soit assez désuet, à évoquer la ravine où, dans la pourpre du crépuscule, le Loup-Garou tient conseil tandis que la nuit tombe et que murmure la brise, les salles voûtées du château d'Apremont, les tentures qui en décorent les murs, les peaux de bêtes qui jonchent le sol, les fenêtres à meneaux par où Isabelle surveille en vain l'arrivée des gendarmes d'Enguerrand de Boussiés, les courtines et les créneaux du chemin de ronde, ou la nudité de la salle capitulaire en l'abbaye vénérée de Saint-Leufroy ; on imagine volontiers le camp des Jacques, les tentes, les feux de bivouac, le tohu-bohu d'une armée en désordre. Un mot éveille en notre esprit une silhouette, une scène : un tournoi, une passe d'armes, la pénitence d'un moine, un marché de village, et de tels termes ne sont pas rares dans la *Jaquerie :* mots sonores, termes techniques empruntés surtout au langage militaire, jurons énergiques, appels aux saints. Mais suffit-il de jurer par saint Alipan-

tin ou par Golfarin, d'invoquer Notre-Dame de Beauvais, de pousser des cris de guerre, de parler de « targe », de « gambison », de « miséricorde » ou de « lances retaillées », de bannières et de pennons, pour qu'il y ait drame? Encore si l'on pouvait mettre à la scène les épisodes imaginés par l'écrivain! Tentative difficile, pour ne pas dire impossible, et, dès lors, qu'est-ce que ce drame injouable qui ne peut être porté aux feux de la rampe et ne saurait être justiciable que du cinématographe? Les détails de mise en scène que note diligemment Mérimée pourraient servir à qui voudrait tirer de la *Jaquerie* un film à grand spectacle que l'on jouerait sous les remparts de Carcassonne, près de la porte d'Aude, ou au pied des tours de Pierrefonds; pas plus que ceux de *Cromwell*, ils ne sauraient servir à un régisseur...

Dira-t-on qu'à défaut d'un décor irréalisable la peinture des mœurs fait de la *Jaquerie* le drame que voulait écrire Mérimée? Elle paraît aú lecteur impartial faible et schématique[1] : il ne suffit pas d'accumuler meurtres, incendies, viols, pillages et batailles, de montrer des nobles brutaux et despotiques, des moines tremblants à la pensée de perdre ou leurs bénéfices ou la vie, des paysans enchaînés d'abord et dociles, puis enragés, des routiers cupides et sensuels, pour dire que l'on a porté au théâtre les mœurs du XIVe siècle. La réalité était peut-être aussi noire : à la peindre ainsi dans le détail, à multiplier les traits curieux, certes, mais fragmentaires, Mérimée s'exposait à un défaut qu'il n'a pas su éviter. L'excès de pré-

1. Il y a peu à tirer pour l'étude de la *Jaquerie* du livre de J. W. Hovenkamp, *Mérimée et la couleur locale*, Nimègue, 1928, in-8°.

cision le conduit à la monotonie et à la confusion. Au lieu de la large fresque qu'il se proposait d'exécuter, il dessine une série d'eaux-fortes dont la couleur uniforme et la minutie du trait ne permettent pas de dégager une impression d'ensemble; il trace des tableaux infiniment curieux pour l'historien, mais qui, pour le spectateur, n'offriraient qu'un médiocre intérêt. L'optique théâtrale a ses lois. Mérimée n'en a pas assez tenu compte.

Il y avait dans les drames de Shakespeare ou de Goethe comme dans la tragédie classique une intrigue, une action, des caractères, une étude assez poussée de mœurs disparues, et la reconstitution du passé qu'ils avaient tentée était par là même dramatique. Celle de Mérimée ne l'est pas du tout : on dirait d'une série de scènes sans unité marquée, sans psychologie, où la peinture des mœurs reste banale et sans portée, où l'auteur n'a pas voulu se priver de moyens sûrs mais vulgaires de plaire au public (on ne saurait expliquer autrement qu'il insiste sur la passion malheureuse de Pierre pour Isabelle), d'un roman mis à la scène enfin, où était exploité le goût de l'époque pour des gestes violents et qui remplacent l'analyse des caractères : de là cette surabondance de meurtres et de brutalités que le mélodrame et le roman noir, de Walpole et d'Anne Radcliffe à Ducray-Duminil, voire à Balzac, avaient mis à la mode. La *Jaquerie* est une sorte de « Quentin Durward accommodé à la manière de Shakespeare et de Goethe, selon les procédés de Pixérécourt[1] ». On ne saurait mieux dire ni mieux marquer les défauts littéraires du livre.

Il prétend être un drame, il n'est qu'un essai drama-

1. Trahard, *loc. cit.*, t. I, p. 319.

tique manqué, pire : injouable, un roman dialogué, sans exposition, sans nœud, sans dénouement, une série d'estampes aux couleurs violentes. Pas plus que le *Cromwell* de Hugo il n'est la grande pièce attendue qui devait révolutionner la scène française. L'auteur d'*Hernani*, plus tenace et mieux armé que celui de la *Jaquerie*, réussira à faire applaudir des pièces conçues selon la technique nouvelle, mais en se pliant, sur certains points, à la tradition du genre, et sinon à des dogmes littéraires, du moins à des conventions matérielles ; Mérimée renoncera : la *Jaquerie* est son dernier essai dramatique et l'influence en fut nulle. En dédaignant, avec tous les Romantiques, ce qu'il considérait à tort non comme de « simples règles de métier », mais comme des « dogmes esthétiques[1] », il a délibérément fait du théâtre qui n'en est pas. Mieux eût valu, comme Vitet, présenter « des faits historiques sous la forme dramatique, mais sans la prétention d'en composer un drame[2] ».

*
* *

A-t-il, puisqu'il n'a pu réaliser sa première intention (la plus importante à vrai dire), mieux réussi au point de vue historique? Et, sous cet aspect, son œuvre a-t-elle une valeur? La réponse à cette dernière question doit être plus nuancée.

Il importe de noter d'abord que la *Jaquerie* n'a pas la prétention d'être une histoire strictement exacte et complète du mouvement de révolte qui, pendant quatre

1. L'expression est de J. Marsan, *loc. cit.*, p. 121.
2. Il faut remarquer que, malgré ce dessein modeste, la *Ligue* est plus près du drame que la *Jaquerie*.

semaines, ensanglanta l'Ile-de-France. Mérimée a laissé à d'autres le soin de le raconter. Il veut, sans doute, faire œuvre d'historien, mais ce n'est là pour lui qu'un souci secondaire, et s'il peint sans partialité, sans erreur grave, l'état d'esprit des acteurs de ce drame, il s'estimera satisfait. Le sous-titre de sa pièce est bien significatif à cet égard : *Scènes féodales*, écrit-il ; c'est donc qu'il ne cherche pas à raconter en détail l'épisode qu'il a choisi. Il va se borner à détacher des faits qu'il relève dans l'œuvre des chroniqueurs quelques traits significatifs, et il fera revivre non pas précisément le mouvement des Jacques, mais l'esprit qui l'anima, non la révolte entière, mais quelques épisodes suffisamment significatifs : les prodromes de l'émeute, ses premiers effets qu'il étudiera tour à tour dans le camp des paysans, puis dans celui des nobles, son développement, son échec. Mais, en prenant ces libertés avec l'histoire, la respecte-t-il? A-t-il réalisé son dessein?

On sait les faits : S. Luce, Flammermont, Delachenal, le Père Denifle[1] les ont savamment exposés. Le 28 mai 1358, tandis que le dauphin Charles se débattait au milieu de difficultés sans nombre, « *s'émurent*, disent les *Grandes Chroniques, plusieurs menues gens du Beauvaisis... et s'assemblèrent par mouvement mauvais. Et coururent sur plusieurs gentilshommes et en tuèrent neuf* ». Ce premier « effroi » provoque un vaste et brusque mouvement qui s'étendit bientôt à la Picardie entière, à l'Ile-

1. S. Luce, *Histoire de la Jacquerie, d'après des documents inédits*, Paris, A. Durand, 1859, in-8°. — J. Flammermont, *Revue historique*, t. IX, janvier-avril 1879. — R. Delachenal, *Histoire de Charles V*, Paris, Picard, 1909, 3 vol. in-8°. — P. H. Denifle, *La Guerre de Cent ans et la désolation des églises, monastères et hôpitaux en France*, Paris, A. Picard, 1899, 2 vol. in-8°.

de-France, à la Champagne. Partout les paysans se levaient, poussés à ce geste de violence par leur misère et par les exactions de toutes sortes dont ils souffraient : crimes des routiers, tyrannie, exigences injustes de la noblesse dont les défaites de Crécy et de Poitiers faisaient discuter les privilèges, condition déplorable de leur existence, enfin.

La révolte s'organisa : les Jacques, tel fut le nom sous lequel on les désigna bientôt, virent leurs forces se grossir, se donnèrent un chef, un certain Guillaume Karle, de Mello, et coururent sus aux châteaux et aux villes. C'étaient en majorité des paysans, mais il y avait parmi eux des gens des villes, des ouvriers, quelques bourgeois, des prêtres. Des routiers se joignirent à eux. En peu de jours la vallée de l'Oise, le Beauvaisis, la région de Laon et de Montdidier furent en armes. Le soulèvement s'étendit sur quatorze de nos départements actuels, connut ici des succès, là des revers, marqua partout son passage par de terribles violences qu'il semble bien que Froissart n'a pas exagérées. Les Jacques voulaient surtout secouer le joug de la féodalité : ils cherchaient moins à tuer qu'à s'affranchir ; ils ne purent pourtant éviter les excès. Profitant des troubles qu'avait suscités, à Paris, Étienne Marcel, ils cherchèrent à s'unir à lui, poussèrent jusqu'à Meaux où s'étaient réfugiées quantité de dames nobles, mais ils subirent là un sanglant échec, tandis qu'en Beauvaisis leurs bandes se heurtaient à Charles le Mauvais, roi de Navarre, qui les bouscula et les tailla en pièces le 10 juin. Les nobles s'étaient ressaisis : la répression fut aussi féroce que l'avait été la révolte. A la fin de juin l'ordre était rétabli.

Tels sont les éléments sur lesquels a brodé Mérimée. Il s'est dégagé de la réalité historique : le but qu'il se proposait l'y autorisait. Il n'a pas cherché à suivre dans leur détail chronologique les faits que nous venons de résumer. La révolte qu'il met en scène, est-ce l'effroi de Saint-Leu dont parlent les chroniqueurs? On ne sait, on en doute, et justement. C'est sur un épisode imaginé que s'ouvre le drame, et non sur un fait historique précis, épisode dans lequel l'écrivain a prétendu synthétiser tous les « effrois ». Le procédé, sans doute, est excusable; il n'en décèle pas moins une méthode historique assez désinvolte. Sans doute encore Mérimée a-t-il pris la précaution, avant de peindre la révolte, d'analyser en quelques scènes la sourde agitation des paysans, d'indiquer les raisons qu'ils avaient de se révolter. On ne peut cependant s'empêcher de noter qu'il passe bien vite et sans y insister sur la question, pourtant si importante, des origines de la Jacquerie. S'il a voulu faire œuvre d'historien, pourquoi négliger d'étudier plus en détail les causes du soulèvement? Le problème était délicat; il valait d'être soulevé. Surtout Mérimée prend avec la réalité d'étranges libertés. Passe encore qu'il situe la révolte en un endroit assez vague et qui pourrait être comparé, toutes réserves faites, au palais à volonté de la tragédie classique : où est la Source? où Bernilly? où Genêts? Autant de noms que nous avons cherchés en vain dans le *Dictionnaire* de Joanne ou dans le *Répertoire* d'Ulysse Chevalier. Est-ce là cette vérité historique dont les Romantiques faisaient un de leurs actes de foi? Passons condamnation sur ce début assez peu conforme à la doctrine nouvelle, encore que l'on puisse, dès lors, suspecter

la véracité d'un historien dramaturge qui s'affranchit aussi librement des données historiques. Mais que penser du silence que garde Mérimée sur le rôle d'É. Marcel? du fait qu'il donne aux révoltés deux chefs qui ne sont, l'un ni l'autre, celui qu'ils élurent? Pourquoi substitue-t-il à G. Karle et le Loup-Garou et Frère Jean? Pourquoi montre-t-il les révoltés prenant d'assaut Beauvais, alors que la ville se donna librement à eux, et pourquoi ne dit-il rien du siège d'Ermenonville qui échoua? Pourquoi ne fait-il que d'insuffisantes allusions à la tentative des Jacques sur Meaux? Pourquoi, enfin, montre-t-il les révoltés écrasés (où? on ne sait : quelque part dans la plaine de Meaux) en bataille rangée par le captal de Buch, alors que ce fut Charles le Mauvais qui leur porta le coup de grâce? Est-ce là respecter l'histoire? Est-ce faire du drame une vivante résurrection du passé que s'inquiéter aussi peu de la réalité historique et la traiter aussi légèrement?

On objectera que Mérimée n'avait pas en mains toutes les pièces ni tous les documents. Il avait lu Froissart, il avait lu Secousse : le chroniqueur et l'historien lui en disaient assez pour qu'il connût au moins le schéma exact de la révolte. Il ne les suit pas. Ce n'est pas la Jacquérie qu'il raconte : il imagine, à sa guise, un épisode sur la Jacquerie. Il serait vain de chercher dans son livre des faits précis que l'on pourrait situer dans le temps et dans l'espace. Il brode sur des données historiques un scénario de drame sans se soucier des dates ni de la réalité. L'absence de documents d'archives ne le justifie pas. Vitet, dans les *Barricades* ou les *États de Blois*, n'est pas plus dramaturge que lui, mais il est plus véridique. Il est, en tout état de choses, plus près de la vérité.

*
* *

Où donc est l'intérêt de la *Jaquerie*, si on ne le trouve ni dans le drame, ni dans la stricte exactitude des faits? Il est, croyons-nous, dans l'évocation colorée du passé. Il ne faut pas demander aux *Scènes féodales* la vérité d'une œuvre d'érudition, mais une vérité plus large. Si Mérimée n'a pas construit le drame qu'il rêvait, du moins a-t-il su dessiner une série de planches dont auraient pu s'inspirer un Tony Johannot ou un Louis Boulenger. Ce n'est pas le moindre mérite de ces dessins que d'être vrais. En un temps où sévissait le « genre troubadour[1] », où l'on montrait tant de gentes demoiselles écoutant, rêveuses, au sommet d'une tour qu'argente le clair de lune, la romance soupirée par un galant ménestrel, trop de nobles chevaliers prêts à pourfendre l'infâme ravisseur d'une dame dolente, le criminel persécuteur de la veuve et de l'orphelin, où Viennet et Parseval-Grandmaison, après Luce de Lancival, peignaient au public un moyen âge édulcoré, pour ne pas dire faux, imaginé, trop souvent, d'après le *Roland furieux* et la *Jérusalem délivrée*, Mérimée a su, malgré des maladresses dans l'analyse dramatique, retrouver la réalité, et la peindre, malgré ses laideurs, sans la déformer.

Il va plus loin que Chateaubriand et que le Hugo des *Ballades* : il voit plus vrai. Ses chevaliers n'ont pas la naïveté du Lautrec ou du Don Carlos que peignait l'auteur du *Dernier Abencérage*, et le moyen âge est pour lui autre

1. Nodier et de Roujoux venaient de publier, en 1826, les *Poésies inédites* de Clotilde de Surville. — Cf. H. Jacoubet, *Le Genre troubadour et les origines du romantisme français*, Paris, les Belles-Lettres, 1929.

chose qu'un prétexte à poèmes sur la *Fiancée du Timbalier*, à tours de force rythmiques sur la *Chasse du Burgrave*; ses routiers sont plus vrais que les deux archers emportés par Satan parmi le vol éperdu des hiboux. Il ne se satisfait pas d'une résurrection fantaisiste de la chevalerie et conforme seulement aux goûts personnels, à l'imagination du poète ou aux conventions d'un moment. La réalité violente, brutale, pénible même ne lui fait pas peur : comme Augustin Thierry, comme Barante, comme bientôt Michelet ou Hugo même, dans tel passage de *Notre-Dame de Paris*, il la peint telle qu'il la voit, avec ses laideurs, avec ses crudités : n'esquisse-t-il pas, quoique discrètement, un viol? Chateaubriand, quand il indiquait comme une source magnifique d'inspiration littéraire et artistique le moyen âge chrétien, ne s'attendait certes pas à voir naître une telle œuvre, plus conforme au ton des romans de W. Scott qu'à ses rêves et à ses fantaisies.

Le mérite de la *Jaquerie* est dans cette vérité générale. Mérimée n'a pas su l'observer partout. On peut lui reprocher de prêter à tel de ses personnages des sentiments romanesques et peu vraisemblables; on critiquera plus encore la tonalité peut-être poussée au noir de son coloris, la froideur de ses dialogues et surtout l'impression désagréable que provoque en l'esprit du lecteur l'absence d'unité, de synthèse dans la peinture qu'il fait du moyen âge : il ne jaillit pas de son livre une image précise; le détail est vrai, trop souvent il n'est pas assez évocateur : la *Jaquerie* est, par là, bien inférieure aux *Burgraves* autant qu'à *Notre-Dame de Paris*. Cela ne doit pas faire oublier l'exactitude d'ensemble de l'œuvre, sa justesse, ni la vérité du détail.

Œuvre manquée du point de vue historique aussi bien

que du point de vue littéraire, la *Jaquerie* n'en marque pas moins une étape importante dans l'œuvre de Mérimée : elle l'a préparé au roman historique. Il est armé pour écrire la *Chronique du règne de Charles IX.*

II

La Famille de Carvajal

A quelle pensée obéissait Mérimée en joignant à la *Jaquerie* la *Famille de Carvajal?* Au souci de grossir un volume qui risquait d'être mince, réduit aux seules *Scènes féodales*? à celui, très romantique, de chercher un effet de contraste? de joindre « à un mélodrame sans le vouloir » un « mélodrame voulu[1] »? Il a cédé sans doute surtout au désir de mystifier une fois de plus le public et de lui présenter, avec sérieux, comme un échantillon typique du drame conforme aux théories nouvelles, une charge, une caricature du mélodrame tel qu'il faisait alors les délices des Parisiens.

Que ce fut là son intention, le ton railleur de sa préface le prouverait, à défaut d'une lettre à Stendhal où l'on sent percer l'ironie : *En l'an de grâce 1829*, écrivait-il à Beyle le 15 mai 1831, *j'ai édifié le public avec la Famille de Carvajal, ouvrage moral s'il en fût, et inspiré par la fréquentation des chefs de bureau et de leurs épouses...* Ouvrage moral, cette comédie dont H. Patin trouvait « le sujet odieux »? Mérimée raille, comme il a coutume de le faire. Il a traduit les saynètes de Clara Gazul, comédienne espagnole, et les poèmes illyriques de Hyacinthe Maglano-

1. Trahard, *loc. cit.*, t. I, p. 335.

vitch : il suit, il exploite la même veine... A la demande du capitaine Diego Rodriguez de Castaneda y Palacios, — le beau nom ! et qu'il sonne bien ! et comme il donne à la lettre qu'il termine un air d'authenticité ! — à la prière d'une petite fille de quinze ans, folle de Byron, du Giaour, de Manfred et de Lara, il cueille dans la chronique du *malheureux* Ustariz une anecdote dont il fait un drame qui satisfera ses correspondants occasionnels... Mais le nom d'Ustariz relève des curieux des supercheries littéraires plutôt que de l'historien des lettres espagnoles. Et dès lors tout s'éclaire : Mérimée s'amuse aux dépens du public.

Aimez-vous l'exotisme, les pires abominations, l'inceste, le viol, la torture, l'empoisonnement? On en a mis partout... Goûtez-vous Pixérécourt? *Gaspardo le Pêcheur*, *Lazare le Pâtre* n'ont pas encore vu le jour, mais *Victor ou l'Enfant du mystère*, *Célina ou l'Enfant de la forêt*, le *Solitaire* enchantent les esprits? La *Famille de Carvajal* satisfera votre passion de l'horrible et du noir. Les romans de Lewis, d'Anne Radcliffe, de Ducray-Duminil, du vicomte d'Arlincourt sont vos livres de chevet? Vous éprouverez à lire *Carvajal* les mêmes émotions, le même trouble, les mêmes angoisses qu'ils vous procurent... Et les petites filles à qui leur maman interdit de lire les œuvres des Romantiques, — « tout ce qu'il y a d'horrible et d'amusant pourtant », — pourront à loisir frémir dans leur alcôve en lisant en cachette les exploits de Don José, ou appeler sur la malheureuse Catalina la protection de Notre-Dame de Chimpaquira, — les Jeune-France orner d'une machette et de flèches empoisonnées les murs de leur chambre, les bourgeois gémir une fois de plus sur la

décadence des lettres et des arts et se demander à quels abîmes court la littérature...

Pixérécourt, dont les cent vingt mélodrames atteignent alors 30,000 représentations, a produit de 1826 à 1828 six nouvelles rhapsodies? Les meilleurs esprits donnent dans cette mode? Le cénacle de l'Arsenal lui-même, Nodier en tête, se laisse emporter par le courant? N'est-il pas temps de réagir? On serait étonné que les doctrinaires du *Globe*, que les amis de Delécluze n'aient pas essayé d'endiguer le flot montant, tenté de ridiculiser, au moins pour les esprits cultivés et capables de comprendre à demi-mot, tout le bric-à-brac dont usaient l'auteur de *Smarra* et de la *Nonne Alferez*, voire celui de *Bug Jargal* et de *Han d'Islande*, n'aient pas voulu railler l'abus de l'exotisme et de l'horrible. Il y avait, dès 1828, un poncif romantique : l'école risquait de se perdre en usant de procédés aussi factices que ceux des pseudo-classiques qu'ils déchiraient à belles dents. Il importait de défendre l'esprit français, au sens complet du mot, contre des modes dangereuses, de donner un coup de barre qui ramenât à la fois le théâtre et le roman dans la bonne direction, qui leur évitât de sombrer sur les écueils où ils couraient toutes voiles dehors.

Et Mérimée d'écrire (il s'amuse follement, on le devine, à ménager habilement la progression dans l'horreur[1]) un drame qui peut rivaliser avec les plus terrifiants romans de l'école satanique. Son plaisir de défendre, sans le montrer, des idées littéraires qui lui sont chères, — le

1. Quoiqu'il se dise alors « fort mélancolique ». Cf. C. Striyenski, *Soirées du Stendhal Club*, p. 177.

souci de la vérité, de la mesure, — se double, se triple de la pensée qu'il berne à la fois classiques et romantiques, et qu'il frappe, discrètement, des auteurs qu'il n'aime pas : les uns vont s'indigner, les autres triompher. Bien rares seront ceux qui comprendront. En sera-t-il beaucoup? Stendhal peut-être...

Pour que la mystification fût complète, il fallait adopter le ton le plus sérieux. L'auteur n'y manque pas. Comme il citait Froissart en tête de la *Jaquerie*, Mérimée, pour authentiquer sa pièce, cite ses références : Ustariz, et, pour confirmer l'anecdote contée par le prétendu chroniqueur espagnol, l'histoire de Béatrice Cenci que venaient de reprendre Byron et Shelley[1]. Doutera-t-on de la véracité du drame devant de tels garants? Tant pis pour le journaliste ou le lecteur naïf qui se laissera prendre à cet étalage d'érudition! Mérimée multiplie les rapprochements avec le théâtre espagnol : la *Comedia Entretinada* de Cervantes, *El Antecristo* d'Alarcon, avec un poème d'Ercilla, l'*Araucana;* il évoque la sanglante silhouette du frère Ambrosio, du *Moine*, qu'il n'était pas permis, en 1829, de ne pas connaître. Il s'inspire de ces modèles, la chose est sûre, il leur emprunte les thèmes les plus épouvantables, — il n'a pas voulu les copier, du moins sérieusement. Mais le public pouvait s'y tromper et, retrouvant dans la pièce qui lui était offerte ce qu'il avait lu ailleurs, admettre la vraisemblance de cette dernière, puis, suivant le cas, s'indigner ou s'extasier à loisir. Cet air trompeur de vérité justifiera toutes les audaces de l'auteur, tous les cris d'admiration ou d'hor-

1. Trahard, *loc. cit.*, t. I, p. 342.

reur du public. Le dramaturge, en tout cas, pourra s'en donner à cœur joie.

Il ne s'en prive pas. Les pires horreurs ne sont pas pour l'effrayer. En quelques pages il accumule les plus abominables incidents, il développe une intrigue épouvantable : un père aime sa fille et veut la posséder, fût-ce au prix de son salut; pour parvenir à ses fins rien ne l'arrête : il force sa femme à confesser une faute dont elle n'est pas coupable, organise un guet-apens pour faire assassiner le capitaine qu'aime son enfant, empoisonne sa femme pour se débarrasser d'un témoin gênant, se livre à des pratiques magiques, torture ses esclaves et finit poignardé par sa victime innocente, qui, à son tour, pour expier un crime pardonnable, va se livrer en pâture aux fauves de la forêt. Autour de son domaine rôdent des Indiens qui l'espionnent. L'atmosphère est lourde à souhait ; Fenimore Cooper n'en a pas réalisé de plus étouffante. On s'attend sans cesse à un meurtre ou à quelque acte de violence. Des quatre protagonistes, seul Alonso de Pimentel reste sain et sauf, — et l'on songe presque, à la fin du drame, à cette parodie qui se terminait par un chœur de cadavres du plus bel effet ! Mérimée n'a pas osé aller jusque-là. Il ne s'est pas privé, du moins, d'inventer les plus horrifiantes péripéties et d'esquisser une étude des mœurs les plus brutales.

De ses personnages il n'a pas voulu étudier en détail le caractère : leur psychologie reste assez rudimentaire. Il se soucie peu encore des nuances et ne cherche pas à peindre des âmes, à faire l'analyse complète et précise des réactions de ses héros. Ce qu'il cherche, c'est la peinture de mœurs lointaines et primitives encore, et,

par là, il veut à la fois satisfaire le goût des Romantiques pour l'exotisme et les êtres d'exception, et le railler. L'incestueuse passion de Don José de Carvajal paraît bien mal étudiée si l'on songe à *Phèdre*, et la résistance de Catalina n'évoque que de loin celle de Béatrice Cenci. C'est que Mérimée ne songeait pas le moins du monde à rivaliser avec Racine ou Shelley. Il voulait seulement dessiner quelques silhouettes assez colorées pour frapper ses lecteurs et provoquer en eux les plus vives réactions.

Il y réussit : des êtres qu'il met en scène, aucun n'est normal, aucun n'est humain[1]. Don José personnifie le vice le plus abject. Il ne lui manque rien pour être abominable. Mugnoz, son âme damnée, ne le lui cède en rien. Sa femme, être falot, n'ose lui résister et subit ses volontés sans répondre, désireuse seulement de retrouver en un couvent la paix et le calme qui ont fui son foyer. Son aumônier ne sait ou ne veut lui répondre. Et sa fille, qui lui tient tête et le poignarde au dénouement, pourrait fort bien, si elle ne se livrait aux fauves, lui ressembler un jour. Autant de caractères exceptionnels[2]. Mérimée ne devait pas écrire leurs répliques sans qu'un sourire plissât ses lèvres ! Les amateurs de personnages hors du commun pourraient, pensait-il, s'estimer satisfaits, et les petites filles frissonner à leur aise...

Une intrigue aussi invraisemblable qu'on en peut souhaiter, une action ménagée selon les règles en honneur chez les auteurs de mélodrames, des coups de

1. Stendhal le notait sur l'exemplaire que lui avait offert Mérimée : « Quelque chose d'humain reposerait durant le cours de l'action. » Cf. C. Striyenski, *loc. cit.*, p. 178.

2. Par contre, combien sont imprécis les caractères d'Alonso du Cacique et d'Ingol !

théâtre habilement disposés et qui sont ménagés au gré de l'auteur seulement, les incidents les moins justifiables, des crimes, de la magie, de l'exotisme, la Colombie au XVIe et au XVIIe siècle, des personnages au caractère outré et sans nuances, — un père suborneur de sa fille, une fille qui tue son père, un prêtre ignare et cupide, des Indiens qui évoquent ceux des *Incas*, — et cependant conformes au goût du public qui se passionnait alors pour les malheurs d'innocentes héroïnes injustement victimes du sort[1], du sang, de la volupté, de la mort, quelques jurons énergiques, des termes inconnus au français, des mots d'esprit volontairement énormes, — l'auteur sait habilement grouper et mettre en œuvre tous les éléments, nous dirions presque tous les ingrédients, capables de l'aider à toucher le but qu'il vise : provoquer l'indignation des classiques et l'enthousiasme des Romantiques ; il rira sous cape des uns et des autres.

*
* *

Est-il besoin d'ajouter que ces deux œuvres reçurent l'accueil qu'elles devaient recevoir? Rémusat, dans le *Globe*, mêlait louanges et critiques, mais Patin, dans la *Revue encyclopédique*, marqua les défauts de la *Jaquerie*, regretta justement que l'intérêt fût disséminé, l'action trop éparse et trop lâche, que le style donnât par endroits l'impression d'une mosaïque maladroitement exécutée, — et G. Planche, quelques années plus tard, en jugera la lecture « sans attrait » parce que l'unité en est absente.

1. Ce type avait été mis à la mode par le roman noir, et ici Mérimée se moque à la fois de Richardson et de Fielding autant que de Lewis ou de Pigault-Lebrun. Cf. Miss A. Killen, *Le Roman noir...*, p. 45 et 130.

Les éloges d'Étienne, au jour où Mérimée remplaça Nodier sous la coupole, ne compensent pas ces justes réserves, et Eugène de Mirecourt pourra dire, en 1869, de la *Jaquerie*, qu'elle est « la plus faible des productions » de Mérimée. Il n'eut pas tort. Les mêmes réserves, et de plus graves même, sont, un peu partout, formulées à propos de la *Famille de Carvajal*.

Convient-il d'être plus ou moins sévère que les contemporains? Mérimée comptait peu, sans doute, pour assurer sa gloire, sur le mélodrame qu'il joignait à la *Jaquerie*. Mais, de celle-ci, il attendait beaucoup. Il s'est trompé. Peu doué pour le théâtre, il a mis Froissart en dialogue et parodié involontairement le mélodrame. Ce n'était pas là faire œuvre de dramaturge. Sa pièce historique n'a, dans l'histoire du théâtre, aucune importance : c'est, sans plus, la mise en œuvre des principes qu'il défendait alors, et une mise en œuvre peu adroite. Elle était, d'avance, condamnée.

Il n'en reste pas moins vrai que dans l'œuvre de Mérimée, dans l'étude de son évolution plutôt, *Jaquerie* et *Famille de Carvajal* doivent occuper une place importante : elles sont les témoins d'une évolution inconsciente du talent de l'auteur. Le romantisme qui s'étale dans la première n'est qu'un romantisme de surface, et la seconde est une parodie de certain théâtre romantique. Mérimée tenait trop, par ses attaches, à la tradition classique pour ne pas se rendre compte, et très vite, des erreurs où conduisait la jeune école, pour ne pas deviner qu'elle risquait, en prétendant peindre la réalité sous toutes ses formes, et toute la réalité, d'aboutir aux pires invraisemblances. Il s'insurge là contre, discrètement, et tout

en ayant l'air d'approuver les théories nouvelles et de les appliquer lui-même. En son for intérieur il les juge, et s'en dégage. Dans le feu de la jeunesse il a pu se joindre aux révolutionnaires : il est trop loin du lyrisme qui est leur qualité maîtresse pour les suivre longtemps. Comme chez Stendhal, il subsiste en lui un homme du XVIIIe siècle, féru de l'ironie de Voltaire et du réalisme discret de Le Sage. Il a l'esprit critique. Il mesure et ce dont il est capable et ce à quoi doivent aboutir les théories à la mode. Il renoncera désormais au théâtre, pour quoi il n'est pas doué, mais, prenant au romantisme ce qu'il a de bon et laissant ses exagérations, il va, — quand il aura donné une fois de plus dans le genre à la mode, avec un roman cette fois, — se tourner vers la nouvelle et le roman, et il écrira ses chefs-d'œuvre.

Pierre JOURDA.

LA JAQUERIE,

SCÈNES FÉODALES

« C'est mon talent particulier, et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine. »

Les Précieuses ridicules.

When Adam delv'd and Eve span,
Where was then the gentleman?

Old Ballad.

PRÉFACE*

Il n'existe presque aucun renseignement historique sur la Jaquerie. — Dans Froissard, on ne trouve que peu de détails et beaucoup de partialité. — Une révolte de paysans semble inspirer un profond dégoût à cet historien, qui se complaît à célébrer les beaux coups de lance et les prouesses de nobles chevaliers.

Quant aux causes qui produisirent la Jaquerie, il n'est pas difficile de les deviner. Les excès de la féodalité durent amener d'autres excès. Il est à remarquer que, presque dans le même tems, de semblables insurrections éclatèrent en Flandre, en Angleterre et dans le nord de l'Allemagne. (Bauerkrieg)

En supposant qu'un moine fut le chef des révoltés, je ne crois pas avoir péché contre la vraisemblance historique. De fréquentes querelles divisaient alors le clergé et la noblesse. — L'insurrection d'Angleterre fut dirigée par un prêtre nommé John Ball.

J'ai tâché de donner une idée des mœurs atroces du XIVe siècle, et je crois avoir plutôt adouci que rembruni les couleurs de mon tableau.

Sartre a repris le sujet dans "Le Diable et le Bon Dieu", mais il s'inspire surtout de Götz von Berlichingen (Goethe)

PERSONNAGES :

GILBERT, baron D'APREMONT,
Le baron DE MONTREUIL,
Le sénéchal du VEXIN,
FLORIMONT DE COURSY,
ENGUERRAND DE BOUSSIES,
GAUTIER DE SAINTE-CROIX,
PERCEVAL DE LA LOGE,
} Seigneurs du Beauvoisis*.

Le sénéchal du baron d'Apremont.
Le sire DE BELLISLE, chevalier de l'hôtel du roi.
SIWARD, capitaine d'aventuriers anglais.
BROWN, capitaine d'archers anglais.
PERDUCAS D'ACUNA*, chevalier navarrois,
EUSTACHE DE LANCIGNAC, chevalier gascon,
} capitaines d'aventuriers.

Maitre YVAIN LANGOYRANT, docteur en droit.
L'abbé HONORÉ D'APREMONT,
F. JEAN,
F. IGNACE,
F. SULPICE,
F. GODERAN,
} moines de l'abbaye de St-Leufroy en Beauvoisis.

BOURRÉ,
COUPELAUD,
LAGUYART,
MAILLY,
} bourgeois de Beauvais.

PIERRE, homme d'armes du baron d'Apremont.
LE LOUP-GAROU, chef de voleurs.
RENAUD,
SIMON,
MANCEL,
MORAND,
BARTHELEMY,
THOMAS,
GAILLON,
} paysans du Beauvoisis*.

CONRAD, âgé de dix ans, fils du baron d'Apremont*.
ISABELLE, fille du baron d'Apremont.
MARION, sa sœur de lait.
JEANNETTE, paysanne, sœur de Renaud.
Gens de toute condition.

La scène est principalement dans les environs de Beauvais.

LA JAQUERIE

SCÈNES FÉODALES

SCÈNE I

Une ravine profonde dans une forêt. Le soleil couchant éclaire à peine la cime des arbres.

Des brigands, couverts de peaux d'animaux sauvages, paraissent de tous les côtés, descendent dans la ravine, et s'asseoient en cercle.

Le Loup-Garou, une peau d'ours* sur les épaules, et un arc à la main, reste debout au milieu d'eux.

LE LOUP-GAROU, LE LIEUTENANT,
LE RÉCIPIENDAIRE, BRIGANDS, etc.

LE LOUP-GAROU.

Les loups se sont-ils réunis?

LE LIEUTENANT, se levant.

Tous, excepté Bordier qui fait sentinelle, et Wilfrid le roux qui est allé battre l'estrade.

LE LOUP-GAROU.

Loups, mes compagnons, Étienne Durer que voici (un brigand se lève) demande à devenir loup. Depuis six mois qu'il est avec nous, il s'est comporté bravement. Il a griffes et dents*; il est fidèle; il lèche qui

lui donne du pain ; il mord qui lui jette des pierres. Voulez-vous de lui pour votre camarade?

BRIGANDS.

Oui, qu'il soit loup comme nous!

LE LOUP-GAROU.

Préparez-vous donc à le recevoir. Faites le signe de la croix, et tirez vos coutelas. — Toi, Godefroid le louche, tu lui serviras de parrain. Avancez tous deux dans le cercle. (Au récipiendaire.) — Qui es-tu?

LE RÉCIPIENDAIRE.

Je ne suis ni mouton ni loup, mais je voudrais devenir loup.

LE LOUP-GAROU.

Sais-tu les devoirs d'un loup?

LE RÉCIPIENDAIRE.

Chasser aux moutons, mordre les chiens, manger les bergers.

LE LOUP-GAROU.

Qui sont les moutons?

LE RÉCIPIENDAIRE.

Les serfs qui travaillent pour leurs seigneurs.

LE LOUP-GAROU.

Et les chiens?

LE RÉCIPIENDAIRE.

Les gardes-chasse*, les sénéchaux, les hommes d'armes et les moines, excepté un seul.

LE LOUP-GAROU.

Nomme-le.

LE RÉCIPIENDAIRE.

Frère Jean de Saint-Leufroy. Il a guéri le Loup-garou du mal Saint-Quenet[1], et le Loup-garou a dit : « Jamais la flèche d'un loup ne percera son froc : jamais le couteau d'un loup ne fendra sa tonsure. »

LE LOUP-GAROU.

Qui sont les bergers ?

LE RÉCIPIENDAIRE.

Les seigneurs.

LE LOUP-GAROU.

De ces bergers, quel est le pire?

LE RÉCIPIENDAIRE.

Gilbert d'Apremont, trois fois maudit, qui se dit le maître de cette terre.

LE LOUP-GAROU.

Qui sont les loups?

LE RÉCIPIENDAIRE.

Les plus libres des habitans* de la forêt, n'obéissant qu'au chef qu'ils se choisissent librement, ne travaillant que pour eux, vivant en bons frères ; aussi tout ce pays leur appartient.

LE LOUP-GAROU.

Qu'as-tu fait pour être loup?

LE RÉCIPIENDAIRE.

J'ai pris aux bergers tout ce que j'ai pu, et j'ai tué un chien.

LE PARRAIN.

Oui, il a bravement décousu le vieux garde Mathieu, sur qui nous avions déjà fait la croix[2] pour la pendaison de Petit-Jean l'écorcheur.

LE LOUP-GAROU.

Puisqu'il est* ainsi, nous te recevons dans notre compagnie. Tu es loup si tu jures d'observer nos lois. Jure de faire une guerre mortelle aux bergers, aux moutons, aux chiens, c'est-à-dire aux seigneurs, aux serfs, aux gardes-chasse.

LE RÉCIPIENDAIRE.

Je le jure.

LE LOUP-GAROU.

Jure d'aider, de secourir les loups, c'est-à-dire les hommes libres de la forêt, de ton arc, de ton couteau, de ta main droite, de ton œil droit.

LE RÉCIPIENDAIRE.

Je le jure.

LE LOUP-GAROU.

Tu ne mangeras jamais de la chair de loup ni d'ours, car ils font comme toi la guerre aux bergers et aux moutons. De plus, tu jeûneras le samedi jusqu'à midi, car c'est un samedi que le premier loup a cherché la liberté dans les bois.

LE RÉCIPIENDAIRE.

Je jure d'observer ces commandemens.

LE LOUP-GAROU.

Donc, de par saint Ferréol d'Abbeville, de par Golfarin, neveu de Mahom[3], saint Nicolas et sainte Marie la gente, je te fais loup, et je te donne ces bois avec cet arc et cette hache pour les défendre. Frappe un coup sur ce pieu, et dis : Ainsi saint Ferréol puisse-t-il faire à Gilbert d'Apremont!

LE RÉCIPIENDAIRE.

Ainsi saint Ferréol puisse-t-il faire à Gilbert d'Apremont!

LE LOUP-GAROU.

Godefroid le louche, quel nom portera-t-il parmi les loups?

LE PARRAIN.

Étienne à la longue dent.

LE LOUP-GAROU.

Étienne à la longue dent, soit! Godefroid, dis-lui tout bas la parole. — Mes frères, nous avons un frère de plus!

BRIGANDS.

Noël! Noël[4]!

LE LOUP-GAROU.

Allons boire au nouveau frère. — Silence, quelqu'un marche dans les feuilles sèches. Que personne ne bouge : mon chien remue la queue : c'est un ami.

LE LIEUTENANT.

C'est Wilfrid qui revient.

LE LOUP-GAROU.

Quelles nouvelles de la plaine?

WILFRID.

Ni bonnes ni mauvaises. Je viens de la Saullaie; le capitaine Siward s'y préparait à une expédition. Après toi, c'est le plus grand routier[5] du pays*.

LE LOUP-GAROU.

As-tu vu quels hommes étaient avec lui?

WILFRID.

Il a renforcé sa compagnie d'aventure. J'ai compté cinquante* armures de fer[6] et quatre-vingts archers. J'ai causé avec eux au cabaret, déguisé en tailleur de tourbe. Il y a parmi eux de grands coquins tout nouvellement arrivés d'Angleterre, ne sachant pas un mot de français; mais forts, bien bâtis, toujours altérés, désirant beaucoup s'enrichir en ce pays, comme ont fait avant eux leurs camarades.

LE LOUP-GAROU.

C'est sans doute Apremont qu'ils veulent *courrir*[7]. Qu'en penses-tu, lieutenant?

LE LIEUTENANT.

Je pense comme toi. C'est demain la Saint-Leufroy, tous les serfs à cause de la fête se gorgeront de bierre et de vin, et quand ils en seront soûls comme

des cochons de glands, le capitaine Siward en aura bon marché.

WILFRID.

Cet Anglais en veut à Gilbert, et je sais que ses archers convoitent fort ses belles vaches.

LE LOUP-GAROU.

Par les cornes du diable, ses vaches sont belles, et ce serait péché de les laisser prendre par ces voleurs anglais. Mettons-nous de la partie, ventre Saint-Quenet! C'est en eau trouble qu'on attrappe du poisson!

LE LIEUTENANT.

Parbleu le capitaine a raison. Pendant que les Anglais et les chiens d'Apremont joueront des couteaux, nous pourrons, nous, faire un bon butin*.

WILFRID.

Ah! si nous pouvions enlever quelque gros moine de l'abbaye de Saint-Leufroy, nous en tirerions une fameuse rançon, en envoyant aux autres seulement une oreille du prisonnier.

LE LOUP-GAROU.

Nous prendrons ce que saint Nicolas[8] nous enverra. Laisse-moi faire, tu verras si je m'y épargne. — Enfans, hier nous avons campé dans cette ravine, et vous savez nos usages. Nous coucherons cette nuit dans la grande caverne auprès du torrent. Là nous pourrons rire et boire à notre aise sans crainte d'être surpris par les gardes. Allons, partons! En

avant les éclaireurs! emportez les chaudrons et le gibier, vite, vite.

(Tous les brigands se chargent de leurs différens ustensiles et se mettent en marche. Restent LE LOUP-GAROU, WILFRID et LE LIEUTENANT.)

WILFRID.

Un mot, Loup-garou.

LE LOUP-GAROU.

Que me veux-tu?

WILFRID.

Je ne t'ai pas dit toutes les nouvelles que je sais. J'attendais qu'ils fussent partis.

LE LOUP-GAROU.

Parle.

LE LIEUTENANT.

Il est arrivé quelque malheur?

WILFRID.

Girart le charron a été découvert. Les gendarmes d'Apremont sont à ses trousses.

LE LIEUTENANT.

Notre espion? tant pis! Où s'est-il réfugié?

WILFRID.

A l'abbaye de Saint-Leufroy.

LE LOUP-GAROU.

L'imbécille! au lieu de venir à la forêt.

LE LIEUTENANT.

Les moines le livreront, ou Gilbert ne respectera pas la franchise[9]. Girart est un homme mort. Il sera pendu. Qu'en dis-tu, Loup-garou?

LE LOUP-GAROU.

C'est une mort comme une autre.

LE LIEUTENANT.

Il faudra garder quelque chose sur la première prise que nous ferons afin de faire dire une messe pour le repos de son âme.

LE LOUP-GAROU, après un moment de silence.

Je lui dirai une messe de sang, moi. Je serai le prêtre et voici l'instrument avec lequel j'officierai. (Il montre sa masse d'armes.) Sus, à la caverne. J'ai le gosier aussi brûlant que l'était ma forge autrefois. Allons boire un coup. (Il sort en chantant.)

WILFRID.

Mauvaise nouvelle, lieutenant.

LE LIEUTENANT.

Il ne faut pas s'attrister. Aujourd'hui l'un, demain l'autre. Allons souper. (Ils sortent.)

SCÈNE II

Une salle gothique dans l'abbaye de Saint-Leufroy ; elle est éclairée par un grand nombre de flambeaux, et magnifiquement décorée.
Chapitre de moines assemblés pour l'élection d'un abbé.
Sur le devant de la scène sont * :

FRÈRE IGNACE, F. GODERAN, F. SULPICE

F. IGNACE, une lettre à la main.

Il s'explique clairement. « *Choisissez pour abbé* « *mon cousin* », nous dit-il. La lettre est pressante,

elle est scellée de ses armes, et voici sa croix pour signature[10]. Que devons-nous faire?

F. GODERAN.

Ce que fait le roseau quand le vent souffle, plier*; nous sommes un faible roseau, et Gilbert d'Apremont est plus impétueux que l'aquilon.

F. IGNACE.

Oui, Goderan, vous n'êtes pas pour les partis extrêmes; cependant, il doit vous en souvenir, nous avons juré à feu l'abbé Boniface à son lit de mort d'élire frère Jean son protégé, et depuis, n'avons-nous pas confirmé ce serment à frère Jean lui-même?

F. SULPICE.

Voilà de beaux scrupules, ma foi! quant à moi, j'ai dit tout bas, en front[11], en parlant à feu l'abbé; et puis, d'ailleurs, ce frère Jean n'est qu'un vilain, et ce n'est point un vilain qu'il nous faut pour abbé.

F. IGNACE.

Doucement; il est fort utile à la communauté.

F. GODERAN.

Et Gilbert d'Apremont nous est encore plus utile. C'est notre chien de garde, notre homme d'armes. Croyez-moi, si nous sommes sages, nous nommerons pour abbé frère Honoré son cousin, comme il le souhaite.

F. SULPICE.

Après tout, ne saurait-on se passer de frère Jean? Est-il donc si utile à cette abbaye?

F. IGNACE.

Sans doute. Sa science nous vaut de bons écus au soleil.

F. SULPICE.

A la bonne heure; mais il veut tout gouverner, tout faire aller à sa tête. Il faisait faire tout ce qu'il voulait à feu l'abbé Boniface (Dieu veuille avoir son âme)! Il est temps que les autres aient leur tour. Enfin, je le répète, nous autres, il nous faudrait obéir à un homme de si bas lieu!

F. GODERAN.

Où est-il maintenant?

F. SULPICE.

Dans son laboratoire, entouré de ses cornues. (Ironiquement.) Sa modestie l'empêche d'assister au chapitre où il croit qu'on va le nommer.

F. IGNACE.

Et frère Honoré?

F. GODERAN.

Belle demande! Il est dans sa cellule à prier. Il ne fait pas autre chose tant que le jour dure.

F. IGNACE.

Oui; et j'ai peur, s'il devient jamais notre abbé, qu'il ne rende notre règle bien sévère. Frère Jean du moins nous laisserait du bon temps.

F. SULPICE.

Qui sait? Peut-être serait-il pire que l'autre.

F. GODERAN.

Voyez-vous, Ignace, nous avons une ressource avec frère Honoré. Il ne s'occupera que de son salut, et cependant vous, Sulpice, et moi, nous le mènerons par le nez.

F. SULPICE.

Ce qui serait impossible avec frère Jean.

F. GODERAN.

Le voici. Je pensais bien qu'il s'impatienterait à nous attendre.

F. JEAN, entrant.

Eh bien! mes révérends pères, il y a bien longtemps que vous êtes ici. N'avez-vous encore rien décidé?

F. IGNACE, à F. Jean.

Voici une lettre de messire d'Apremont qui nous a arrêtés tout court. (Il lui donne la lettre.)

F. JEAN, après avoir lu.

Quoi! ne savez-vous que lui répondre?

F. GODERAN.

Mais c'est là ce qui est difficile.

F. JEAN.

Comment difficile! Qu'il se mêle de ses affaires. Sommes-nous donc ses vassaux pour lui obéir? et qu'y a-t-il de commun entre l'illustre abbaye de Saint-Leufroy et un Gilbert d'Apremont?

F. SULPICE.

Si nous nous faisons un ennemi de ce Gilbert d'Apremont, qui nous protégera contre les Anglais, les Navarrois[12], les Tard-Venus[13], et tous les malandrins[14] qui courent la campagne.

F. GODERAN.

Sans parler du Loup-garou notre voisin.

F. JEAN.

Et, de par saint Leufroy, quel besoin avons-nous de sa protection. N'avons-nous pas de hautes murailles? Ne sommes-nous pas ici quatre-vingts en état de faire le coup de flèche avec la plus rude compagnie franche[15].

F. SULPICE.

Vous dites cela, frère Jean, parce que vous avez été soldat, mais nous autres, nous savons prier, et nous n'aimons pas à faire le coup de flèche. On peut être bon religieux et ne pas savoir faire le coup de flèche.

F. JEAN.

Eh bien! si vous craignez les flèches, vous avez *Jacques bon-homme*[16] qui se battra pour vous : traitez bien vos serfs, et vous en ferez des soldats dévoués. Mais laissons cela. Je devine ce qui vous fait manquer à votre parole; Honoré, que vous voulez élire à ma place, est fils d'un gentilhomme.

F. IGNACE.

En vérité, frère Jean, ce n'est pas là notre motif.

F. GODERAN.

Ne sommes-nous pas tous frères ici-bas, et surtout dans l'abbaye de Saint-Leufroy?

F. JEAN.

Allez, quittez ces feintises avec moi, je vous connais trop bien. Vous, Goderan, vous êtes fils d'un hobereau de l'Artois, et vous, Ignace, et vous, Sulpice, vous êtes bâtards de quelque baron, comme vous osez vous en vanter. Vous ne voudriez pas obéir à un fils de vilain, comme moi. Je suis fils de vilain, mais je puis parler de ma mère sans rougir.

(Il se promène à grands pas, donnant des signes de colère.)

F. GODERAN, bas à Ignace.

Voyez quel caractère violent! Il en vient tout de suite aux injures. (A Sulpice.) Recueillez les votes, il faut en finir.

F. JEAN.

Honoré!... Frère Honoré, abbé de Saint-Leufroy! Et croyez-vous qu'il puisse seulement lire sa messe?

F. IGNACE.

Ah! si l'on choisissait un abbé pour la science, sans doute que l'on vous élirait.

F. GODERAN.

Mais il faut vivre en bonne intelligence avec ses voisins. La paix avant tout.

F. JEAN.

Honoré! en vérité cela me fait rire! Dites-moi, de grâce, est-ce lui qui vous gagnera de l'argent en

éblouissant nobles et vilains? Franchement, qui de vous sait faire des miracles? Quel autre que moi aurait pu faire la châsse de saint Leufroy qui sue tous les ans le jour de sa fête? Et la couronne d'épines, qui sait la faire fleurir à Pâques? Ne vous rapporte-t-elle pas cinq cents bons florins par an? Seul j'ai le secret des miracles, sans miracles point de religion dans ce temps-ci; point d'offrandes au tronc de Saint-Leufroy. Tenez, les dames de Sainte-Radegonde, à dix lieues d'ici, ont une couronne d'épines. Eh bien! comme elles ne savent pas l'alchymie, elle ne leur rapporte pas un sou.

F. IGNACE.

Nous espérons que vous voudrez bien nous continuer vos bons offices, dans l'intérêt de la religion et de la communauté.

F. JEAN.

Vous avez compté sans votre hôte! suis-je donc un serf pour travailler pour mes seigneurs?

F. SULPICE, qui a recueilli les votes.

Toutes les voix sont pour le frère Honoré; vos trois votes seuls manquent encore.

F. IGNACE à F. Jean.

Vous le voyez, je n'y puis rien. Je vote donc pour le frère Honoré. (Il écrit son vote.)

F. GODERAN, écrivant aussi.

Et moi de même.

F. SULPICE, après avoir examiné les votes *.

Très-révérends pères en Dieu, par l'inspiration

du saint Esprit, nous avons nommé à l'unanimité frère Honoré d'Apremont abbé de cette abbaye. Que notre dame et saint Leufroy le prennent en leur garde!

TOUS, excepté F. Jean.

Amen!

F. JEAN, avec un sourire amer.

A l'unanimité! je n'ai pas donné mon vote. (A F. Sulpice.) Pourquoi ne me l'avez-vous pas demandé?

F. SULPICE.

Ah! pardon, c'est un oubli!

F. JEAN.

Je donne ma voix au révérend père Sulpice.

F. SULPICE.

Grand merci, mais elle m'est inutile, et frère Honoré n'en est pas moins notre abbé. Allons lui porter les insignes en cérémonie. Mais le voici lui-même. (Entre F. Honoré.) Très-révérend père, le chapitre assemblé vous supplie humblement de vouloir bien être notre abbé, et d'accepter les insignes de cette illustre charge.

F. HONORÉ.

Votre choix aurait pu tomber sur un plus digne; mais je m'efforcerai de mériter l'honneur que le chapitre veut bien me conférer.

F. JEAN, à F. Ignace.

Voilà donc celui qui représentera l'ordre dans un concile[17]!

F. HONORÉ.

Avec l'aide du saint Esprit, les bègues deviennent éloquens.

F. JEAN, ironiquement.

Oui, nous verrons des miracles au prochain concile !

F. HONORÉ.

Suivez-moi à l'église, mes pères, j'ai besoin d'élever au Seigneur une courte prière d'actions de grâces, et d'ailleurs nous devons nous préparer à la fête de demain.

F. IGNACE, à F. Honoré.

Mais, sire abbé, il est temps de souper.

F. HONORÉ.

Mon père, il en sera toujours temps.

UN MOINE entrant.

Ah ! mes pères, vit-on jamais rien de pareil ? Bien heureux l'abbé Boniface, qui est mort avant un tel sacrilège !

F. HONORÉ.

Qu'est-ce ? quel sacrilège ? C'est à moi qu'il faut porter plainte pour obtenir redressement : je suis l'abbé.

LE MOINE.

Hélas, sire abbé, je suis encore tout tremblant ; les gendarmes du seigneur d'Apremont viennent d'enfoncer la porte de la chapelle, pour en arracher Girart le charron qui s'y était réfugié.

F. JEAN.

Violer notre franchise!

F. HONORÉ.

Que m'avez-vous dit! votre voix est tellement tremblante, que je vous ai à peine entendu.

LE MOINE.

Les gendarmes du sire d'Apremont ont saisi Girart dans la franchise, aux pieds même de la statue de monsieur saint Leufroy.

F. IGNACE.

Après avoir enfoncé la porte!

F. JEAN aux moines.

Vous n'avez que ce que vous méritez. Vous avez recherché bassement la protection du sire d'Apremont, voilà comment il vous l'accorde. Adieu les privilèges de notre abbaye! ha, ha, ha!

(Il sort en riant. Silence.)

F. IGNACE à Honoré.

Mais sire abbé, c'est un excès épouvantable, et qui mériterait une excommunication! Si les franchises de la chapelle ne sont pas respectées, tous les serfs poursuivis par leurs seigneurs iront se joindre au Loup-garou.

F. GODERAN.

Et d'ailleurs cela nous ferait perdre le revenu de la franchise, qui n'est pas à dédaigner.

F. HONORÉ, après avoir réfléchi.

J'en écrirai au sire d'Apremont.

LE MOINE.

Mais, sire abbé, il sera trop tard. Le coupe-tête était avec les gendarmes, et Girart est peut-être mort à l'heure qu'il est.

F. HONORÉ.

Alors, nous dirons une messe pour le repos de son âme. Allons à l'église.

(Il sort, tous les moines le suivent; F. Ignace, F. Sulpice, F. Goderan restent les derniers.)

F. IGNACE.

Voilà un mauvais commencement.

F. SULPICE.

Nous y mettrons bon ordre.

F. GODERAN.

Nous avons été un peu vite en besogne, Sulpice; je commence à le craindre.

F. SULPICE.

Vous vous effrayez trop vite. Mais la cloche sonne, nous devrions déjà être au chœur.

F. GODERAN.

Pourvu que les actions de grâces ne durent pas trop long-temps! car mon estomac m'avertit qu'il est déjà bien tard.

(Ils sortent.)

SCÈNE III

Une salle gothique du château d'Apremont.

CONRAD, MAITRE BONNIN, *son précepteur.*

CONRAD.

Conte-moi encore quelque belle histoire du temps des preux.

LE PRÉCEPTEUR.

Monseigneur, voulez-vous entendre l'histoire du grand chevalier Hector le Troyen ou du noble baron Thémistoclès[18]?

CONRAD.

Je sais tout cela. C'est celui-là qui s'empoisonna, parce que le roi de Perse voulait qu'il se fît Turc?

LE PRÉCEPTEUR.

Précisément; et voulez-vous que je vous entretienne du bon roi Lycurgue de Laconie.

CONRAD.

Tu n'as jamais que la même chose à me conter. Je sais l'histoire du roi Lycurgue aussi bien que celle du roi Artus.

LE PRÉCEPTEUR.

Et vous souvient-il de la règle de l'ordre de chevalerie qu'il institua?

CONRAD.

Sans doute; l'ordre de Sainte-Sparte.

LE PRÉCEPTEUR.

Quelle mémoire, pour un âge si tendre! En vérité, monseigneur, vous en savez plus que moi, et bientôt je serai obligé de prendre vos leçons. Voudriez-vous être un chevalier de Ste-Sparte?

CONRAD.

Oui-dà. Ce qui me plaît dans cet ordre-là, c'est que si les écuyers* dérobaient un pâté ou des confitures, n'importe où, on ne leur disait rien, et c'était pour eux; et puis, comme ils s'amusaient avec leurs serfs! Comment les appelaient-ils, déjà?

LE PRÉCEPTEUR.

Des Ilotes, monseigneur.

CONRAD.

Ah! oui, des Ilotes. Quand je serai grand, et que je serai page, j'irai, comme eux, à la chasse aux vilains.

LE PRÉCEPTEUR.

Quel prodige! il n'oublie rien. Je voudrais bien que monseigneur le baron, qui se moque de l'instruction que je vous donne, fût ici présent pour vous entendre. Retenir jusqu'aux noms les plus barbares! Ah! monseigneur, quel chevalier vous ferez!

CONRAD.

C'est que je ne crains rien. Quand je joue à la bataille avec mes paysans, je ne crains pas cinq ou six petits vilains. A grands coups de bâton, je les fais courir comme des lièvres.

LE PRÉCEPTEUR.

Écoutez-moi, monseigneur, ne soyez pas téméraire. M. le sénéchal a défendu à ces petits vauriens de vous rendre les coups que vous leur donnez; cependant cette gent est si encline à mal faire, qu'ils pourraient bien un jour avoir l'audace de vous résister. Prenez-y garde.

CONRAD.

Oh, ouiche! Je ne craindrais pas dix mille vilains, moi. Je ne crains que les araignées et les grenouilles.

LE PRÉCEPTEUR.

Je ne demande à Dieu que de vivre assez longtemps pour pouvoir écrire les prouesses que vous ferez un jour. Vous ferez oublier les exploits d'Amadis de Gaule. (Entrent Isabelle et Marion.)

CONRAD.

Ah! voici ma sœur. Bonjour, sœur Isabeau; donne-moi de ce que tu manges.

ISABELLE.

Je ne mange rien.

CONRAD.

Tiens, je croyais... Est-ce que tu n'as rien dans la boëte que mon ami Montreuil t'a donnée?

ISABELLE.

Gourmand! tu te fais mal à force de manger des friandises, et l'on m'a dit que tu dérobes tout ce que tu trouves chez nos pauvres vassaux.

CONRAD.

Est-ce que tout ce qu'ils ont ne nous appartient pas?

ISABELLE.

Maître Bonnin, vous devriez bien lui donner d'autres leçons. (Entrent d'Apremont et son sénéchal.)

D'APREMONT.

Qu'on le pende sur-le-champ, qu'on le mette en quartiers, et qu'on l'attache à un arbre.

CONRAD.

Quoi donc, papa?

D'APREMONT.

Ce coquin de Girart, qui avait cru se tirer d'affaire en se sauvant dans la chapelle de Saint-Leufroy.

CONRAD, au précepteur.

Vite, mène-moi le voir pendre.

ISABELLE.

Quelle horreur! Mon père, défendez-lui d'y aller.

D'APREMONT.

Au contraire, ma fille, un gentilhomme doit de bonne heure s'accoutumer à voir la mort de près, afin qu'il ne soit plus étonné en voyant le sang couler dans un combat[19].

ISABELLE.

Mais voir périr un pauvre misérable désarmé, cela ne peut inspirer que de la cruauté.

D'APREMONT.

Il ne faut pas qu'un homme soit élevé comme une femme.

CONRAD.

C'est cela; mêle-toi de ta quenouille.

LE SÉNÉCHAL.

Monseigneur, si nous attendions à demain pour le pendre? L'exécution se ferait avec bien plus de pompe.

D'APREMONT.

Non; c'est demain la Saint-Leufroy, il y a trop de paysans oisifs rassemblés. Il faut ménager Jacques bonhomme, depuis quelque temps il gronde quand on le frappe.

LE SÉNÉCHAL.

Je vais faire pendre l'homme.

D'APREMONT.

Faites attacher les quartiers quelque part au loin; que l'on n'en ait ni la vue ni l'odeur au château.

CONRAD.

Attendez-moi donc, monsieur le sénéchal.

(Sortent Conrad, le précepteur et le sénéchal.)

D'APREMONT, se frottant les mains.

Ils ont nommé notre cousin abbé. — J'ai fait une belle chasse* aujourd'hui, et je souperai bien. — Et Montreuil, t'a-t-il bien parlé d'amour aujourd'hui?

ISABELLE, souriant.

Hé!... pas plus qu'à son ordinaire.

D'APREMONT.

S'il ne sait pas dire des fadaises comme un troubadour, il sait ce que doit savoir un bon chevalier, et cela vaut mieux. Où est-il maintenant?

ISABELLE.

Dans la salle basse. Tout à l'heure il s'escrimait avec Pierre, de l'épée à deux mains.

D'APREMONT.

Que te disais-je? voilà un vrai gentilhomme! toujours s'exerçant aux armes. N'es-tu pas contente, Isabelle, de voir si galant et si rude champion celui qui doit être un jour ton mari.

ISABELLE.

Oui, mon père, seulement je voudrais qu'il sût encore mieux tenir son épée. J'étais à les voir faire sortir du feu de leurs armes, quand Pierre d'un revers lui a fait sauter son épée de la main; peu s'en est fallu qu'elle ne me tombât sur la tête. Je me suis sauvée bien vite, car à de tels jeux les spectateurs sont les plus exposés.

D'APREMONT.

Cela peut arriver au plus habile. Mais je n'aime pas à voir Montreuil s'escrimer toujours avec un simple vilain. N'ai-je donc pas dans mon château plus d'un gentilhomme qui sache faire des armes? Un jour Pierre peut oublier dans la chaleur d'un assaut le respect qu'il doit à un chevalier.

ISABELLE.

Il est trop bien appris, je l'espère.

D'APREMONT.

Bien appris! oui le père Jean en a fait un clerc. Mais sa clergie[20] peut lui donner de l'insolence. C'est une sottise de donner à un vilain l'éducation d'un chancelier.

ISABELLE.

Oui, mais vous êtes bien plus coupable que le père Jean. C'est vous, mon père, qui lui avez appris à manier l'épée.

D'APREMONT, souriant.

Et il a profité de mes leçons. Dans le fait, il m'a souvent été utile*, c'est un bon soldat, et je lui ferai du bien. — Ah! voici Montreuil.

(Entre de Montreuil.)

DE MONTREUIL.

C'est quelqu'un de la bande du Loup-garou que l'on va pendre?

D'APREMONT.

Presque; c'est leur espion. Ah! vertu Dieu, dans ce temps-ci il est bien difficile à un gentilhomme de vivre en paix dans son château.

ISABELLE.

Mon père, j'avais promis à une pauvre femme du village de vous prier...

D'APREMONT.

Allons! encore quelque grâce à demander!

ISABELLE.

C'est qu'elle ne peut payer la taille. Sa vache a été prise par le Loup-garou, et...

D'APREMONT.

Bah, bah! toutes disent la même chose. A les en croire, il faudrait leur donner de l'argent au lieu de leur en demander...

ISABELLE.

Mais l'année dernière a été malheureuse, vous le savez, mon père.

D'APREMONT.

Vraiment, Isabelle, c'est vous que je consulterai pour mes affaires. Que diriez-vous de moi si j'allais me mêler de vos tapisseries? Eh! n'ai-je pas eu mes malheurs aussi? Par saint George, il faut que je me dédommage de ce que j'ai perdu à Poitiers[21]. Nous y avons perdu un peu plus qu'à une mauvaise récolte. Qu'en dis-tu, Montreuil?

DE MONTREUIL.

Ah! mes huit mille florins de rançon! combien je vous regrette!

D'APREMONT à de Montreuil.

Plût à Dieu que tu en eusses perdu huit mille autres, et moi dix fois autant, et que nous eussions gagné la bataille! notre brave roi ne serait pas prisonnier à Londres au moment où nous parlons. — Allons, ne pensons plus à cela. — Que l'on nous donne à laver, et allons souper. (Entre un écuyer.)

L'ÉCUYER.

Monseigneur, un écuyer vient d'apporter cette lettre d'Arras.

D'APREMONT, regardant le cachet.

De gueule au lion rampant? c'est de Boëmond de la Source.

ISABELLE.

Sans doute il vous remercie d'avoir payé sa rançon.

D'APREMONT.

Je pense qu'il a quelque chose de plus important à me mander*. Lis-moi cette lettre, Isabelle, je suis tout aussi ignorant que feu monsieur mon père qui n'a jamais su lire ses prières; mais par la sainte croix! ce n'est point parmi nos jeunes chevaliers si savans que l'on trouverait son pareil.

ISABELLE, lisant.

« A haut et puissant seigneur, noble homme, Gil-
« bert, baron d'Apremont, Boëmond, seigneur de la
« Source, son serviteur et ami, salut.

« Au moment où j'avais perdu toute espérance de
« revoir jamais mon pays, j'ai appris avec autant de
« surprise que de reconnaissance... »

D'APREMONT.

De surprise?

ISABELLE, continuant.

« Que tu venais de payer ma rançon, et que j'étais
« libre d'aller me jeter à tes pieds pour... »

D'APREMONT.

Se jeter à mes pieds! lis-tu ce qui est écrit?

ISABELLE.

Oui, mon père... « pour te remercier autant que « je le puis... »

D'APREMONT.

Passe ces fades complimens et viens-en au fait. Des chevaliers devraient garder ces niaiseries pour les dames.

ISABELLE.

La lettre ne contient que des remercîmens, des protestations d'amitié et de dévouement.

D'APREMONT, prenant la lettre.

Voilà bien du papier perdu*. Et c'est là ce qu'on apprend avec les clercs! Un chevalier s'étonne que son frère d'armes paye sa rançon, et il lui écrit une page pleine de traits noirs pour l'en remercier! De mon temps un chevalier disait à son ami : « Je n'ai point d'argent, donne-moi ta bourse. » Cette franchise de nos pères valait mieux que cette* politesse d'aujourd'hui.

ISABELLE.

Son intention était bonne. Boëmond vous est très-attaché.

DE MONTREUIL.

Et la somme que vous avez déboursée pour lui méritait des remercîmens.

D'APREMONT.

Il faut être incapable d'une action généreuse, pour témoigner sa reconnaissance en termes si pompeux. Mais ainsi va le monde. Les vieilles coutumes se perdent, et avec elles aussi les vertus de nos ancêtres.

ISABELLE.

N'oublions pas l'ancienne coutume de souper. Je vois l'aiguière qui nous attend là-bas.

D'APREMONT.

Tu as raison, allons souper. (Ils sortent.)

SCÈNE IV

La place du villlage d'Apremont.
Des tables sont dressées, et beaucoup de paysans sont assis à boire.
Sur le devant, assis à la même table :

BROWN, RENAUD, MORAND, GAILLON.

(Brown est habillé comme un simple archer.)

BROWN, frappant sur la table.

Du vin ! du vin ! Veut-on nous faire mourir de soif ? Je suis le roi de l'arc, et c'est moi qui paye.

GAILLON.

Foi d'honnête homme, sire archer, vous êtes un bon garçon pour un anglais.

RENAUD.

C'est vrai et je lui pardonne d'avoir gagné le prix.

BROWN, montrant son arc.

Voilà ce qui s'appelle un arc! Six pieds de bois d'if sans nœuds, et droit comme une lance quand il est débandé. Tenez la corde de la main droite à la hauteur de l'œil et poussez* l'arc de la main gauche, jusqu'à trois pouces du fer, et vous lancerez une flèche dont on parlera[22].

MORAND.

Nous avons vu que vous avez l'œil et le bras bien exercés.

BROWN.

Parbleu! je le crois. Savez-vous que tout le monde ne bande pas un arc anglais? au lieu que de vos arcs le plus fort casserait sous une flèche anglaise.

RENAUD.

Autrefois il y avait ici quelqu'un dont l'arc vous aurait peut-être fait venir des ampoules aux mains.

BROWN.

Par le chef de saint George! je serais bien aise de voir cette rareté.

RENAUD.

Cet arc n'est plus dans le village*, et si l'archer qui savait le tendre s'y trouvait encore, vous n'auriez pas si aisément gagné la coupe et le baudrier[23]. — A votre santé, compère.

BROWN.

Et qu'est-il devenu cet archer-là? Je ferais douze lieues à pied pour le voir.

RENAUD.

Il n'est peut-être pas loin de nous.

MORAND, se signant.

Dieu le sait!

BROWN.

Enfin où est-il, où peut-on le voir?

RENAUD.

Le voir? Ne le voit pas qui veut.

GAILLON.

Et qui ne veut pas, le voit*. C'est là le pis.

MORAND.

Avez-vous entendu parler du Loup-garou?

BROWN.

Oui, un peu.

MORAND.

Eh bien, tâchez de ne pas le rencontrer sur votre chemin.

BROWN.

Comment, c'est ce chef de voleurs qui tire si bien de l'arc?

GAILLON.

Voleur, ce ne serait rien, mais on vous dit qu'il est Loup-garou.

BROWN.

J'irais voir le diable si je savais qu'il tirât mieux que moi. Et n'a-t-il pas un autre nom, celui que vous appelez le Loup-garou?

MORAND.

Il se nommait Chrétien Franque quand il était encore de ce monde.

BROWN.

Il est donc mort?

MORAND, se signant encore.

Non, mais il est devenu Loup-garou.

BROWN.

Vous vous moquez de moi. Parlez donc plus clairement et n'ayez pas l'air si effrayés*. Qu'est-ce qu'a fait cet homme pour que vous l'appeliez Loup-garou?

MORAND, bas.

Attendez que ce gendarme de Monseigneur se soit éloigné. — Écoutez; il y aura deux ans à la Saint-Nicolas, que Franque qui de son métier était maréchal ferrant, rentrant chez lui après avoir été donner une médecine au cheval de mon compère Henriot, ne trouva pas sa femme à la maison. Un voisin, il y en a toujours de ces âmes charitables, lui dit que monseigneur l'avait fait appeler au château, qu'elle lui avait plu; et elle, la femme de Franque, ne valait pas mieux qu'une autre, elle était bien aise qu'un seigneur la mît dans son lit. Franque ne dit rien. Finalement elle revient*. Il était à sa forge, il la voit entrer : « Ah! te voilà? dit-il. — Oui, dit-elle. — Tiens, dit-il, » et d'un seul coup de son gros marteau il lui fit sauter la cervelle.

BROWN.

Oui, une masse est une bonne arme, après l'arc s'entend.

MORAND.

Oh! il lui cassa la tête comme je casserais un œuf. Monseigneur le fit mettre au cachot; il voulait le faire pendre, mais je ne sais si Franque s'est donné au diable qui l'a emporté, ou bien s'il avait un sort pour les serrures dans sa poche...

RENAUD.

Moi, je crois que c'est son garçon qui lui a jeté par le soupirail, une lime avec laquelle il a scié un barreau.

MORAND.

Tant y a qu'il s'est sauvé dans les bois. Là ce vieux loup blanc que le père de monseigneur n'a jamais pu tuer, un vieux loup qui a plus de... bah! plus de deux cents ans; tout le monde le connaît : ce vieux loup blanc l'a regardé avant que Franque l'aperçût[24]* et il est devenu aussitôt Loup-garou. Il est tout couvert de poil*, il mord tout ce qui l'approche, et ceux qui n'en meurent pas deviennent loups-garous comme lui et font mille horreurs dans le pays.

GAILLON.

Il y a six mois qu'Étienne Durer l'a vu, et depuis ce temps il est devenu enragé.

RENAUD.

Je ne crois pas qu'il soit un véritable Loup-garou,

mais il est aussi dangereux. Il n'y a pas deux semaines que nous avons trouvé le vieux garde-chasse Mathieu, tout déchiqueté à coups de couteaux par ces diables-là.

MORAND.

Le jour, ils ont encore la figure d'hommes, mais la nuit, ils deviennent comme des loups et marchent à quatre pattes. Pas plus tard que hier au soir, je les ai entendus hurler.

BROWN.

Et vous croyez tous ces contes de vieilles? Votre Loup-garou est un gaillard qui a du cœur, et qui s'est fait voleur pour se venger. Il aurait mieux fait de se faire archer dans une compagnie franche, mais pour cela, il faudrait voir comment il tire.

MORAND.

Soyez persuadé qu'il tire si bien, que monseigneur ne va jamais à la chasse, sans être bien accompagné, et qu'il porte encore une cotte de mailles sous son jupon de velours.

BROWN.

Il n'y a qu'une cotte de mailles de Milan, par-dessus un gambison[25] bien épais, qui résiste à une flèche anglaise. — Sus, buvons. — A ce que je vois, vous n'aimez pas trop votre seigneur; c'est comme partout.

RENAUD.

Oui, partout. J'en sais un à Genêts qui...

MORAND.

Chut! on t'écoute là-bas.

BROWN.

On vous traite comme des bêtes.

GAILLON.

Pis; car ils pansent leurs chevaux et les nourrissent bien.

BROWN.

Aussi, faut-il dire que vous avez plus de docilité que les chevaux.

MORAND.

De la docilité?

BROWN.

Oui, vous êtes plus dociles, plus patiens que des chevaux; vous souffrez les coups et vous ne ruez pas. Dans mon pays, on n'est pas si endurant. Quand je salue un seigneur, il m'ôte son bonnet, et, si le premier lord d'Angleterre s'avisait de coucher avec ma femme, je lui ferais payer une amende de deux cents francs, bien heureux, si je ne lui plantais pas une flèche dans le corps.

MORAND.

Ah, ah! les paysans sont donc les maîtres, chez vous?

GAILLON.

Qui donc travaille aux champs dans votre pays?

BROWN.

Chacun travaille pour soi, mon garçon, chacun garde ce qu'il gagne. Nous sommes tous libres, en-

tends-tu, et buvons à la gloire de la vieille Angleterre*.

GAILLON.

Buvons. J'ai toujours soif avec des amis; et il y a si long-temps que je n'ai bu de vin. Nous sommes trop misérables pour en acheter.

RENAUD.

Je ne boirai pas à la gloire de l'Angleterre, cette bataille de Poitiers me pèse sur la poitrine.

MORAND.

Et moi, je boirai à la santé du roi de l'arc, qui est un bon compagnon; car, enfin il faut boire, il paye le vin, et nous ne pouvons pas nous régaler tous les jours.

BROWN.

C'est parler cela! Buvons, mes maîtres; oubliez vos chagrins : Anglais et Français, nous sommes maintenant amis pour six mois[26]. Et vous là-bas, remplissez votre verre, et ne pensez plus à Poitiers.

RENAUD, à Brown.

Ce sont les seigneurs qui ont laissé prendre le roi.

BROWN.

Ah! si vous aviez vu ces messieurs bardés de fer, comme ils tombaient sous nos flèches, il y avait de quoi faire crever de rire.

GAILLON, à Brown.

Vous auriez bien dû en garder une pour monseigneur d'Apremont,

MORAND, à Gaillon.

Prends garde, Gaillon, tu parles trop haut, quand tu bois.

GAILLON.

Je m'en moque! Qu'est-ce que cela me fait à moi? Je veux parler. Je veux aller en Angleterre; et je veux que Gilbert d'Apremont m'ôte son bonnet.

MORAND.

Il est ivre.

RENAUD, à Brown.

On m'a dit que nos archers s'étaient bien battus à Poitiers, mais que les seigneurs avaient tout perdu.

BROWN.

C'est vrai.

GAILLON.

Oui, c'est vrai. Ils perdent tout. Qui ose dire le contraire?

MORAND.

Mais, tais-toi donc.

BROWN.

Vos archers avaient envie de bien faire. Mais des arcs comme les leurs, cela n'est bon que contre les moineaux.

GAILLON.

Sire archer, menez-moi en Angleterre, je veux être maître à mon tour.

BROWN.

Le veux-tu, mon brave? prends un arc, va trouver

un capitaine que je te nommerai, et tu seras plus libre et plus heureux qu'un roi.

GAILLON.

Oui, c'est cela, je veux être roi, par le ventre de saint Ferréol!

BROWN.

Et vous, mes compères, voilà ce que vous devriez faire; avec des bras et des épaules, comme les vôtres, n'avez-vous pas de honte de travailler à la terre? Mettez-vous une épée au côté, une targe sur le dos, et l'univers est à vous.

RENAUD.

J'aime mon pays, bien que j'y sois misérable.

MORAND.

Comme si nous pouvions quitter les terres de monseigneur; il nous ferait bien vite reprendre le manche de la charrue, et j'ai mal au dos, rien qu'en pensant à la manière dont il punirait notre équipée.

BROWN.

Le roi ne te ferait pas sortir d'une compagnie d'aventure; nous ne recevons d'ordres que du capitaine, que nous* nous choisissons.

RENAUD.

Quand même nous serions libres, nous n'irions pas courir le monde. On aime la cabane où l'on est né.

BROWN.

Voilà comme ils sont tous ces Français! Tou-

jours ils se plaignent, et jamais ils n'ont le courage de se rendre libres.

MORAND.

Vous en parlez bien à votre aise, camarade.

(Entre Simon.)

RENAUD.

Qu'est-ce qu'a donc Simon? Hé Simon! par ici! Qu'as-tu donc? Tu as l'air malade.

SIMON.

Ah! ce que j'ai vu suffirait bien pour me rendre malade. Le corps de Girard est là-bas, coupé en morceaux, auprès d'un arbre, et les chiens de monseigneur sont en train de le manger.

TOUS, excepté Gaillon qui est assoupi.

Quelle horreur!

BROWN.

Comment! par saint Georges, il nourrit ses chiens de chair humaine!

SIMON.

J'ai jeté des pierres aux chiens, et je voulais enterrer le corps, mais le sénéchal a passé; il m'a dit que je méritais d'être pendu, pour battre les chiens de monseigneur, et troubler la justice de la baronie.

BROWN.

Ah! s'il se trouve jamais à un jet d'arc de moi...

MORAND.

Vit-on jamais pareille impiété! c'est pour cela que la châsse de monsieur saint Leufroy n'a pas sué. C'est cela qui l'a irrité.

GAILLON, se réveillant.

Qu'est-ce que vous dites donc? — Pourquoi ne buvez-vous pas?

BROWN.

Faire manger aux chiens de la chair humaine!

GAILLON.

Qui donc parle de manger? j'en suis; mais il faut boire en mangeant, ou l'on s'étrangle.

RENAUD.

Savez-vous ce qu'il faut faire, mes amis?

SIMON.

Qu'est-ce?

RENAUD.

Allons tous ensemble enterrer ce cadavre.

MORAND.

Nenni, je n'en suis pas. Je vois d'ici le Sénéchal qui s'avance avec une douzaine de sergens.

SIMON.

J'ai déjà reçu des coups de bâton pour avoir essayé.

RENAUD.

Lâches que vous êtes, un jour il vous en arrivera peut-être autant à vous-mêmes.

BROWN à Renaud.

Ecoute, mon garçon, allons-y ensemble, et je mets mon arc sous mon bras. (Ils sortent.

MORAND.

Plaise à Dieu qu'ils ne trouvent personne pour les en empêcher!

SIMON.

Voici le Sénéchal qui vient de ce côté, allons-nous-en. (Ils sortent.

GAILLON.

Eh bien! tout le monde s'en va, et personne ne veut me tenir compagnie. Il faut donc que je boive ces bouteilles-là tout seul.

(Entrent le Sénéchal, Pierre et quelques hommes d'armes.)

GAILLON.

Holà, monsieur le Sénéchal, ôtez donc votre bonnet quand vous passez devant les gens.

LE SÉNÉCHAL.

Que dit ce maraud?

UN HOMME D'ARMES.

Ote ton bonnet, imbécille, ne vois-tu pas M. le* Sénéchal.

GAILLON.

Sénéchal ou baron, donne-moi deux cents francs d'amende ou je te plante une flèche dans le corps.

LE SÉNÉCHAL.

Ah coquin, c'est ainsi que tu oses me parler! Tu vas bien vite changer de ton. — Saisissez ce drôle et donnez-lui cent coups de vos ceintures* de cuir, du côté de la boucle.

PIERRE.

Monsieur le Sénéchal, c'est un enfant qui a bu un peu trop de vin et qui s'est enivré. Renvoyez-le dans sa maison ; il sera sage quand il aura dormi.

LE SÉNÉCHAL.

Ivre, ou non qu'on le fustige ; d'ailleurs, cette canaille est trop insolente, elle a besoin d'un exemple.

PIERRE.

Vous en trouverez d'autres plus coupables.

LE SÉNÉCHAL.

Alors ils auront le double de coups. (Aux hommes d'armes qui battent Gaillon.) Allons, compères, frappez à tour de bras! Jacques bonhomme a le cuir dur.

GAILLON battu.

Au secours! à l'aide! je suis mort! au meurtre!

LE SÉNÉCHAL.

Plus fort donc! vous ne faites qu'épousseter son habit.

SIMON, revenant.

Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il?

GAILLON.

A mon secours, Simon, mon ami, ils veulent me tuer.

MORAND, revenant.

Quoi! c'est ce pauvre Gaillon que l'on bat si cruellement! qu'a-t-il donc fait?

GAILLON.

Je n'ai rien fait! je n'ai rien fait! au secours! au meurtre! (Entre une foule de paysans.)

BARTHELEMY.

Comment* battre un homme le jour de la Saint-Leufroy!

AUTRE PAYSAN.

C'est un jour de franchise; cela crie vengeance.

AUTRE PAYSAN.

Est-ce que nous le laisserons assommer sous nos yeux?

LE SÉNÉCHAL.

Hors d'ici, canaille, ou je vous ferai couper les oreilles!

GAILLON.

Tirez-moi de leurs mains, mes amis! Je suis innocent.

FOULE DE PAYSANS.

Qu'on le mette en liberté! — Délivrons-le.

BARTHELEMY.

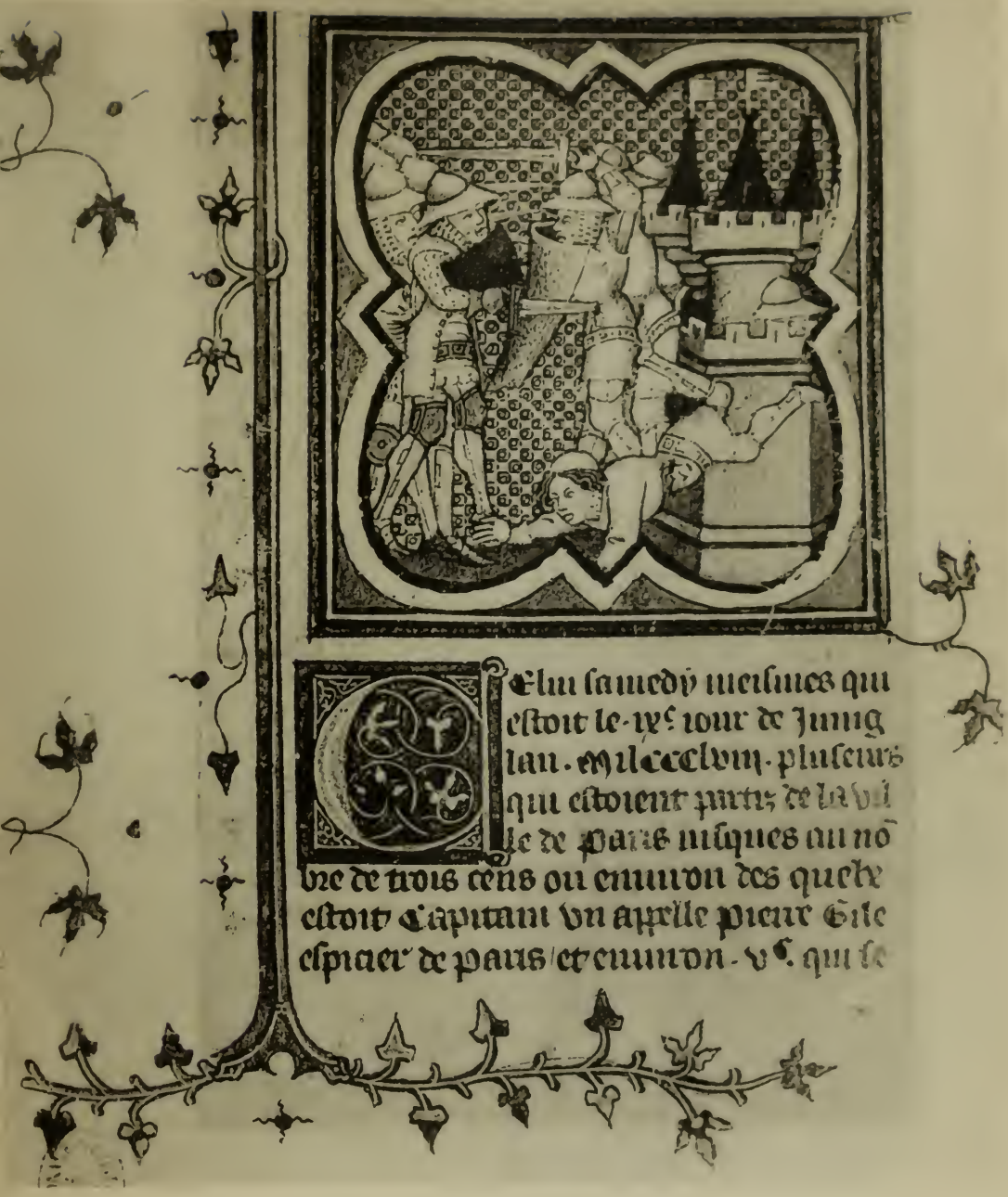
Aux bâtons! sus aux bâtons! Leufroy!

PAYSANS.

Aux bâtons! aux bâtons!

LE SÉNÉCHAL, à ses gendarmes.

Enfans! flamberge au vent, chargez-moi ces ivrognes.



L'ATTAQUE DU MARCHÉ DE MEAUX, EN 1358
Miniature d'un manuscrit des Grandes Chroniques de France,
à la Bibliothèque nationale

PAYSANS.

Assommons-les à coups de pierres! — Ils ne sont qu'une douzaine. — Nous allons en venir à bout. — Allons chercher nos arcs au cabaret. — A nous les archers d'Apremont! (Tumulte; entre le F. Jean.)

F. JEAN à part.

Que vois-je? ils attaquent le Sénéchal! Le vin leur a donc montré leurs forces! Encore si c'était ces moines qu'ils voulussent lapider! (Haut.) Enfans! quel scandale! Le jour de la Saint-Leufroy! Arrêtez ou je vous excommunie!

PAYSANS.

Arrêtez, arrêtez! c'est le père Jean qui nous soigne quand nous sommes malades. — Ne jetez pas de pierres.

LE SÉNÉCHAL.

Parbleu, mon père, mêlez-vous de vos affaires; vous n'êtes point ici sur les terres de votre abbaye, et, quand vous y seriez, vous n'êtes point abbé. Allez-vous-en dire votre bréviaire, et laissez-nous.

F. JEAN.

Sénéchal! vous oubliez que vous parlez à un ministre du Seigneur.

PAYSANS.

En avant! le père Jean est pour nous!

F. JEAN.

Jadis, le jour de la Saint-Leufroy, il était défendu

de punir un criminel, et c'est un enfant innocent que vous traitez avec tant de cruauté.

(Entrent Isabelle, de Montreuil, suite.)

LE SÉNÉCHAL.

A moi, sire chevalier! aidez-nous à châtier ces insolens! Courage! ils sont à nous.

(Les paysans prennent la fuite.)

ISABELLE.

Grand Dieu! d'où vient ce tumulte. Arrêtez, au nom du ciel! Sénéchal, ne poursuivez pas ces pauvres gens.

DE MONTREUIL.

Quelle est la cause de cette émeute*?

LE SÉNÉCHAL.

Je faisais corriger un de ces vilains, et ses camarades ont voulu nous l'enlever. Ils m'ont lancé des pierres, et voici deux flèches qui sont tombées près de moi. Je saurai qui les a tirées.

ISABELLE, montrant Gaillon.

C'est ce pauvre enfant que l'on battait. Il a l'air si doux. Monsieur le Sénéchal, pardonnez-lui, je vous en prie, à cause de moi.

LE SÉNÉCHAL.

Voilà le moyen de les rendre intraitables. (A Gaillon.) Sauve-toi, coquin.

(Il lui donne un grand coup de plat d'épée, Gaillon s'enfuit.)

DE MONTREUIL.

Belle cousine, vous êtes trop bonne pour vos serfs.

Cette espèce est comme les chiens qui vous mordraient si l'on n'avait toujours le fouet à la main.

ISABELLE.

Fi donc, monseigneur! Comment pouvez-vous donner le nom d'un animal à des chrétiens!

PIERRE, à demi-voix.

Vive notre bonne maîtresse!

ISABELLE à de Montreuil.

Vous le voyez, le père Jean leur a parlé, ils se retirent en silence. Les voilà redevenus doux comme des moutons.

DE MONTREUIL.

Ah! que vous connaissez peu cette engeance! Ils ont pris la fuite, les ribauds, parce qu'ils m'ont vu venir avec mes sergens.

LE SÉNÉCHAL.

C'est notre douceur qui les enhardit à mal faire.

(Entre une femme qui se met à genoux devant Isabelle.)

LA FEMME.

Noble demoiselle, ayez pitié d'une malheureuse veuve qui n'a pas de quoi donner à manger à quatre petits enfans.

LE SÉNÉCHAL.

Allons, houste, hors d'ici la vieille.

ISABELLE.

Sénéchal, ne repoussez pas cette pauvre femme. C'est à moi qu'elle parle. — Qui est-tu, ma bonne mère?

LA FEMME.

Je suis la veuve de Girart, qu'on a pendu hier par l'ordre de monseigneur. Il gagnait du pain pour mes enfans; comment ferai-je pour les nourrir, toute seule?

LE SÉNÉCHAL.

File du chanvre, c'est la saison.

ISABELLE.

Pauvre femme!

LA FEMME au sénéchal.

Je n'ai pas un denier pour en acheter.

ISABELLE.

Prenez ces quatre florins, ma bonne. Je suis fâchée de n'avoir pas davantage à vous donner.

LA FEMME.

Que Dieu vous le rende, ma noble demoiselle; que Dieu vous bénisse. (A part.) Puisse-t-il pardonner à son père à cause d'elle! (Haut.) J'ai encore une grâce à vous demander, noble demoiselle.

ISABELLE.

Parlez.

LA FEMME.

Permettez qu'on enlève mon pauvre mari, il est là-bas étendu par terre, et M. le Sénéchal a défendu qu'on jetât un peu de terre sur lui. (Rentre Brown.)

ISABELLE.

Est-il possible?

LE SÉNÉCHAL.

C'est l'ordre de monseigneur.

ISABELLE.

Mon père n'a pu donner cet ordre! (A sa suite.) Allez, vous autres, enterrer ce cadavre.

PIERRE.

J'y cours.

BROWN.

C'est déjà fait.

LE SÉNÉCHAL.

Et qui l'a fait?

BROWN.

Moi; je n'aime pas à voir les chiens manger de la chair humaine?

LE SÉNÉCHAL.

Pourquoi te mêler de ce qui ne te regarde pas? Que viens-tu faire ici?

BROWN.

Tirer de l'arc... et vous savez que je m'y entends.

ISABELLE à Brown.

Vous êtes un brave homme, sire roi de l'arc, et un bon chrétien. Dieu vous le rendra.

LA FEMME à Brown.

Oh! monsieur l'archer, que je vous remercie! c'est mon mari que vous avez enterré.

BROWN.

Il n'y a pas de quoi, la mère, ce sont de ces services que l'on rend pour que d'autres vous les rendent en temps et lieu*. Tenez, voici un florin pour boire à ma santé. (Entre un Anglais habillé en paysan.)

L'ANGLAIS, bas à Brown.

Eh bien?

BROWN, bas.

J'ai vu Gilbert descendre du château. Il n'est armé que d'un jacque[27] et n'a que cinq hommes avec lui. Voici sa fille. Cours au capitaine Siward, et dis-lui qu'il est temps. (Ils sortent.)

LE SÉNÉCHAL.

Cet homme m'a tout l'air d'un bandit.

DE MONTREUIL.

Il s'est dit archer du capitaine Dilon.

ISABELLE.

Quel qu'il soit, il s'est comporté en brave homme. Je regrette que mon père n'ait pas beaucoup d'aussi bons serviteurs.

DE MONTREUIL.

Dites d'aussi bons archers.

LE SÉNÉCHAL.

Il a donné de l'argent à cette vieille mendiante par pure fierté; et qui sait s'il n'a pas volé hier le florin qu'il donne aujourd'hui.

ISABELLE.

Vous voyez tout en mal.

DE MONTREUIL.

Allons un peu de ce côté, les vilains vont courir la quintaine. Je ne connais rien de si amusant que de voir ces gros lourdauds tomber rudement sur le sable, en recevant un bon coup sur les épaules.

LE SÉNÉCHAL.

D'où vient donc ce bruit de chevaux? il y a des cavaliers qui galoppent dans la grande avenue.

ISABELLE.

Ce n'est pas mon père, car je le vois là-bas.

DE MONTREUIL.

J'entends comme... un cri de guerre.

ISABELLE.

Vous me faites trembler! ne faites donc pas de ces plaisanteries-là.

PAYSANS.

Les Anglais! les Anglais! Alarme!

ISABELLE.

Dieu! les Anglais! Où fuir? Et mon père!

DE MONTREUIL.

C'est ici qu'il faut être leste, tâchons de gagner le pont-levis avant eux. En arrière! en arrière! Sire Sénéchal, prenez la main de ma cousine, pendant que je tâcherai de protéger votre retraite.

(Entre une foule d'hommes, de femmes et d'enfans, fuyant de tous les côtés, emmenant leurs bestiaux, etc.)

MORAND à de Montreuil.

Ah, monseigneur! Venez à notre aide, autrement c'est fait de nous.

LE SÉNÉCHAL.

Ah! tu penses à nous maintenant. Va prendre ta cognée, coquin, et viens nous aider.

PIERRE à de Montreuil.

Monseigneur, il est impossible de nous retirer au château. Voyez ces vingt hommes habillés de vert, ce sont leurs archers qui nous ont coupé le chemin.

LE SÉNÉCHAL.

Oui, par notre dame de Beauvais! Et voici à leur tête ce traître qui a gagné le prix.

DE MONTREUIL.

Sainte vierge! et nous n'avons pas de cuirasses!

(La suite de Montreuil et quelques paysans se serrent en peloton, et tâchent de se faire un abri avec les tables et les bancs. On voit dans le fond Siward, Brown et les Anglais, pillant et emmenant les bestiaux.)

ISABELLE.

Sainte Vierge, que deviendrons-nous?

PIERRE à Isabelle.

Damoiselle*, entrez dans cette cabane, vous y serez à l'abri, en attendant que nous soyons secourus. Je resterai à la porte, et tant que je serai vivant, personne n'entrera.

DE MONTREUIL à Isabelle.

Oui, oui, cachez-vous quelque part. (Aux siens.) Ferme, mes amis!

ISABELLE.

Je me meurs, je ne sais si j'aurais* la force d'aller jusque-là.

PIERRE.

Souffrez que je vous porte. (A un de ses camarades.) Geoffroy, tiens cette table devant elle, que les flèches de ces brigands ne la blessent pas.

(Il emporte Isabelle dans la maison.)

ANGLAIS.

Siward en avant! ville gagnée!

DE MONTREUIL.

Ferme ici, mes prudhommes! Vilains, armez-vous. (Combat; entre F. Jean.)

F. JEAN.

Malgré ma haine pour d'Apremont, mon sang bouillonne quand je vois un village français saccagé par des Anglais. J'ai bonne envie de reprendre mon ancien métier. Oui voici une pique par terre, cela est trop tentant. A moi, mes amis! saint Leufroy nous délivrera de ces mauvais chrétiens[28].

(Il se mêle aux combattans.)

BRIGANDS, derrière la scène.

Hou, hou! Loup-garou!

PAYSANS.

Voici le Loup-garou pour nous achever! Nous sommes perdus! (Entrent le Loup-garou et sa troupe.)

LE LOUP-GAROU.

Ils sont à nous! Anglais et Français, à mort tous! Jetez du feu sur les toits! Hou, hou! Loup-garou!

(Un brigand s'apprête à jeter un brandon allumé sur la cabane où est Isabelle Pierre, qui est resté à la porte, le tue. Quelques combats partiels. La troupe de Montreuil augmente à chaque instant de paysans qui viennent s'y réfugier. Gilbert d'Apremont qui est parvenu à se dégager des Anglais qui l'entouraient, vient se mettre à la tête des siens.)

D'APREMONT.

A moi, mes braves vilains*! C'est pour vos maisons, c'est pour votre seigneur que vous combattez!

LE SÉNÉCHAL.

Ils se dispersent pour piller! Si les vilains avaient du cœur, nous pourrions nous tirer d'affaire.

F. JEAN.

Courage, enfans! vous le voyez, les loups attaquent aussi les Anglais.

DE MONTREUIL.

Ah! si nos gens du château voulaient se dépêcher!

D'APREMONT.

Montreuil, qu'as-tu fait de ma fille?

DE MONTREUIL.

Elle est en sûreté, je crois! Par saint George, pensons avant tout à nous battre, et à nous garantir de leurs flèches.

SIWARD aux siens.

Derrick, que l'on chasse les bœufs sur le grand chemin. Que personne ne s'amuse encore à piller.

Gilbert doit être dans cette petite troupe, et je veux l'avoir, sa rançon sera belle. (Combat.)

F. JEAN aux paysans.

Appuyez vos piques contre terre, et dirigez-les aux nez* des chevaux.

DE MONTREUIL.

Gloria tibi Domine! Le pont-levis s'abaisse, nous allons être secourus.

D'APREMONT.

Saint-Denis! Notre-Dame d'Apremont[29]!

SIWARD.

Siward, en avant!

LE LOUP-GAROU aux brigands.

Voici toute la meute qui débouche du château. Nous en avons assez fait, le village est en feu! Sauvons notre butin. En retraite, à la forêt! A moi les loups! (Il sort suivi des siens.)

BROWN, à Siward.

En retraite! capitaine, voici un gros de gendarmes qui s'avance pour nous charger. Nos gens sont si âpres à la curée, qu'ils ne veulent pas garder d'ordre.

SIWARD.

Siward ne quitte pas sitôt la partie. Sont-ils nombreux ces gendarmes français?

BROWN.

Sans doute et bardés de fer; nos flèches rebon-

dissent sur leurs cuirasses comme sur une enclume. En retraite, de par le diable!

SIWARD.

Rassemble les archers, je les recevrai avec mes gendarmes.

BROWN.

Vos gendarmes sont à piller! en retraite, vous dis-je.

GENDARMES d'Apremont, derrière la scène.

Saint-Denis, notre-dame d'Apremont! d'Apremont à la rescousse[30]!

D'APREMONT.

C'est trop long-temps se défendre! chargeons-les à notre tour! Suivez votre seigneur! Suivez Gilbert d'Apremont.

SIWARD.

Je vois d'Apremont. Voici l'instant que j'attendais. A moi, Gilbert, un coup de lance en l'honneur des dames.

(Ils courent l'un sur l'autre, d'Apremont est renversé. Pierre, d'un coup d'épée coupe les jarrets du cheval de Siward, qui tombe à son tour.)

PIERRE.

Rendez-vous, capitaine, ou je vous enfonce ma miséricorde dans le corps[31].

SIWARD.

Je ne me rends pas à un vilain. Où est ton maître

PIERRE.

Eh bien, meurs donc! (Il va pour le percer.)

D'APREMONT, qui s'est relevé.

Arrête, Pierre! il vaut son pesant d'or. Rendez-vous, capitaine.

SIWARD.

Voici mon épée.

BROWN, dans le fond.

Bonsoir, capitaine. Vous m'en croirez une autre fois. Voici pour celui qui vous a pris.

PIERRE, frappé d'une flèche.

Jésus, je suis mort. (Il tombe.)

D'APREMONT.

Montreuil, prends mon cheval et conduis nos gendarmes à la poursuite de ces pillards. Les voilà qui fuient en désordre. — Où est ma fille, Sénéchal? L'avez-vous vue?

PIERRE.

Dans cette cabane... Faites-la sortir... le feu s'étend de ce côté.

D'APREMONT, entrant dans la cabane.

Isabelle! ma fille, où es-tu?

F. JEAN.

Courez au feu, mes enfans. Laissez les gendarmes poursuivre les Anglais. Abattez cette maison pour arrêter le feu; faites sonner toutes les* cloches. (Il butte contre le corps de Pierre.) Eh! c'est toi, mon pauvre Pierre, que voilà percé d'un grand coup. Parle, es-tu encore vivant? ne me reconnais-tu pas?

PIERRE.

Quoi, c'est vous, madame... Vous daignez... Mais... où suis-je?

F. JEAN.

Pauvre garçon! il a le délire. Rassure-toi, ta blessure n'est pas mortelle. La moitié du fer est hors de la plaie, et ton baudrier de buffle a un peu amorti le coup.

D'APREMONT, sortant de la cabane.

Holà, Pierre... aide-moi... ah! il est mort. Tant pis. Jacob, Meunier, faites une litière avec des lances et vos manteaux, ma fille est évanouie et il faut la porter au château. Frère Jean, venez vite avec moi, ma fille est malade, et nous avons besoin de votre clergie[32].

F. JEAN.

Voici un homme qui en a plus besoin qu'elle.

D'APREMONT.

Morbleu, voulez-vous comparer la vie de ma fille avec celle de mon serf! Venez, je vous paierai bien.

(Il sort, on emporte Isabelle évanouie.)

F. JEAN, à un paysan.

Apporte-moi de l'eau. (Il fait boire Pierre.) Tiens, bois, mon ami, comment te trouves-tu maintenant?

PIERRE.

Un peu mieux... et les Anglais?...

F. JEAN.

Ils sont en fuite.

PIERRE, regardant la cabane où était Isabelle.

Cette porte est ouverte... où est madame Isabelle?

F. JEAN.

Son père l'a emmenée au château. Elle est évanouie, et il voulait m'obliger à te quitter pour lui donner mes soins...

PIERRE.

Courez vite, mon père... Elle est peut-être blessée!

F. JEAN.

Non, non. La peur a causé tout son mal. Ta blessure n'est rien, prends courage. (Il panse sa blessure.)

MONTREUIL, revenant avec ses gendarmes et des paysans.

Victoire! nous leur avons repris leur butin.

SIMON.

Oh! mes pauvres vaches, vous voilà donc! vous ne serez point mangées par les Anglais.

MORAND, à un de ses bœufs.

Te revoilà Fauveau à la raie noire, mon garçon; tu as dû avoir bien peur.

LE SÉNÉCHAL à Simon.

Simon, ces vaches étaient à toi, n'est-ce pas?

SIMON.

Oui, monsieur le Sénéchal, toutes les six.

LE SÉNÉCHAL à ses gendarmes.

Une, deux, trois; une, deux, trois. Ces deux-là appartiennent à monseigneur; emmenez-les.

SIMON.

Comment donc? que dites-vous là?

LE SÉNÉCHAL.

Oui, par droit de rescousse, nous les avons bien gagnées[33].

SIMON.

Mais...

LE SÉNÉCHAL.

Je te les revendrai à bon compte. Je sais que tu as de l'argent.

SIMON.

Mais, monsieur le Sénéchal...

LE SÉNÉCHAL.

Silence, bonhomme. Que l'on prenne le tiers de ces bestiaux : demain nous réglerons ensemble à quel prix vous les pourrez racheter.

PAYSANS.

C'est une abomination, c'est nous qui les avons reprises!

BARTHELEMY, tuant une vache.

On ne me prendra pas celle-là.

LE SÉNÉCHAL.

Ah! coquins, vous apprendrez à me connaître, vous verrez si je sais châtier les insolens. Vous paierez cher les pierres que vous m'avez lancées. Gendarmes, que l'on chasse cette canaille qui murmure toujours.

SIWARD.

Courage! frappez fort. J'aurais presque envie de rire en voyant des Français s'entrebattre.

DE MONTREUIL.

Hors d'ici, vilains! ou nous allons vous embrocher de nos lances. (Les paysans s'enfuient.)

LE SÉNÉCHAL.

La journée a été chaude. Ils ont eu une* quinzaine de morts. (Poussant du pied un cadavre.) Tenez, voilà un de ces voleurs, un de ces loups comme ils les appellent. Ils se sont sauvés aussi vite qu'ils étaient venus.

DE MONTREUIL.

Le feu s'est éteint, il faut rentrer. Trompette, sonne la retraite. (A Siward.) Sire chevalier, il faut nous suivre, s'il vous plaît.

F. JEAN, tenant un cheval par la bride.

Voici un cheval sans maître. Tiens, Pierre, monte-le si tu en as la force.

SIWARD à Montreuil.

Me laisserez-vous aller à pied comme un varlet? Est-ce ainsi que l'on traite un chevalier?

LE SÉNÉCHAL.

Pierre, donne ton cheval à ce gentilhomme.

PIERRE.

Mais moi, je suis blessé.

LE SÉNÉCHAL.

Point de réplique, obéis... Ce maraud, parce qu'il sait lire, tranche de l'homme d'importance, et voudrait presque traiter ses supérieurs* comme ses égaux.

(Siward monte sur le cheval de Pierre et sort avec de Montreuil et les gendarmes.)

F. JEAN.

Mais, monsieur le Sénéchal, jamais cet homme ne pourra revenir à pied au château.

LE SÉNÉCHAL.

Qu'il s'arrange comme il pourra. (Il sort.)

F. JEAN.

Voilà ce que l'on gagne à servir les grands. Tu leur sauves la vie, et ils t'abandonnent comme un cheval estropié.

PIERRE.

Je crois que je pourrai marcher jusqu'au château.

F. JEAN.

Non, viens avec moi au couvent; tu feras mieux. On nous prêtera bien un âne pour t'y conduire. (Aux paysans qui se tiennent éloignés.) Holà! par ici, mes amis!

(Rentrent Simon. Renaud, Morand, paysans.)

SIMON.

C'est un de ces chiens d'hommes d'armes. Qu'il crève!

F. JEAN.

C'est un brave garçon qui ne vous a jamais fait

que du bien. Aidez-moi à le transporter au couvent, où je panserai sa blessure.

MORAND.

Eh! parbleu, c'est Pierre Lambron, le fils de Lambron, mon compère. Pauvre diable! Est-ce dangereux?

F. JEAN.

Il a sauvé la fille du baron, et pour la peine, messire Gilbert l'a laissé là perdant tout son sang, et il voulait encore que je le quittasse.

SIMON.

Ah! mon bon père Jean, vous êtes notre providence, et nous avons bon besoin de vous pour nous consoler; car nos seigneurs nous rendent bien malheureux par le temps qui court.

RENAUD.

Chaque jour nouvelle souffrance.

MORAND.

Aujourd'hui pillés, brûlés par les Anglais! pillés et battus par nos maîtres!

F. JEAN.

Vous vous plaignez avec raison, mais ce n'est pas là tout ce que vous auriez à faire. Ah! si j'étais comme vous maltraité par...

SIMON.

Comment?

F. JEAN.

Qu'ont-ils donc de plus que vous pour vous rendre

misérables? N'êtes-vous pas comme eux enfans d'Adam? N'êtes-vous pas des hommes de la même chair que ces seigneurs si orgueilleux? D'où vient donc que vous êtes livrés à leur merci, comme les agneaux aux loups?

SIMON.

Vous nous faites toutes ces questions, mon père, comme si nous étions en état d'y répondre. Nous sommes de pauvres* gens de village qui ne savons rien; mais cependant il faut bien qu'il y ait une raison pour que nous soyons misérables, puisque cela est ainsi.

F. JEAN.

Et moi, je vous dirai pourquoi vous êtes si misérables. Vous êtes misérables, parce que vous êtes lâches. N'êtes-vous pas aussi adroits, aussi forts que vos maîtres? Y en a-t-il beaucoup parmi eux qui lèveraient un marteau aussi lourd que le tien, Morand?

MORAND.

Ah! c'est vrai, mon marteau est lourd.

F. JEAN.

Qui peut donc enhardir à ce point ceux qui vous oppriment? votre lâcheté, vous dis-je. C'est sur elle qu'ils comptent. Voyez-vous un chien attaquer un autre chien qui lui montre les dents? Le premier qui prend la fuite est aussitôt mordu; car le plus lâche reprend du cœur en voyant fuir son ennemi. Il est

aisé d'avoir du courage avec des gens à cœurs* de lièvre qui tremblent à la vue d'un hoqueton chargé d'armoiries. Mais je perds ici mon temps, et Pierre a besoin de moi. Allons, qui me prêtera un âne pour le porter? Le Sénéchal vous a-t-il laissé un âne?

(Il sort avec Pierre et quelques paysans.)

SIMON.

Je l'aime beaucoup, ce père Jean. Il nous parle à nous autres comme nous parlerions vous et moi. Ce n'est pas comme feu l'abbé Boniface, Dieu veuille avoir son âme! Il nous faisait des sermons où le diable n'aurait rien compris.

RENAUD.

Avez-vous vu, tout moine qu'il est, comme il a pris une pique et comme il s'est démené. C'est qu'il est aussi brave que savant.

SIMON.

Il nous a dit et répété ce que cet archer anglais nous a dit* ce matin.

MORAND.

Oui; mais cet archer était un traître, comme nous l'avons vu.

RENAUD.

D'accord; mais il a bien pu dire la vérité.

SIMON.

Je le crois, et je commence à y réfléchir sérieusement.

RENAUD.

Moi, il y a long-temps que j'y pense.

MORAND.

Je sais bien à quoi tu penses, et j'y pense autant que toi.

SIMON.

Un homme de guerre* et un clerc ont parlé de même, sans s'être donné le mot.

RENAUD.

Il nous a dit notre fait. Nous sommes des lâches de nous laisser tourmenter* par des gens qui ne sont pas plus forts que nous.

MORAND.

Comment disait-il donc, qu'un chien n'attaque pas un autre chien qui lui montre les dents?

SIMON.

Il disait aussi que nous avions peur d'un hoqueton chargé d'armoiries. Hein, pourtant si je voulais, je couperais cet arbre en deux d'un seul coup de hache, cela ne serait pas bien plus difficile de couper une tête.

MORAND.

Nous nous sommes laissé prendre comme des niais, je ne sais combien de belles vaches.

SIMON.

Et moi, mon pauvre taureau; ils vont le manger.

RENAUD.

Ah! si tout le monde pensait de même.

SIMON.

Renaud, je crois t'entendre. J'ai un arc assez bon, n'en déplaise à cet Anglais; si jamais tu risquais quelque chose, je serais avec mon arc à tes côtés.

MORAND.

Aussi bien nos arcs, voilà à peu près ce qui nous reste, car on nous a quasi tout pris. (Ils sortent.)

SCÈNE V

Une chaumière de paysan.

RENAUD, SIMON, JEANNETTE, assis autour d'un lit, sur lequel est une femme morte.

SIMON.

Elle est morte, ma pauvre Élisabeth, et mon enfant est mort avec elle!

JEANNETTE.

Elle est morte sans sacremens!

RENAUD.

Maudit soit celui qui l'a fait mourir!

SIMON.

Encore si le bon père Jean était venu assez à temps pour lui donner quelque potion, ou du moins pour la confesser!

RENAUD à Jeannette.

Ma sœur, ne reste pas ici. Ce spectacle n'est pas fait pour une femme.

SIMON.

Oui, va-t'en, Jeannette. Va chez les Morand, ce sont de bonnes âmes, et de dignes chrétiens. Ils te recevront bien.

JEANNETTE.

Non, je ne la quitterai pas que je n'aie vu jeter de la terre sur sa bierre* : j'ai du courage aussi. Je veux la coudre moi-même dans son linceuil.

SIMON.

Je ne sais si j'aurai de quoi la faire enterrer honorablement.

RENAUD.

Le père Jean dira une messe à moitié prix pour le repos de son âme.

SIMON.

Non, cela ne vaut rien, une messe à moitié prix. Je veux qu'il y ait deux cierges et un drap noir avec un galon de soie. Ma pauvre Élisabeth verra combien je l'aimais.

JEANNETTE.

Et moi, je l'envelopperai dans mon beau voile blanc, et on l'enterrera avec. Dussé-je être une année à en filer un autre, on ne dira pas que ma sœur a été enterrée sans un voile blanc.

SIMON.

Bonne sœur! sainte Catherine te le rende!

RENAUD.

Voici le père Jean.

F. JEAN, entrant.

Eh bien, mes enfans, la malade?

RENAUD.

Elle n'a plus besoin de vos secours.

JEANNETTE.

Hélas! mon père, regardez bien. Est-elle bien morte? Elle est chaude encore. Il me semble la voir encore respirer.

F. JEAN.

Non... tout est fini. Vous m'avez envoyé chercher trop tard, et je n'ai pu venir aussitôt que je l'aurais désiré. C'était l'heure de la prière, et notre abbé ne veut pas que l'on quitte l'église, même pour un devoir de charité. Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu plus tôt?

SIMON.

Mon père, c'est qu'elle ne s'est plaint que hier* au soir. Vous savez combien elle avait de courage.

F. JEAN.

Et, ce que l'on m'a dit est-il vrai?

RENAUD.

Oui, mon père, c'est le sénéchal qui l'a tuée.

F. JEAN.

Le scélérat!

RENAUD.

Hier, c'était un samedi. C'était jour* de corvée, et elle était allée glaner par ordre du baron...

F. JEAN.

Glaner! vit-on jamais avarice pareille! voler le pain des pauvres.

JEANNETTE.

Et faire glaner une femme grosse de huit mois, mon père!

RENAUD.

Elle était très-fatiguée, et elle se reposait un instant sur une gerbe. Le sénéchal arrive, et... Oh! ma pauvre sœur!

F. JEAN.

Mes enfans! du courage; Dieu ne laissera pas un crime* impuni.

SIMON.

Le sénéchal lui a donné un grand coup de pied dans le ventre, à une femme grosse de huit mois!

JEANNETTE.

Je l'ai vu de mes yeux. J'étais à côté d'elle. Oh! le Loup-garou n'aurait pas fait cela.

SIMON.

D'abord elle ne parut pas s'en ressentir, mais cette nuit elle souffrit beaucoup, ce matin elle est accou-

chée d'un enfant mort, et elle est morte quand on sonnait pour vêpres.

JEANNETTE.

Elle se plaignait toujours d'avoir froid. J'ai mis sa main dans mon sein, et je sens encore comme si j'y avais mis de la glace.

SIMON.

Nous avons récité les prières des agonisans; nous ne pouvions faire autre chose.

F. JEAN.

Mes enfans, votre bonne Élisabeth est entrée tout droit en paradis. Quant à son assassin, il faut en avoir justice. J'en parlerai à messire Gilbert.

RENAUD.

Cela serait bien inutile. Jeannette lui a raconté comment tout cela s'était passé : mais, comme le sénéchal l'avait déjà prévenu par ses menteries, Jeannette a été durement repoussée, avec des injures que je n'oserais répéter.

F. JEAN.

Tous ces coquins de gentilshommes se ressemblent.

RENAUD.

C'est bien vrai.

SIMON.

Mon père, voudriez-vous dire vous-même la messe pour le repos de son âme? Nous la paierons cinq sous, car nous voulons qu'elle soit honorable.

F. JEAN.

Gardez votre argent, pauvres vilains*. Je suis plus riche que vous. Je chanterai sa messe; et tenez, prenez cet argent, c'est pour vous acheter des habits de deuil.

SIMON, baisant la main de F. Jean.

Ah! mon père, vous êtes un ange du ciel! Ma pauvre femme, le meilleur prêtre de France te chantera une belle messe!

JEANNETTE.

Vous êtes notre sauveur à tous. Sans vous, ce pays serait un enfer.

RENAUD, bas à Simon.

Simon?

SIMON.

Quoi?

RENAUD.

Prendrons-nous cet argent?

SIMON.

Oui certes! Ma pauvre Élisabeth! quelle joie elle aura dans le paradis, quand elle verra que l'on porte son deuil avec des habits neufs.

RENAUD.

Soit! — Simon, il faut aller chez le fossoyeur pour lui commander la fosse. Toi, Jeannette, va chercher ton voile.

SIMON.

Adieu, mon bien bon père Jean, tout le monde saura votre générosité.

JEANNETTE.

Elle fera honte à monseigneur. (Elle sort avec Simon.)

F. JEAN.

Taisez-vous, je vous l'ordonne. — Allons, Renaud, mon ami, ne te laisse pas abattre par la douleur. Viendra peut-être un temps plus heureux.

RENAUD.

Je ne vis que dans cette espérance.

F. JEAN.

Donne-moi ta main. — Tu as la fièvre, mon garçon, tu es malade.

RENAUD.

Non, je ne suis pas malade. — Mais avant de partir dites-moi encore un mot, mon père? — Cette semaine un frère prêcheur a passé dans ce village; il a parlé du tombeau de Notre Seigneur, des païens qui le profanent, et du saint Roi qui a gagné la couronne céleste en s'efforçant de le délivrer. Il a dit qu'on doit imiter un si noble exemple et courir sus aux païens et aux sarazins.

F. JEAN.

Toujours le même sermon!

RENAUD.

Eh bien! mon père, quelles gens sont les sarazins?

F. JEAN.

Des coquins qui ne croient pas en Notre Seigneur

Jésus-Christ, qui adorent Mahomet, et ne veulent pas manger du cochon.

RENAUD.

Mais aussi ce sont des gens cruels qui font endurer mille tourmens à leurs esclaves chrétiens?

F. JEAN.

Sans doute, mais pourquoi toutes ces questions? serais-tu assez sot ou assez désespéré pour aller te faire tuer dans la Palestine. Va, crois-moi, reste dans ton village et vis en bon chrétien.

RENAUD.

Je ne pense pas au voyage en Palestine, mon père. Mais encore une question : un homme qui est dur et méchant, n'adore* pas Jésus-Christ? c'est un païen?

F. JEAN.

Oui. Que veux-tu dire?

RENAUD.

Quand même il mangerait du cochon, quand même il ferait semblant d'aller à la messe, cet homme-là, s'il est avare, cruel et méchant, cet homme-là est un sarazin, un païen?

F. JEAN.

Il y a, dit-on, de ces coquins-là dans la Provence, que le feu Saint-Antoine les arde[34] !

RENAUD.

J'étais bien aise de comprendre ce que disait le bon frère prêcheur.

F. JEAN.

Renaud, mon ami, il y a plus d'un païen qui porte une croix sur sa casaque. Adieu! prends courage, et le ciel aura pitié de toi. (Il sort.)

RENAUD, seul. Il s'agenouille devant le cadavre.

Ma bonne sœur, ma chère Élisabeth, reçois ici mon serment. Tu seras vengée du méchant, du païen qui t'a tuée. Si personne ne veut m'aider, seul je te vengerai; je te le jure sur ma part du paradis.

SCÈNE VI

Une salle du château d'Apremont.

GILBERT D'APREMONT, ISABELLE, MARION.

ISABELLE.

Eh bien! est-il enfin revenu ce pauvre Pierre?

MARION.

Oui, madame. Pauvre garçon! il est revenu ce matin, bien pâle encore; mais cela lui va bien, on dirait qu'on voit la peau d'une damoiselle. Il est blanc, blanc!... jamais je n'ai vu d'homme avoir une si belle peau.

ISABELLE.

Qu'on le fasse venir. (Marion sort.) Que nous sommes heureux d'avoir des serviteurs aussi fidèles! Ce brave jeune homme, c'est en me défendant, c'est en vous sauvant la vie qu'il a été blessé.

D'APREMONT.

Pour m'avoir sauvé la vie... qu'il ne s'en vante pas. J'étais sur pied avant que cet Anglais eût fait une volte pour venir me charger. Je l'attendais au coup d'estoc que je sais, et qui ne m'a jamais manqué. Au reste, j'aime Pierre; il monte bien à cheval, il est intelligent, il a du cœur; je ne lui trouve qu'un défaut, c'est qu'il sait lire et écrire.

ISABELLE.

Mais, moi aussi j'ai ce défaut.

D'APREMONT.

Toi, à la bonne heure, tu es noble; mais je n'aime pas qu'un vilain en sache plus que moi.

ISABELLE.

Et croyez-vous qu'on s'avisera jamais de comparer la science d'un clerc avec la noblesse d'un chevalier?

D'APREMONT.

N'importe; je veux le récompenser, et je te le donne pour écuyer. Tu peux le prévenir de ma part que désormais il t'appartient.

ISABELLE.

Je l'accepte avec plaisir.

(D'Apremont sort, entrent Pierre et Marion.)

PIERRE.

Madame!... (Il se met à genoux.)

ISABELLE.

Mon sauveur! mon cher Pierre! que de grâces j'ai à te rendre. Je te dois la vie.

PIERRE.

J'ai fait le devoir d'un vassal...

ISABELLE.

Et ta blessure, te fait-elle encore souffrir?

PIERRE.

Je ne m'en ressens plus, grâces à Dieu et au bon père Jean.

ISABELLE.

Quand tu seras tout à fait rétabli, tu seras mon écuyer; mon père...

PIERRE, avec joie.

Votre écuyer!...

ISABELLE.

Mon père m'a fait cadeau de toi*, j'en suis bien aise; et toi?

PIERRE.

Moi, madame!... Oh! comment vous exprimerai-je ma reconnaissance! Je voudrais me battre pour vous... je voudrais verser tout mon sang à votre service.

ISABELLE, souriant.

Je t'en dispense.

PIERRE.

Je me trouve si bien aujourd'hui, madame, que je puis, dès à présent, commencer mon service.

ISABELLE.

Eh bien, j'y consens; je ne te fatiguerai pas. Tu

me porteras mon livre à la messe; et à souper, tu me serviras à boire. Tu connais mon hanap?

PIERRE.

Oui, madame.

MARION, bas.

Je t'y ai vu boire du vin que tu avais volé.

ISABELLE.

Comme je veux avoir un écuyer bien armé dans ce vilain temps de guerre, voici un poignard de Tolède assez beau; Montreuil le dit excellent, je te le donne.

PIERRE.

A moi... madame!...

ISABELLE.

Prends encore cette bourse; je l'ai brodée moi-même; il y a quelques écus pour t'acheter un pourpoint garni de vair[35] : mais l'heure approche, prends mon livre, et suis-moi à la chapelle. (Elle sort avec Marion.)

PIERRE, seul.

Ce poignard... cette bourse qu'elle a faite elle-même... à moi! Jésus! Je ne sais si je suis bien éveillé, ou si tout cela va disparaître comme un songe... Non, ce n'est point un rêve, elle me parlait tout à l'heure... Si mes désirs les plus téméraires allaient être exaucés?... Une Égyptienne* m'a prédit que je commanderais un jour, moi, qui suis né pour servir... Une si grande dame!... et moi un misérable serf!...

MARION, rentrant.

Pierre! Pierre! Eh bien! que fais-tu là, immobile comme les saints de la chapelle?

PIERRE.

Je viens; me voici. (Ils sortent.)

SCÈNE VII

L'abbaye de Saint-Leufroy. — La cellule de F. Jean.

F. JEAN, F. IGNACE.

F. JEAN.

Puisse le tonnerre tomber sur cette abbaye, et brûler tous les cafards qu'elle renferme!

F. IGNACE.

D'abord, monsieur l'abbé était dans une colère épouvantable; il ne parlait de rien moins que de vous envoyer au cachot, les fers aux pieds[36].

F. JEAN.

Qu'il s'en avise! Il verra s'il me reste encore quelque vigueur.

F. IGNACE.

Là-dessus, nous nous sommes tous récriés, et frère Goderan a bien montré dans cette occasion combien il est votre ami; car il a parlé très-vertement à monsieur l'abbé, et n'a pas peu contribué à lui faire changer de résolution.

F. JEAN.

Oui? il est bien temps de se montrer mon ami. C'était au chapitre qu'il devait le prouver.

F. IGNACE.

Quoi qu'il en soit, tout s'est arrangé par notre entremise. Voici ce que nous avons arrêté. Nous avons promis que vous feriez maigre pendant un mois, que vous réciteriez matin et soir les sept psaumes de la pénitence...

F. JEAN.

Le diable m'emporte si j'y consens jamais!...

F. IGNACE.

Quant à cela, vous le savez bien, vous n'en ferez que ce que vous voudrez. L'abbé n'ira pas lui-même vous faire réciter vos prières.

F. JEAN.

Comme cela, à la bonne heure, cependant il m'en coûte de paraître obéir à cet imbécille.

F. IGNACE.

La seule chose à laquelle il tienne avec opiniâtreté, c'est que vous lui demandiez pardon à genoux au milieu du chœur, de votre indiscipline et de votre irréligion...

F. JEAN, avec fureur.

Moi!... à genoux!

F. IGNACE.

Il l'exige et nous vous en supplions.

F. JEAN.

Me mettre à genoux devant lui... moi, devant ce cafard?... J'aimerais mieux mettre le feu au couvent et m'aller faire le chapelain du Loup-garou!

F. IGNACE.

Voyez-vous, mon cher ami, il est notre abbé, notre supérieur; il peut nous faire tout le mal qu'il lui plaira.

F. JEAN.

Maudits soient les imbécilles qui l'ont nommé!

F. IGNACE.

Hélas! ce qui est fait est fait. Il n'y faut plus songer. Maintenant il peut vous envoyer* dans un cul de basse-fosse pour le reste de votre vie. Voilà ce qu'il faut vous mettre devant les yeux.

F. JEAN.

Oh! si je pouvais un jour me venger!

F. IGNACE.

Il ne manque pas ici de gens qui vous détestent, à cause de votre savoir, et qui pousseront l'abbé à user de rigueur à votre égard. Le parti le plus sage est selon moi...

F. JEAN.

Je jetterai ce froc, vertu Dieu! et je reprendrai la cuirasse.

F. IGNACE.

On ne sort pas d'ici comme l'on veut, et sans

doute vous n'avez pas oublié le sort de ce pauvre Collet, qui avait voulu se défroquer aussi. Tenez, j'ai trouvé un biais pour vous ôter une partie des désagrémens de la cérémonie. A l'heure de la prière vous descendrez à l'église; vous vous présenterez devant lui. Moi, je sonnerai * la sonnette, et naturellement vous vous mettrez à genoux; il sera bien obligé d'en faire autant, de sorte que si vous lui dites alors deux ou trois mots entre vos dents, l'affaire sera finie, et votre honneur sauf, puisque vous pourrez dire que ce n'est point à cause de lui que vous vous êtes mis à genoux.

F. JEAN.

Belle invention!

F. IGNACE.

La prison, le pain de pénitence, les chaînes, la discipline d'un côté; de l'autre cette invention qui excite vos mépris. Choisissez, je vous laisse, et je viendrai tantôt savoir votre résolution. Adieu.

F. JEAN.

J'ai l'enfer dans le cœur, je ne sais encore ce que je ferai; mais cependant je vous remercie, Ignace.

(F. Ignace sort.)

F. JEAN, seul.

Il faut que je me venge ou que je meure. Je ne puis plus long-temps souffrir les insultes d'un extravagant. (On frappe à la porte.)

Qui vient encore m'importuner?

UN FRÈRE SERVANT, entrant.

Mon père, quelques vilains du village d'Apremont sont ici et demandent à vous parler.

F. JEAN.

Eh! que me veulent-ils? Faut-il être dérangé à chaque instant par des marauds qui demandent à se confesser?

LE F. SERVANT.

Ils disent qu'ils ont à vous communiquer une affaire importante.

F. JEAN.

Qu'ils entrent! quel ennui! c'est sans doute un procès qu'ils veulent me faire arranger; mais il faut ménager le paysan.

(Entrent Simon, Morand, Barthélemi, Gaillon, Thomas. Le frère servant sort.)

SIMON.

Pardon de la hardiesse, mon révérend père; mais nous sommes venus ici pour vous confier un grand secret. N'est-ce pas, vous autres, que c'est un grand secret?

TOUS.

Oui, un grand secret.

F. JEAN.

Parlez vite, je n'ai pas de temps à perdre.

SIMON.

Ce secret... Tenez, c'est Morand qui va vous le dire.

MORAND.

Non, parle, toi, tu as commencé.

SIMON.

Non, tu diras mieux que moi.

F. JEAN.

Finirez-vous! Parle, toi, Morand, et dis-moi ce que vous me voulez.

MORAND.

Mon père, c'est que voilà un homme de Genets, qui s'appelle Thomas, et qui est le frère de la femme de mon cousin, le charron de Genets.

F. JEAN.

Eh bien?

MORAND.

C'est qu'il vient de Genets, et il dit comme cela, que tout le monde meurt de faim (vous savez que l'année est mauvaise), et qu'on est enragé.

F. JEAN, avec impatience.

Eh bien?

MORAND.

Eh bien! on est enragé contre monseigneur Philippe de Batefol, le seigneur de Genets.

SIMON.

Et contre tous les seigneurs généralement. (A part.) C'est hardi d'avoir dit cela.

F. JEAN, avec une distraction affectée.

Eh bien?

MORAND.

Eh bien, je voudrais que vous lui disiez quelques-unes des belles choses que vous nous avez dites tantôt. Vous savez? vous nous disiez « que nous étions « des lâches de nous laisser maltraiter par des gens « qui ne sont ni plus forts, ni plus adroits que nous. »

F. JEAN.

Qu'ai-je besoin de vous répéter ce que vous avez si bien retenu?

THOMAS.

Tenez, mon père, je vous dirai tout fin, tout net, que dans notre pays, il y a bien des gens qui frapperaient un bon coup, s'ils avaient quelqu'un pour leur dire : « *Frappe!* »

F. JEAN, à part.

Le nuage va crever.

MORAND.

C'est tout de même chez nous, et à Roseval, à Bernilly, à Lasource, dans tous les villages du Beauvoisis, partout, quoi... On pense que les seigneurs sont pour nous encore pires que les charançons.

F. JEAN.

C'est-à-dire que vous avez fait une conspiration... que vous avez comploté tous ensemble de vous faire libres?

SIMON.

C'est cela même. Nous sommes tous du même avis.

F. JEAN.

Et vous oseriez risquer un coup de lance pour vous faire libres?

MORAND.

Oui, depuis qu'ils m'ont pris mes bœufs, je me sens du courage comme un homme d'armes. Je n'ai plus peur d'un coup de lance.

SIMON.

Moi, pourvu que je puisse me venger de ce traître de Sénéchal, je veux bien recevoir un coup de lance, ou de n'importe quoi.

TOUS LES PAYSANS.

Oui, morbleu, nous oserons donner des coups, et nous ne craindrons pas d'en recevoir.

F. JEAN.

Vous voilà dans de bonnes dispositions. Mais que voulez-vous de moi? vous avez pris vos mesures probablement, et il ne m'appartient pas...

SIMON.

Nous sommes bien convenus de nos faits; mais nous n'avons pas de chef...

MORAND.

C'est un chef qu'il nous faudrait.

THOMAS.

Un homme connu.

BARTHELEMY.

Au fait si vous vouliez seulement nous diriger... vous qui êtes déjà notre providence?...

SIMON.

Oui, soyez notre chef.

F. JEAN.

Je suis moine, mes enfans.

SIMON.

A la bonne heure, mais vous avez porté la cuirasse, vous savez l'alchimie, vous savez lire et écrire, vous êtes le plus savant et le meilleur homme des environs.

MORAND.

Et malgré tout cela, on vous préfère un cousin de messire d'Apremont. N'est-ce pas une honte qu'il soit abbé à votre place?

F. JEAN.

Pouvez-vous compter que beaucoup de vilains vous suivront?

BARTHELEMY.

Criez tant seulement : Franchise aux vilains! à bas les seigneurs! et tout le pays se lèvera.

MORAND.

J'en réponds.

TOUS.

Criez seulement : Franchise! et vous aurez une armée.

F. JEAN.

Et vous jurerez à votre chef fidélité et discrétion à toute épreuve?

SIMON.

Cela va sans dire.

MORAND.

Nous risquons plus que vous.

BARTHELEMY.

Ainsi, vous êtes notre chef. Voilà qui est dit.

F. JEAN.

Étendez la main vers ce crucifix.

LES PAYSANS.

Nous jurons de vous obéir.

F. JEAN.

Songez que j'aurais des moyens de punir les parjures, fussent-ils à cent lieues de moi. Voyez-vous ces instrumens?... voyez-vous ces livres?

MORAND, effrayé.

Ne les ouvrez pas... C'est inutile.

F. JEAN.

Et vous aurez le courage d'exécuter tout ce que je vous commanderai?

MORAND.

Nous sommes disposés à tout oser.

THOMAS.

Or çà, mon père, nous vous avons donné notre foi; ne nous donnerez-vous pas la vôtre?

F. JEAN.

Sur ce même crucifix, je jure d'employer tous mes

soins, toutes mes ressources à l'affranchissement des serfs du Beauvoisis. Que je sois privé du paradis, si je manque à mon serment!

SIMON.

Maintenant expliquez-nous ce qu'il faut faire.

F. JEAN.

Il faut que chacun de vous sache précisément de combien d'hommes il peut disposer. La première fois que nous nous réunirons, je veux savoir quelles sont nos* forces.

BARTHELEMY.

Cela ne sera pas difficile.

F. JEAN.

Pourquoi Renaud n'est-il pas avec vous?

SIMON.

Il ne veut se mêler de rien. Il dit qu'il a ses idées à lui.

F. JEAN.

Qui de vous a du courage?

MORAND.

Nous en avons tous.

BARTHELEMY.

Me voici, moi. J'ai jeté la première pierre, le jour où le sénéchal a si bien fait étriller Gaillon... Mais, ne le répétez pas.

GAILLON.

Moi aussi, je suis bon pour me battre.

F. JEAN, avec un peu de mépris.

A merveille, mes enfans. Or donc, je m'en vais charger Barthelemi, qui est si brave, d'un message pour le Loup-garou.

BARTHELEMY.

Le Loup-garou! Jésus, Maria!

TOUS.

Le Loup-garou!

F. JEAN.

Hé quoi, vous pâlissez déjà, lâches que vous êtes?

BARTHELEMY.

Mais le Loup-garou...

F. JEAN.

Eh bien! le Loup-garou est Chrétien Franque que tu as connu; as-tu peur de lui?

BARTHELEMY.

Je n'aurais pas peur de Chrétien Franque, car il était mon ami. Mais il a renoncé à son âme, et il est ensorcelé... Il est loup-garou.

F. JEAN.

Imbécile! Franque était un homme de cœur. Il s'est fait libre, et c'est ce que vous n'avez pas le courage de tenter.

BARTHELEMY.

Tenez, donnez-moi un sort pour qu'il ne me charme pas de son* regard, et j'irai lui parler.

F. JEAN.

Le charme que je te donne est ce chapelet. Franque le reconnaîtra. Dis-lui que le père Jean de Saint-Leufroy lui commande de l'attendre cette nuit, trois heures après le couvre-feu, sous le second chêne à partir de la croix de Saint-Étienne*.

BARTHELEMY, timidement.

Je lui dirai... s'il le faut.

SIMON.

Mais, quel besoin de parler au Loup-garou?

F. JEAN.

Il sera pour nous un allié sûr et utile. Je lui ai rendu quelques services, je l'ai guéri d'une maladie, et il se souviendra de moi. — Avez-vous des armes?

MORAND.

Nous avons presque tous des arcs.

F. JEAN, prenant de l'argent dans un coffre.

Achetez des armes avec cet argent; je vous le donne. Mais si vous osiez l'employer à d'autres usages, je ferais fondre ce métal dans vos mains, et il vous brûlerait jusqu'à la moëlle.

MORAND.

Foi d'honnêtes gens, nous en achèterons des armes jusqu'au dernier sou.

F. JEAN.

Achetez-en à Beauvais, le jour du marché; mais

allez chez plusieurs armuriers, de peur d'éveiller les soupçons.

MORAND.

Laissez-nous faire : nous ne sommes pas si bêtes.

SIMON.

Ayez confiance en nous.

F. JEAN.

Demain j'irai chez Morand, après vêpres, et je vous ferai part de mes projets. Adieu, je vous donnerai sans doute des nouvelles de Franque. *Pax vobiscum*, mes enfans!

LES PAYSANS.

Amen! Nous nous recommandons à vos prières.

MORAND aux autres, en sortant.

Je vous disais bien qu'il savait faire de l'or.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII

La chambre d'Isabelle.

ISABELLE, MARION

MARION, regardant à la fenêtre.

Quel temps affreux! On ne peut pas sortir, même dans le jardin. Ah! que je m'ennuie!

ISABELLE.

Eh bien, ne voilà-t-il pas qu'au lieu de me divertir, tu veux encore que je t'amuse. Veux-tu bien ne pas bâiller comme cela.

MARION.

Madame, voulez-vous que je vous dise ce qu'il faut faire? Vous avez un écuyer qui ne vous sert à rien. Faites-le venir : il vous contera des histoires, ou bien il vous lira un fabliau.

ISABELLE.

Effectivement*, Pierre sait lire.

MARION.

Et écrire, madame. C'est notre bon père Jean qui lui a fait part de toute sa clergie. Il écrit, il lit, il joue de la mandore et de la sambuque. En fait de gaie science[37] il en sait plus* qu'un ménestrel de Toulouse.

ISABELLE.

Je ne savais pas en le prenant pour écuyer, faire une aussi* bonne acquisition.

MARION.

Voulez-vous que de votre part je lui dise d'entrer?

ISABELLE.

Oui, je ne demande pas mieux.

(Marion sort et rentre aussitôt suivie de Pierre.)

MARION.

Tenez, le voici. Quand on parle du loup... Il était derrière la porte.

ISABELLE.

On dit, Pierre, que tu es un grand clerc.

PIERRE.

Madame a bien de la bonté. Le révérend père Jean s'est plu à m'apprendre quelque chose. J'ai fait de mon mieux pour profiter de ses leçons.

ISABELLE.

Voilà qui est admirable : ah çà! dis-moi, puisque tu sais tant de choses, peut-être sauras-tu le moyen d'amuser deux filles qui s'ennuient.

PIERRE.

Madame...

MARION.

Amuse-nous tout de suite.

ISABELLE.

Tu as un livre à la main, lis-nous quelque chose.

MARION.

Une histoire gaie, une histoire, là... qui fasse rire.

PIERRE, après avoir cherché quelque temps dans son livre.

Voulez-vous que je lise le fabliau « de la Damoiselle, du Prêtre et du Vilain? »

ISABELLE.

Voyons.

PIERRE, faisant semblant de lire.

« Une noble et riche damoiselle était aimée d'un « prêtre, d'un chevalier et d'un pauvre vilain[38]... »

ISABELLE.

Restes-en là. Je devine de quelle espèce est ce fa-

bliau. Je n'aime pas que l'on se permette de dire du mal des prêtres.

PIERRE.

Mais, madame, il n'y a rien dans ce fabliau qui...

ISABELLE.

N'importe. L'auteur est un insolent. Jamais un prêtre n'aime comme un laïque. Lis un autre conte; cependant, je vais tâcher de finir l'écharpe de monsieur de Montreuil.

MARION.

Ah! madame, les fabliaux sur les moines sont toujours si amusans.

ISABELLE.

Taisez-vous, sotte que vous êtes. Et toi, Pierre, lis-moi une histoire de chevalerie, s'il y en a dans ton livre.

PIERRE, après avoir feuilleté son livre.

Lirai-je l'histoire de *Flamme-des-cœurs*, et de *Danain le vilain*?

ISABELLE.

Oui, le titre pique ma curiosité.

PIERRE, hésitant d'abord.

« Il y avait une fois... une haute et puissante « dame... douée... d'une si grande beauté... qu'on « la nomma *Flamme-des-cœurs*... Plus de dix cheva- « liers de la table ronde étaient morts d'amour... « pour elle... ou étaient entrés en religion... car elle « était aussi insensible... et dédaigneuse... que jolie

« et de doux langage... On avait beau rompre pour « elle des fagots de lances dans les tournois... »

ISABELLE.

Il lit vraiment assez bien. Pour un vilain c'est incroyable.

PIERRE, se rassurant par degrés.

« ... Dans les tournois, on n'en obtenait pas même « un sourire d'encouragement. Sa mère lui présenta « en vain plusieurs partis très-sortables, mais elle « les refusa tous, disant qu'elle voulait conserver sa « liberté... et qu'elle était bien aise d'avoir tant de « serviteurs. Ses parens, désolés de cet entêtement, « allèrent consulter le fameux Merlin, qui était alors « dans le pays. Merlin, après avoir ouvert ses livres « de géomance, leur dit d'une voix terrible : *Votre « fille a refusé tous les nobles hommes de France, le « sort la destine à épouser un vilain.* En disant ces « mots, il monta sur son chariot traîné de quatre dra- « gons bleus, et bientôt il se perdit dans les nuages. « Vous jugerez facilement du chagrin des parens, « qui étaient d'une grande noblesse. Pour rendre « nuls, s'il était possible, les effets de la prophétie, « ils enfermèrent *Flamme-des-cœurs* dans une tour « qui avait cent pieds de haut, et qui était ceinte de « tous côtés d'un fossé à fond de cuve d'égale pro- « fondeur. Ils placèrent aussi dans cette tour trente « hommes d'armes, tous gentilshommes et chevaliers « bannerets[39] pour la plupart... Or, advint que le roi

« des Turcs, Agimorato, débarqua en Touraine avec
« deux cent mille soldats, et porta le fer et le feu
« jusqu'au cœur du royaume. Le roi, touché des
« plaintes de ses sujets, leva partout des gendarmes
« et marcha contre les vilains Turcs[40]... Il avait dans
« son armée un archer fort adroit... fils d'un pauvre
« paysan... nommé Danain... Le sort voulut que la
« bataille se donnât justement tout contre la tour où
« *Flamme-des-cœurs* était renfermée. De prime abord
« les Infidèles nous lancèrent tant de flèches avec
« leurs arcs de corne de buffle, que l'air en était obs-
« curci, et qu'il n'était ni corselet, ni pavois, ni cui-
« rasse qui n'en fût traversé*. Aussi bientôt, effrayés
« de cette tempête, gendarmes et archers commen-
« cèrent-ils à tourner le dos, et quelques-uns à se
« sauver jusque dans la tour. Les Turcs, ayant com-
« blé le fossé de corps morts, escaladent la tour,
« tuent les trente chevaliers, et allaient emmener
« prisonnière *Flamme-des-cœurs*, qui poussait des
« cris affreux... (s'animant) quand Danain, qui combat-
« tait près de là, s'élance dans la tour, une masse
« d'armes à la main. Où êtes-vous, chevaliers?
« criait-il. Abandonnerez-vous ainsi *Fleur-de-*
« *beauté?* Mais nul ne l'écoutait; chevaliers et
« écuyers gagnaient la plaine. « Eh bien! moi seul
« je la délivrerai. » Alors il charge les Turcs à grands
« coups de masse. Ils tombent devant lui comme des
« noix en automne. Il fait fuir ceux qu'il ne tue pas...
« Il délivre Isabelle... (se reprenant) *Flamme-des-cœurs*...

« et... et... délivre le roi à qui les Infidèles allaient « couper la tête, et la coupe lui-même au cruel Agi- « morato. On estime que, dans cette journée, il tua « bien mille Sarrazins. *Flamme-des-cœurs* était ce- « pendant sur la plate-forme, témoin de tous ses ex- « ploits; et les flèches qui tombaient quelquefois au- « près d'elle ne pouvaient l'empêcher d'avoir tou- « jours les yeux fixés sur Danain. Elle poussait un « soupir à chaque rencontre du brave vilain, et tou- « jours un feu secret allait s'allumant dans son cœur. « Bref, à la fin du combat, l'insensible était folle de « lui. Le roi, pour récompenser Danain, lui permit « de choisir parmi toutes les filles du royaume celle « qui lui plairait le plus, fût-ce sa propre fille. Mais « Danain ne se donna garde d'y penser. Il avait vu « *Flamme-des-cœurs*, et la voir c'était l'aimer. Or il « la demanda à ses parens, qui n'osèrent la lui refu- « ser, à cause du serment du roi. Il l'épousa donc, « et le roi le fit chevalier et lui donna des fiefs. Dans « la suite il devint sénéchal de l'Artois, et fut l'or- « nement de la cour du grand empereur Charles. Il « eut de braves fils et de belles filles; il fut riche et « heureux; il fonda des monastères et vécut en odeur « de sainteté. Ainsi Dieu récompense ses élus! « Amen! »

ISABELLE.

Et voici* la fin?

PIERRE.

Oui, madame.

ISABELLE.

Voilà un sot conte. Quel en est l'auteur?

PIERRE, confus.

Je ne sais.

ISABELLE.

Il est vrai qu'on ne doit pas s'attendre à trouver beaucoup de raison dans un fabliau, mais encore il y a des bornes qu'on ne devrait jamais dépasser. Qui peut avoir l'effronterie de dire qu'une dame noble peut éprouver de l'amour pour un vilain? Autant vaudrait dire qu'une aigle peut aimer un hibou.

PIERRE.

Vous croyez que c'est impossible?

ISABELLE.

Il est vrai qu'on ne peut parler que pour soi; mais le plus bel homme de France et le plus rude champion, eût-il tué dix mille Turcs, m'eût-il tirée* des mains des Sarrazins ou des griffes de Lucifer, s'il était vilain, il ne devrait attendre de moi d'autre sentiment que de la reconnaissance.

PIERRE, soupirant.

Je crains d'importuner madame; je me retire.

ISABELLE.

Attends, donne-moi le livre où sont ces beaux fabliaux.

PIERRE, troublé.

Mon livre?

ISABELLE.

Oui.

PIERRE.

Madame... mais...

ISABELLE.

Donne-le-moi. — Je le veux. — Pourquoi ce trouble?

PIERRE, donnant le livre.

Madame..., c'est qu'il n'y a rien d'écrit dans mon livre... J'ai fait semblant de lire, et je vous ai raconté une vieille chronique dont je me suis souvenu.

ISABELLE, parcourant le livre.

Vous avez de la mémoire, à ce que je vois... Qu'est-ce que cela? « Trente mesures d'avoine... « paille pour litière... »

PIERRE.

C'est le livre où j'écris la dépense de l'écurie.

ISABELLE.

Ah! voici des vers, ce me semble.

PIERRE.

Ah! madame, ne les lisez pas.

ISABELLE lit en souriant.

« A la plus belle des belles, haute et puissante « dame, damoiselle... » (Elle s'interrompt tout à coup.)

PIERRE, à part.

Je suis perdu!

ISABELLE, après avoir lu, avec un froid glacial.

Vous faites aussi des vers? Ils expliquent votre fabliau... Pierre, savez-vous ce qu'il est advenu à l'écuyer de la comtesse Blanche de Ramel?

PIERRE.

Non... madame...

ISABELLE.

Allez à Laon... et vous verrez sa tête dans une cage, au-dessus de la porte de Saint-Jacques. — Marion, apporte-moi ma cassette. (Elle l'ouvre et en tire de l'argent.) Pierre, prenez ces vingt florins, quittez cette livrée à mes armes*; je vous fais libre, et sortez de ces terres.

PIERRE, à genoux.

Madame... au nom du ciel... faites-moi mourir plutôt.

ISABELLE.

Ne répliquez pas. Obéir est le devoir d'un vassal! Sortez. (Pierre sort.)

MARION.

Mais, madame, qu'est-ce donc?

ISABELLE.

Paix! — Vit-on jamais semblable hardiesse! Certes, il faut que j'aie été bien légère dans ma conduite pour qu'un misérable... Quelle humiliation!... J'en pleurerais presque de rage!

MARION.

Madame... est-ce que Pierre par hasard... serait amoureux de vous?...

ISABELLE.

Taisez-vous, impertinente : ne m'importunez pas davantage. — Allez, et si vous tenez à votre peau, n'ouvrez jamais la bouche sur ce que vous venez d'entendre. (Elles sortent.)

SCÈNE IX

Un chemin. Il est nuit.

F. JEAN, seul.

L'heure est passée. Il n'y a pas de confiance à fonder sur cette vile espèce. Je crains de m'être déjà trop compromis, et la soif de la vengeance m'a peut-être aveuglé. Mais j'entends du bruit... Qui va là?

LE LOUP-GAROU, entrant un chapelet à la main.

Un diable qui dit son chapelet.

F. JEAN.

C'est la voix de Franque.

LE LOUP-GAROU grossissant sa voix.

Franque n'est plus parmi les hommes.

F. JEAN.

Holà! maître voleur, garde tes contes pour d'autres que moi*. Crois-tu m'effrayer avec la peau de

loup qui te couvre? et est-il bien brave à toi de venir armé jusqu'aux dents, au rendez-vous que te donne un moine en camail?

LE LOUP-GAROU.

Si mes armes vous effrayent, beau père, je vais les jeter. Je ne veux point vous faire de mal.

F. JEAN.

Non, garde-les, et parlons d'affaires. Quelle cause t'a fait prendre le genre de vie que tu mènes?

LE LOUP-GAROU.

Ventre de bœuf! pourquoi voulez-vous me faire dire ce que vous savez aussi bien que moi?

F. JEAN.

On dit que le désir de la vengeance t'a conduit dans les forêts.

LE LOUP-GAROU.

Oui, j'ai juré guerre à mort aux seigneurs.

F. JEAN.

Ainsi, les ennemis des seigneurs doivent être tes amis.

LE LOUP-GAROU.

Eh! oui, de par le diable! Mais où voulez-vous en venir?

F. JEAN.

Si bien, que si quelques bons garçons s'apprêtaient à jouer un tour aux seigneurs, tu te mettrais volontiers de la partie.

LE LOUP-GAROU.

Faut-il le demander?

F. JEAN.

Eh bien! mon fils, les bonnes gens de ce pays se lassent d'être foulés et volés par leurs seigneurs, et ils ont résolu de se lever contre eux, et de s'en défaire une bonne fois.

LE LOUP-GAROU.

Et c'est vous qui me l'annoncez!

F. JEAN.

Oui, moi-même. Et moi aussi je cherche à me venger.

LE LOUP-GAROU.

Oh bien! mon père, ne vous fiez pas aux gens de ce pays. Ce n'est qu'un tas de poltrons qui pâlissent à la seule vue d'un éperon doré. Venez plutôt avec nous dans les bois, vous y trouverez des braves.

F. JEAN.

Tu sais qu'un poltron poussé à bout devient un héros. Un chat enfermé se laisse donner trois coups de fouet, au quatrième il vous saute aux yeux.

LE LOUP-GAROU.

Fort bien. Mais enfin quels sont les braves que vous dirigez*?

F. JEAN.

Morand, Simon, Gaillon...

LE LOUP-GAROU.

Voilà les* chats qui ont besoin de coups de fouet pour se battre, et de bons coups de fouet.

F. JEAN.

Barthélemi...

LE LOUP-GAROU.

Il a du cœur celui-là.

F. JEAN.

Thomas de Genets et une infinité d'autres. Je suis sûr de tous les vilains à deux lieues à la ronde. J'espère avoir Pierre, l'écuyer de madame Isabelle.

LE LOUP-GAROU.

Un coquin, qui fait le fier, parce qu'il porte une jupe brodée*. D'un esclave n'attendez rien de bon.

F. JEAN.

C'est un brave garçon, crois-moi : il peut nous être utile, il dispose de toutes les clefs du château.

LE LOUP-GAROU.

Vous ne me parlez pas de Renaud.

F. JEAN.

Renaud ne veut pas encore se joindre à nous. Depuis la mort de sa sœur, il ne veut se mêler de rien. Il passe des journées entières à rêver, la tête cachée dans ses mains. Je crains qu'il ne devienne fou.

LE LOUP-GAROU.

Il faudrait l'avoir.

F. JEAN.

Une fois la première flèche tirée, il est à nous. Combien as-tu d'hommes sous tes ordres?

LE LOUP-GAROU.

Soixante et douze, pas davantage; mais chacun en vaut dix des vôtres. Je vous les donne pour de vrais diables.

F. JEAN.

Je m'en rapporte à toi pour les avoir choisis. Eh bien! Franque, mon ami, tu es des nôtres; mais, pour plus de sûreté, tu vas me donner ta foi, en jurant sur ce crucifix.

LE LOUP-GAROU, reculant.

Doucement, beau père, je ne jure plus sur un crucifix. Le diable m'emporte si je suis encore chrétien!

F. JEAN.

Comment! coquin, que dis-tu là!

LE LOUP-GAROU.

Oui, le feu Saint-Antoine m'arde! Je ne crois plus à ce que croient les seigneurs. Il n'y a plus que la sainte Vierge dont je me soucie encore[41].

F. JEAN.

Cela est fort heureux. Je n'ai pas maintenant le temps de te convertir; ainsi, donne-moi ta parole, et jure par ce que tu voudras.

LE LOUP-GAROU.

Voici ma main, donnez-moi la vôtre. Ce serment-là en vaut bien un autre, n'est-ce pas?

F. JEAN.

Je compte sur toi. Bientôt tu auras de mes nouvelles, et je reviendrai, avec nos amis, tenir conseil au milieu de tes bois.

LE LOUP-GAROU.

Je suis à vous, à toute heure. Adieu. (Ils sortent.)

SCÈNE X

Un chemin près des fossés du château. Il fait nuit.

PIERRE seul, habillé en paysan.

Je veux les voir encore une fois, ces vieilles tours!... Je suis vilain; elle est noble! — Insensé que j'étais! comment ai-je pu croire? Élever mes yeux vers celle dont les plus hauts barons de France ambitionneraient* la main?... Ces mots qui retentissent encore à mes oreilles, et que j'ai pris pour des paroles d'amour... Elle me parlait comme elle aurait parlé à son chien... Et cette bourse... c'est pour l'or qu'elle me l'a donnée... Et si j'étais admis auprès d'elle quand elle aurait rougi de se trouver avec un noble homme[42], c'est que je n'étais à ses yeux qu'une espèce d'animal sans conséquence... J'étais moins qu'un chien pour elle... J'étais un vilain... Ah! ce mot me brûle le cœur!.. Je voudrais pouvoir faire disparaître de la terre tous ces porteurs d'éperons dorés! Et le baron de Montreuil! O rage! qu'il est heureux! le ciel l'a comblé de ses faveurs!

Il est noble... Il sera son mari... Lui, il est noble, chevalier, banneret...; et moi... je suis vilain... Il est noble... et cependant je suis plus ferme que lui sur les arçons... et si nous baissions nos lances l'un contre l'autre, la mienne saurait bien entrer dans sa visière[43]. Dans un tournoi, il a le droit de combattre pour se faire renverser, le misérable*! moi, je n'ai pas le droit de vaincre[44]! Montreuil! lui!... quel chevalier! Il ne sait ni lire ni écrire; il ne se connaît qu'en chevaux... Moi je possède la gaie science; mais je suis vilain! Puissances du ciel, que n'est-il devant moi!

F. JEAN, entrant.

Holà! qui êtes-vous qui gesticulez ainsi?

PIERRE.

A cette voix c'est le père Jean.

F. JEAN.

C'est toi, Pierre. Que fais-tu ici à cette heure?

PIERRE.

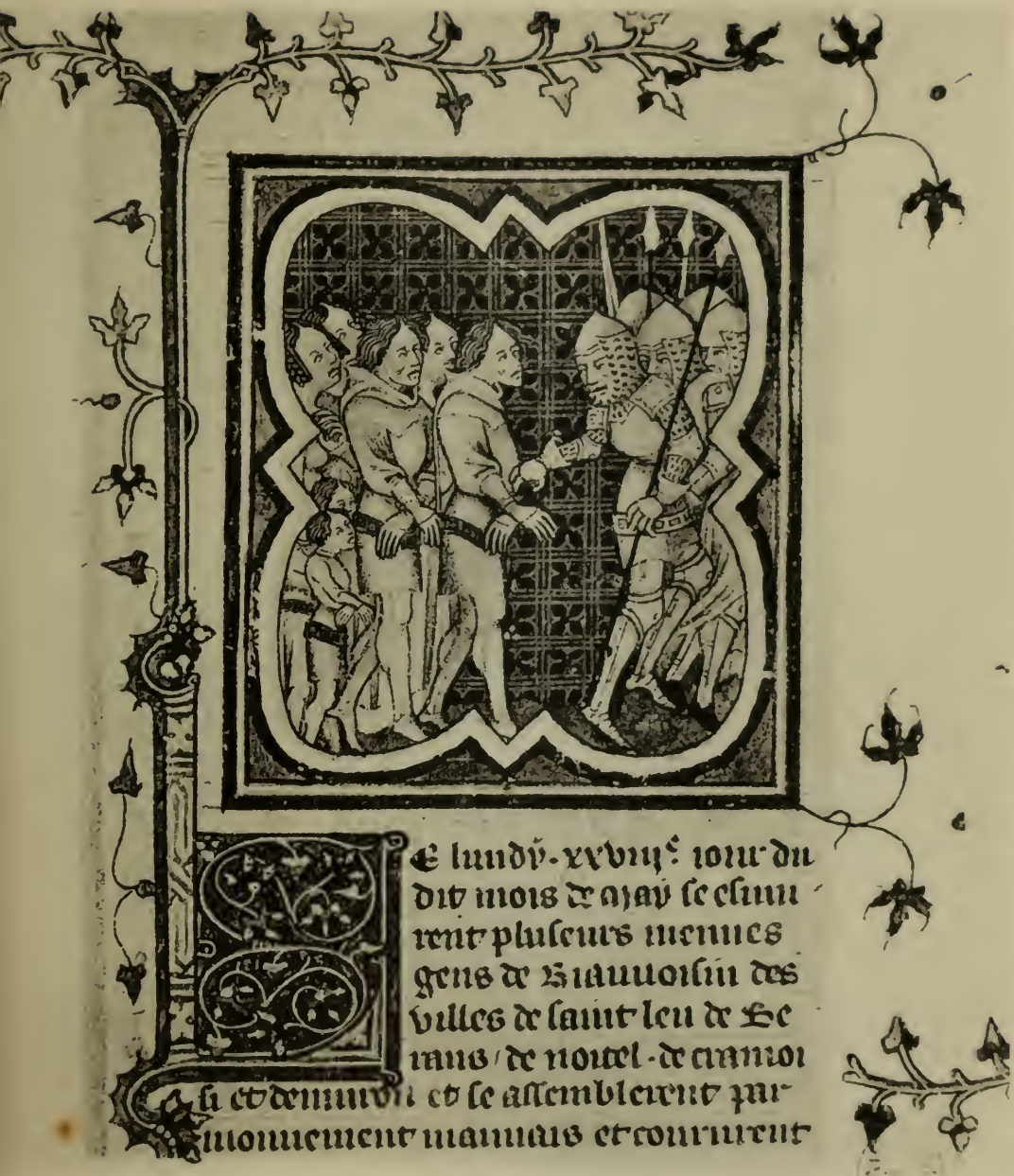
Je maudis ma destinée, le père qui m'a engendré, et le ciel qui m'a fait naître vilain.

F. JEAN.

Pierre! il y a plus d'un homme qui souffre comme toi; mais ceux qui ont quelque force d'âme n'accusent pas le ciel, ils lui demandent seulement de les aider.

PIERRE.

Mon malheur est sans remède. Je suis chassé du château.



JACQUES PRISONNIERS ET HOMMES D'ARMES
Miniature d'un manuscrit des Grandes Chroniques de France.
à la Bibliothèque nationale

F. JEAN.

Tu appelles cela un malheur? tu ne serviras plus.

PIERRE.

Pendant long-temps j'ai cru que je pourrais être heureux dans ce manoir.

F. JEAN.

Qu'as-tu fait?

PIERRE.

Maudite soit la science que je tiens de vous! Je m'en suis enorgueilli; j'ai oublié que je n'étais qu'un misérable, qu'un chien. — J'ai parlé d'amour à la damoiselle qui habite là.

F. JEAN.

Sainte Vierge! trahison au premier chef!

PIERRE.

Je suis chassé, et demain je dois être hors des limites de la baronie.

F. JEAN.

Et cette lourde bête qui se fait appeler le baron de Montreuil doit épouser la dame.

PIERRE.

Oh! ne me dites pas cela!

F. JEAN.

Ne le sais-tu pas?

PIERRE.

Oui, je le sais; mais quand je l'entends dire, il me prend envie de mettre le feu à ce château.

F. JEAN.

Cela vaudrait mieux que de s'en aller piteusement comme un coquin.

PIERRE, après un silence.

Pourquoi penser à ces rêves-là!

F. JEAN.

Qui te dit que ce sont des rêves?

PIERRE.

Les vilains ont des cœurs de boue, et ils n'oseraient jamais lever la tête pour demander compte à leurs maîtres des cruels traitemens qu'ils endurent.

F. JEAN.

On m'a dit cependant que quelques hommes courageux s'étaient enfin avisés qu'ils pouvaient par la force se débarrasser de leurs maîtres, et que déjà ils travaillaient dans ce but*.

PIERRE.

Que dites-vous?

F. JEAN.

Si tous les serfs de la baronie prenaient les armes; si ce château était en feu; si Montreuil avait la tête cassée; si tu tenais dans tes bras madame Isabelle, crois-tu qu'elle pourrait te dire alors : « Retire-toi, vilain! »

PIERRE.

Vous faites bouillonner mon sang.

F. JEAN.

Ces nobles sont venus dans cette terre* avec le roi Francus[45]; ils ont vaincu nos pères avec leurs chevaux bardés et leurs armures de fer forgé[46]; ils nous ont faits esclaves... Mais, si nous reprenions les armes, si nous les attaquions à notre tour, crois-tu que nous ne pourrions pas montrer que notre vieux sang gaulois est aussi bon que le leur.

PIERRE.

Oui, par saint Georges! nous saurions le leur prouver!

F. JEAN.

Eh bien! veux-tu te réunir à ceux qui tenteront cette noble entreprise?

PIERRE.

Si je le veux! Disposez de mon corps, de mon âme! Mais sur quel fondement me dites-vous cela?

F. JEAN.

Ce que je dis pourra bien arriver; et peut-être que damoiselle Isabelle d'Apremont deviendra la femme de Pierre Lambron.

PIERRE.

Oh! de par saint Leufroy! dites-moi comment cela peut arriver?

F. JEAN.

Viens avec moi jusqu'à l'abbaye, l'endroit n'est pas sûr. En chemin j'aurai bien des choses à t'apprendre. (Ils sortent.)

SCÈNE XI

Un chemin sur la lisière d'une forêt.

SIMON, MANCEL, armés de haches, sont assis auprès d'un tas de bois.

RENAUD entre précipitamment.

RENAUD, à Simon.

Le voici. Es-tu avec moi, oui ou non?

SIMON.

Tu ne veux donc point attendre le père Jean?

RENAUD.

Qui attend l'aide d'autrui compte sans son hôte. Voici ma hache et mon bras, voilà mes vrais amis. Ils ne me tromperont pas.

SIMON.

Seulement, si tu voulais patienter encore une semaine.

RENAUD.

Es-tu avec moi? Réponds oui, ou non.

SIMON.

Eh bien! oui. Advienne que pourra. On ne dira pas que j'ai laissé mon beau-frère à l'heure du danger.

RENAUD.

Pour toi, Mancel, tu nous as accompagnés sans connaître notre dessein... Tu n'es que le cousin d'Élisabeth... Nous allons nous embarquer dans une

aventure périlleuse... Tu peux te retirer... et je t'y invite.

MANCEL.

Simon vient de me dire à peu près ce dont il s'agit. Vous allez courir un danger, je reste.

RENAUD.

Soit! Voici des crêpes noirs, vous allez vous en couvrir le visage pour n'être pas reconnus.

SIMON.

Mais...

RENAUD.

Faites ce que je dis. Aussitôt que cette affaire sera finie, prenez le chemin de l'étang, et sauvez-vous à toutes jambes au village, où vous ferez les empressés comme si vous aviez fort à faire dans vos maisons. Ne vous embarrassez pas de moi.

SIMON, regardant du côté du chemin.

Renaud, il y a un homme avec lui.

RENAUD.

Oui, un moine.

MANCEL, bas.

Diable! est-ce qu'il faut le tuer aussi?

RENAUD.

Non; c'est Dieu qui lui a envoyé ce prêtre.

SIMON.

Pour le sauver.

RENAUD.

Pour l'exhorter à la mort. Dieu ne veut pas que je tue son âme.

SIMON.

Et si nous sommes reconnus par le prêtre ?

RENAUD.

Il ne pourrait vous reconnaître sous les crêpes dont vous allez vous couvrir. (A Simon.) Ta hache est aiguisée, n'est-ce pas ?

SIMON.

Oui.

RENAUD, à Mancel.

Et la tienne ?

MANCEL.

Oui.

RENAUD.

Ne frappez que s'il fait résistance. — Empêchez seulement le prêtre de fuir. — Moi, je tuerai le sénéchal.

SIMON.

Notre-Dame, soyez-nous en aide !

RENAUD.

Mettez-vous derrière ce tas de bois pour qu'ils ne voient pas vos crêpes noirs. Aussitôt que j'aurai mis la main sur l'épée du sénéchal, venez à moi. — Ils sont entrés dans l'allée. — Les voici.

(Entrent le sénéchal et l'abbé Honoré. Renaud aiguise sa hache, comme s'il venait de couper du bois.)

LE SÉNÉCHAL, à l'abbé.

Quant à ces arbres que vous dites à vous, nous avons un titre qui prouve les droits de monseigneur.

L'ABBÉ.

Sénéchal, vous vous trompez, et vous avez été bien prompt à les faire abattre. Ils ont été donnés à l'abbaye par Eustache d'Apremont, le grand-père de Gilbert.

(Renaud, voyant le sénéchal auprès de lui, lui arrache son épée. Simon et Mancel accourent la hache levée.)

RENAUD.

A mort, sénéchal!

LE SÉNÉCHAL.

Ah! traître!

L'ABBÉ.

A l'aide! au secours!

SIMON, déguisant sa voix.

Si tu pousses un cri, tu es mort!

L'ABBÉ.

Ayez pitié de nous!

RENAUD.

Sénéchal, il faut mourir. As-tu entendu la messe ce matin?

LE SÉNÉCHAL.

C'est toi, Renaud! Ne tue pas un homme désarmé. Prends ma bourse, et laisse-moi la vie.

RENAUD.

C'est ton sang qu'il me faut!

LE SÉNÉCHAL.

Que t'ai-je fait?

RENAUD.

Souviens-toi d'Élisabeth. (Montrant l'abbé.) Voici ton confesseur; prépare-toi.

LE SÉNÉCHAL.

Je te ferai libre, si tu me donnes la vie, je te le jure...

RENAUD.

Le soleil baisse. Vois l'ombre de ce bouleau; quand elle touchera cette pierre, tu mourras.

LE SÉNÉCHAL, à l'abbé.

Mon père, priez-le de m'épargner.

RENAUD.

Pense à ton âme. — Camarades, retirons-nous à quelque distance, pour qu'il puisse se confesser, s'il veut mourir en chrétien.

LE SÉNÉCHAL, à l'abbé.

Mon père, essayez de les toucher.

L'ABBÉ.

Je puis à peine parler... Mes genoux ne peuvent me soutenir.

LE SÉNÉCHAL, à Simon et à Mancel.

Au nom du Ciel! mes amis... ayez pitié de nous... Vous êtes humains, j'en suis sûr.

L'ABBÉ.

Si vous êtes chrétiens, ne le tuez pas.

LE SÉNÉCHAL, à l'abbé.

Menacez-les de les excommunier.

L'ABBÉ.

Je n'ose; ils me tueraient peut-être.

LE SÉNÉCHAL.

Si vous m'assassinez, le baron d'Apremont vengera ma mort. S'il ne peut vous découvrir, il fera décimer le village, et peut-être que le sort tombera sur vos pères, sur vos frères, sur vos enfans... L'abbé que voici vous excommuniera...

L'ABBÉ.

Que dites-vous, sénéchal?... Messeigneurs, je n'ai rien dit.

RENAUD.

L'ombre approche de la pierre.

LE SÉNÉCHAL.

Barbares! vous avez le cœur plus dur que cette pierre. Quoi! rien que ma mort ne peut vous satisfaire? Je vous jure que si vous me laissez la vie, je quitterai le pays, ou je me ferai moine, si vous l'aimez mieux... Je donnerai tous mes biens pour fonder un hôpital... Mais au nom de la sainte Mère de Dieu!...

RENAUD, levant sa hache.

L'ombre est sur la pierre.

LE SÉNÉCHAL, embrassant l'abbé.

Miséricorde!... Renaud, ayez pitié!... Mon père! mon père!

L'ABBÉ.

Ne me tuez pas, mes bons amis! ne me tuez pas, je ne vous ai rien fait!

RENAUD, frappant le sénéchal.

Va dans l'enfer! Tu verras Élisabeth dans le sein d'Abraham.

LE SÉNÉCHAL.

Jésus! Notre-Dame de bon secours!... (Il meurt.)

L'ABBÉ, à genoux.

Notre-Dame de Beauvais, venez à mon aide! (A Renaud.) Monseigneur... je suis sûr que vous n'avez point à vous plaindre de moi.

SIMON, bas à Renaud.

Il sait ton nom; tue-le ou bien sauve-toi* auprès du Loup-garou.

RENAUD.

Non; tu as entendu ce qu'il a dit : le village serait décimé si le meurtrier n'était point connu.

(Il parle bas à Simon et à Mancel.)

L'ABBÉ, toujours à genoux.

Monseigneur saint Leufroy, si vous me faites cette grâce que je puisse rentrer ce soir dans votre abbaye, sain et sans blessure, je fais vœu de vous donner la plus belle robe de brocard qui se puisse trouver en Flandre.

SIMON, pleurant, à Renaud.

Mon pauvre ami!

RENAUD.

Sauvez-vous! le temps presse.

SIMON.

Donne-moi ta main.

RENAUD.

Adieu, et toi aussi Mancel... Si quelque jour... (il parle bas) alors ne m'oubliez pas.

SIMON.

Jamais nous ne t'oublierons.

RENAUD.

Adieu donc! — Ha! écoutez; (bas) mon chien... prenez-en soin. (Haut.) Adieu, gallands, remerciez le Loup-garou du bon secours qu'il m'a donné.

SIMON et MANCEL.

Adieu, la fleur des braves! (Ils sortent en courant.)

RENAUD.

Eh bien! mon père...

L'ABBÉ.

Je suis ecclésiastique, voyez ma tonsure, monsieur le Loup-Garou; vous commettriez un grand crime en touchant une personne consacrée au Seigneur... — Ah! Dieu, que fait-il?

RENAUD, après avoir coupé la tête du sénéchal qu'il prend à la main.

Ton corps sera traité comme celui d'un assassin. (A l'abbé.) Marchons!

L'ABBÉ.

Grâce! grâce! monsieur le Loup-garou, ne m'emmenez pas dans votre caverne.

RENAUD.

Nous allons au château d'Apremont.

L'ABBÉ.

Au château!...

RENAUD.

Venez avec moi.

L'ABBÉ.

Jésus Maria! je ne puis marcher!

RENAUD.

Prenez mon bras.

L'ABBÉ.

O ciel!... Je marcherai bien tout seul... Monseigneur saint Leufroy, intercédez s'il vous plaît pour l'abbé de votre abbaye[47]! (Ils sortent.)

SCÈNE XII

Une salle du château de Siward.

L'ÉCUYER DE SIWARD, BROWN, EUSTACHE DE LANCIGNAC, PERDUCAS D'ACUGNA

L'ÉCUYER.

Décidez-vous promptement, chevaliers. J'ai promis à monseigneur de lui rapporter aujourd'hui même votre réponse.

EUSTACHE.

Dix mille francs, dis-tu?

L'ÉCUYER.

Dix mille francs.

EUSTACHE.

Dix mille fièvres tierces puissent le serrer, ce chien d'Apremont! A-t-on jamais demandé dix mille francs pour la rançon d'un pauvre capitaine d'aventure qui n'a pour tout bien que sa lance et son cheval?

PERDUCAS.

J'en ai été quitte pour cinq cents florins avec le sire de Maulevrier, qui cependant aime les espèces autant qu'un autre.

BROWN.

Le capitaine doit savoir que nous n'avons pas ici dix mille francs à jeter par la fenêtre.

L'ÉCUYER à Brown.

Mais il espérait que ses deux nobles amis se joindraient à vous, et feraient quelque chose pour l'aider dans sa mésaventure.

PERDUCAS.

Par saint Jacques! j'aime Siward; c'est une bonne lance, un bon compagnon; mais dix mille francs, c'est diablement cher.

L'ÉCUYER.

C'est pour cela qu'il s'adresse à vous.

BROWN.

Mort de Dieu*! que ne m'en croyait-il quand je lui criais de faire retraite! mais il veut toujours en faire à sa tête!

L'ÉCUYER, à Perducas et à Eustache.

Mon maître pense que si vous vouliez lui prêter chacun mille écus...

PERDUCAS.

Comment mille écus! Mille écus! mais c'est trois mille francs!

BROWN.

Tout autant.

EUSTACHE.

L'année est mauvaise. Les scélérats cachent leur argent je ne sais où. On ne trouve ici rien à faire.

PERDUCAS.

Ma troupe est nombreuse, et je crains d'être forcé, faute d'argent, à en* congédier la moitié.

BROWN.

Et moi il faut que je paye mes archers.

EUSTACHE.

Pierre d'Estouteville, ce vieux ribaud, m'a gagné avant-hier deux mille francs au jeu.

PERDUCAS.

A propos de perte, vous savez bien mon cheval fleur de pêcher?

EUSTACHE.

Oui?

PERDUCAS.

Dans ma dernière chevauchée du côté de Laon, un gros coquin de meunier dont nous emmenions les bœufs, lui a donné un coup de fourche dans le grasset. La pauvre bête s'est abattue, je n'ai pu la relever, et cependant le drôle a redoublé sur moi aidé de deux de ses pareils. Sainte-Vierge! c'est qu'ils frappaient sur mon dos comme sur une enclume! Heureusement mes gens sont venus, sans quoi ces vilains me faussaient mon armure.

EUSTACHE.

Et Chandos? n'était-ce pas le nom de votre cheval?

PERDUCAS.

Que voulez-vous? il n'y avait pas de remède. Je l'ai fait écorcher, et l'on m'en tanne la peau* pour me* faire une selle. Ah! ce pauvre Chandos, je le regretterai long-tems!

L'ÉCUYER.

Il est sans doute malheureux de perdre un bon cheval de bataille; mais pour en revenir au sujet qui m'amène ici, le seigneur d'Apremont a proposé à messire Siward de lui rabattre cinq mille francs sur sa rançon, s'il consentait à le servir pendant une année avec sa compagnie[48]. Dans le cas où je ne pourrais me procurer de l'argent, mon maître m'a chargé

de vous demander, messire Brown, si la proposition vous convenait.

EUSTACHE.

Ah! voilà un accommodement.

PERDUCAS.

Cinq mille francs, c'est bien peu pour une année.

L'ÉCUYER.

Hé bien! maître Brown?

BROWN.

D'abord, c'est se moquer, que de compter pour cinq mille francs les services de toute une compagnie comme la nôtre; ensuite je sais comment se font en pareil cas les partages de butin : d'Apremont aurait tout; nous rien. Enfin les trêves finissent dans six mois, et de véritables Anglais comme nous ne peuvent s'engager pour un an au service d'un baron français.

EUSTACHE.

Cependant Siward paraît consentir à cet arrangement.

BROWN.

Oh! le capitaine peut faire ce qui* lui plaira : qu'il engage sa lance et celle des gendarmes qui voudront le suivre. Quant à moi, s'il se met au service du duc de Normandie[49], ou de ses barons, j'irai trouver messire Jean Chandos, sous qui j'ai combattu à Poitiers; mes archers me suivront, et le capitaine Siward connaîtra alors ce qu'on peut faire sans ar-

chers. Quand même il aurait avec lui tous ses gendarmes, je lui garantis que, sans archers, il ne gagnera pas mille francs dans son année.

L'ÉCUYER.

C'est là votre réponse, beau sire?

BROWN.

Oui, gentil écuyer. J'en suis fâché pour le capitaine; mais je ne sais qu'y faire. Si quelque jour nous attrapons un baron français, nous ferons un échange.

PERDUCAS.

Pauvre Siward! Ainsi, il reste en cage.

EUSTACHE.

Du moins, le traite-t-on bien?

L'ÉCUYER.

En chevalier prisonnier; c'est tout dire. Le baron d'Apremont est un noble seigneur; sa cuisine est assez bonne, et son vin vaut encore mieux que celui que nous buvions ici.

EUSTACHE.

Alors je le plains moins.

PERDUCAS.

Dis-lui, pour le consoler, que je lui achèterai son guilledin alezan, s'il veut le vendre. Je lui en donnerai jusqu'à six cents francs[50].

EUSTACHE.

Et moi, j'irai fourrager chez Gilbert d'Apremont. Il verra que je n'oublie pas mes amis.

L'ÉCUYER.

Il sera bien sensible à cette preuve d'amitié. Pas d'argent, c'est votre dernier mot?

PERDUCAS.

Corps du Christ! il n'y a plus d'argent en France depuis la bataille de Poitiers.

BROWN.

Allons, messieurs, occupons-nous de cette chevauchée que nous devons faire en commun; et comme rien n'est meilleur pour ouvrir les idées qu'un verre de bon vin, allons dans la salle à manger, et là, les coudes sur la table, devant les bouteilles, nous arrêterons nos plans de campagne. (A l'écuyer.) L'ami, veux-tu venir avec nous boire à la santé de ton maître?

L'ÉCUYER.

Non, je ne puis. Il m'attend, et la traite est longue d'ici au château d'Apremont.

BROWN.

Bon voyage, donc!

PERDUCAS.

Mes amitiés à Siward. N'oublie pas surtout le guilledin alezan. Six cents francs : retiens bien.

EUSTACHE.

Allons vider quelques bouteilles, et puis à cheval.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIII

La grande salle du château d'Apremont.

GILBERT D'APREMONT, DE MONTREUIL, SIWARD, L'ABBÉ HONORÉ, CONRAD D'APREMONT, UN PROCUREUR, HOMMES D'ARMES ET PAYSANS.

D'APREMONT.

Prenez place, messire de Siward, pourvu que cela vous amuse. Vous verrez comme nous rendons la justice en France.

SIWARD.

Volontiers. Je suis bien aise de voir la mine d'un si hardi coquin. (Ils s'asseoient.)

CONRAD, à Gilbert d'Apremont.

Papa, n'est-ce pas qu'on le mettra à la* question?

D'APREMONT.

Nous verrons cela.

CONRAD.

On le mettra à la question*!

D'APREMONT.

Eh bien! commençons. (A quelques hommes d'armes.) Vous, amenez l'assassin. (Entre Renaud enchaîné.)

SIWARD.

Un gaillard bien découplé, ma foi! de larges épaules, l'air assuré! Il aurait bonne grâce, un arc à la main et une trousse au côté[51].

D'APREMONT.

Te voilà, misérable! Tu oses encore lever les yeux!

DE MONTREUIL.

On voit bien, à sa mine, de quels crimes il est capable.

L'ABBÉ.

Sa vue me donne la fièvre.

D'APREMONT, après avoir parlé bas au procureur.

Réponds, brigand; quel démon t'a poussé à assassiner si méchamment notre bon sénéchal?

RENAUD.

Je vous l'ai déjà dit. Il avait fait mourir ma sœur.

D'APREMONT.

Est-ce là une raison pour qu'un vassal ose lever la main sur son maître?

RENAUD.

Oui, pour moi.

D'APREMONT.

Il se glorifie de son crime! Y a-t-il un châtiment assez rigoureux pour un tel scélérat? Tu baisses la tête maintenant. Tu essaies de pleurer. Oui, je te le conseille, feins un peu le repentir avec moi; tu vas voir où cela te mènera.

RENAUD.

Je ne me repens point.

D'APREMONT.

Comment! infâme, tu ne te repens pas! Pourquoi donc es-tu venu te livrer à notre justice?

RENAUD.

J'avais peur que des innocens ne fussent punis pour un seul coupable. Vous auriez peut-être fait décimer le village, ou bien on aurait donné la question aux femmes et aux enfans, comme cela s'est fait, l'année dernière, au Bourg-Neuf. Je me suis livré pour éviter ce malheur.

DE MONTREUIL.

L'imbécille!

D'APREMONT, bas à Siward.

Je suis presque honteux de voir à ce misérable plus de courage que n'en ont certains gentilshommes!

L'ABBÉ.

Il est possédé!

DE MONTREUIL, à Siward.

Avez-vous en Angleterre des coquins de cette espèce?

SIWARD.

Par la lance de saint Georges! l'audace du drôle me plaît. Je voudrais qu'il fût Anglais et l'un de mes gendarmes.

L'ABBÉ, bas.

Qui se ressemble s'assemble.

LE PROCUREUR, à d'Apremont.

Monseigneur, avec votre permission, il serait opportun de lui demander s'il avait des complices.

RENAUD.

J'en avais deux.

D'APREMONT.

Nomme-les.

RENAUD.

Je ne puis*.

D'APREMONT.

Sais-tu que j'ai le moyen de te faire parler?

CONRAD.

Ah! ah! on va lui donner la question.

DE MONTREUIL.

Tais-toi, nous allons voir.

D'APREMONT.

As-tu fait tes réflexions? me les nommeras-tu?

RENAUD.

Comment le pourrai-je*? les deux hommes qui m'ont aidé sont des gens du Loup-garou; je ne les connais point.

D'APREMONT.

Je puis te faire donner la question.

RENAUD.

Je ne pourrai vous en dire davantage.

L'ABBÉ.

Les deux hommes qui l'ont aidé dans ce meurtre détestable étaient tout noirs comme des diables, et, en effet, il leur a dit quelques mots pour le Loup-garou.

D'APREMONT.

Qu'a-t-il dit, cousin?

L'ABBÉ.

J'étais si troublé que je n'ai rien entendu.

D'APREMONT, levant les épaules.

Au fait, vous n'êtes point obligé par profession d'avoir du courage. (A Renaud.) Qu'as-tu dit?

RENAUD.

J'ai prié ces deux hommes de remercier leur chef, le Loup-garou.

D'APREMONT.

Et comment connais-tu le bandit qui se fait appeler le Loup-garou?

RENAUD.

Je l'ai rencontré un jour dans les bois. J'étais affligé de la mort de ma sœur. Je lui ai demandé de m'aider dans la vengeance que je méditais. Il me l'a promis, et m'a donné deux de ses gens.

D'APREMONT.

Où est le Loup-garou maintenant?

RENAUD.

Je ne sais. On dit qu'il ne campe jamais deux nuits de suite au même endroit.

D'APREMONT.

Cela est vrai. (Au procureur.) Maître Hugues, que dis-tu de cela?

LE PROCUREUR.

L'affaire est claire, monseigneur; il avoue le meurtre, il désigne ses complices : les témoins cor-

roborent ses réponses. Il n'y a plus qu'à prononcer la peine.

D'APREMONT.

Ainsi, il n'y a point lieu à lui donner la question?

LE PROCUREUR.

Si monseigneur le veut, il le peut certainement, mais cet homme a dit tout ce qu'il était nécessaire de savoir.

D'APREMONT.

A la bonne heure.

CONRAD.

Comment, papa, est-ce qu'on ne le mettra pas à la question? on m'avait dit qu'on lui donnerait l'estrapade.

D'APREMONT.

Tais-toi, petit vaurien. Va tirer de l'arc dans la cour, au lieu de passer ton tems assis sur une chaise, ici où tu n'as que faire. — Eh bien! maître Hugues, comment ferons-nous mourir ce coquin?

LE PROCUREUR.

Monseigneur, en de tels cas la coutume veut que le coupable soit pendu, après avoir eu le poing et la langue coupés.

DE MONTREUIL.

On devrait le brûler vif.

CONRAD.

Ah! oui, je n'ai jamais vu brûler vif.

LE PROCUREUR.

Cela n'est pas l'usage.

L'ABBÉ.

Comment le brûler vif? et que ferez-vous* donc à celui qui aura* tué un ecclésiastique?

D'APREMONT.

Mon cousin l'abbé a raison; il soutient toujours les privilèges du clergé. — Maître Hugues, arrange la sentence à ta mode. Ce misérable a du cœur. Je ne puis me défendre de quelque pitié. D'ailleurs, je n'aime pas à faire souffrir inutilement une créature de Dieu. Quand j'ai couru long-tems un brave sanglier qui s'est bien défendu, qui m'a éventré plus d'un chien, je tâche de lui plonger mon épieu dans le cœur pour l'abattre d'un seul coup. Cet homme a tué mon sénéchal; il sera pendu, mais je ne veux point qu'on le démembre avant de le faire mourir.

RENAUD.

Monseigneur, je vous remercie humblement.

D'APREMONT.

Nous verrons si tu conserveras ton beau sang-froid quand tu monteras à l'échelle.

(Entre un écuyer tranchant.)

L'ÉCUYER.

Monseigneur, le garde de messire Philippe de Batefol vient d'apporter un beau cerf gras, que son maître vous envoie en présent. Madame Isabelle demande comment vous voulez qu'on l'accommode.

D'APREMONT.

Demande à ces messieurs.

SIWARD.

Est-il gras?

L'ÉCUYER.

Un pouce et demi de graisse sous la peau.

SIWARD.

Le filet à la broche. Je ne connais pas de meilleur rôti quand la bête est grasse.

DE MONTREUIL.

Vous avez raison, et il faut avec cela une sauce verte et force épices.

CONRAD.

Je veux avoir le pied du cerf pour faire un manche de fouet.

D'APREMONT.

Tu ne le mérites pas, car tu sais à peine te tenir à cheval.

CONRAD.

Ce n'est pas pour monter à cheval, c'est pour fouetter les chiens.

D'APREMONT.

Allons, finissons-en, qu'on emmène l'homme. Je mettrai mon sceau au jugement quand le clerc l'aura écrit.

RENAUD.

Monseigneur, faites-moi la grâce de m'accorder un confesseur.

D'APREMONT.

Un confesseur? Et qu'en feras-tu, damné brigand? Espères-tu* te réconcilier avec le ciel?

L'ABBÉ.

Beau cousin, à tout péché miséricorde. Cet homme conserve encore quelque respect pour les gens d'église, on ne peut lui refuser un confesseur.

D'APREMONT.

Une heure avant d'avoir affaire à maître Claude le coupe-tête, on t'enverra l'aumônier du château.

RENAUD.

J'aimerais mieux le révérend père Jean, si vous l'aviez pour agréable.

D'APREMONT.

Je remarque que tous les vauriens de ce pays connaissent le père Jean et se confessent à lui.

L'ABBÉ.

Hélas! il faut le dire, le père Jean n'est pas un sujet d'édification pour la communauté.

D'APREMONT.

C'est dans un de ses diables de sermons*, qu'il aura soufflé à ce vilain l'idée diabolique de tuer mon sénéchal.

RENAUD.

Je n'ai pris conseil que de moi-même.

D'APREMONT.

Sire abbé, si j'étais à votre place, je surveillerais

de près la conduite de ce moine. Il est toujours fourré parmi les vilains, et je doute fort qu'il les instruise dans l'obéissance féodale. (A Renaud.) Pour toi, tu auras le frater du château, trop heureux qu'on prenne quelque souci d'une âme comme la tienne. — Quel jour se tient le marché?

LE PROCUREUR.

Jeudi prochain.

D'APREMONT.

Eh bien! prépare-toi pour jeudi, fils de Barrabas. Qu'on l'emmène! (Renaud sort.)

CONRAD.

Elle n'est guère amusante, la justice féodale. Je m'en vais à la cuisine chercher le pied du cerf.

D'APREMONT.

Va dire au sommelier qu'il monte quatre bouteilles de vin d'Espagne. Cela va bien avec la venaison.

SIWARD.

Petit, dis qu'on en monte plutôt six que quatre.

D'APREMONT.

Six?... à la bonne heure; vous êtes un dur compagnon, messire Siward.

SCÈNE XIV

Une autre salle du château d'Apremont.

SIWARD, UN PAGE

LE PAGE, auprès de la fenêtre.

Tout cela, jusqu'au clocher là-bas, est à monseigneur.

SIWARD.

C'est une belle baronie, ma foi! Et c'est ce petit garçon si gourmand qui héritera de tout cela?

LE PAGE.

Oui, monseigneur.

SIWARD.

Quel dommage que la damoiselle de céans ne soit pas fille unique! ce serait une dot de princesse.

LE PAGE.

Oh! pour sa dot, elle sera belle, je vous en réponds. Sa grand'mère lui a laissé dans l'Artois un beau fief qui rapporte, m'a-t-on dit, plus de dix mille florins.

SIWARD.

Et ces dix mille bons florins et la damoiselle sont destinés, dit-on, à ce gros joufflu à la plume verte? Par saint Georges! je connais un homme à qui ils iraient mieux.

LE PAGE.

Messire de Montreuil aura beaucoup de bien du côté de son oncle.

SIWARD.

Tant pis, car il n'en saura pas faire un noble usage : c'est un ladre*.

LE PAGE.

Monseigneur, il faut que je vous quitte pour aller à mon service.

SIWARD, lui donnant de l'argent.

Grand merci, mon garçon. Tiens, voici pour boire à ma santé. (Le page sort.) Dix mille florins de rente! voilà de quoi entretenir une belle compagnie! Si Gilbert s'unissait à moi, nous ferions la loi à tout le Beauvoisis. Lui mort, tout serait à moi; car ce petit imbécille... (Entrent Isabelle et Marion.)

ISABELLE.

Beau sire, vous regardez tristement par la fenêtre; vous semblez soupirer pour quitter nos vieilles murailles et chevaucher encore dans ce beau pays à la tête de vos gendarmes.

SIWARD.

Non, belle damoiselle, je ne pensais pas à mes gendarmes; je songeais combien il me serait doux de chevaucher par cette plaine, un épervier sur le poing, en compagnie de madame Isabelle.

ISABELLE.

C'est un plaisir qu'il n'est pas difficile de vous procurer. Mon père ne veut point priver ses prisonniers d'aucun des passe-tems qui peuvent adoucir l'ennui de leur captivité.

SIWARD.

Par ma foi! la prison est bien douce* avec si gentil geôlier.

ISABELLE.

Et aurons-nous long-tems l'honneur de vous garder, monseigneur?

SIWARD.

Je crois que j'aurai quelque tems encore le bonheur d'être auprès de vous, car je ne puis m'entendre avec votre père. Il me demande une rançon de roi, et ma bourse avec celle de mes amis ne peut y suffire.

ISABELLE.

Ah! monseigneur, si les damoiselles d'Angleterre savaient votre prison, je suis sûre qu'elles vendraient bagues et épingles d'or pour délivrer messire Siward.

SIWARD.

Si les damoiselles d'Angleterre avaient vu la châtelaine qui me tient prisonnier, elles penseraient bien que* je les ai oubliées.

ISABELLE.

Comment, sire chevalier, n'avez-vous pas su leur donner une meilleure idée de votre constance?

SIWARD.

Eh! madame, quel Amadis pourrait être constant en voyant vos beaux yeux! Toute la table ronde...

ISABELLE.

Ah! trêve de flatteries! Je vous reconnais là, messieurs les capitaines d'aventures; quand vous ne pouvez plus courir le pays, emmenant bœufs et chevaux, alors vous nous faites la grâce de penser à nous autres pauvres damoiselles, et vous tâchez de nous amorcer par vos paroles courtoises.

SIWARD.

Hélas! pauvres chevaliers d'aventures! Tout le monde nous en veut! Les dames se rient de nous, parce que chevauchant en toute saison, le bassinet sur la tête, nous n'avons pas le tems d'apprendre la douce langue d'amour. Les chevaliers qui se couvrent plus souvent de soie que de fer gagnent le cœur des belles, qu'ils n'oseraient nous disputer la lance au poing.

ISABELLE.

Pour la langue d'amour, messire Siward, vous montrez assez que vous avez eu le tems de l'apprendre.

SIWARD.

Plût au ciel que je pusse vous paraître éloquent!

ISABELLE.

Brisons là, monseigneur. Vous savez que je suis fiancée, et je n'aurais pas dû prêter l'oreille à tous les doux propos que vous venez de me conter.

SIWARD.

Fiancée? Mais est-ce un engagement irrévocable?

ISABELLE.

Irrévocable? pas tout à fait.

SIWARD, à part.

Ville gagnée! (Haut.) Se pourrait-il?...

ISABELLE.

Je puis le rompre... mais à une petite condition...

SIWARD.

Quelle est-elle? Parlez, de par Notre-Dame!

ISABELLE.

C'est que, si je n'épousais pas le sire de Montreuil, mon fief en Artois, qui fait tout mon bien, cesserait de m'appartenir.

SIWARD, à part.

Diable!

ISABELLE.

Qu'avez-vous, monseigneur? Vous semblez un peu... interdit.

SIWARD.

C'est... que... l'on est bien malheureux... de... de... — Il me semble* que l'on dîne bien tard aujourd'hui. Il me tarde de goûter de la venaison que l'on vient de vous envoyer.

ISABELLE.

Dans un moment la cloche va sonner.

SIWARD.

Je vois messire d'Apremont qui traverse la galerie... je crois qu'il me fait signe de venir. (Il sort.)

ISABELLE.

Ha! ha! ha! voilà sa courtoisie disparue. Le conte que je lui ai fait a coupé court le fil de ses complimens.

MARION.

Voilà bien un fier chevalier, pour prétendre à la

main d'une damoiselle possédant un fief noble* ! Un capitaine de voleurs qui n'a pour tout bien qu'un cheval et une vieille armure!

ISABELLE.

Tais-toi; messire Siward est un gentilhomme, et ce n'est pas à toi à en dire du mal.

MARION.

Lui, gentilhomme! Il l'est comme tous les malandrins ses pareils, qui se fabriquent des armoiries aussitôt qu'ils ont rassemblé dix coquins armés. Ma foi, j'aimerais mieux encore pour* serviteur ce pauvre Pierre que vous avez chassé.

ISABELLE.

Je croyais avoir défendu que l'on me parlât davantage de cet homme. (Elles sortent.)

SCÈNE XV

Une clairière dans une forêt, avec un grand chêne au milieu. Il est nuit.

F. JEAN, SIMON, MANCEL, BARTHELEMY, THOMAS, MORAND, GAILLON, LE LOUP-GAROU, PAYSANS, VOLEURS.

LE LOUP-GAROU, à F. Jean.

A tout seigneur, tout honneur. Révérend père, asseyez-vous sous ce chêne, sur cette botte de paille. Cela ne vaut pas un beau fauteuil ciselé*, comme il y

en a dans votre abbaye; mais c'est tout ce que nous avons à vous offrir. (Aux autres.) Quant à vous, je vous invite à faire comme moi. (Il s'assied par terre, tous s'asseoient de même.) Ne craignez pas d'être surpris; j'ai posté moi-même des loups qui feront bonne guette; bien habile qui les mettrait en défaut.

F. JEAN.

Mes très-chers enfans et mes très-chers compatriotes, je vous ai réunis dans ce lieu pour que nous convenions de la manière dont il nous faut agir. J'invite chacun à donner son avis, et à déclarer franchement son opinion. Avant tout, cependant, sachons un peu ce qu'ont fait les bonnes gens des autres villages. — Où en sont nos amis de Genêts?

THOMAS.

Très-révérend père, et vous tous, mes seigneurs et amis, ce que j'ai à vous dire, c'est que tous les honnêtes gens de Genêts, vilains et manans, sont prêts à tordre le cou à messire Philippe de Batefol, et à vous donner un coup de main, si besoin est, pour en faire de même chez vous. Demandez plutôt à ces trois hommes que voilà, et qui sont de Genêts, si je vous ai menti d'un mot.

TROIS PAYSANS.

Pour cela, oui; c'est vrai, que nous aurons du plaisir à lui tordre le cou.

F. JEAN.

Avez-vous des armes?

THOMAS.

A peu près autant qu'il nous en faut. J'ai acheté quelques épées et des piques, et tout cela est caché dans un trou, sous un rocher, bien enveloppé, de peur de la rouille.

F. JEAN.

Voilà qui est bien. (A d'autres paysans.) Vous autres, vous êtes de Bernilly, je crois, et vous, de Lasource; vous...

UN PAYSAN.

Nous sommes de Val-au-Cormier.

F. JEAN.

Quelles nouvelles nous donnerez-vous?

UN PAYSAN.

Tout est prêt, les chefs sont choisis. Nous ferons le coup quand vous voudrez.

SECOND PAYSAN.

Nous avons des armes.

TROISIÈME PAYSAN.

Dites-nous le jour, et nous marcherons.

F. JEAN.

A ce qu'il me paraît, vous êtes tous disposés à bien faire. Or donc, avisons au meilleur moyen de nous défaire des barons et des seigneurs de ce pays. — Quelqu'un a-t-il un avis à proposer?

LE LOUP-GAROU, se levant.

Loups... je veux dire mes amis, vous savez tous

que le château d'Apremont est le plus fort du Beauvoisis. Nous autres gens de ce fief, nous avons la besogne la plus difficile sur les bras, et il me semble que vous autres, qui n'avez qu'un ou deux hommes à tuer, et une maison sans défense à brûler, vous devez nous prêter la main pour prendre le château d'Apremont.

THOMAS.

Aussi ferons-nous; et si vous voulez cent hommes de chez nous, vous n'avez qu'à parler.

SIMON.

Tout cela s'arrangera tantôt; mais ce qu'il faut savoir, c'est comment nous nous y prendrons pour entrer dans ce château-là, et quel jour?

MORAND.

Il me semble, mon révérend père..., et toute la compagnie, que je salue..., il me semble qu'il vaut mieux attendre encore quelque temps, jusqu'à ce que tous les vilains du Beauvoisis soient entrés dans notre ligue. Au moins alors nous saurions notre force...

LE LOUP-GAROU.

Par la tête-dieu! pourquoi attendre plus longtemps? Nous sommes assez nombreux, commençons; les autres auront du cœur, quand ils verront le bel exemple que nous leur aurons donné. Ainsi, haut la masse, tue, assomme! voilà mon avis.

SIMON.

D'ailleurs, mes bons messieurs, un homme que

vous aimez tous, Renaud d'Apremont, mon beau-frère, est en prison, sur le point d'être justicié : ce serait une honte à nous de le laisser mourir sans secours.

BARTHELEMY.

Oui, Renaud mérite bien qu'on fasse quelque chose pour lui.

MANCEL.

Vous connaissez tous sa conduite généreuse. Il s'est livré après avoir tué le méchant sénéchal pour* que les gens de son pays ne fussent pas décimés*.

LE LOUP-GAROU.

C'est cela un luron, corps d'un bœuf! et rien que pour le délivrer nous ferions bien d'assommer tous les nobles hommes de France. — Or sus, prenons nos armes dès demain, allons tous au château, tâchons d'enfoncer les portes, et...

MORAND.

Oui-da, as-tu oublié la garde et le pont-levis?

BARTHELEMY.

Si, la nuit prochaine, nous essayions de surprendre...

MORAND.

Il faudrait des échelles pour escalader le mur, et nous n'en avons point.

GAILLON.

J'ai bien une échelle pour monter à notre grenier. Je la prêterai volontiers.

MORAND.

Imbécille! ton échelle n'a pas quinze pieds, et les murs en ont plus de quarante.

BARTHELEMY.

Alors, par le sang de Notre-Dame! faisons tous des échelles; coupons des gaules...

MORAND.

Comment empêcher qu'on ne s'en aperçoive?

SIMON.

Et puis nous n'en avons pas le tems. Renaud sera exécuté jeudi, le jour du marché.

BARTHELEMY.

Alors le diable m'emporte si je sais comment faire!

LE LOUP-GAROU.

Si Gilbert ou sa fille sortaient, nous pourrions peut-être...

F. JEAN.

Vous dites que Renaud doit être exécuté jeudi?

SIMON.

Jeudi.

F. JEAN.

Sur la place du marché?

SIMON.

Sur la place du marché. On dresse maintenant la potence.

F. JEAN.

C'est jeudi qu'il faut le délivrer. Il sera sur la

place gardé par une vingtaine d'hommes d'armes tout au plus. Gilbert sera* présent à l'exécution. Il aime de tels spectacles. L'occasion sera belle : en plaine, cent contre un ; le succès n'est pas douteux.

LE LOUP-GAROU.

Voilà ce qu'il y a de mieux à faire, et c'est notre père Jean qui l'a trouvé !

F. JEAN.

Aussitôt que les hommes d'armes auront passé le pont-levis, cent d'entre vous qui se seront cachés derrière la maison de Morand, courront aux barrières, au premier signal, et* sans doute il ne sera pas difficile de les forcer, dans le premier moment de surprise. En tout cas nous nous saisirons de Gilbert, et une fois qu'il sera dans nos mains le château sera bientôt à nous.

SIMON.

Et nous délivrerons Renaud.

TOUS.

Le père Jean a raison. Il dit bien.

BARTHÉLEMY.

Je me charge si vous voulez d'aller assaillir les barrières.

F. JEAN.

Bon. — Morand, tu seras avec lui, et avec Pierre, qui va venir ici tout à l'heure. Il connaît le château, il vous servira de guide. — Toi Franque, tu te tien-

dras sur la lisière du bois avec tes braves loups, prêts à paraître au premier signal.

LE LOUP-GAROU.

Vous ne m'attendrez pas long-tems.

F. JEAN.

Thomas, vous partirez de Genêts, de grand matin avec vos cent hommes. Comme ce sera jour de marché, votre nombre n'excitera pas de soupçons. — Cachez vos armes dans des charrettes de paille. — (A d'autres paysans.) Vous, restez et chargez-vous de Philippe de Batefol, et ne manquez pas d'allumer sur votre clocher un feu de fagots en signe de victoire.

UN PAYSAN.

J'aiguise ma cognée tous les jours, je ne le manquerai pas.

F. JEAN.

Vous, bonnes gens de Lasource, de Bernilly et de Val-au-Cormier, envoyez-nous vos braves, et faites main basse chez vous sur tout ce qui porte une jupe armoriée. N'oubliez pas non plus de nous apprendre vos succès en allumant des feux sur les endroits élevés.

UN AUTRE PAYSAN.

Je viendrai, mon frère restera.

UN AUTRE PAYSAN.

Je viendrai avec une soixantaine de gaillards déterminés.

MORAND, se levant.

Chut! j'entends du bruit. Nous sommes découverts!

LE LOUP-GAROU.

Poltron! ne vois-tu pas que c'est un de mes loups.

MORAND.

Oui, mais il y a d'autres hommes avec lui.

F. JEAN.

C'est Pierre, ce sont de nos* amis. Je l'ai* envoyé acheter des armes à Beauvais, et il nous les apporte*.

(Entre Pierre avec des paysans portant des armes.)

PIERRE.

Tenez, voilà de quoi armer la plus nombreuse compagnie de France.

F. JEAN à Pierre.

Quelles nouvelles de Beauvais?

PIERRE.

Messire Enguerrand de Boussies n'a pas plus de quarante lances et de cent archers; il ne pourra rien entreprendre contre nous.

F. JEAN.

A-t-on paru surpris de te voir acheter tant d'armes?

PIERRE.

Nullement. J'en ai souvent acheté pour monseigneur. D'ailleurs, tout le monde se pourvoit à cause des aventuriers et des voleurs qui désolent le pays.

LE LOUP-GAROU, bas à son lieutenant.

Ce gendarme cassé a une figure qui ne me revient pas.

F. JEAN.

Tout se dispose pour la fête... Jeudi sera le jour...

MORAND, bas à F. Jean.

Êtes-vous sûr de Pierre?

F. JEAN, bas.

Comme de moi-même. (Haut.) Pierre, combien d'hommes y a-t-il de garde à la porte du château?

PIERRE.

Jamais plus de vingt*. La moitié est toujours désarmée, couchée sur les bancs, à dormir ou à jouer.

F. JEAN, aux autres.

Vous l'entendez? — Pierre, tu iras avec cent de ces braves gens t'emparer de la porte et du pont-levis, pendant que nous délivrerons Renaud. Je t'expliquerai mon plan plus en détail.

PIERRE.

Surtout, mes amis, jurez-moi de ne point faire de mal aux femmes. Pas la moindre insulte à ces...

LE LOUP-GAROU, brusquement.

Que dit-il, ce valet de Gilbert? Tout ce qui est noble est condamné.

PIERRE.

Oui, condamné par toi, loup enragé; mais heu-

reusement que tous ces braves gens ne te ressemblent pas.

LE LOUP-GAROU.

Mon beau ménestrel, je m'en vais te faire chanter une chanson, et je battrai la mesure sur ta tête avec cette masse.

PIERRE, tirant son épée.

Viens ici, scélérat!

F. JEAN.

Arrêtez*, Franque; que signifie ce débat dans une assemblée comme la nôtre? Ne savez-vous pas que la damoiselle d'Apremont est une bonne et charitable dame? Y a-t-il ici quelqu'un qui dise le contraire?

LES PAYSANS.

Personne, personne! Malheur à qui fera tomber un cheveu de sa tête!

LE LOUP-GAROU.

A la bonne heure, mais* allons rondement en besogne. (Il se rassied; Pierre remet son épée au fourreau.)

MORAND.

Nous allons nous embarquer dans une grande entreprise; il faudrait donner un nom à notre troupe.

LE LOUP-GAROU.

Morand a raison, et j'avais quelque chose à vous dire là-dessus. Mes amis, vous savez que j'ai été le premier à faire la guerre aux seigneurs; ainsi, j'aurais quelque droit à donner un nom à notre ligue.

Je pourrais vous proposer de vous appeler les *Loups;* c'est un nom déjà illustre, mais cela pourrait faire des jalousies parmi nous. Ainsi, prenons un autre nom. Appelons-nous la *Compagnie des ours enragés*, par exemple, ou la *Compagnie de la mort;* cela fera un bon effet, avec une bannière noire et deux potences blanches dessus.

PIERRE.

Quelle horreur! vraie bannière de brigands.

LE LOUP-GAROU.

Pierre, il faut absolument que je te fasse une saignée; tu es trop vif pour que nous puissions causer tranquillement ensemble.

F. JEAN.

Paix! encore une fois; je vous l'ordonne. Les noms que nous propose notre ami Franque ne peuvent convenir à une cause aussi sainte. Que voulons-nous? — être délivrés de la tyrannie des seigneurs, former des communes franches. Appelons-nous donc la *Ligue des communes;* et pour cri, quel nom pourrait être meilleur que celui de monsieur saint Leufroy le patron de ce pays?

PAYSANS.

Oui! oui! Communes! Leufroy! Leufroy!

LE LOUP-GAROU.

Un nom de saint! cela fait pitié.

PAYSANS.

Communes! franchise! Leufroy! Leufroy!

LE LOUP-GAROU.

Eh bien! Leufroy! à la bonne heure; il y a encore manière de faire valoir ce cri-là. Leufroy! Leufroy! tue, tue! Leufroy!

F. JEAN.

Qui de vous sait donner du cor?

GAILLON.

Je m'y entends passablement, mon père, et mes pourceaux (Dieu soit avec nous!) reconnaîtraient mon cor à* une demi-lieue.

F. JEAN.

Bien. Tu sonneras quand je t'en donnerai l'ordre. — Franque, tu accourras à ce signal; Pierre, Barthélemi, vous attaquerez la porte.

TOUS.

Amen.

MORAND.

L'étoile du matin se lève; nous aurons à peine le tems de rentrer chez nous.

F. JEAN.

Un moment encore, mes amis; j'ai vu avec douleur des signes de discorde dans nos rangs. Deux d'entre vous, tous deux braves et dévoués pour le bien* public, semblent conserver un souvenir fâcheux de quelques paroles trop vives, échangées dans un moment de colère. L'union avant tout, mes enfans. Avant de nous séparer que Pierre et Franque se touchent dans la main comme deux frères.

PIERRE.

Moi!...

TOUS.

Oui, qu'ils soient amis.

LE LOUP-GAROU.

A la bonne heure! mais qu'il se défasse de ses airs de gentilhomme.

PIERRE.

Et toi, de tes airs de...

F. JEAN.

Çà, qu'on se donne la main, et que tout soit oublié.

(Pierre et le Loup-garou se donnent la main.)

LE LOUP-GAROU, à Pierre.

Tu as une petite menotte blanche comme la main d'une femme.

PIERRE.

Ta main est bien rouge, Loup-Garou.

LE LOUP-GAROU.

Je m'en vante.

F. JEAN.

Avant de quitter ce lieu, jurons de nous trouver fidèlement sur la place du marché, jeudi, après prime.

TOUS, étendant la main.

Nous le jurons!

F. JEAN.

Que la bénédiction de Dieu et de monseigneur Saint-Georges* soit avec vous! Jeudi nous serons réunis pour ne plus nous séparer. (Ils sortent).

SCÈNE XVI

La cellule de F. Jean, dans l'abbaye de Saint-Leufroy.

F. JEAN, PIERRE

PIERRE.

Je n'aime pas ce mélange parmi nos conjurés. Encore si vous n'aviez que des hommes doux et humains comme Simon ou Morand*, mais cet ivrogne de Gaillon, et surtout ce Franque!... Je ne puis penser sans frémir à toutes les atrocités qu'il a commises; d'ailleurs n'a-t-il pas renié son Dieu, aussi bien que toute sa troupe?

F. JEAN.

Franque avait été gravement offensé : sa vengeance a été terrible, je le sais, mais enfin c'était une vengeance. Et puis, dans un tems comme celui-ci, il ne faut pas être si* scrupuleux. Franque a du cœur et un bon bras. Son secours n'est pas à dédaigner.

PIERRE.

Quand tous ces bandits vont se trouver les maîtres, ils seront pires que des bêtes féroces.

F. JEAN.

Ne suis-je pas leur chef, et crois-tu que je ne saurai pas me faire obéir. C'est pour les retenir que j'ai consenti à me mettre à leur tête.

PIERRE.

Fasse le ciel que vous en veniez à bout!

F. JEAN.

Pensons d'abord à faire réussir notre entreprise. On va sonner pour prime. Aide-moi à passer cette cotte de mailles et ma robe par-dessus. Cette messe sera la dernière que j'entendrai... ici du moins. Toi, vas* m'attendre sur la place; avec cette barbe et ce manteau, personne ne pourra te reconnaître.

PIERRE.

La cloche sonne. Jamais mon cœur n'a battu si fort à l'approche d'un danger.

F. JEAN.

Il n'y a plus à reculer. Ce soir nous serons libres ou pendus. Quant à moi, je ferai mes efforts pour ne pas être pendu. Imite-moi, et songe à la récompense qui t'attend. (La cloche sonne.)

PIERRE.

Jésus!

F. JEAN.

Adieu. Au sortir de l'église je te rejoins. (Ils sortent).

SCÈNE XVII

La place de* marché du village d'Apremont.
Une potence est dressée.
On aperçoit le château à quelque distance.

SIMON, MORAND, MANCEL, BARTHELEMY, FOULE DE PAYSANS

BARTHELEMY, à Morand.

Tu es bien pâle, l'ami; as-tu peur?

MORAND.

Le père Jean ne vient pas.

SIMON.

Gaillon est allé le chercher.

MORAND.

Sais-tu si on* a des nouvelles de Thomas?

BARTHELEMY.

Voici des charrettes qui enfilent la grande rue. Ce sont nos gens.

MANCEL.

Barthelemi, tu devrais déjà être à ton poste avec Morand.

MORAND,

Attendons encore un peu. Personne ne sort du château, je crains qu'ils ne se doutent de quelque chose.

BARTHELEMY.

Garde tes idées pour toi, et n'effraye pas les autres. Il ne s'agit pas ici de faire le poltron...

MANCEL.

Le beffroy n'a pas encore sonné. Il n'y a rien à craindre.

GAILLON, entrant.

Le révérend père me suit de près. Il dit* que monseigneur a la goutte, et qu'il n'assistera pas à l'exécution.

MORAND.

Diable! cela change l'affaire.

BARTHELEMY.

Pas du tout. Nous irons le chercher dans son lit, et le guérir de la goutte.

MORAND.

Parle plus bas, de grâce.

MANCEL.

Regarde, Simon, n'est-ce pas Thomas de Genêts qui est monté sur cette charrette, là-bas?

SIMON.

C'est lui, ma foi, et il a la mine d'avoir fait un beau coup dans son pays. Je m'en vais lui parler.

(Il sort : le beffroy sonne.)

MORAND, se signant.

Sainte-Vierge! voilà* le beffroy qui sonne pour l'exécution.

BARTHELEMY.

Je voudrais savoir à quoi pense Renaud dans ce moment-ci. Je parie qu'il ne se doute guère...

MORAND.

Chut! — Le pont-levis se baisse.

F. JEAN, entrant. Bas.

Eh bien! mes enfans, chacun est-il prêt?

BARTHELEMY, entr'ouvrant sa casaque et montrant une poignée d'épée.

Voyez-vous ce bel outil?

F. JEAN.

Bon, cache-le encore quelques instans.

MORAND.

Voici la procession qui descend.

F. JEAN.

Allons; à ton poste, Barthelemi! Au premier son du cor...

BARTHELEMY.

Oui, oui.

F. JEAN.

Morand, suis-le.

MORAND.

Donnez-moi votre bénédiction, mon père.

F. JEAN.

Va, ne crains rien, monsieur saint Leufroy nous aidera.

MORAND.

Amen!

BARTHELEMY.

Et Pierre, où est-il?

F. JEAN.

Là-bas, caché dans son manteau; il te fait signe.

(Morand et Barthelemi sortent.)

MANCEL à F. Jean.

Voyez-vous, mon père, cette fumée là-bas! ce sont nos amis de Lasource.

F. JEAN.

Bien! bien!

SIMON, entrant.

J'ai vu Thomas, révérend père. Messire de Batefol... (Il passe sa main sur son cou.)

F. JEAN.

Bien!

SIMON.

Thomas a vu en chemin le Loup-garou; il est prêt, l'arc bandé, la flèche encochée.

F. JEAN, à Simon.

Tu as la voix forte, tu pousseras le premier cri. — Gaillon, as-tu ton cornet?

GAILLON.

Le voici. J'ai bu bouteille ce matin pour me préparer le gosier.

MANCEL à F. Jean.

Mon père, encore une autre fumée!

UN PAYSAN, entrant, à F. Jean.

Tout est bâclé chez nous, nous venons vous aider.

F. JEAN.

Paix! le moment approche.

(Entre Thomas conduisant une charrette de paille.)

THOMAS.

Qui veut acheter ma paille? cette charrette-là vaut de l'argent.

SIMON.

Un bout de lance passe; je vais le renfoncer.

(Entrent Montreuil, Siward, Conrad, son précepteur, tous quatre à cheval. Renaud, le bourreau, un crieur, hommes d'armes.)

MONTREUIL.

Place!

CONRAD.

Place, canaille!

LE PRÉCEPTEUR.

Place à monseigneur Conrad d'Apremont!

SIWARD, montrant Thomas.

Ce vilain a une bonne idée. Du haut de sa charrette il est placé à merveille pour voir l'exécution.

CONRAD, riant.

Ah, ah, ah! si on mettait le feu à cette paille pendant que ce vilain est étendu dessus, comme cela le ferait gigoter!

LE PRÉCEPTEUR.

Ah, la drôle d'idée! Monseigneur, vous êtes un espiègle; mais, monseigneur, ne voyez-vous pas que cette paille appartient sans doute à monsieur votre père, et si vous la brûliez vous détruiriez ainsi votre propre bien.

CONRAD.

Bah! cela m'est égal. Je donnerais bien toute cette paille pour voir la mine de ce vilain quand il se sentirait flamber.

LE CRIEUR.

« De par haut et puissant seigneur, noble homme, « messire Gilbert, baron d'Apremont, on fait savoir « à tous qu'il appartiendra, la grande justice qui va « être faite sur la personne de Renaud, serf et vassal

« du fief d'Apremont, atteint et convaincu d'homi-
« cide sur la personne de messire Thomas Gatigny,
« sénéchal dudit messire Gilbert, baron d'Apremont.
« Or, voyez et profitez de l'exemple. »

RENAUD, sur l'échafaud.

Je vous prie, tous gens de ce village, de prier pour le salut de mon âme.

F. JEAN.

Allons, Gaillon, sonne fort! Leufroy!

SIMON et MANCEL.

Leufroy! Franchise aux communes! Leufroy!

(Gaillon sonne du cor, tous les paysans répètent le cri. Les uns attaquent les hommes d'armes qui sont sur l'échafaud, les autres prennent les armes cachées sous la paille des charrettes. Entrent le Loup-garou et ses gens. Tumulte général.)

MONTREUIL.

Les vilains se révoltent, courons au château.

(Il sort au galop.)

THOMAS, saisissant Conrad.

Arrête, petit vipereau; tu paieras pour ton père.

CONRAD.

Oh! mes amis, ne me faites pas de mal. (A son précepteur.) Mon ami, défendez-moi.

LE PRÉCEPTEUR.

Épargnez le noble sang d'Apremont.

THOMAS.

Tiens, voilà pour le sang d'Apremont. (Il tue Conrad.)

LE LOUP-GAROU.

Tiens aussi, toi. Accompagne-le chez le diable!

(Il tue le précepteur, on renverse l'échafaud, et Renaud est délivré.)

SIMON, à Renaud.

Enfin, mon garçon, je te revois! embrasse-moi encore.

MANCEL.

Tiens, prends cette arbalète, et viens avec nous. Il faut en découdre. (Ils sortent tous les trois du côté du château.)

SIWARD, entouré de paysans armés.

Holà, messieurs! Je ne suis point parent de messire Gilbert. Je suis son ennemi capital, et de plus son prisonnier, à moins que vous ne vouliez me délivrer.

UN PAYSAN.

A mort! c'est un gentilhomme.

SECOND PAYSAN.

Tuez-le! c'est un malandrin.

TROISIÈME PAYSAN.

Demandons au père Jean ce qu'il faut en faire? (A F. Jean.) Révérend père, voici un homme qui se dit prisonnier de Gilbert d'Apremont. Faut-il le tuer?

F. JEAN, à Siward.

Qui êtes-vous?

SIWARD.

Mon nom est François Siward. Je suis Anglais et j'étais prisonnier du baron d'Apremont.

F. JEAN.

Vous commandez une compagnie de gendarmes... une compagnie d'aventure?

SIWARD.

Je....

F. JEAN.

Je le sais. (Aux paysans.) Ne lui faites point de mal. Que deux hommes le gardent pendant que nous irons à l'assaut. Allons, mes enfans, suivez-moi!

(Rentrent Barthelemy, Pierre, Morand, Simon.)

BARTHELEMY, à Morand.

Lâche! imbécille! c'est ta faute.

MORAND.

Tu as joué des jambes tout comme moi.

PIERRE.

Si vous aviez poussé en avant comme je vous le disais, cela ne serait pas arrivé.

F. JEAN.

Qu'y a-t-il? Pourquoi revenez-vous ainsi?

BARTHELEMY, montrant Morand.

Nous avons manqué le château par sa faute.

LE LOUP-GAROU.

Tenez! vous êtes tous des lâches, excepté Barthelemi et Pierre. — Nous étions déjà sur le pont-levis, quand ces misérables ont vu ce gros bœuf de Montreuil revenir au château avec une demi-douzaine de gendarmes, courant tous à bride abattue. Les voilà qui perdent la tête, ils se culbutent les uns sur les autres, c'est à qui fuira le plus vite. Bref, le pont-levis a été levé, et peu s'en est fallu que nous ne fussions pris.

PIERRE.

Et Montreuil est rentré avec ses hommes.

F. JEAN.

Consolons-nous, mes enfans; dans quelques jours le château tombera entre nos mains. Il faut l'entourer de toutes parts, et bien prendre garde qu'il y* entre des vivres. — Messire Siward, avancez; je veux vous parler.

SIWARD.

Rendez-moi la liberté, vous voyez bien que je fais ainsi que vous la guerre au sire d'Apremont.

F. JEAN.

Eh bien! capitaine, en supposant que nous vous mettions en liberté, serez-vous assez galant chevalier pour ne pas oublier ce bienfait.

SIWARD.

Vous n'avez qu'à me dire comment vous voulez que je le reconnaisse.

F. JEAN.

Les gens de ce pays ont pris les armes pour recouvrer leurs franchises, et se venger des cruautés des barons, et surtout de Gilbert, votre ennemi. Nous vous verrions avec plaisir faire cause commune avec nous, et joindre vos gendarmes à nos archers. Vous savez que les seigneurs de ce pays sont riches; le butin se partagera loyalement.

SIWARD.

Par saint Georges! c'est parler, cela. J'allais vous

offrir mes services. Je pars à l'instant, et demain mon pennon sera planté sur cette place, à côté de vos enseignes.

F. JEAN.

Donnez-moi donc votre main. (Aux paysans.) Enfans, voici un ami de plus. Le brave capitaine Siward se joint à nous!

PIERRE, à part.

Encore une recrue de l'espèce du Loup-garou.

F. JEAN.

Capitaine, attendez encore pour partir; je veux vous consulter sur les travaux du siège*. — Barthelemi, allez vous poster en face des barrières; lancez vos flèches sur tout ce qui se présentera. — Qu'on allume un grand feu pour répondre aux signaux de nos amis. — Pierre, va-t'en montrer à ces braves gens comment on fait des fascines. Il faut en couper dans le bois pour combler le fossé. — Ne perdons pas de temps: que les femmes et les enfans apportent de la terre, des pierres, que chacun mette la main à l'œuvre. (Bas au Loup-garou.) Toi, vas au couvent avec tes loups; tu connais mes intentions.

LE LOUP-GAROU.

Oui, oui. Tonsuré ou non, peu m'importe. (Il sort.)

SIWARD.

Voici une douzaine de gendarmes morts, cela est très-bon pour combler un fossé.

THOMAS.

Allons, faisons-les sauter.

SIWARD.

Prenez-moi des portes et des tables, et faites-vous-en des pavois contre les flèches; et voulez-vous que je vous enseigne un bon tour à jouer à Gilbert? Prenez du chanvre, trempez-le dans de la* poix, entortillez-en la pointe de vos flèches, et lancez-moi cela tout allumé sur l'écurie du château; il y a force fourrage, cela fera un beau feu.

F. JEAN.

Il a raison. Vite! vite en besogne!

UN PAYSAN, présentant une tête à F. Jean.

Voici la tête de messire Philippe de Batefol.

F. JEAN.

Bien, plante-la sur un pieu en face du château.

SIWARD.

Philippe de Batefol! Par l'épée de Roland, j'en suis bien aise. Ce scélérat a fait pendre un de mes archers.

UN PAYSAN, à F. Jean, en lui présentant une tête de femme.

Voyez cette tête, mon révérend, c'est celle de la dame de Bernilly. Les beaux cheveux! en voulez-vous pour faire un chasse-mouche?

F. JEAN.

Fi! cela est dégoûtant. Cette chevelure est toute ensanglantée.

SIWARD.

C'est dommage, elle n'était pas encore trop laide.

Bah! il en restera toujours assez pour les honnêtes gens.

F. JEAN.

Allons au bord du fossé; capitaine, faisons notre ronde, et donnez-moi votre avis. (Ils sortent.)

SCÈNE XVIII

Une cour intérieure du couvent de Saint-Leufroy.
La porte est fermée avec soin.
On voit un tas d'armes de toute espèce[52].

L'ABBÉ HONORÉ, à genoux devant la châsse de saint Leufroy; F. IGNACE, F. GODERAN, MOINES, TROUPE DE VILAINS, vassaux de l'abbaye.

F. IGNACE, aux vilains.

Allons, mes enfans, du courage! défendez ceux qui vous donnent du pain. Aidez-nous à repousser les scélérats qui se sont révoltés contre leurs seigneurs.

F. GODERAN, aux vilains.

Çà, prenez des armes; en voici de toute espèce, et servez-vous-en en braves.

F. IGNACE.

Oui, ils se conduiront en gens de cœur, j'en réponds. N'est-ce pas, mes enfans, que vous défendrez nos saintes reliques et cette sainte maison jusqu'à la dernière goutte de votre sang?

F. GODERAN, bas à F. Ignace.

Ils ne répondent pas.

F. IGNACE aux vilains.

Je vous demande, mes enfans, si vous voulez nous défendre? D'ailleurs notre ami, le sire d'Apremont, aura bientôt fait justice de tous les rebelles, et cette abbaye n'aura rien à craindre.

QUELQUES VILAINS.

Oui, nous vous défendrons.

D'AUTRES VILAINS, entr'eux, bas.

Gilbert d'Apremont est mort. — Ils l'ont tué.

F. IGNACE, bas à l'abbé.

Sire abbé, parlez-leur aussi. Exhortez-les à bien faire leur devoir. (L'abbé ne répond pas et paraît absorbé dans la contemplation des reliques.) Je vous dis, sire abbé, qu'il faut leur parler; qui sait jusqu'où peut aller cette révolte? Pensez donc que ces vilains vont se battre pour nous : il faut les encourager. (A part.) Il est sourd. — L'imbécille! Va, tu auras beau prier devant ce coffret que j'ai fait avec Jean, il ne te sauvera pas.

F. GODERAN.

Sulpice ne vient pas. Il était allé à la découverte! je crains quelque malheur.

F. IGNACE.

Il faudrait écrire au gouverneur de Beauvais, messire Enguerrand de Boussies, pour qu'il nous envoyât quelques gendarmes.

UN VILAIN, à un de ses camarades.

Jean, prête-moi ton couteau.

DEUXIÈME VILAIN.

Tiens. Qu'en veux-tu faire?

PREMIER VILAIN.

Couper la corde de cette arbalète. Cela fera que je ne pourrai pas m'en servir.

F. IGNACE.

Eh bien, mes enfans! êtes-vous tous armés à votre goût! Voici des piques encore. Prenez-les.

TROISIÈME VILAIN.

Cette pique est toute vermoulue.

F. IGNACE.

Prends-en une autre. Tiens celle-ci.

TROISIÈME VILAIN.

Celle-là a le fer tout tortu.

F. IGNACE.

Elle peut servir.

PREMIER VILAIN.

Mon arbalète n'a pas de corde.

F. IGNACE.

Va chercher une corde, et dépêche.

DEUXIÈME VILAIN.

La mienne n'a pas de corde non plus.

QUATRIÈME VILAIN.

Je m'en vais en chercher une neuve.

PLUSIEURS VILAINS.

Et moi aussi. (Ils s'avancent vers la porte.)

F. IGNACE, se mettant devant eux.

Doucement, mes maîtres, où voulez-vous aller?

LES VILAINS.

A nos maisons prendre de meilleures armes.

F. IGNACE.

Non, restez, mes enfans; celles que vous avez sont bonnes, et d'ailleurs vous n'en aurez pas besoin avec l'aide de Dieu et de monsieur saint Leufroy.

(On frappe violemment à la porte.)

L'ABBÉ, se levant avec effroi.

Ah, mon Dieu! Saint Leufroy! *adjuva nos!*

F. IGNACE.

Qui est là?

VOIX DEHORS.

Ouvrez, je suis Sulpice.

F. IGNACE.

Ouvrez vite. (A F. Sulpice qui entre tout effaré.) Eh bien? qu'y a-t-il?

F. SULPICE.

Ah, mes amis!...

F. IGNACE.

Parlez bas!

F. SULPICE, aux vilains.

Tout va bien! tout va bien! mes amis. Le sire d'Apremont les a défaits.

LES VILAINS.

Vivent saint Leufroy et nos nobles seigneurs!

(F. Sulpice s'approche de l'abbé, tous les moines l'entourent. Les vilains restent dans le fond.)

F. SULPICE.

Tout est perdu. Les paysans sont révoltés. Messire d'Apremont est tué, m'a-t-on dit. Tout le Beauvoisis est en armes contre la noblesse.

F. GODERAN.

Alors, ils ne nous en veulent pas à nous autres.

F. IGNACE.

Dieu le veuille!

F. SULPICE.

Mais ce qui est plus horrible, ce qui est à peine croyable, c'est que le frère Jean, le trésorier de cette abbaye, est, dit-on, à la tête des rebelles.

F. IGNACE et F. GODERAN.

Le frère Jean!

L'ABBÉ.

L'impie! l'antéchrist! O mon Dieu! lui livreras-tu tes brebis?

F. SULPICE, à F. Ignace.

Le voilà, votre protégé, Ignace! Qu'en dites-vous?

F. IGNACE.

Je suis confondu!

F. GODERAN.

Et moi de même. Je ne le croyais pas capable d'un si grand crime.

L'ABBÉ.

Eh bien, mes chers frères*! ce que nous avons à faire, c'est de prendre au plus vite la châsse de monsieur saint Leufroy, avec ce que nous pourrons emporter d'argent comptant, et de nous sauver à Beauvais, sans regarder derrière nous, autrement ce Philistin va venir et nous égorgera tous.

F. GODERAN.

Oh! le danger n'est pas si pressant, Dieu merci.

F. SULPICE.

J'ai envoyé tout aussitôt un valet à messire Enguerrand. Ainsi nous serons promptement secourus.

F. IGNACE.

Nos murailles sont hautes.

L'ABBÉ.

Ah, mes frères! vous ne connaissez pas ce fils de Satan! Cet impie, par la puissance de sa magie, renverserait nos murailles plus facilement qu'un chandelier de bois. Sauvons-nous! sauvons-nous!

F. IGNACE.

Parlez plus bas, sire abbé, les vilains peuvent nous entendre.

L'ABBÉ, prenant un des bâtons qui servent à porter la châsse.

Allons, vite! qui m'aide à emporter* ces précieuses reliques? (On entend des cris confus.)

F. IGNACE.

Écoutez!

L'ABBÉ.

Consummatum est! L'impie est venu.

(Il se jette à genoux.)

F. SULPICE.

On frappe! Jésus Maria! (On frappe à grands coups.)

L'ABBÉ, d'une voix affaiblie.

Vade retro, Satanas!

F. IGNACE.

Qui frappe si rudement à la porte de cette sainte abbaye?

LE LOUP-GAROU, en dehors.

Ouvrez, au nom du Diable! ouvrez, ou j'enfonce la porte!

L'ABBÉ.

Mon Dieu! donnez-moi le courage de mourir martyr!

F. IGNACE.

Si vous ne vous retirez sur-le-champ, nous allons vous accabler de pierres et de flèches.

LE LOUP-GAROU, en dehors.

Nous ne craignons pas plus vos flèches que vos excommunications! ouvrez la porte, ou je vais l'enfoncer!

F. IGNACE, aux vilains.

Allons, mes amis, tirez par les meurtrières sur ces brigands.

LE LOUP-GAROU.

Vassaux de ce couvent, nous venons vous délivrer

du servage; aidez-nous, nous sommes vos frères! Je suis Chrétien Franque, je viens vous délivrer.

L'ABBÉ.

Le Loup-garou! Jésus Maria!

TOUS.

Le Loup-garou!

PREMIER VILAIN.

Jamais je n'oserai tirer sur le Loup-garou.

(La plupart des vilains s'éloignent de la porte.)

LE LOUP-GAROU.

Ah! vous allez voir ce que peut la masse du Loup-garou. (Il frappe la porte à coups redoublés.) Apportez-moi cette grande poutre. — Ici François, ici Petit-Jean. — Attention! frappez en mesure. Une, deux, trois. (La porte est frappée violemment et semble près de se briser.) — Voilà qui va bien! encore un bon horion! Une, deux, trois. (Une planche de la porte est enfoncée.)

F. IGNACE, prenant une pique.

Il faut être brave aujourd'hui, autrement c'est fait de nous. (A l'abbé et aux autres moines.) Allons, faites comme moi, au lieu de prier et de vous signer comme des femmes. (Aux vilains.) A moi, mes amis!

(La porte est enfoncée, le Loup-garou entre suivi de sa troupe; tous les moines et les vilains reculent à sa vue. Il arrache la pique des mains de frère Ignace, et le jette par terre en le frappant du bois.)

LE LOUP-GAROU.

Laisse cette arme à des hommes, vieille tête pelée! Franchise aux vilains! Plus de servage! Allons, vilains, répétez ce cri : Franchise!

VILAINS.

Franchise! Plus de servage!

LE LOUP-GAROU.

Plus de servage! plus de corvées! plus de seigneurs! Tout ce qu'ils ont est à nous!

VILAINS.

Franchise! tout ce qu'ils ont est à nous!

LE LOUP-GAROU.

Or çà, avant de piller, procédons avec ordre. — Où est un certain Honoré, qui se prétend abbé de ce couvent.

L'ABBÉ, à part.

Mon Dieu! ce n'est pas que j'aie peur de mourir, mais c'est que j'ai peur de ne pas mourir saintement.

LE LOUP-GAROU.

Eh bien! personne ne répond? A ce costume, je reconnais ce frère Honoré. (Il le saisit par la barbe*.) Belle figure d'abbé, par ma foi! (Les vilains rient.)

L'ABBÉ.

Oh, mon Dieu! fais du moins que mon martyre soit court!

F. SULPICE, au Loup-garou.

Ayez pitié des ministres du Seigneur.

LE LOUP-GAROU.

Tais-toi. (A l'abbé.) Dis-moi, qui t'a donné l'audace de te faire abbé de cette abbaye au préjudice du digne et révérend père Jean?

L'ABBÉ, balbutiant,

Je... je... je...

LE LOUP-GAROU.

Parle clairement, ou par saint George! je t'étrangle.

L'ABBÉ, montrant les moines.

J'ai été élu par ceux-ci.

LE LOUP-GAROU.

Les autres auront à répondre tout à l'heure pour cette élection. Mais, dis-moi, misérable moine, ne savais-tu pas que le père Jean valait dix fois mieux que toi? Réponds.

L'ABBÉ.

Tuez-moi tout de suite.

LE LOUP-GAROU, levant sa masse.

Tu vas être satisfait.

LES MOINES.

Grâce! grâce! seigneur capitaine!

LE LOUP-GAROU.

Avant que je te tue, dis-moi, tonsuré, où est le trésor de ton couvent?

L'ABBÉ.

C'est... le bien des pauvres... Mais... prenez-le... frère Goderan vous y conduira.

LE LOUP-GAROU.

Combien êtes-vous de moines dans cette abbaye?

L'ABBÉ.

Je... crois... que... de quatre-vingt-deux... à... quatre-vingt-trois.

LE LOUP-GAROU.

Oui, quatre-vingt-deux et demi? Imbécille, qui ne sait pas le compte de son troupeau.

L'ABBÉ.

Quatre-vingt-deux...

LE LOUP-GAROU.

Mes révérends pères, vous pouvez écrire à vos amis qu'ils m'envoient cent francs de rançon pour chacun de vous, et cela avant un mois. En attendant, vous serez dans votre colombier en prison. Si l'on tarde davantage, je vous coupe une oreille à chacun; quinze jours de plus, l'autre oreille; quinze jours de plus, la tête. Arrangez-vous*.

PLUSIEURS MOINES.

Notre famille est pauvre, et jamais...

LE LOUP-GAROU.

Silence! qu'on emmène* ces braillards! (A un brigand.) Wilfrid, va t'assurer du magot. — Petit-Jean, enferme-moi ce tas de robes noires. — Attends. — Qui de vous se nomme Ignace? Répondez. Qui de vous se nomme Ignace?

F. IGNACE.

Me voici, que me voulez-vous?

LE LOUP-GAROU.

Vous pouvez vous en aller partout où vous voudrez sans rançon. Remerciez-en le père Jean et le capitaine Franque, surnommé le Loup-garou. Emportez ce qui vous appartient, et grand bien vous fasse!

F. IGNACE.

Je vous remercie; mais donnez-moi une escorte pour me conduire à Beauvais, autrement...

(On emmène les moines.)

LE LOUP-GAROU.

Bien! bien! nous verrons! (A l'abbé.) Quant à toi, qui es de cette détestable race d'Apremont, tu n'as pas de rançon* à espérer; je veux te brûler vif devant le château de ton cousin.

L'ABBÉ, à genoux.

Ah! sainte Vierge! saint Leufroy! quel supplice me destinez-vous!

LE LOUP-GAROU.

Ce gros coffre doré, c'est, je suppose, la châsse de saint Leufroy. Qu'on l'emporte au camp, elle nous portera bonheur. (Il la pousse du pied.)

L'ABBÉ, se relevant avec fureur.

Impie! tu outrages les saintes reliques, je te punirai de mes faibles mains.

(Il s'élance sur le Loup-garou, comme pour le prendre à la gorge : celui-ci le renverse facilement. L'abbé tombe sur la châsse, qu'il embrasse.)

LE LOUP-GAROU.

Voyez-vous ce mouton qui se met en colère!

L'ABBÉ.

Je ne crains plus la mort maintenant; je veux mourir martyr! Tant que je vivrai, tu ne profaneras pas ces reliques!

LE LOUP-GAROU.

Lâche ce coffre, ou je te fends la tête.

L'ABBÉ.

Scélérat! je t'excommunie toi et le frère Jean!

LE LOUP-GAROU.

Voilà le paiement de ton excommunication!

(Il lui casse la tête.)

L'ABBÉ.

Jésus! (Il meurt.) (Les vilains murmurent.)

QUELQUES VILAINS.

Tuer un moine* sur la châsse de saint Leufroy! Sacrilège!

LE LOUP-GAROU.

Que disent ces vils esclaves? Qui parle de sacrilège? Qui de vous a quelque chose à me dire? qu'il se présente, qu'il paraisse, je lui répondrai... (Silence. — A ses brigands.) Enlevez ce cadavre, et jetez-le dans quelque trou. — Vous, emportez cette châsse.

(Les brigands hésitent à obéir.)

UN BRIGAND.

Mais, capitaine... c'est que...

LE LOUP-GAROU.

Comment, poltron, tu crains que saint Leufroy, tout mort qu'il est, ne te fasse du mal. Imbécille, regarde-moi. (Il soulève le coffre.) Prends, maintenant; tu vois qu'on n'en meurt pas. (Les brigands emportent la châsse.) Allons, mes amis, la journée est à nous, faisons ripaille. La cave des moines est bonne, allons la visiter.

QUELQUES VILAINS.

Oui, allons faire bombance; allons boire le vin des moines.

UN VILAIN.

Tout cela porte malheur. J'aime bien mieux aller piller chez messire d'Apremont.

MORAND, entrant.

Chrétien Franque! Chrétien Franque!

LE LOUP-GAROU.

Que me veux-tu?

MORAND.

Le père Jean m'envoie pour te recommander de ne pas faire tomber un seul cheveu de la tête de l'abbé.

LE LOUP-GAROU.

Par les cornes de Mahom! tu viens un peu tard; cependant je ne lui ai pas arraché un seul cheveu*, regarde plutôt. (Il montre le cadavre.)

MORAND.

Ah! sainte Vierge, qu'as-tu fait?

LE LOUP-GAROU.

N'était-il pas de cette race de vipères. Crois-tu que, pour un moine de plus ou de moins*, le monde en ira plus mal? Allons boire un coup dans le réfectoire.

(Il entre dans le couvent avec Morand; les brigands et une partie des vilains le suivent, les autres se dispersent : deux restent devant le cadavre de l'abbé.)

PREMIER VILAIN.

Dire pourtant que je l'ai entendu chanter la messe, et cela pas plus tard qu'hier!

DEUXIÈME VILAIN.

Il l'a tué tout raide. Il a eu tort.

PREMIER VILAIN.

Je croyais d'abord que la châsse aurait fait un miracle; mais quand j'ai vu qu'il ne s'en faisait pas, cela m'a donné une mauvaise idée de l'abbé.

DEUXIÈME VILAIN.

Nous devrions l'enterrer.

PREMIER VILAIN.

Il a au cou une belle chaîne, ma foi, il ne faut pas l'enterrer*. (Il prend la chaîne.)

DEUXIÈME VILAIN.

Est-ce que tu prends cette chaîne?

PREMIER VILAIN.

Pourquoi pas?

DEUXIÈME VILAIN.

Ha! et pourquoi donc ne lui prendrais-je pas cette bourse que voilà, dont les cordons passent hors de sa ceinture?

PREMIER VILAIN.

Ses habits sont encore bons. Il ne faut pas les perdre.

DEUXIÈME VILAIN.

Non, il faut les lui ôter, et puis nous les partagerons.

PREMIER VILAIN.

Il a une robe qui est de fine bure, cela fera un bel habit des dimanches à ma femme.

DEUXIÈME VILAIN.

Nous tirerons au sort à qui l'aura.

(Ils dépouillent le cadavre.)

PREMIER VILAIN.

Bah! qu'avons-nous besoin de l'enterrer? d'autres en prendront soin.

DEUXIÈME VILAIN.

Au fait, il faut mettre en sûreté ce que nous avons, car on pourrait bien nous le voler. Les gens qui sont ici n'ont pas l'air de très-honnêtes gens.

PREMIER VILAIN.

Bien dit. Allons cacher notre butin. (Ils sortent.)

SCÈNE XIX

Une colline à quelques lieues de Beauvais.

ENGUERRAND DE BOUSSIES, FLORIMONT DE COURSY, CHEVALIERS, ÉCUYERS, HOMMES D'ARMES.

ENGUERRAND à sa suite.

Qu'on plante ma bannière sur cette touffe de genets et qu'on sonne la trompette.

FLORIMONT à son écuyer.

Richemond, plantez ici ma bannière. (A Enguerrand.) Messire Enguerrand fait sonner à l'étendard comme s'il était notre capitaine.

ENGUERRAND.

Par la mort Dieu! messire Florimont, ne suis-je pas gouverneur de la province?

FLORIMONT.

D'accord; mais les seigneurs qui se sont réunis pour secourir notre ami Gilbert d'Apremont n'ont point encore décidé que vous seriez notre chef dans cette chevauchée.

ENGUERRAND.

C'est-à-dire que vous prétendez à cet honneur?

FLORIMONT.

Peut-être.

ENGUERRAND.

Par le chef de saint Jean! je serais curieux de voir comment s'y prendrait pour commander à tant de bons chevaliers, un enfant que j'aurais pu prendre pour page il y a quelques mois.

FLORIMONT.

Les barons qui s'avancent vers nous penseront peut-être qu'un chevalier banneret, qui vient avec treize pennons, est plus digne de commander qu'un vieux chevalier grisonnant, qu'hier au soir j'ai vu tourner bride et faire retraite au galop devant quelques vilains armés de bâtons. — Dites-moi, messire Enguerrand, n'avez-vous point faussé vos éperons hier soir, car vous piquiez sans ménagement?

ENGUERRAND.

Vous m'insultez! et je vous prouverai la lance au poing que je suis un plus raide chevalier que vous.

FLORIMONT.

Quand vous voudrez. Prenez un champ, et je vous délivrerai[53].

ENGUERRAND.

Ici même et demain : trois coups de lance, trois coups d'épée et trois coups de hache ; voici mon gant.

FLORIMONT.

Voici le mien.

(Des écuyers ramassent les gantelets. Entrent le sénéchal du Vexin, Olivier Laudon, Perceval de la Loge, Gautier de Sainte-Croix, chevaliers, etc.)

LE SÉNÉCHAL.

Qu'y a-t-il, messeigneurs, vous semblez émus?

ENGUERRAND.

Émus!... Pas le moindrement! Sénéchal*.

FLORIMONT.

Ne perdons point de tems ; nommons un capitaine, et choisissons un cri pour la bataille.

OLIVIER.

Quelle est la bannière la mieux accompagnée?

ENGUERRAND.

Messeigneurs, le roi m'a donné le gouvernement du Beauvoisis...

FLORIMONT.

Eh! de par le diable! gouvernez votre ville. Ce

n'est pas un gouverneur, c'est un capitaine qu'il nous faut.

ENGUERRAND.

Insolent! vous devez obéir aux ordres du roi!

FLORIMONT.

J'ai treize pennons sous ma bannière, et je vous obéirai quand le roi vous aura donné commission pour combattre les révoltés.

LE SÉNÉCHAL.

Au nom de Dieu, chevaliers, ne vous querellez pas au moment d'une bataille. Vous êtes tous deux dignes de commander; mais l'union surtout nous est nécessaire, croyez-en un vieux soldat.

OLIVIER.

Sénéchal, vous aussi vous avez commission de mon redouté seigneur le duc de Normandie, soyez notre chef.

PERCEVAL.

Oui, qu'il soit notre chef.

LE SÉNÉCHAL.

Messeigneurs, vous faites trop d'honneur à mes cheveux blancs. Je n'ai que quelques soldats sous ma bannière. Choisissez plutôt entre ces deux braves chevaliers.

GAUTIER.

Sénéchal, vous avez commandé une armée royale, il faut que vous soyez notre chef aujourd'hui.

PERCEVAL.

Oui, que le sénéchal nous commande.

OLIVIER.

Que ceux qui veulent le sénéchal pour capitaine lèvent la main droite.

(Tous lèvent la main, excepté le sénéchal, Enguerrand et Florimont.)

ENGUERRAND.

Au moins, ce n'est pas cet insolent damoiseau.

FLORIMONT.

Au moins, celui-là n'est pas un lâche.

OLIVIER.

Le seigneur Sénéchal est notre capitaine! Que les bannières et les pennons saluent sa bannière.

GAUTIER.

Maintenant allons vite en besogne; quel sera notre cri?

OLIVIER.

Il convient que l'on adopte le cri du général.

PERCEVAL.

Ainsi l'on criera : Beaudoin au sénéchal.

FLORIMONT, bas à un jeune chevalier.

Baudet le sénéchal!

ENGUERRAND.

Messeigneurs, la plus grande partie de nos hommes d'armes ne connaissent pas ce cri. Il faudrait en prendre un autre avec lequel ils aient déjà combattu.

LE SÉNÉCHAL.

Vous avez raison. Chevaliers, je vous propose de crier : *Notre-Dame de Boussies !*

FLORIMONT.

J'ai treize pennons sous ma bannière, et il me semble que j'ai plus de droit qu'un autre à donner mon cri : *De Coursy au Lion rouge !*

GAUTIER.

Oui, cela est raisonnable. Il a treize pennons.

PERCEVAL.

Eh ! qu'importent ses treize pennons ? Ce jeune homme peut bien attendre pour donner son cri que la barbe lui soit poussée au menton.

ENGUERRAND.

Notre-Dame de Boussies a souvent effrayé les Anglais.

FLORIMONT.

Oui, mais ce cri n'a pas à ce qu'il paraît le pouvoir d'effrayer les Jaques*.

LE SÉNÉCHAL.

Finissons ce débat, messeigneurs. Que chacun garde le cri de sa bannière, mais, pour l'honneur de la France, je propose de crier avant : Montjoie Saint-Denis !

TOUS.

Montjoie Saint-Denis !

LE SÉNÉCHAL.

Disposons promptement notre attaque. Messire Olivier de Laudon et messire Perceval de la Loge ont guidé les coureurs, et vont d'abord nous rendre compte de ce qu'ils ont vu.

OLIVIER.

Ce sera bientôt fait. Vous voyez d'ici l'ordonnance de ces misérables. A leur droite est un ruisseau encaissé. Leur gauche est couverte par leurs charriots. Ils sont rangés sur deux lignes, leurs archers en tête.

FLORIMONT.

Ces rustres singent vraiment les hommes d'armes.

LE SÉNÉCHAL.

La position que ces vilains ont prise est forte et de difficile abord. Ils ont avec eux quelque renard Anglais qui les aura rangés de la sorte.

FLORIMONT.

Eh bien! il y aura quelque gloire à gagner. Je craignais seulement qu'ils ne voulussent pas nous attendre.

LE SÉNÉCHAL.

Messire de Coursy, avez-vous vu beaucoup de batailles?

FLORIMONT.

Messire sénéchal, dites-vous cela pour vous railler de ma jeunesse?...

LE SÉNÉCHAL.

Je ne raille point, jeune homme. Aujourd'hui vous verrez une bataille et non un tournoi à lances mornées. Je connais les gens de ce pays et leurs longues flèches et leurs lourds épieux. Croyez-moi, la journée sera rude.

FLORIMONT.

Quoi! Jacques-bon-homme se battre! Allons donc! passe encore pour les compagnons d'aventure qui n'ont point rougi de se joindre à des paysans.

LE SÉNÉCHAL.

Messire Florimont, puissiez-vous ne point faire aujourd'hui une triste expérience du courage de vos compatriotes!

(Entre le Loup-garou gardé par des soldats.)

UN SOLDAT.

Messeigneurs, voici un prisonnier que nous vous amenons. Ce coquin si robuste est venu nous braver en s'avançant tout près de nous; mais il s'est rendu ensuite sans combat, comme un lâche qu'il est.

LE SÉNÉCHAL.

Avance, vilain, et dis la vérité, si tu tiens à la vie. Combien y a-t-il d'hommes là-bas?

LE LOUP-GAROU.

Hélas, monseigneur!... que voulez-vous que je vous dise?

LE SOLDAT, le menaçant.

Veux-tu répondre mieux que cela, voleur!

LE SÉNÉCHAL.

Ne le maltraitez pas. Et toi, vilain, écoute; si tu réponds juste à mes questions, je te donnerai la vie, et un manteau de laine par-dessus le marché.

LE LOUP-GAROU.

Monseigneur, nous sommes bien trois mille... nous sommes bien quatre mille. Voilà tout, aussi vrai que nous sommes tous ici des honnêtes gens.

LE SÉNÉCHAL.

Tu veux me tromper, coquin. Hier soir tes camarades étaient au moins huit mille.

FLORIMONT.

Sénéchal, vous êtes vieux, et vos yeux ne peuvent plus compter des hommes d'armes. Il n'y a pas là* plus de quatre mille hommes.

LE SÉNÉCHAL.

Mes yeux me montrent ici quatre mille hommes; mais mon expérience me dit que ces marécages et ces creux en cachent encore autant.

LE LOUP-GAROU.

Monseigneur, vous nous avez fait tant de peur que la moitié de nos hommes a déserté.

FLORIMONT.

Je le disais bien, ils vont nous échapper. Sus, chargeons!

LE SÉNÉCHAL au Loup-garou.

Tu répètes bien la leçon que tu as apprise de ton

capitaine; il me prend envie de te faire couper les oreilles.

LE LOUP-GAROU.

Ah, monseigneur! ce serait dommage.

LE SÉNÉCHAL.

Où sont les aventuriers?

LE LOUP-GAROU.

Hélas! la moitié aussi s'en est allée, et nous ne comptons pas trop sur le reste. Mais voici les Anglais du capitaine Siward qui n'a pu nous quitter, car il a la cuisse cassée; et là-bas, ces trente ou quarante chevaux, ce sont les Navarrois. Ah! si nous en avions seulement deux cents!

LE SÉNÉCHAL.

Tu mens à chaque mot. Ces armures si luisantes, que je vois au centre, m'annoncent une troupe nombreuse d'aventuriers.

LE LOUP-GAROU.

Faites excuse, monseigneur, c'est la troupe du Loup-garou avec la moitié des hommes d'Apremont. L'autre moitié, comme vous le savez, et les gens de Genêts, sont restés au siège d'Apremont avec le capitaine* Pierre et Thomas.

LE SÉNÉCHAL.

Où donc ces vilains ont-ils pris des armets si luisans, et d'où vient qu'ils plantent des pieux devant eux, ainsi que font les Anglais.

LE LOUP-GAROU.

Monseigneur, quant aux armets, c'est qu'ils les écurent avec du sable; voilà pourquoi ils sont si luisans. Quant aux pieux, on dit que c'est pour vous empêcher de passer; mais je crains bien que cela ne serve de rien contre vos bons chevaux.

FLORIMONT.

Eh! que voulez-vous apprendre de cet imbécille? Sénéchal, nous perdons ici notre tems. Donnez le signal.

LE SÉNÉCHAL.

Je suis votre chef, et n'ai point d'ordre à recevoir de vous. (Au Loup-garou.) Si tu as menti, tu sais que la corde t'attend? N'as-tu rien à dire encore, penses-y bien.

LE LOUP-GAROU.

Monseigneur, j'ai dit la vérité.

LE SÉNÉCHAL.

Qu'on l'emmène.

LE LOUP-GAROU.

Et le manteau de laine?

LE SÉNÉCHAL.

Le manteau ou la corde, après la bataille.

LE LOUP-GAROU.

De quelle couleur le manteau? (On l'emmène.)

LE SÉNÉCHAL.

Qu'en dites-vous, chevaliers?

FLORIMONT.

Attaquons sur-le-champ, c'est mon avis.

PERCEVAL.

Et le mien.

FLORIMONT.

Déployons nos bannières, couchons le bois[54], et en avant au galop.

TOUS, excepté le sénéchal.

En avant.

LE SÉNÉCHAL.

Braves chevaliers, souffrez que ma vieille expérience guide votre valeur. Le front de notre ennemi est garni de bons archers qui vont abattre la moitié de vos chevaux avant que vous les ayez approchés d'une longueur de lance. D'ailleurs il a plu beaucoup hier, la terre est toute détrempée et nos chevaux entreront jusqu'aux sangles dans la boue. Il me semble donc qu'il vaut mieux envoyer devant nos arbalètriers. Leurs arbalètes portent plus loin que les arcs, et ils ouvriront facilement les rangs de ces vilains mal armés. Nous autres, mettant pied à terre et serrés en gros bataillon, nos lances retaillées à cinq pieds, nous soutiendrons notre avant-garde, et, Dieu aidant, nous donnerons le coup de grâce aux rebelles.

FLORIMONT.

Nous, mettre pied à terre, et combattre avec les arbalètriers!

OLIVIER.

Mettre pied à terre devant des vilains, comme si nous avions affaire à des gendarmes anglais ou flamands !

PERCEVAL.

Des chevaliers français ne peuvent* combattre à cheval comme faisaient leurs ayeux.

GAUTIER.

Des chevaliers français doivent* combattre, confondus avec des arbalètriers[55] ?

LE SÉNÉCHAL.

Messeigneurs, souvenez-vous de Poitiers !... Chez les Anglais, le poste d'honneur est avec les archers !

FLORIMONT.

Eh ! laissons les Anglais avec leurs usages*. Des gendarmes français n'ont besoin d'apprendre à se battre de personne.

LE SÉNÉCHAL.

De quel usage seront nos chevaux dans cette espèce de marécage où l'ennemi s'est retranché ? Jamais nous ne pourrons les charger en ligne.

FLORIMONT.

Sénéchal, laissez-moi avec mes seuls gendarmes enfoncer ce tas de brigands. Vous viendrez après* nous, et vous n'aurez que la peine d'assommer ceux que nous allons jeter par terre.

LE SÉNÉCHAL.

Jeune homme, croyez-en une barbe grise, qui a vu plus de batailles rangées que vous n'avez rompu de lances.

FLORIMONT.

J'en crois mon cheval et mes éperons. Je fais vœu aux dames, aux preux et au héron, dont je porte les plumes[56], de planter ma bannière au milieu du camp des rebelles.

PERCEVAL.

Nous vous suivrons.

GAUTIER.

Mon cheval me porterait tout armé au delà d'une rivière.

ENGUERRAND.

Quant à moi j'en crois messire Beaudoin. Le terrain n'est pas bon pour joûter à cheval.

OLIVIER.

Mon cheval m'a coûté quatre cents francs. Toute réflexion faite, je ne veux pas le faire estropier d'un coup de flèche.

LE SÉNÉCHAL.

Vous venez de me nommer votre chef, et j'ai le droit d'exiger de vous de l'obéissance. Que les arbalètriers commencent l'attaque, et que les gendarmes les suivent à pied.

FLORIMONT.

J'ai treize pennons sous ma bannière, et je combattrai à cheval.

GAUTIER.

Voyez-vous ces vilains, ils sont tellement orgueilleux de notre hésitation que leurs archers se détachent en avant pour nous attaquer.

FLORIMONT.

Compagnons, souffrirons-nous que les vilains tirent la première flèche? Déployez ma bannière, je vais écraser ces misérables.

LE SÉNÉCHAL.

Je suis seul chef ici, et personne ne doit attaquer sans mon ordre. A pied, messieurs. (A un officier.) Vous, dites aux arbalètriers de marcher en avant.

L'OFFICIER.

Monseigneur, les arbalètriers ont fait quatre lieues dans la boue, ils demandent une heure pour se reposer.

FLORIMONT.

Eh quoi! cette lâche canaille fera-t-elle la loi à des chevaliers français? Par saint George! chargeons l'ennemi sur le ventre de ces ribauds[57]. A cheval! Debout, mes pennons! de Coursy au lion rouge!

LE SÉNÉCHAL.

Arrêtez, ou vous allez tout perdre! arrêtez, je vous l'ordonne.

FLORIMONT, montant à cheval.

Je ne reçois d'ordre que de ma maîtresse et du roi. (A ses hommes d'armes.) Couchez le bois. De Coursy au lion rouge! et la belle Matheline!

(Ses trompettes sonnent, il sort avec sa suite.)

GAUTIER.

Par saint Denis et saint George! je suivrai ce brave chevalier! Sainte-Croix à la rescousse!

(Il sort avec sa suite.)

PERCEVAL.

A moi, ma bannière. *Délogez à la Loge*[58]!

(Il sort suivi d'un grand nombre de chevaliers que le sénéchal essaie en vain de retenir. Tumulte. Entre le Loup-garou à cheval.)

LE LOUP-GAROU.

Ils sont à nous! Je vais reprendre mon arc!

(Il sort au galop.)

UN HOMME D'ARMES, à pied, courant après lui.

Arrêtez! arrêtez ce scélérat*! Il a tué mon camarade, et il nous vole un cheval. (Il sort.)

LE SÉNÉCHAL aux chevaliers qui sont restés avec lui.

Les insensés! ils me quittent et vont se précipiter tête baissée dans ce marais d'où jamais ils ne sortiront. Vous, messeigneurs, vous voulez faire triompher la bannière royale; suivez-moi, au nom de saint George, et tâchons s'il se peut de réparer leur faute.

OLIVIER.

Entendez-vous ces cris? Par le sourcil de Notre Dame! dans leur course ils culbutent nos propres arbalètriers.

LE SÉNÉCHAL, se frappant la tête.

Oh! les insensés! les insensés!

ENGUERRAND.

Les voilà dans la boue maintenant, et les archers les tirent comme des oiseaux englués. Sainte Vierge! regardez donc ces troupes d'archers qui paraissent de toutes parts. Ils les avaient cachés. Voyez comme les chevaux du sire de Coursy tombent pêle-mêle sous leurs flèches. Ah! mon jeune chevalier, vous paîrez* cher votre orgueil. Sénéchal, à votre place je le laisserais là où* sa présomption vient de l'entraîner.

LE SÉNÉCHAL.

Fi donc, monseigneur! — Courons à son secours, chevaliers; il est téméraire, mais il a du courage. Ce serait une honte éternelle à nous, si nous l'abandonnions dans ce mauvais pas. Messire Enguerrand, ralliez, s'il se peut, nos arbalètriers. — Vous, messire Olivier, suivez-moi. Essayons de passer le marais avec nos gendarmes à pied. Montjoie Saint-Denis, à la rescousse! (Il sort avec sa suite.)

SCÈNE XX

Une petite colline près du champ de bataille.
On entend dans le lointain le bruit du combat.

F. JEAN, SIWARD, MORAND, SIMON.

F. JEAN.

Cours aux charriots, Morand; envoie-leur de nou-

velles flèches. Les trousses de nos archers commencent à s'épuiser.

MORAND.

Je vole. (Il sort.)

SIWARD.

La commission est de son goût. Il n'aime pas à voir battre les taureaux de trop près.

SIMON, regardant du côté de la bataille.

Grâce à Dieu et à saint Leufroy, ils sont pris dans ce marais comme des oiseaux dans la glu.

SIWARD à F. Jean.

Quand donc me permettrez-vous de me mêler de la besogne?

F. JEAN.

Maintenant, capitaine, une charge vigoureuse sur leur flanc. Évitez le marais avec soin. Voyez-vous ces saules? au delà le terrain est bon pour vos chevaux bardés.

SIWARD.

Vous allez voir ce que je sais faire.

F. JEAN.

Tournez à gauche de ce bouquet de peupliers; quand vous serez sur un terrain ferme, lancez-vous sur eux sans crainte, je vous soutiendrai avec mes piquiers.

SIWARD.

A moi, gendarmes! à Siward! à Siward! (Il sort.)

SIMON.

Et nous que faisons-nous?

F. JEAN.

Va dire à Renaud qu'il ne se laisse pas entraîner trop avant à la poursuite de l'aile gauche. — Ensuite tu viendras me joindre, je vais faire avancer les piquiers. Nous allons donner le coup de grâce à la bataille du Sénéchal.

SCÈNE XXI

Une autre partie du champ de bataille.

LE SÉNÉCHAL, OLIVIER, HOMMES D'ARMES,

Tous à pied. La bannière du sénéchal est plantée en terre.

LE SÉNÉCHAL.

Compagnons, vous avez juré de défendre cette bannière; souvenez-vous de vos sermens.

OLIVIER.

Nos chevaux sont pris. Qu'allons-nous devenir?

LE SÉNÉCHAL.

Il faut vaincre ou mourir. Beaudoin au Sénéchal! Ah! si nous avions ici seulement une centaine de bons arbalètriers gènois, ils tiendraient l'ennemi à distance!

(Entre Florimont à cheval, l'épée à la main, avec sa bannière déchirée, et quelques soldats.)

LE SÉNÉCHAL à Florimont.

A moi, Florimont! nous tenons encore. — Eh

bien! jeune homme, en croirez-vous un vieux soldat?

FLORIMONT.

Ah, messire Sénéchal! c'est moi qui ai tout perdu! Plût au ciel que je fusse mort à la première décharge!

LE SÉNÉCHAL.

Ne nous décourageons pas. Unissons nos efforts, et peut-être parviendrons-nous à nous tirer d'affaire. — Qu'est devenu messire Gautier?

FLORIMONT.

Une flèche... Ah, Sénéchal! j'ai vu plus de cent gendarmes abattus par de vils archers avant d'avoir pu les toucher de la lance. Tous ces braves sont morts par ma faute!

LE SÉNÉCHAL.

J'espérais encore... si messire Gautier... n'importe... (A Florimont.) Vous qui êtes à cheval, voyez-vous messire Enguerrand?

FLORIMONT.

Depuis long-tems le lâche a pris la fuite.

LE SÉNÉCHAL.

La volonté de Dieu soit faite! Ne pensons plus qu'à vendre chèrement notre vie.

FLORIMONT.

Oui, mourir avec gloire est maintenant ma seule espérance. Mais vous, Sénéchal, conservez au roi et

à la France une vie précieuse. Prenez mon cheval, il m'a tiré du marécage et des ennemis ; il vous portera en sûreté jusqu'à Beauvais. (Il descend de cheval.)

LE SÉNÉCHAL, lui prenant la main.

Vaillant jeune homme, un vieillard comme moi ne peut plus être utile au roi; conservez-lui un brave chevalier qui manquait d'expérience, mais qui vient aujourd'hui d'acquérir une expérience de cinquante années.

FLORIMONT.

Je ne veux pas survivre à ma honte. Montez vite, sénéchal ; plus tard il ne sera plus tems.

LE SÉNÉCHAL.

Non, mon cher Florimont, vous avez assez d'années à vivre pour venger cette défaite... mais moi je ne trouverai peut-être pas une autre occasion de mourir sur un champ de bataille.

FLORIMONT.

Je resterai, de par Dieu! montez, mon père, et portez cette écharpe à Matheline de Harpedanne...

LE SÉNÉCHAL.

J'ai juré de défendre la bannière du roi; je resterai auprès d'elle tant que j'aurai un souffle de vie.

FLORIMONT.

Eh bien ! nous mourrons ensemble. (Il tue son cheval.)

LE SÉNÉCHAL.

Que faites-vous?

FLORIMONT.

Au moins il ne sera pas monté par un vil paysan. — Mon père, embrassez-moi, et pardonnez-moi ma folle présomption.

LE SÉNÉCHAL, l'embrassant.

Malheureux jeune homme! tu prives la France d'un preux chevalier!

FLORIMONT à ses hommes d'armes.

Roulez ma bannière, elle n'est pas digne de flotter auprès de celle du sénéchal. — Mes amis, voilà celle qu'il faut défendre. Montjoie Saint-Denis! Beaudoin au Sénéchal!

LE SÉNÉCHAL, faisant le signe de la croix.

Serrez-vous, ils approchent.

(Entrent Brown, Siward, le Loup-garou, aventuriers et paysans.)

BROWN.

Laissez-nous faire, beaux sires; n'allez pas vous faire embrocher sur* leurs lances. A moi, Loup-garou! Voici un beau but pour nos flèches. Voyons qui de nous deux saura le mieux percer une cuirasse de Milan.

LE LOUP-GAROU.

Voyons, brave Anglais. A ce heaume doré.

(Combat; la troupe du sénéchal est défaite après une longue résistance.)

LE SÉNÉCHAL, blessé à mort.

Mon Dieu! pardonnez-moi mes péchés!

FLORIMONT.

Hé quoi! personne n'ose s'approcher de moi. Je ne puis donc mourir. (Il est frappé de deux coups de flèche.) Ah! si du moins c'était la lance d'un chevalier!... Jésus!

(Il meurt.)

BROWN.

C'est ma flèche.

LE LOUP-GAROU.

Par le diable! c'est la mienne.

BROWN.

Quand j'ai tiré il est tombé.

LE LOUP-GAROU.

Je le visais à l'oreille, là où le heaume est moins épais.

BROWN.

Moi au cœur.

LE LOUP-GAROU.

Ma foi, il en a une dans l'oreille et une dans le cœur. Mes complimens, camarade.

BROWN.

Je te fais les miens.

OLIVIER à Siward.

A merci, chevalier, à merci!

SIWARD.

Êtes-vous noble? êtes-vous riche?

OLIVIER.

Oui, capitaine, je puis vous donner une bonne rançon.

SIWARD.

Défaites votre gantelet[59], vous êtes mon prisonnier.

LE LOUP-GAROU.

Un prisonnier! un gentilhomme prisonnier! Par notre-Dame! je ne le souffrirai pas. A mort de par saint Alipantin! (Il tue Olivier.)

SIWARD.

Comment! tu oses tuer mon prisonnier?

LE LOUP-GAROU.

Nous ne nous battons pas seulement pour gagner de l'argent, mais pour détruire la race des nobles. Entendez-vous, capitaine?

SIWARD.

Je ne sais qui me retient...

SIMON, entrant, à Siward.

Capitaine, le père Jean m'envoie vous chercher. L'ennemi se défend encore au milieu de ses chariots de bagage. On dit qu'il y a un beau butin à faire.

BROWN.

En avant! de par la moustache de Judas!

SIWARD.

En avant, camarades!

LE LOUP-GAROU.

A moi les loups ! (Tous sortent.)

SCÈNE XXII

Bivouac des insurgés sur le champ de bataille.

BROWN, LE LOUP-GAROU, assis à boire.

BROWN.

Je te l'ai dit, mon garçon : nous ne pouvons plus nous quereller maintenant. Nous avons bu dans le même hanap. Tu m'as donné ton arc, je t'ai donné le mien. Je ne l'aurais jamais donné à personne* autre, m'eût-on offert autant de nobles à la rose qu'il a lancé de flèches. Avec tout cela, mon brave Loup, je suis fâché contre toi. Non, tu as beau dire, tu ne devais pas tuer ce seigneur, quand le capitaine l'avait fiancé prisonnier.

LE LOUP-GAROU.

Le diable m'emporte, camarade, si je me laisserais dire la moitié de cela par un autre que toi. — Vous autres Anglais vous faites de la guerre un commerce.

BROWN.

Eh bien ! ventre de bœuf ! n'avons-nous pas raison?

LE LOUP-GAROU.

Oui. Moi aussi j'aime à gagner de l'argent avec mon arc et mon sabre. — Mais je déteste tellement

les nobles, que pour le plaisir d'en assommer un, je renoncerais, je crois, au profit de cette guerre.

BROWN.

Chacun son goût. Permis à toi de suivre le tien. Mais, tête bleue*! laisse les autres faire comme ils l'entendent. Le capitaine est d'une fureur de diable. Il dit que tu lui as fait perdre plus de trois mille francs.

LE LOUP-GAROU.

Que veux-tu que j'y fasse? Je me suis donné du plaisir pour plus de dix mille francs. Bah! ceux qui sont morts, sont morts. Vois-tu cette masse : j'ai fait au manche trente-trois coches. Sais-tu ce que cela veut dire?

BROWN.

Non.

LE LOUP-GAROU.

Cela veut dire que j'ai tué pour ma part trente-trois nobles ou varlets de nobles. Et j'ai juré de ne pas coucher dans un lit que je n'en sois arrivé au demi-cent. J'espère bien que mon vieil ennemi d'Apremont me fera faire une belle coche de plus.

BROWN.

Courage, mon luron, mais ne tue pas les prisonniers des autres. Promets-moi, cher enfant, que cela ne t'arrivera plus.

LE LOUP-GAROU.

A la bonne heure! je suis ton ami. C'est à toi que

je le promets, et non à ton capitaine dont je me soucie comme d'une flèche cassée.

BROWN.

Ah! voilà un brave homme! Tu es la perle des Français. Moi aussi je suis ton ami, le diable m'étrangle! Tiens, Loup-garou, nous pourrons bien un jour nous trouver sous deux bannières ennemies; mais, par saint Georges! si je bandais mon arc contre toi... Eh bien! je manquerais mon coup... La peste m'étouffe!

LE LOUP-GAROU.

Embrasse-moi, compère. Tiens, buvons un coup à notre amitié.

BROWN.

Je le veux. Et je boirai à toi une pinte entière.

LE LOUP-GAROU.

Donne-moi le hanap que je te fasse raison. Nous sommes comme saint Castor et saint Pollux, les deux meilleurs archers, et la meilleure paire d'amis.

BROWN.

Saint Castor et saint Pollux? de quel pays étaient-ils?

LE LOUP-GAROU.

L'un était Français, et l'autre Anglais.

BROWN.

A leur santé.

LE LOUP-GAROU.

Ensuite s'il reste du vin, nous boirons à la ligue des communes et au père Jean.

BROWN.

Ton père Jean ne me plaît pas trop.

LE LOUP-GAROU.

A cause?

BROWN.

Je n'aime pas à voir un frater en robe noire commander à des gens cuirassés.

LE LOUP-GAROU.

Aimerais-tu mieux un chevalier tout bardé de fer, et qui fait le brave parce qu'on ne pourrait le piquer même avec une aiguille?

BROWN.

Tu sais ce que je pense de ces statues de fer. Mais, ma foi! chacun son métier. Un frocard général ne me plaît pas. Le nôtre ne veut pas qu'on s'écarte pour piller. Il veut empêcher de violer, enfin de faire tout ce qui se fait dans une guerre réglée. Et puis il nous prêche de tems en tems des sermons, je ne les aime pas.

LE LOUP-GAROU.

Je le laisse dire, et j'en fais à ma tête.

BROWN.

Où compte-t-il nous mener? Veut-il retourner à sa bicoque d'Apremont?

LE LOUP-GAROU.

Je l'imagine. Le vieux baron tient encore.

BROWN.

Nous ferions bien mieux d'aller fourrager tout droit devant nous. Au moins nous aurions un pays tout neuf à courir.

LE LOUP-GAROU.

Voici le père Jean, il va nous dire ce que tu veux savoir.

F. JEAN, entrant.

Franque, il faut que tu te rendes au siège d'Apremont. Thomas me fait dire que Pierre ménage l'ennemi. Il faut en finir, et ne pas laisser un seigneur debout derrière notre armée.

LE LOUP-GAROU.

Ce coquin de Pierre! je m'en suis toujours méfié.

F. JEAN.

Nous autres nous allons marcher sur Beauvais. On me dit que nous y trouverons des amis qui n'attendent que notre présence, pour chasser la garnison et nous ouvrir leurs portes.

BROWN.

A Beauvais! Morbleu! beau père, vous avez là une bonne idée. Voilà une belle ville à mettre à sac!

LE LOUP-GAROU.

Et par les cornes du diable! je n'y serai pas!

F. JEAN.

Sois tranquille. L'armée te donnera ta part dans le butin. Mais cours au siége d'Apremont, et donne-moi promptement de tes nouvelles. Quand nous aurons pris Beauvais, je t'enverrai, s'il le faut, un millier de bras pour t'aider.

LE LOUP-GAROU.

Bientôt vous entendrez parler de moi. — Adieu, camarade. (Il serre la main de Brown, et sort.)

BROWN.

Adieu; bonne chance! (Ils sortent.)

SCÈNE XXIII

Beauvais. — La maison de ville.

COUPELAUD, MAILLY, LAGUYART, BOURRÉ, ÉCHEVINS ET BOURGEOIS.

COUPELAUD.

La nouvelle est-elle vraie?

MAILLY.

Rien de plus sûr, voisin.

LAGUYART.

Messire Enguerrand de Boussies a traversé la ville avec le reste de ses gendarmes, tous harassés de fatigue, quelques-uns blessés. Il ne nous laisse qu'une centaine d'arbalètriers.

BOURRÉ.

Il est certain que les affaires vont mal pour la noblesse, car messire Enguerrand, lui qui est toujours si hautain et si fier, il avait ce matin la gueule morte, comme dit l'autre. Je l'ai rencontré dans la rue. Du plus loin qu'il me voit, il touche son bonnet et vient à moi. — « Ah ! mon cher Bourré, comment vous en « va? — Bien, monseigneur, pour vous servir. — Et « votre femme? vos enfans? — Assez bien, Dieu « merci ! — Et le commerce? — Bien doucement. « Vous savez que les laines renchérissent. — Ah ! « mon cher ami, me dit-il, vous avez sans doute ap- « pris que les Jacques-bons-hommes se sont révoltés « du côté d'Apremont. Des capitaines d'aventure les « ont joints. Hier nous avons escarmouché avec eux, « et ils ont envoyé une troupe nombreuse contre « notre ville, que la sainte Vierge l'ait en garde ! — « Comment? lui fis-je. — Oui, fit-il, je m'en vais al- « ler vous chercher du secours, mais je vous laisse « mes archers. D'ailleurs, a-t-il ajouté, monseigneur, « le duc compte sur vous. Il connaît ses bons bour- « geois de Beauvais, et n'attend que l'occasion de « leur accorder de nouvelles franchises. » Là-dessus il est monté à cheval, et il est parti avec ses gendarmes, et tout ce qu'il y avait de noble dans la ville.

COUPELAUD.

Et ces misérables vilains osent marcher contre nous?

MAILLY.

Il a dit qu'ils étaient nombreux ?

LAGUYART.

Je sais de bonne part que tous les villages sont soulevés. Ils ont avec eux des capitaines Anglais et Navarrois. On nomme déjà Siward, qui s'est échappé de prison, Perducas, Eustache de Lancignac, le baron Galas, et je ne sais combien d'autres routiers.

BOURRÉ.

Quand un ours sort du bois, les loups et les renards l'accompagnent, pour avoir leur part de la curée.

MAILLY.

Mais nous perdons ici notre tems. Les rebelles approchent. Ils ont laissé quelques hommes devant le château de messire Gilbert. Mais tout le reste, avec les aventuriers et un moine qui les conduit, se dirige sur Beauvais.

LAGUYART.

Par la messe ! le cas est pressant, et nous n'avons que cent archers.

BOURRÉ.

Mais nous pouvons sonner la grosse cloche et armer les métiers.

COUPELAUD.

Armer les métiers ! doucement ! nous n'en sommes pas encore là, Dieu merci ! Peste ! donner des armes à la populace !

LAGUYART.

La canaille ne nous aime pas, et si jamais elle se sentait les armes à la main, elle voudrait nous faire la loi.

MAILLY.

Enfin, il faut bien prendre un parti.

BOURRÉ.

Voulez-vous laisser prendre Beauvais par les vilains?

COUPELAUD.

Non, certes.

BOURRÉ.

Alors armons les métiers pour nous défendre; ou bien donnons de l'argent aux Jaques* pour qu'ils nous laissent en paix. Ils disent qu'ils n'en veulent qu'aux nobles.

COUPELAUD.

La bourgeoisie, quand elle est aussi ancienne que la mienne, par exemple, est comme la noblesse.

MAILLY.

Et puis donner de l'argent, toujours de l'argent...

LAGUYART.

On a bien de la peine à gagner un florin, faut-il quand on le tient dans sa pochette le donner aussitôt à des voleurs.

BOURRÉ.

Faites ce que bon vous semblera, mais décidez-vous.

COUPELAUD.

Envoyons aux murailles toute la petite bourgeoisie. Elle a tout autant à craindre des vilains que nous-mêmes. Nous, restons ici pour donner des ordres, ou si vous voulez, montons au clocher, nous verrons si chacun est à son poste.

BOURRÉ.

J'ai grand'peur que les bourgeois ne se conduisent pas trop bravement. Les gens de métiers sont meilleurs pour se battre.

COUPELAUD.

Il faut dire aux bourgeois que monseigneur le duc leur donnera des franchises, s'ils se comportent en prud'hommes.

BOURRÉ.

Oui-dà; mais nous croiront-ils? Le roi, Dieu le bénisse! nous avait promis des priviléges pour avoir défendu la ville contre les Anglais*, et nous sommes encore à les attendre, ces priviléges.

COUPELAUD.

Bah, bah! le danger n'est peut-être pas aussi pressant qu'on se l'imagine. Nos murailles sont hautes, il y a de l'eau dans les fossés. (Entre un bourgeois.)

MAILLY.

Qu'est-ce? qu'y a-t-il maître Mauclerc?

LE BOURGEOIS.

Messire, voilà qu'une grande poussière s'élève du

côté de la porte Saint-Jean. Une trentaine de coureurs se sont déjà montrés à un trait d'arc des barrières.

BOURRÉ.

Et nos arbalètriers, que font-ils?

LE BOURGEOIS.

Ils sont aux murailles avec quelques bourgeois, mais ils menacent de les quitter, si l'on ne vient à leur aide. D'un autre côté, les ouvriers et les gens de métiers commencent à jeter des cris, et parlent de se joindre aux vilains.

COUPELAUD.

Sainte Vierge! voilà le pire de tout!

MAILLY.

Comment? les scélérats oseraient se révolter contre ceux qui leur donnent du pain!

LAGUYART.

Mes ouvriers n'ont pas été payés depuis dix jours; je crains qu'ils ne fassent quelque sottise.

LE CONCIERGE DE LA MAISON DE VILLE, entrant.

Voici des gens de métiers qui heurtent à la porte et demandent à parler au conseil.

COUPELAUD.

A la bonne heure. Ils viennent sans doute nous offrir leurs bras. Il faut donner des armes à ces braves gens. Qu'on les fasse entrer.

(Entrent plusieurs ouvriers.)

BOURRÉ.

Eh bien! mes amis, mes enfans, vous venez pour combattre nos ennemis. Vous venez nous offrir vos services?

UN OUVRIER.

Oui, maître; mais je voudrais bien vous dire un petit mot, sauf l'honneur de toute la compagnie.

MAILLY.

Parle, mon compère; n'aie pas peur, mon ami.

COUPELAUD.

Qu'on donne un verre de vin à ce brave homme.

LAGUYART.

Comment se porte ta femme?

L'OUVRIER.

Elle est en couche de son septième.

COUPELAUD.

Voilà un brave homme qui donne sept enfans au roi. Combien de garçons, mon camarade?

L'OUVRIER.

Cinq à votre service, notre maître.

COUPELAUD.

Tu venais nous demander des armes, n'est-ce pas?

L'OUVRIER, prenant un verre qu'on lui apporte.

Je bois à toute l'honorable compagnie.

BOURRÉ.

Merci, mon ami. — Au fait.

L'OUVRIER.

Notre maître, les cardeurs de laine, sauf votre respect et celui de la compagnie, m'ont envoyé vous demander... Je n'ose vous dire quoi.

COUPELAUD.

Parle, mon enfant.

L'OUVRIER.

Dame! maître, c'est que les cardeurs de laine, révérence parler, ne gagnent que trente deniers par jour, ce qui est bien peu quand on a, comme moi, femme et enfans, Dieu soit avec nous! Et... nous vous demandons... Nous vous prions de vouloir bien nous en donner soixante au lieu de trente.

COUPELAUD.

Soixante deniers, coquin! soixante deniers au lieu de trente!

MAILLY.

Et tu as l'impudence de nous proposer cela en face.

LAGUYART.

Un bâton! un bâton!

BOURRÉ, bas.

Doucement, beaux sires, l'ennemi est aux portes. (A l'ouvrier.) Tu demandes soixante deniers, dis-tu?

L'OUVRIER.

Ce n'est pas moi tout seul, maître, ce sont tous les cardeurs de laine, sauf votre bon plaisir.

COUPELAUD.

Ah, scélérat! je vais te faire mettre en prison.

MAILLY.

Il faut le faire pendre pour l'exemple.

BOURRÉ.

Eh! messieurs, ne nous amusons pas à ferrer des cigales. (A l'ouvrier.) Mon brave homme, retire-toi pour un instant, nous allons te rendre réponse tout à l'heure. (L'ouvrier sort.)

COUPELAUD.

Soixante deniers! soixante pannerées de diables les prennent au corps!

BOURRÉ.

Mais, voisin... Ah! que nous veut le garde du beffroi?

LE GARDE DU BEFFROI, entrant.

Messires, les Jaques appellent à grands cris les ouvriers à la révolte. Les aventuriers ont mis pied à terre, retaillé leurs lances[59], et ils vont donner l'assaut. Tous crient : A sac! à sac!

BOURRÉ.

Vite, donnons-leur ce qu'ils demandent.

COUPELAUD.

Hélas! soixante deniers; mais nous serons tous ruinés!

BOURRÉ.

Aimez-vous mieux être pillés?

LAGUYART.

Soixante deniers! il faut bien en passer par là.

MAILLY.

Ils nous revaudront cela dans un autre tems. Faites rentrer ce coquin. (L'ouvrier rentre.)

BOURRÉ.

Mon camarade, vous aurez soixante deniers à l'avenir, mais courez vite aux murailles.

L'OUVRIER.

Maître, soixante deniers c'est bien peu. Les cardeurs de laine en voudraient quatre-vingts, s'il vous plaisait les leur donner.

COUPELAUD.

Ah! traître, tu n'en demandais tout à l'heure que soixante.

L'OUVRIER.

C'est que je me serai trompé, notre maître.

BOURRÉ.

Aux murailles, aux murailles! nous parlerons de nos comptes une autre fois.

LAGUYART.

Entendez-vous ces cris?

CRIS derrière la scène.

Vivent les métiers! à bas les bourgeois! Aux bâtons!

COUPELAUD.

Hélas, ils se révoltent!

BOURRÉ.

Oui, vous aurez quatre-vingts deniers.

OUVRIERS, entrant en tumulte.

Douze sous par jour! du vin au lieu de bierre! du travail toute la semaine!

COUPELAUD.

Que dites-vous, coquins?

BOURRÉ.

Nous sommes perdus! je cours chez moi pour tâcher de sauver quelque chose. (Il sort.)

OUVRIERS.

Douze sous ou pillage, pillage!

COUPELAUD.

Vous serez tous pendus, misérables!

LE CHEF DES ARBALÉTRIERS entrant.

Messires, nous ne pouvons plus long-tems défendre seuls la muraille. Les métiers nous assomment à coups de pierres, et déjà ils jettent des cordes et des échelles aux vilains.

COUPELAUD.

Hélas! que faire? Ah! notre-Dame de Beauvais, je

vous promets un chandelier d'argent haut comme moi... si...

OUVRIERS.

Vingt sous par jour, ou nous mettons tout au pillage!

COUPELAUD, MAILLY, LAGUYART.

Mes enfans, mes enfans! mes bons amis!

OUVRIERS.

A sac, à sac!

COUPELAUD.

Mes chers enfans, écoutez-moi!

OUVRIERS.

A sac, à sac! à bas les riches! à bas les bourgeois!

CRIS, derrière la scène.

Ils sont entrés! A sac! à sac les bourgeois!

COUPELAUD, MAILLY, LAGUYART.

Miséricorde! on nous pille! sauvons-nous!

(Ils sortent.)

PAYSANS et AVENTURIERS, derrière la scène.

Leufroy! ville gagnée! A mort! à sac les bourgeois!

OUVRIERS.

A sac les bourgeois! vivent les métiers!

(Ils sortent.)

SCÈNE XXIV.

Une salle du château d'Apremont.

D'APREMONT, blessé, et s'appuyant sur un bâton, ISABELLE.

ISABELLE.

Mon père, rentrez, croyez-moi, vous êtes encore trop faible pour sortir.

D'APREMONT.

Ma blessure n'est rien. Il y a trop long-tems que je suis dans mon lit. Je veux revoir un peu ces rebauds*.

ISABELLE.

Mais vous marchez à peine, vous ne pouvez pas encore mettre une cuirasse, et leurs archers sont toujours aux aguets.

D'APREMONT.

N'importe! je ne veux pas mourir dans mon lit comme un moine. Mon père est mort à Crécy; mes aïeux sont tous morts sur un champ de bataille... et je mourrais au lit, le dernier de ma maison!... Mon fils!... mon pauvre fils!... je ne croyais pas qu'il dût me précéder!

ISABELLE.

Du courage, mon père. Tout n'est pas encore perdu. On dit que le château peut tenir long-tems.

D'APREMONT.

Le château de Geoffroy d'Apremont, faute de pain, pris par des paysans! Le château d'Apremont, qui a vu quatre-vingts pennons déployés contre lui, qui a résisté à deux mille lances.

ISABELLE.

Il reste encore un peu de farine... d'ailleurs, nous serons bientôt secourus par nos amis.

D'APREMONT.

Secourus!... Les Jaques disaient* vrai. J'ai reconnu la tête de mon vieil ami le sénéchal et sa bannière. Les aventuriers ont défait la noblesse du Beauvoisis, car des vilains n'auraient jamais pu soutenir leur premier choc. Sainte Vierge! des chevaliers, car ce Siward est un chevalier, se joindre à des vilains pour égorger des gentilshommes!

ISABELLE.

Quand même leur victoire serait certaine, ils n'ont pas encore pris Beauvais, et s'ils osent se présenter pour en faire le siége, ils donneront le tems à monseigneur le dauphin d'envoyer ses gendarmes pour les exterminer.

D'APREMONT.

Monseigneur le dauphin a bien à faire pour rendre la paix à son royaume; et si la ruine de mon château pouvait sauver la France, j'y consentirais volontiers... Mais, hélas!... Mort de ma vie! je parle comme une femme au lieu d'aller à mon poste.

(Il va pour sortir.)

ISABELLE.

Restez, mon père! restez, au nom de Dieu; que voulez-vous voir? Tenez, voici monseigneur de Montreuil qui vient de faire sa ronde. (Entre de Montreuil.)

D'APREMONT, après s'être assis.

Eh bien?

DE MONTREUIL.

Cette nuit cinq autres de nos hommes d'armes sont descendus dans le fossé à l'aide d'une* corde et se sont rendus aux rebelles.

D'APREMONT.

Ils m'abandonnent tous.

ISABELLE.

Réjouissons-nous, nous aurons cinq bouches de moins à nourrir.

DE MONTREUIL.

Il n'y a pas de quoi se réjouir. Les vilains connaîtront par eux notre position.

D'APREMONT.

Rien sur la route de Beauvais?

DE MONTREUIL.

Rien.

D'APREMONT.

Les vilains ont-ils fait quelque nouveau mouvement? nous minent-ils?

DE MONTREUIL.

J'espère que non.

D'APREMONT.

Ils attendent que la famine nous livre sans défense entre leurs mains.

DE MONTREUIL, après un silence.

Peut-être pourrions-nous obtenir une capitulation.

D'APREMONT, avec feu.

Une capitulation! qu'oses-tu dire? Des chevaliers ayant encore un souffle de vie, ayant encore l'épée au côté, se rendre à des vilains!

DE MONTREUIL.

Vous êtes le châtelain, je dois vous obéir. Si votre intention est de mourir ici, je mourrai avec vous, mais pensez à votre fille.

ISABELLE.

Oh, mon père! je saurai mourir s'il le faut, mais pourquoi rejetteriez-vous ce que les plus braves acceptent?

D'APREMONT, lui serrant la main.

Je connais ton courage, ma bonne Isabelle. — C'est un ange, Montreuil, que je voulais te donner.

DE MONTREUIL, après un silence.

Que ferons-nous?

D'APREMONT.

Y a-t-il quelque chevalier d'aventure à qui nous pourrions rendre nos épées?

DE MONTREUIL.

Ils sont tous du côté de Beauvais.

D'APREMONT.

Et tu veux que Gilbert d'Apremont rende son épée à des vilains ?

DE MONTREUIL.

Votre fille...

D'APREMONT.

Malheureuse enfant! maudit soit le jour où ta mère te mit au monde!

ISABELLE.

Il n'y a pas de honte à se rendre après une belle défense.

DE MONTREUIL.

La chevalerie le permet.

D'APREMONT.

Quels sont les chefs de cette canaille?

DE MONTREUIL.

Celui qu'ils appellent le Loup-garou...

D'APREMONT.

Un assassin! un voleur de profession!

DE MONTREUIL.

Un Thomas, charpentier de Genêts, et Pierre.

D'APREMONT.

Le scélérat! l'infâme renégat! moi, lui rendre mon épée! Moi, lui crier merci, à mon valet! Voilà ce que tu as le front de me proposer?...

ISABELLE.

Peut-être que ce valet, s'il n'est pas un réprouvé, n'aura pas perdu tout respect pour ses maîtres.

D'APREMONT.

Le misérable! jamais il ne touchera mon épée par la poignée. Je mourrai sur la brèche avant cette infamie.

DE MONTREUIL.

Votre...

D'APREMONT.

Non, tu as beau me montrer ma fille; je la tuerai de ma main s'il le faut, plutôt que de déshonorer ma maison...

ISABELLE.

Ah! si vous voulez mourir, tuez-moi la première.

D'APREMONT.

Mon Isabelle, toi seule ici tu as le cœur d'un homme.

ISABELLE.

Mais serait-ce déshonorer notre maison?...

DE MONTREUIL.

Mon redouté seigneur le duc de Berry s'est rendu à un simple archer anglais, à la malheureuse bataille de Poitiers.

D'APREMONT.

Cela est vrai... Oh! mon Dieu, que tu sais bien humilier notre orgueil!

DE MONTREUIL.

Un chrétien sait recevoir la mort avec courage, mais il ne la cherche pas.

D'APREMONT.

Un chrétien... Tes discours sont d'un moine, non d'un chevalier. Ni ton père, ni le mien n'auraient ainsi parlé, tout pieux qu'ils étaient.

ISABELLE.

Écoutez-le, mon père, il vous dit la vérité.

D'APREMONT, après un silence.

Faudra-t-il que j'aille moi-même élever le drapeau blanc?

DE MONTREUIL.

Je vous épargnerai cette peine.

ISABELLE.

Voici une écharpe blanche, elle peut vous servir.

(De Montreuil prend l'écharpe et sort.)

D'APREMONT.

Il me semble voir Geoffroy d'Apremont sortir de son tombeau pour me maudire et m'appeller lâche!

ISABELLE.

Geoffroy d'Apremont serait un lâche lui-même, s'il vous donnait ce nom!

D'APREMONT.

Ne blasphème pas! respecte la mémoire de mon père. Je l'ai vu tout sanglant, son casque fendu par la hache d'un gendarme, refuser son épée à un chevalier banneret,... et moi!... (On entend de grands cris.)

ISABELLE.

Entendez-vous ces cris de joie? ils acceptent la capitulation.

D'APREMONT.

Tu te trompes. J'entends leur cri de guerre : ils ne donnent point de quartier! (Il se lève.)

ISABELLE.

Messire de Montreuil!...

DE MONTREUIL, rentrant.

Les scélérats! les assassins! tirer sur un drapeau de paix!

D'APREMONT.

Je l'avais prévu.

DE MONTREUIL.

Toute la troupe du Loup-garou a répondu à mon cor par une grêle de flèches. C'est un miracle qu'ils ne m'aient pas tué.

D'APREMONT.

Il faut mourir.

DE MONTREUIL.

Les misérables!

D'APREMONT.

Et mourir après une lâcheté! Nous la rachèterons par notre mort, Montreuil.

DE MONTREUIL.

Je ferai de mon mieux pour mourir en chevalier; mais vous... blessé comme vous l'êtes...

D'APREMONT.

Mes gendarmes* me porteront sur un brancard de piques. Ce sera mon lit de mort... celui-là convient au fils de Geoffroy.

DE MONTREUIL.

Mais...

D'APREMONT.

Attendrons-nous que la faim nous ait livrés sans force à ces vautours? Non, Montreuil; nos provisions suffisent encore pour un repas. Demain à l'aube nous sortirons. Mes soldats me porteront sur leurs épaules; ma bannière marchera devant moi, et j'espère qu'avant que les traîtres aient égorgé leur seigneur, ma bonne épée de Bordeaux aura rendu encore quelque service à son maître.

ISABELLE.

Et moi, que deviendrai-je?

D'APREMONT.

Isabelle, ton père ne te laissera pas déshonorer.

(Il sort.)

ISABELLE.

Il le faut! Je ne pleure pas mon sort... mais mon pauvre père... blessé... S'il tombait vivant entre leurs mains? Ah! je vois encore la tête de mon frère qu'ils portaient au bout d'une lance.

DE MONTREUIL.

Monseigneur d'Apremont* m'a toujours aimé; j'al-

lais être son gendre... Je saurai faire pour lui ce qu'il ferait pour moi, si j'étais blessé.

ISABELLE.

Et que feriez-vous?

DE MONTREUIL, touchant sa dague.

Je...

ISABELLE.

Quoi!... vous! vous l'oseriez! vous Montreuil!

DE MONTREUIL.

C'est le dernier service qu'un soldat puisse rendre à son ami[60].

ISABELLE*.

Écoutez-moi. La sainte Vierge m'a inspirée. Il est peut-être un moyen de sauver mon père, de sauver les braves gens qui défendent le château. Quelqu'un doit se dévouer. Il se dévouera. Une fille doit se dévouer pour son père.

DE MONTREUIL.

Que dites-vous?

ISABELLE.

Nous étions fiancés; j'avais reçu de vous cet anneau...

DE MONTREUIL.

Hélas!

ISABELLE.

Reprenez-le, si vous aimez mon père, si vous m'aimez.

DE MONTREUIL.

Pourquoi le reprendre? quel est votre dessein?

ISABELLE.

Renoncez à moi, je vous en conjure à genoux!

DE MONTREUIL.

Levez-vous, belle cousine, que faites-vous?

ISABELLE.

Je suis perdue pour vous. — Nous allons tous périr. — Ne pouvez-vous donc reprendre cet anneau?

DE MONTREUIL.

Je devine que vous voulez faire un vœu, et je le reprends. D'ailleurs, je vous l'avoue*, de mon côté j'ai fait vœu d'entrer en religion, si j'échappais aux périls qui nous menacent.

ISABELLE.

Je suis contente. Voici votre anneau; allez réciter les prières des agonisans pendant que je me préparerai dans mon oratoire.

DE MONTREUIL.

Mais...

ISABELLE.

De grâce, allez. Montreuil, donnez-moi votre main. Nous sommes amis, n'est-ce pas?

DE MONTREUIL.

Pour toujours.

ISABELLE.

Oui, pour toujours. — Adieu. (Elle sort.)

DE MONTREUIL.

Que veut-elle faire? La sainte Vierge lui soit en aide! (Il sort.)

SCÈNE XXV

Le logement de Pierre devant le château assiégé.

PIERRE, LE LOUP-GAROU.

PIERRE.

C'est une honte! Jamais Sarrasins firent-ils rien de pareil? Un drapeau blanc et celui qui le porte doivent être aussi respectés que le saint sacrement et le prêtre qui le présente au peuple.

LE LOUP-GAROU.

Je me moque de vos usages et de vos lois, messieurs les soldats. Mais ne pensez pas commander ici à vos mercenaires disciplinés; nous nous sommes armés pour recouvrer nos franchises, et nous faisons une guerre à mort.

PIERRE.

Crois-tu pouvoir commander seul ici, et refuser une capitulation, parce que cela te plaît?

LE LOUP-GAROU.

Et crois-tu avoir le droit de nous la faire accepter, parce que tu es assez lâche pour craindre encore ceux qui furent tes maîtres? Que fais-tu ici? pourquoi n'es-tu pas devant Beauvais? Le père Jean t'a rappelé.

PIERRE.

Ce n'est pas à toi que je dois rendre compte de ma conduite, brigand; le conseil fera justice de toi et de tes soldats. C'est à lui que je porterai mes plaintes.

LE LOUP-GAROU.

C'est là que je t'attends. On jugera entre nous deux.

PIERRE.

Jusques-là je suis seul maître dans ce quartier. Laisse-moi.

LE LOUP-GAROU.

Je te laisse. mais songe que je surveille tes mouvemens.

UN CAVALIER, entrant.

Capitaines, le révérend père Jean et les nobles chefs de la ligue vous font savoir qu'ils ont pris la ville de Beauvais, et qu'après l'avoir mise à sac pendant trois jours, ils s'en reviennent avec des engins et des canons pour réduire ce château.

PIERRE.

La ville a donc été prise d'assaut?

LE CAVALIER.

Non, les bonnes gens nous ont ouvert les portes. Il faisait beau voir fuir les bourgeois, crier les femmes, brûler les maisons! Ah! nous avons fait un joli butin en argent et en meubles, sans compter plus de cent gros bourgeois que l'on garde pour en tirer rançon.

PIERRE, à part.

Dans quel abîme me suis-je précipité?

LE LOUP-GAROU.

Nos gens seront-ils bientôt ici?

LE CAVALIER.

La cavalerie me suit de près; le capitaine Siward mène l'avant-garde : vous connaissez sa diligence.

LE LOUP-GAROU.

Voilà qui avancera nos affaires. Adieu, valet d'Apremont; j'aurai un compte à régler avec toi, un de ces jours. (Il sort avec le cavalier.)

UN PAYSAN, entrant.

Capitaine, la grosse Marion vient de sauter par une fenêtre pour se rendre à nous. Voulez-vous l'interroger?

PIERRE.

Qu'elle vienne.

MARION, entrant.

Comme te voilà!... comme vous voilà bien vêtu, messire Pierre! Qui vous aurait jamais reconnu avec cette belle robe de satin?

PIERRE.

Tu t'es sauvée du château...

MARION.

Oui, il n'y a plus de vivres. (Elle lui fait un signe.)

PIERRE au paysan.

Retire-toi. — Plus de vivres, dis-tu? — Pourquoi

donc ne faisiez-vous pas une sortie pour vous emparer de ces bœufs qu'on faisait paître au bord du fossé?

MARION.

La garnison était trop faible, et nous pensions que vous nous tendiez un piége. Mais lisez cette lettre.

PIERRE.

Cette lettre... à moi... et de madame Isabelle!

MARION.

Pauvre dame! elle a bien pleuré en l'écrivant.

PIERRE.

Je n'en puis croire mes yeux!

MARION.

Lisez, vous serez encore plus étonné.

PIERRE, après avoir lu.

Tu mens, Marion; ta maîtresse n'a pu écrire cela! (Il relit la lettre.) « Maître Pierre, si vous voulez faire sor-
« tir mon père, messire de Montreuil et la garnison
« du château, et les faire parvenir en lieu de sûreté,
« je me remettrai* à votre merci; je consentirai à
« devenir votre femme. — Si vous acceptez cette
« proposition, engagez votre foi sur les saints évan-
« giles, que porte la personne qui vous rendra cette
« lettre. »

MARION.

Hélas! malheureuse damoiselle!... son père est blessé, et elle veut lui sauver la vie...

PIERRE.

Infortunée !

MARION.

Voici un évangile; prêtez le serment qu'elle exige.

PIERRE.

Non, je ne suis pas encore assez cruel pour accepter son offre.

MARION.

Quoi ! vous ne voulez pas !

PIERRE.

Je la sauverai, ou je perdrai la vie... Je ne lui demande qu'une grâce ! Que je puisse être encore son écuyer !... Hélas ! je ne puis, je ne dois pas le demander !

MARION.

Demandez de l'argent, tout ce qu'il vous plaira; mais vous avez promis de la sauver.

PIERRE.

Je veux mourir pour elle. Écoute. Notre armée est en marche : elle revient de Beauvais. Demain je ne pourrai rien entreprendre. Il faut que, cette nuit même, vous quittiez le château.

MARION.

Cette nuit ? Où irons-nous ?

PIERRE.

A Senlis. Sur cette route vous êtes moins exposés à rencontrer nos partis. J'écarterai les sentinelles...

Et quant au Loup-Garou... j'irai l'attaquer, s'il le faut... J'y périrai... n'importe!... Retourne à ta maîtresse, et dis-lui...

MARION.

Comment pourrai-je rentrer sans être vue? Écrivez ce que vous avez à dire, et lancez la lettre avec une flèche, à la quatrième barbacane* de la tour carrée.

PIERRE.

Puissent tous les saints les guider dans leur marche! — Je vais écrire la lettre. Viens avec moi.

MARION.

Heureusement que la lune se lève tard aujourd'hui. (Ils sortent.)

SCÈNE XXVI

Un chemin au milieu des bois, à quelque distance du château. Il est nuit.

G. D'APREMONT porté en litière, ISABELLE, DE MONTREUIL, HOMMES D'ARMES, BLESSÉS, UN PAYSAN servant de guide.

LE PAYSAN.

Maître Pierre ne peut encore nous joindre. Il est auprès du Loup-garou pour lui indiquer une fausse route*. — La nuit est sombre et nous favorise.

DE MONTREUIL.

Marchons, marchons, au nom de Dieu! ne l'atten-

dons pas. Nous avons bien fait de quitter nos armures, nous avons une longue traite à faire avant le jour.

D'APREMONT.

Mon pauvre château!

ISABELLE.

Marchons, marchons!

UN HOMME D'ARMES.

J'entends des pas de chevaux et un bruit d'armes devant nous.

LE PAYSAN.

Je vais voir qui ce peut être, attendez-moi.

DE MONTREUIL.

Tu ne nous quitteras pas, coquin; et si nous sommes découverts, je t'enfonce cette dague dans le corps.

D'APREMONT.

Silence, au nom du ciel! Quittons le chemin et enfonçons-nous dans le bois.

DE MONTREUIL, bas.

Le bruit se rapproche. J'entends des voix confuses. (Ils commencent à entrer dans le bois.)

UNE VOIX.

Qui vive?

D'APREMONT, bas.

Silence!

LA VOIX.

Holà! de ce côté. En avant, les éclaireurs. — Qui vive?

D'APREMONT, bas au paysan.

Réponds le mot des vilains.

LE PAYSAN.

Commune! Leufroy!

LA VOIX.

Quel village?

LE PAYSAN.

Genêts!

UNE AUTRE VOIX.

Holà! Thomas! Thomas de Genêts, parle-moi?

LE PAYSAN.

Il n'est pas ici. Qui êtes-vous?

LA PREMIÈRE VOIX.

Qui que vous soyez, halte! En avant, vous autres.

D'APREMONT.

Nous sommes perdus. — Laissez-moi, et sauvez-vous. Montreuil, je te recommande ma fille.

ISABELLE.

Je ne vous quitte pas.

DE MONTREUIL.

Sauvez-vous, cousine, nous allons le porter sur nos épaules.

D'APREMONT, à Isabelle.

Fuis, ou bien il faudra que je te tue.

LA PREMIÈRE VOIX.

Archers, les voici. Lancez!

D'APREMONT, tirant son épée.

Isabelle, approche!... (Au moment de la frapper, il est atteint d'une flèche.) Ha!... Montreuil... tue la pauvre fille!

(Il meurt.)

DE MONTREUIL.

Ah! si nous avions nos armures!...

ISABELLE, à genoux.

Tuez-moi! mon cousin.

SIWARD, entrant avec Brown et des paysans armés.

Leufroy! à mort! à mort! — Eh! que vas-tu faire, gros porcher! (Il attaque Montreuil, le tue, et saisit Isabelle.)

ISABELLE.

Au nom de Dieu et de sa sainte mère, ayez pitié de moi!

SIWARD.

Ne crains rien, mon enfant. Es-tu jolie?

ISABELLE.

A votre armure, je crois que vous êtes un chevalier. Ayez pitié de la fille d'un chevalier.

SIWARD.

Parbleu! c'est ma belle hôtesse. N'ayez aucune peur. Les belles n'ont jamais eu à se plaindre de moi. (Il ôte son casque.)

ISABELLE.

Vous, monseigneur de Siward! je me fie à votre chevalerie.

SIWARD.

Ne craignez rien, madame; j'aurai pour vous plus

de courtoisie que vous n'en avez eu pour moi. Vous m'avez donné place dans votre château, je prétends vous donner place dans mon lit. (Il l'embrasse.)

ISABELLE.

Au nom de Dieu, monseigneur!

SIWARD.

Ne criez pas, cela est inutile. — Brown, mène nos gens au château. Il y a un noble butin à faire. La chambre verte... c'est là qu'est le trésor. Edmond t'y conduira. Je vois là-bas une cabane... Je reviendrai dans un quart d'heure... — Louis, Derrick, suivez-moi!

BROWN.

Toujours le même! Allons, enfans, au château! au pillage! Le capitaine va dire ses prières*.

(Siward monte à cheval, et ses écuyers placent Isabelle évanouie devant lui. Brown sort avec les Anglais et les paysans, après avoir dépouillé les morts.)

SCÈNE XXVII

Devant une cabane abandonnée au milieu des bois. Il est nuit.

DERRICK, LOUIS gardant trois chevaux sellés.

LOUIS.

J'ai vu, Dieu merci, plus d'une ville mise à sac, jamais cris ne m'ont fait tant de mal à entendre.

DERRICK.

C'est que tu es encore bien doux de sel. Satan violerait les onze mille vierges devant moi, que je ne sourcillerais pas.

LOUIS.

Vieux blasphémateur! il t'arrivera malencontre pour ton impiété.

DERRICK.

Nous verrons.

LOUIS.

Cette jeune dame est noble. J'en suis sûr*.

DERRICK.

Eh bien! le capitaine est noble aussi.

LOUIS.

C'est bien consolant pour elle.

DERRICK.

Sans doute; l'enfant sera noble*.

LOUIS.

Je n'aurais pas cru le capitaine capable de cette mauvaise action.

DERRICK.

Bah! il en a fait bien d'autres. Seulement ses cheveux commencent à grisonner; il n'est plus si* diable qu'au tems du siége de Rennes.

LOUIS.

Que faisait-il donc alors!

SIWARD, sortant de la cabane.

Mon cheval!

DERRICK.

Le voici, capitaine.

SIWARD.

Il y a là dedans une femme... que vous emporterez au village. Faites-lui une litière avec des lances et vos manteaux. Ayez soin d'elle; vous m'en répondez sur votre tête.

DERRICK.

C'est bon, capitaine. (Ils sortent.)

SCÈNE XXVIII

Une chambre du château d'Apremont.

SIWARD, ISABELLE

ISABELLE.

Laissez-moi embrasser vos genoux!

SIWARD.

Relevez-vous de grâce.

ISABELLE.

Non, laissez-moi demeurer dans cette posture. Vous m'avez rendue la plus malheureuse des femmes; il faut que vous m'accordiez une grâce, ou que vous me donniez la mort.

SIWARD.

Parlez, madame; mais je vous en supplie, asseyez-vous.

ISABELLE.

S'il y a quelque chevalerie en vous, sire capitaine, ayez pitié d'une malheureuse damoiselle que vous

pouvez arracher au déshonneur. Si vous êtes chrétien, messire Siward, donnez-moi votre anneau* devant un prêtre; daignez m'épouser!

SIWARD, étonné.

Vous épouser!

ISABELLE.

Pour prix de cette faveur, tous mes biens en Artois, tout ce qui appartenait à mon père, tout ce qu'on pourra recueillir de sa fortune dans des tems moins désastreux, tout cela, je le mets à vos pieds, monseigneur, et je me tiendrai pour heureuse si vous l'acceptez.

SIWARD.

Madame!...

ISABELLE.

Au nom de notre Sauveur, ne me refusez pas.

SIWARD.

Vous refuser! (A part.) malepeste! quelque sot! (Haut.) Fort honoré de votre préférence.

ISABELLE.

Vous consentez à me donner votre nom?

SIWARD.

De tout mon cœur, foi de chevalier. Vous savez que j'en ai toujours eu le désir.

ISABELLE.

Encore une grâce. Permettez-moi de me retirer dans un couvent, chez l'abbesse de Saint-Denis, ma

parente. Je sens que je ne pourrais vivre auprès du meurtrier... Je ne serais qu'un fardeau pour vous... La vie d'aventure que vous menez...

SIWARD.

Madame, il m'en coûtera sans doute de me séparer de vous...

ISABELLE.

Ah! monseigneur...

SIWARD.

Si vous l'exigez... j'y consens... pour quelque tems encore.

ISABELLE.

La dernière prière que je vous ferai... messire de Siward... si... j'avais... un fils, permettez-moi de l'élever, permettez qu'il porte le nom d'Apremont; le fief que je vous apporte en dot, et dont il sera l'héritier après vous, lui en donne le droit.

SIWARD.

Le nom de Siward en vaut bien un autre. Mais pourtant, qu'il s'appelle Apremont, je ne m'y oppose pas. Quant à l'élever, apprenez-lui votre clergie, rien de mieux; mais à seize ans, envoyez-le-moi, je lui apprendrai à porter la lance, et j'en ferai un homme de guerre.

ISABELLE.

Je vais à l'instant écrire la donation de mes biens.

SIWARD.

Nous parlons d'élever notre fils, et nous ne sommes

pas même sûrs... Ah! çà... vous vous retirez au couvent, à la bonne heure... mais l'hiver prochain, quand on ne se battra plus... suis-je condamné à rester sans femme?... Me comprenez-vous? On ne renonce pas à un si friand morceau...

(Il lui prend la main.)

ISABELLE.

Siward! vous avez du sang sur votre épée...

(Elle fond en larmes.)

SIWARD.

Allons... calmez-vous... Je vous demande pardon de vous parler de ces choses-là. (A part.) Laissons-la pleurer, et nous verrons ensuite.

ISABELLE.

Faites venir un prêtre... Il faut qu'il se presse... je suis bien mal.

SIWARD.

J'en suis désolé; mais cela ne sera rien. Remettez-vous. — Voulez-vous que je prie le père Jean de bénir notre mariage?

ISABELLE.

Non... pas ce prêtre, il me fait horreur*.

SIWARD.

Eh bien! voulez-vous un brave Irlandais, moine noir, et confesseur de ma compagnie?

ISABELLE.

S'il a les pouvoirs... Faites-le appeler.

SIWARD à un écuyer

Holà, Louis, va chercher le moine, qu'on le décrasse, qu'on lui mette sa belle soutane, et qu'il vienne à la chapelle avec son livre. — Moi, je vais chercher de ce pas mes bons amis Eustache de Lancignac et Perducas d'Acugna : ils nous conduiront à l'autel. — Vous êtes bien pâle, ma chère Isabelle... Ne voulez-vous point prendre quelque chose?

ISABELLE.

J'aurai encore assez de force pour descendre à la chapelle.

SIWARD.

Derrick, va chercher un verre de vin épicé pour madame. Apporte aussi une feuille de parchemin et une plume. — Je vais chercher mes amis, et je reviens près de vous. (Il sort.)

SCÈNE XXIX

Une salle du château d'Apremont.

F. JEAN, PIERRE.

PIERRE.

Que la foudre m'écrase si je ne me venge!

F. JEAN.

Insensé, où vas-tu?

PIERRE.

Il est dans le château. Je vais le chercher et le tuer.

F. JEAN.

Pierre, il faut maintenir la concorde entre nous et nos alliés, pour le succès de notre sainte entreprise.

PIERRE.

Maudite soit votre sainte entreprise ! maudit celui qui m'y entraîna !

F. JEAN.

C'est pour une femme que tu t'exposes à voir se fermer la brillante carrière qui s'ouvrait devant toi. C'est pour une femme que tu vas manquer à tes sermens !

PIERRE.

C'est pour elle que j'ai tiré mon épée. Croyez-vous que je me souciais de vos franchises? Mort de ma vie ! Je me suis parjuré, j'ai trahi mon maître ! Je suis un autre Judas ! Je serai damné ! Et je ne me vengerais pas? (Il sort.)

F. JEAN.

Il m'échappe, il va causer une guerre entre les vilains et les aventuriers, qui se détestent déjà*. Il faut l'arrêter de gré ou de force. — Ah ! je vois fort à propos le Loup-garou. (Il sort.)

SCÈNE XXX

La cour du château d'Apremont.
La porte de la chapelle est ouverte.

SIWARD, PERDUCAS D'ACUGNA, EUSTACHE DE LANCIGNAC, AVENTURIERS, PAYSANS, sortant de la chapelle.

SIWARD à ses écuyers.

Courez vite! Priez le père Jean de venir sur-le-champ. Il saura lui donner quelque baume.

PERDUCAS.

Je crains qu'il n'en soit* plus besoin.

SIWARD.

En tout cas vous êtes témoins que nous sommes mariés.

PERDUCAS.

Cap saint Antonin! je le certifierais devant le pape.

EUSTACHE.

C'est après avoir dit oui qu'elle est tombée comme si elle pâmait.

PIERRE, derrière la scène.

Mariée! mariée à Siward!

VOIX derrière la scène.

Arrêtez, arrêtez!

PIERRE, entrant, l'épée à la main.

Le voici! — Traître, tu mourras de ma main!

PERDUCAS.

Holà! que nous veut cet ivrogne?

PIERRE, jetant son gantelet à la tête de Siward.

Défi à toi! lâche! je te le jette au front! Défends-toi ou je te tue.

SIWARD.

Que veut dire cet insolent?

PAYSANS.

Il est fou! il faut le désarmer!

PIERRE.

Retirez-vous, quiconque m'approche est mort!

SIWARD.

Est-ce un duel que tu oses me proposer? Toi...

PIERRE.

En garde, scélérat!

SIWARD.

Tu ne mériterais pas que je te fisse cet honneur. (Il tire son épée.) Place! place! et franc jeu!

(Ils se mettent en garde;
entrent F. Jean et le Loup-garou sa masse d'armes à la main.)

F. JEAN.

Bas les armes, enfans! Devant une chapelle!...

LE LOUP-GAROU.

Ventre de bœuf! deux chefs de la ligue tirer l'épée l'un contre l'autre!

PIERRE à Siward.

Quand tous tes pillards seraient avec toi, tu mourras.

TOUS.

Séparez-les! bas les armes!

LE LOUP-GAROU.

Bas les armes! j'assomme le premier qui lève l'épée.

SIWARD.

Laissez-nous, laissez-nous!

LE LOUP-GAROU, frappant Pierre.

Tiens! je te devais cela.

PIERRE.

Ha! (Il tombe.)

SIWARD au Loup-garou.

Par la mort et le sang! Pourquoi te mêles-tu de ce qui ne te regarde pas?

LE LOUP-GAROU, levant sa masse.

Ah! ah! En veux-tu tâter aussi?

BROWN, lui retenant le bras.

Doucement, compère, en voilà assez de fait.

F. JEAN.

Arrêtez, mes enfans! point de querelles entre frères. Baisse ta masse, Franque, et vous, capitaine, remettez l'épée au fourreau.

SIWARD.

A-t-on jamais vu s'entremettre ainsi dans un combat, quand on a crié franc jeu!

F. JEAN.

Que ce débat finisse. — Aussi bien, je vois que l'auteur de la querelle en a porté la peine. — Dieu lui fasse paix!

EUSTACHE, regardant le cadavre de Pierre.

Par la barbe de Mahom, il lui a enfoncé la cervelle dans le gosier.

LE LOUP-GAROU.

Je ne donne jamais qu'un coup.

PERDUCAS, maniant la masse du Loup-garou.

Corps du Christ, compagnon, vous avez là un bel outil!

SIWARD.

Révérend père, il y a là dedans une dame malade qui a besoin de vos secours.

F. JEAN.

Isabelle d'Apremont!

SIWARD.

Elle-même! à présent Isabelle Siward!

F. JEAN.

O ciel! (Il entre dans la chapelle.)

SCÈNE XXXI

Le camp des révoltés auprès du château d'Apremont. On entend sonner les trompettes, on voit des chariots chargés de bagages et tous les préparatifs d'un départ.

LE LOUP-GAROU, BROWN.

BROWN.

Enfin je l'entends ce boute-selle si désiré! Je croyais que nous resterions ici jusqu'au jour du jugement.

LE LOUP-GAROU.

Oui, j'entends bien les trompettes de vos aventuriers et le cor* de mon lieutenant, mais le diable sait si cela fera bouger les vilains.

BROWN.

La robe noire a fait lever la grande bannière. Nous allons à Meaux.

LE LOUP-GAROU.

Nous devrions y être déjà; mais ces lourdauds de paysans veulent rester dans leur pays. Morand, Simon, Renaud, ne parlent que de retourner à leur charrue.

BROWN.

Pauvre espèce! toute l'ambition d'un vilain est d'avoir un bel attelage de bœufs et un beau fumier. Par le sourcil de Notre-Dame! ils mériteraient qu'on les étouffât dans leur fumier.

LE LOUP-GAROU.

Quant à moi, j'ai bientôt oublié charrue, forge, et tout, une fois que j'ai goûté de la vie d'homme d'armes.

BROWN.

Renaud, dis-tu, veut aussi retourner à son fumier?

LE LOUP-GAROU.

Il me l'a dit lui-même. Je l'avais cru d'abord un luron, à cause de son affaire avec le sénéchal; mais il n'a du courage que par accès, et comme un autre a la fièvre.

BROWN.

Le voici qui vient de ce côté avec Barthelemi.

LE LOUP-GAROU.

Il faut les faire boire pour leur remettre le cœur au ventre. Holà! hé! Renaud! Renaud!

BROWN, montrant une bouteille.

Venez ici tous deux; venez boire avec nous le coup de l'étrier.

RENAUD, s'approchant.

Volontiers, capitaine. Le révérend père Jean veut donc aller à Meaux, pour en chasser la noblesse qui s'y est réfugiée?

BARTHELEMI.

A votre santé, camarades. — Je ne sais si nous serons assez nombreux pour aller jusque-là.

BROWN.

Comment?

BARTHELEMI.

Morand, et la moitié des hommes d'Apremont veulent rester chez eux.

BROWN.

Les lâches!

LE LOUP-GAROU.

Il faut empêcher ces coquins de quitter ainsi l'armée.

RENAUD.

Écoute, Franque; ces braves gens se sont battus comme toi, tant qu'ils ont eu des ennemis devant eux. A présent que nul danger ne nous menace, ils veulent revoir leur famille. Et puis il faut bien achever la récolte.

LE LOUP-GAROU.

Et qu'ils laissent là leur récolte, par cent pannerées de diables! Ils auront assez à récolter dans les hôtels de Paris ou de Meaux.

RENAUD.

Il faut bien qu'il y ait quelqu'un pour cultiver la terre.

BROWN.

Bon! il faut laisser cela à la canaille.

BARTHELEMI.

Qu'appelez-vous canaille?

RENAUD.

Et comment ferait-on* sans laboureurs? Vous ne pourriez vivre sans eux, sire archer.

BROWN.

Tout homme qui se sent un cœur dans le ventre et un arc au poing, ne doit semer ni bled* ni avoine, puisqu'il peut prendre du pain pour lui, de l'avoine pour son cheval dans les coffres de ses ennemis.

RENAUD.

Vous m'avez l'air d'avoir pour ennemis tous les gens paisibles.

LE LOUP-GAROU.

Renaud, ne dis pas d'injures à mon ami l'Anglais, entends-tu? — Il faut faire travailler les nobles, leur faire porter le fumier, et leurs femmes scieront le bled et porteront la hotte. Ce sera pour crever de rire, que de les regarder, courbées en deux et se donnant des ampoules à manier la faucille de leurs petites mains blanches.

BARTHÉLEMI.

L'idée n'est pas mauvaise; et nous autres, pendant ce tems-là, nous nous gobergerons dans les châteaux.

RENAUD.

Si vous continuez comme vous avez commencé, vous risquez bien d'être obligés de travailler vous-mêmes. Il ne restera bientôt plus de nobles dans le Beauvoisis.

LE LOUP-GAROU.

Nous verrons, nous verrons. — Est-ce que tu veux nous quitter aussi, Renaud?

RENAUD.

Non, je ne puis. J'ai juré au père Jean de le suivre partout.

BROWN, à Barthélemi.

Et vous, compère, est-ce à remuer du fumier que vous destinez* ces bras-là? On jurerait qu'ils n'ont été faits que pour manier le sabre.

BARTHELEMI.

Moi, voyez-vous, je resterai encore jusqu'au sac de Paris; après quoi, ma petite fortune sera faite, ou bien j'aurai les reins cassés.

LE LOUP-GAROU.

Voilà ce qui s'appelle parler d'or. Trinquons ensemble, mon brave. (On entend des cris confus.)

RENAUD.

Oh! oh! D'où vient ce tumulte?

BARTHÉLEMI.

Tout le camp est en émeute.

(Entrent F. Jean suivi d'une troupe d'aventuriers, et Morand avec une troupe de paysans.)

F. JEAN.

Vous nous suivrez à Meaux, vilains; je vous l'ordonne sous peine d'excommunication.

MORAND.

Oh! nous ne craignons pas les excommunications. Vous nous avez dit vous-même de n'en point être effrayés, et que personne n'en mourait.

F. JEAN.

Si vous osez vous révolter*, si vous ne suivez pas la grande bannière, je saurai vous y contraindre.

MORAND.

Mais, mon révérend père, vous nous avez dit dans le tems que nous étions tous libres de faire ce que bon nous semblerait. Pourquoi maintenant, si bon nous semble de rester, ne resterions-nous pas? Et puis nos champs ont besoin de nous.

F. JEAN.

Vos femmes les cultiveront.

MORAND.

Et si quelque malandrin vient courir le pays, qui défendra nos femmes?

F. JEAN.

Nous avons purgé le pays de malandrins. Il n'y a rien à craindre.

MORAND.

N'importe. Je ne suis pas un soldat, moi : je suis soûl de la guerre, et je reste chez moi.

F. JEAN.

Espèce indocile! misérables vilains! il n'y a donc que les châtimens qui puissent vous toucher? — Le premier qui quittera la bannière sera pendu comme déserteur.

LE LOUP-GAROU.

Bien dit.

MORAND.

Pendu! Qui êtes-vous donc pour nous faire pendre? quel droit...

RENAUD.

Allons, Morand, tais-toi.

F. JEAN.

Je suis votre capitaine! Vous m'avez choisi, vous devez m'obéir.

MORAND.

Nous vous avons fait notre capitaine : eh bien! maintenant nous vous défaisons.

F. JEAN.

Insolent! (Aux aventuriers.) Holà, messieurs; aidez-moi à châtier cet audacieux rebelle.

SIWARD.

Allons! flamberge au vent?

(Il s'avance avec quelques aventuriers pour arrêter Morand.)

MORAND à ceux de son parti.

A l'aide, mes amis, soutenez-moi!

SIMON à F. Jean.

Père Jean, nous vous aimons tous, mais ne faites pas de mal à Morand, ou nous serions pour lui contre vous.

RENAUD à F. Jean.

Mon père, laissez-le dans son village : soldat de mauvaise volonté ne peut être utile*.

F. JEAN.

Non, non. Il faut un exemple aux autres.

SIWARD.

Apprenons à ces marauds la discipline militaire! A Siward! à Siward!

BROWN à F. Jean.

Voulez-vous que je lui envoie une flèche? Cela sera bientôt fait.

LE LOUP-GAROU.

Tire, mon brave. Je n'ai jamais aimé ce poltron de Morand.

RENAUD à Brown qui bande son arc.

Arrête, ou tu vas faire tuer la moitié de nos gens par l'épée de leurs frères.

SIMON.

Ne souffrons pas que ces Anglais maltraitent un d'entre nous.

MANCEL à Morand.

Saint Leufroy te le pardonne, Morand! je crains bien que tu ne causes quelque grand malheur.

THOMAS à des paysans*.

Gens d'Apremont, si les Anglais vous attaquent comptez sur nous.

FOULE DE PAYSANS.

N'abandonnons point ceux d'Apremont! soute-

nons l'honneur de la France! A bas les Anglais! Montjoie Saint-Denis! (Tumulte.)

RENAUD, à F. Jean.

Mon père, voyez quelle guerre va s'émouvoir. Cédez-leur quelque chose.

MANCEL, à Morand.

Les épées sont tirées, et voilà qu'on bande les arcs. Allons, Morand, un peu moins de raideur.

MORAND, effrayé.

Je consentirai volontiers à tout ce qui sera raisonnable, mais qu'on empêche ce gros Anglais de me lancer sa flèche.

MANCEL.

Bonnes gens, silence! Accommodement!

RENAUD.

Bas les armes! De par saint Leufroy! Point de querelles dans la ligue des communes!

MORAND.

Je ne veux causer la mort de personne, ainsi je suis prêt à rester jusqu'à la Saint-Jean, si le révérend père s'en contente.

F. JEAN.

Un capitaine traiter avec ses soldats!

SIWARD à F. Jean.

C'est ici la tour de Babel; mais nous ne sommes pas les plus forts.

PERDUCAS.

Ils sont vingt contre un; ils vont nous assommer, si vous ne consentez à ce qu'ils demandent. Encore si nous étions à cheval.

F. JEAN, après un silence.

Puisque ces nobles capitaines m'en requièrent, je veux bien lui pardonner. Qu'il serve encore jusqu'à la Saint-Jean; quand même il y aurait alors des ennemis en campagne, il pourra se retirer, ainsi que ses pareils. Il restera toujours assez de braves avec moi. (A part.) Si je puis les tirer une fois de leur pays, je saurai bien les empêcher d'y revenir de sitôt.

RENAUD.

La paix! La paix! Vive saint Leufroy! A Meaux! Vite en marche!

TOUS.

A Meaux! Marchons à Meaux! Finissons la guerre!

PERDUCAS à Siward.

Vous voyez ce que l'on gagne à servir ces misérables. Ils veulent déjà se débander, sans songer que les seigneurs* ont encore une armée à Paris.

SIWARD.

Que voulez-vous? Autant vaudrait laver la tête d'un âne qu'obliger un vilain. (Ils sortent.)

SCÈNE XXXII

Le camp des insurgés sur la route de Meaux. — Tente du conseil.

F. JEAN, CHEFS DES PAYSANS
ET DES AVENTURIERS.

F. JEAN.

Vous le voyez : ils viennent pour traiter avec nous. Si chacun s'en était allé à sa maison, ils auraient repris du cœur et nous auraient détruits en détail.

SIMON.

Je ne dis pas non ; mais, voyons un peu ce qu'ils demandent.

F. JEAN.

Qu'on les fasse entrer.

(Entrent Jean de Bellisle et maître Yvain Langoirant.)

F. JEAN.

Qui êtes-vous, messires, et que venez-vous demander au conseil suprême des communes ?

BELLISLE.

Très-illustre capitaine, je me nomme Jean de Bellisle, chevalier de l'hôtel du roi. Voici le docte maître messire Yvain Langoirant, docteur en droit, et nous sommes envoyés par mon redouté seigneur, le duc de Normandie, régent de ce royaume, pour traiter de la paix.

LANGOIRANT.

C'est-à-dire, écouter vos plaintes et y faire droit si le cas y échet.

BELLISLE.

C'est ce que vous expliqueront ces lettres dont nous sommes porteurs. (Il remet des lettres à F. Jean.)

LANGOIRANT à Bellisle.

Messire Jean, c'est moi qui dois parler comme vous le savez. Mon discours est prêt; laissez-moi faire.

BELLISLE, bas.

Que Dieu y ait part! Mais abrégez, croyez-moi.

LANGOIRANT.

Hem! hem! hem!

(Il ôte son bonnet et salue trois fois, puis se couvre, tousse et retrousse ses longues manches.)

F. JEAN.

Commencez donc, nous écoutons.

LANGOIRANT.

Monsieur et messieurs,

Anaxagoras, en son tems, philosophe et docteur en médecine et physique* de Denis Ier, roi de Sicile, interrogé par ledit Denis sur ce qui, à son sentiment, était le plus utile au bonheur d'un royaume, répondit qu'il y avait deux choses nécessaires à la félicité publique, et une troisième qui était indispensable.

MORAND, à Renaud.

Comprends-tu?

SIMON.

Que nous vient-il conter?

LE LOUP-GAROU.

Est-ce français qu'il parle?

F. JEAN.

Au fait, docteur.

LANGOIRANT.

Or çà, monsieur et messieurs, (il se découvre) voulez-vous savoir quelles sont ces trois choses? Au sentiment du philosophe Anaxagoras, c'était *primò*, un bon roi; *secundò*, un terroir fertile; *tertiò*, la paix, *id est*, la bonne intelligence entre le roi et son peuple. Mais peut-être, monsieur et messieurs, (il se découvre) que vous m'arrêterez ici, m'objectant que ce savant philosophe susdit, Anaxagoras, n'était qu'un païen mécréant, en ce qu'il adorait les faux dieux, et qu'il était entièrement, et comme disent les latins nos maîtres, *toto cœlo*, *totâ viâ aberrans* en matière de religion, ignare des commandemens de notre sainte mère l'Église, et de la doctrine sacrée de notre maître et sauveur Jésus-Christ. (Il se découvre et se signe; le P. Jean et tous les assistans l'imitent.) Or çà, monsieur et messieurs, (même geste jusqu'à la fin) quelle réponse ferai-je, croyez-vous, à votre objection? — Concluante. Et j'argumente ainsi. Hem! hem! hem! — Oui, sans doute, monsieur et messieurs, Anaxagoras était un païen mécréant, et comme tel est damné comme un sarment[61]. Mais ce néanmoins, monsieur et mes-

sieurs, sa réponse au roi Denis, par une permission toute divine, était sage, *imò* conforme aux saintes Écritures; et je le prouve. — *Quomodò?* — *Sic.* Quelles choses sont utiles au bien public? *Primò*, un bon roi. Or, que dit l'Écriture? « *Dominator ho-* « *minum, justus dominator in timore Dei, sicut lux* « *auroræ, oriente sole, manè absque nubibus, rutilat,* « *et sicut pluviis germinat herba de terrâ...* »

LE LOUP-GAROU.

C'est trop fort!

SIMON.

Je crois qu'il nous charme avec des paroles magiques.

SIWARD.

S'il continue, je m'endors tout à fait.

F. JEAN.

L'ennuyeux orateur! Au fait! au fait!

LANGOIRANT continue au milieu d'un tumulte toujours croissant.

Secundò, disait Anaxagoras, un terroir fertile. Pour prouver cela, je ne suis guère embarrassé. Dieu ne dit-il pas à Abraham : « *Je bénirai ta lignée et je* « *lui donnerai la terre de Chanaan.* » Or, *quid* la terre de Chanaan? sinon un terroir fertile : « *Quæ* « *reverà fuit lacte et melle, ut ex his fructibus...* »

SIMON.

A bas le docteur!

LE LOUP-GAROU.

Il nous ensorcelle; je vais l'assommer.

THOMAS.

Mettons-le en pièces*, s'il ne se tait.

F. JEAN.

Parleur impitoyable, ne sauriez-vous nous dire en peu de mots ce que vous avez à nous proposer?

LANGOIRANT.

Tout beau, monsieur et messieurs, je n'en suis encore qu'à mon exorde.

F. JEAN.

Eh bien! ton exorde et toi, vous pouvez aller à tous les diables! (à Bellisle.) — Et vous, ne sauriez-vous parler clairement et nous expliquer en deux mots ce que celui-ci ne pourrait dire en vingt mille?

LANGOIRANT, à Bellisle.

Partons.

BELLISLE à F. Jean.

Très-volontiers; mais d'abord permettez-moi de vous demander, de la part de monseigneur le duc de Normandie, pourquoi vous avez pris les armes?

F. JEAN.

Ne le sait-il pas? Pourquoi le lion attaque-t-il l'homme, n'est-ce pas parce que l'homme lui fait la guerre? Les vilains de France se sont armés contre les seigneurs par ce que les seigneurs* les traitaient en ennemis.

LANGOIRANT.

Laissez-moi lui répondre; j'ai de quoi le mettre à *quia*.

BELLISLE.

Non, maître Yvain, ne dites mot. — Mon père, votre réponse est juste; mais pourquoi n'avez-vous pas eu assez de confiance dans la royale bonté de monseigneur le duc pour lui adresser vos doléances. Il s'est affligé de ne les point connaître, car il ne désire autre chose que de contenter petits et grands. En France, vous le savez, le roi est le roi du peuple.

F. JEAN.

Sire chevalier, voyez-vous cette épée, elle nous a fait rendre justice; elle a mieux plaidé notre cause qu'une plume d'oie. C'est par elle que nous voulons délivrer tous les serfs de France.

PAYSANS.

Oui! oui! nous les délivrerons tous!

BARTHELEMY.

Et nous voulons que tous les Français soient nobles.

LE LOUP-GAROU.

Excepté les nobles. Chacun son tour.

BELLISLE.

Par la messe! mon révérend père, vous avez là une belle épée de Bordeaux, et vous semblez savoir vous en servir aussi bien que d'une crosse d'abbé. Mais, ne vous en déplaise, ne pourrait-on entrer en accommodement, ne pourrait-on affranchir tous les serfs du royaume sans qu'il fût besoin que la moitié* de la France égorgeât l'autre moitié?

SIMON.

En voici un raisonnable à la fin !

THOMAS.

On l'entend du moins.

RENAUD.

Laissez-le parler.

F. JEAN.

Je vois où vous voulez en venir, monseigneur. Mais vous ne nous ferez pas déposer les armes avec vos paroles dorées.

BELLISLE.

Écoutez-moi, bonnes gens; mes chers compatriotes, écoutez-moi, et vous jugerez si je veux vous tromper. Monseigneur le duc vous engage à exposer vos griefs librement et avec franchise; il y fera droit. Tout ce que vous demanderez, il l'accordera*, car vous ne demanderez rien que de juste, j'en suis certain.

LE LOUP-GAROU.

Je veux que le roi me fasse baron, ou sinon...

F. JEAN.

Silence, Loup-garou.

RENAUD.

Plus de corvées, franchise entière!

PAYSANS.

Oui! plus de corvées! Communes! franchises!

BELLISLE.

Si ce sont là vos demandes, elles seront satisfaites sans difficulté, j'en suis certain. Quand de part et d'autre on se parle franchement, on n'a pas de peine à s'entendre. Il vaut mieux s'expliquer en famille que d'en venir d'abord aux coups. Dieu soit loué! voilà la paix faite. — Êtes-vous de bons Français? — Oui. — Donc, vous ne voulez pas laisser la France aux Anglais? — Non. — Et si vous tuez vos gentilshommes, ce sont autant de vos soldats que vous tuez. C'est l'infanterie qui tue ses gendarmes. — Les vilains de France une fois en paix avec la noblesse, qui osera nous attaquer? — Personne. — Qui a le poignet assez fort pour casser une trousse de vingt-quatre flèches? — Personne. — Samson ou bien ce grand homme-là (il montre le Loup-garou) s'y donneraient des ampoules. — Défaites la trousse, un enfant cassera les flèches une à une. — Séparez les vilains de la noblesse, l'Anglais tombera sur les uns, et en aura bon marché, puis sur les autres et il n'aura pas grand'peine. Unis, les Français n'ont rien à craindre; désunis, ils sont exposés aux insultes du premier venu.

LE LOUP-GAROU.

Celui-là sait parler.

SIMON.

Faisons une bonne paix et soyons unis!

THOMAS.

Faisons la paix!

PAYSANS.

La paix! la paix!

SIWARD.

Déjà! les lâches! Oubliez-vous que nous avons encore à chevaucher tout le pays de Meaux qui regorge d'argent.

F. JEAN.

Quelles garanties nous donnerez-vous en preuve que tout ce que vous nous promettez s'exécutera loyalement?

SIMON.

Oui, c'est là le point important.

BELLISLE.

Demandez les garanties que vous voudrez... La parole royale... Et puis, vous me faites rire avec vos garanties. N'êtes-vous pas les plus forts? Il y a trois cents vilains contre un gentilhomme. — Faisons une trêve, envoyez des députés au Louvre, et nous arrangerons tout pour le mieux.

F. JEAN.

Vous demandez une trêve? c'est-à-dire que vous voulez gagner du tems pour rassembler une armée et nous attaquer à votre avantage.

BELLISLE.

On dit vrai, les moines sont méfians! — Nous n'avons guère envie de lever la lance une seconde fois. Mais, restez en armes si vous le voulez pendant

la trêve. Seulement ne passez pas l'Oise. Voilà tout ce qu'on vous demande; est-ce trop?

SIWARD.

Non, non! point de trêves; il veut gagner du tems, et nous priver du butin que nous avons à faire.

PERDUCAS.

Passons l'Oise! allons à Meaux, nous deviendrons tous riches.

BELLISLE.

Ces Messieurs veulent la guerre. Je conçois leurs raisons. Ce ne sont pas leurs châteaux qu'ils pillent; ce ne sont pas leurs blés que leurs chevaux foulent aux pieds. Ils savent que la paix venue, l'aventurier n'est plus qu'un voleur, et que la corde l'attend. Tout gentilshommes qu'ils sont, ils pourront bien y venir.

SIWARD.

Coupons les oreilles à ce coquin.

PERDUCAS.

Nous appeler voleurs!

F. JEAN, aux aventuriers.

Arrêtez, messieurs, il a un sauf-conduit de moi.

SIMON.

Ce qu'il dit est vrai. Le pays est dévasté, et l'orge est renchéri de deux sous par boisseau.

BARTHELEMY.

Les aventuriers mettent tout à feu et à sang.

MORAND, bas.

Ils sont plus nos ennemis que les nobles.

LE LOUP-GAROU.

C'est vrai, qu'après eux, il n'y a rien à prendre.

RENAUD.

Pourquoi les avoir appelés dans nos affaires?

F. JEAN.

Silence donc! plus de ces disputes scandaleuses. Ne sommes-nous pas tous frères dans la sainte ligue des communes*?

MORAND, bas.

Oui, comme Abel et Caïn.

SIWARD, à part.

Ils sont les plus forts, mais ils me revaudront cela.

BELLISLE.

Allons, mes amis, décidez-vous; la paix ou la guerre?

PAYSANS.

La paix! la paix!

BELLISLE.

Eh bien! en attendant la paix, faisons une trève de trois mois, pendant laquelle nous règlerons tous nos différends.

PAYSANS.

La trève, la trève! retournons chez nous! Il faut faire la récolte des fruits*.

F. JEAN.

Je ne consentirai jamais à trois mois de trève. Sire ambassadeur, vous ne cachez pas assez vos ruses.

BELLISLE.

Je suis accommodant. Que la trève soit d'un mois et rien de plus. Êtes-vous satisfait?

PAYSANS.

Oui! oui! c'est un galant chevalier, celui-là.

F. JEAN.

Je consens... Nous consentons à la trève, pourvu que l'on remette la ville de Meaux entre nos mains. Ce sera pour nous une garantie de votre bonne foi.

BELLISLE.

Eh! mes bons amis, il n'y a plus à Meaux que de malheureuses femmes à moitié mortes de peur. Qu'avez-vous besoin d'une ville pour sûreté. Vous aurez des otages tant que vous en demanderez.

SIWARD.

Il nous faut avoir Meaux. C'est plus sûr.

PAYSANS.

Eh! que nous importe d'avoir Meaux*?

SIMON.

Nous sommes déjà bien assez loin de chez nous.

MORAND.

De bons otages suffiront.

PAYSANS.

La paix! la trève!

F. JEAN, aux paysans.

Vous le voyez, il veut nous tromper. Il nous refuse les garanties que nous lui demandons.

BELLISLE.

Je vous l'ai déjà dit, bonnes gens! La comtesse de Meaux est avec ses dames dans la ville. Elle n'a pas un gendarme à sa suite. C'est une bonne et charitable dame, vous le savez tous. Au nom de saint Leufroy, votre patron, laissez-la en paix dans sa ville.

PAYSANS.

Qu'on nous donne des otages, et nous serons contens.

F. JEAN.

Mais...

PAYSANS.

Des otages et la paix! la paix!

F. JEAN.

Or çà, sire chevalier, quels otages nous donnerez-vous pour la sûreté des députés que nous enverrons.

BELLISLE.

Moi d'abord, ce qui vous prouve que je ne cherche point à vous tromper. Je tiens à mon cou aussi bien qu'un autre. Maître Langoirant restera aussi, et si ce n'est point assez d'un chevalier et d'un docteur, on vous donnera encore deux chevaliers prudhommes et de grand renom*.

PAYSANS.

C'est un loyal chevalier! la trève! la paix!

BELLISLE.

Çà, mon père, vous semblez être leur chef; n'irez-vous point traiter de la paix à Paris.

F. JEAN.

Non, monseigneur : je n'aime pas les voyages, et d'ailleurs votre tête, quand bien même on vous la couperait, n'irait jamais aussi bien sur mes épaules que la mienne.

BELLISLE.

Comme il vous plaira. Envoyez qui vous voudrez, moi, je reste. Ah çà! vous avez du bon vin ici, je l'espère?

SIMON.

Oui, fort à votre service.

BELLISLE.

A la bonne heure. Je vais faire porter mon bagage à votre camp, et puis qu'on me donne du vin, car j'ai assez parlé pour boire.

PAYSANS.

Soyez tranquille, gentil chevalier, vous serez bien traité.

F. JEAN.

Et surveillé de près.

BELLISLE.

Comme je n'ai nulle envie de vous trahir, je suis sans inquiétude. (Il sort avec Langoirant.)

SIMON.

Va à Paris, Morand, tu as le bec affilé.

MORAND.

Vas-y toi-même. Le père Jean n'y va pas. Je reste avec lui.

THOMAS.

J'irai moi, si l'on veut. Qu'ai-je à craindre?

F. JEAN.

Vous l'avez voulu! C'est une chose faite. Il n'y faut plus songer. Maintenant réfléchissez aux demandes que vous voulez faire. Demain nous ferons partir nos députés pour Paris. Au reste, je vous le répète, restons unis : ne nous séparons pas. C'est pendant une trêve et au moment de faire la paix, qu'il faut prendre soin de ses armes.

SIMON.

Vous savez que la moitié de nos gens doit s'en retourner dans huit jours pour faire la récolte.

F. JEAN.

Et doit revenir sous les drapeaux au bout d'une semaine.

MORAND.

On ne l'a pas oublié. N'ayez pas peur.

F. JEAN.

Ce soir, venez tous à mon logement, je vous ferai part des conditions que je veux proposer au duc de Normandie.

(Ils sortent tous, excepté Siward, Perducas d'Acugna et Eustache de Lancignac.)

PERDUCAS.

Eh bien! Siward, nous allons rester seuls. Ils font la paix.

SIWARD.

Que veux-tu!

EUSTACHE.

Cette paix nous ruine.

SIWARD.

Moi, je n'ai pas fait la paix. S'ils s'arrangent, je retourne dans mon fort et je recommence mes courses comme par le passé.

PERDUCAS.

Bien dit. D'ailleurs les trêves vont bientôt finir entre l'Angleterre et la France, et nous aurons de l'occupation, Dieu aidant.

EUSTACHE.

Il y aura alors de la gloire à gagner, et de beaux coups de lance à faire.

PERDUCAS.

Et des barons français à rançonner.

SIWARD.

Et des villages et des villes à mettre à sac.

PERDUCAS.

Bah! le métier n'est pas encore à laisser.

(Ils sortent.)

SCÈNE XXXIII

La maison dans laquelle est gardé Jean de Bellisle.

BELLISLE, assis; SIWARD entrant, une épée sous le bras.

SIWARD, avec hauteur.

Vous désirez me parler, messire de Bellisle?

BELLISLE, se levant.

Oui, messire de Siward, depuis long-tems je désirais cette entrevue; mais prenez un siége, s'il vous plaît, car j'ai bien des choses à vous dire. Avant tout, je vous dois des excuses, pour certaines paroles offensantes prononcées indiscrètement par moi, contre la noble profession d'aventure que vous honorez.

SIWARD.

Si vous n'étiez pas notre otage, chevalier*, j'aurais relevé vos paroles comme elles le méritent.

BELLISLE.

Quand je parlais ainsi, mon cœur démentait ma bouche; mais j'étais chargé de haranguer des vilains, je devais les flatter et me conformer à leur grossier langage. Vous voyez ma franchise. Ces paroles outrageantes sont bien loin de ma pensée. Sainte Vierge! moi mal penser des chevaliers d'aventure, ces glorieux soutiens de la chevalerie errante! Encore une fois pardon, et permettez-moi d'enchaîner ainsi votre colère et votre bras.

(Il lui attache au bras un riche bracelet.)

SIWARD.

Saint Georges! que cela est beau! quel riche travail! quels beaux rubis!... Ah, messire de Bellisle!

(Il lui serre affectueusement la main.)

BELLISLE.

Je l'ai gagné dans un tournoi; j'avais juré de ne le donner qu'à une bonne lance, et je vous connaissais* pour tel à Niort.

SIWARD.

Quoi, vous n'avez pas oublié le tournoi de Niort?

BELLISLE.

Si je l'ai oublié! Une fête si galante, tant de belles dames réunies, de si beaux coups de lance! Nous étions tous deux parmi les tenans, et il m'en souvient, vous étiez si ferme sur la selle, que vous fûtes contraint de mettre pied à terre, pour prouver aux spectateurs que vos armes n'étaient pas vissées au harnais de votre cheval[62].

SIWARD.

Ce fut là que je perçai le bras du sire de Joigny. On prétendit que je m'étais forfait[63]; mais votre oncle, qui était l'un des maréchaux du tournoi, plaida si bien ma cause*, que je fus absous. Sans lui, je perdais mes armes et mon cheval[64].

BELLISLE.

Or çà, vous dînerez avec moi, et nous boirons à nos anciens amis, en devisant de beaux faits d'armes.

SIWARD.

De tout mon cœur.

BELLISLE.

Et je veux aussi engager votre ami messire Perducas. Quand des chevaliers ne se donnent plus de coups de lance, ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de se divertir ensemble.

SIWARD.

A propos, la trève va finir. D'où vient que nous ne recevons pas de nouvelles de nos envoyés?

BELLISLE.

Je ne puis vous le dire. Leurs prétentions sont tellement exagérées*, que je répondrais d'avance qu'ils n'obtiendront rien. Mais laissons cela, et, puisque vous voulez bien me visiter, parlons de sujets plus intéressans pour nous autres. Depuis que je suis ici, je n'ai pas eu l'occasion d'entretenir un gentilhomme, et je n'ai pour toute société que trois ou quatre manans, les plus ennuyeuses gens du monde.

SIWARD.

A vrai dire, la société des Jaques* n'est pas très-amusante pour des hommes comme nous, et sans les gentilshommes anglais et gascons, je serais déjà mort d'ennui.

BELLISLE.

Passe encore si vous étiez bien payés par ces gens-là.

SIWARD.

Payés! Croyez-vous donc que notre armée est une armée royale? On partage le butin, et nous avons notre part; voilà tout.

BELLISLE.

Ce n'est pas beaucoup; si vous aviez en tête un corps de gendarmes, le butin serait bien peu de chose.

SIWARD.

Je le crains.

BELLISLE.

Entre nous, la guerre va recommencer. Jamais mon redouté seigneur le duc de Normandie n'accordera à ces vilains les conditions extravagantes qu'ils demandent.

SIWARD.

Hum!

BELLISLE.

Et alors je vous plains si votre parti a le dessous, comme je le crois. Le captal de Busch, sous qui vous avez servi, je pense, est revenu d'Allemagne; il rassemble une armée formidable. Les Jaques* n'ont que peu de gendarmes à nous opposer. La lutte pourrait-elle être long-tems douteuse? Vous vous trouverez mêlé à une foule de paysans rebelles, avec lesquels, permettez-moi de parler avec la franchise d'un soldat, avec lesquels vous n'auriez pas dû vous associer.

SIWARD.

Ils m'ont délivré de ma prison, et je me suis trouvé engagé avec eux avant d'avoir pu réfléchir à ce que je faisais.

BELLISLE.

Est-il donc trop tard pour vous désengager?

SIWARD.

Je ne sais si je commence à vous entendre... mais parlez-moi avec la franchise d'un soldat, et je vous comprendrai mieux.

BELLISLE.

Eh bien! si vous voulez quitter ces vilains révoltés, si vous voulez revenir sous la bannière de votre ancien capitaine, vous pourrez compter sur la reconnaissance de monseigneur le duc.

SIWARD.

Voilà de belles paroles; mais ce n'est pas avec des paroles que l'on fait vivre une compagnie d'aventure.

BELLISLE.

Or çà, que diriez-vous si monseigneur le duc de Normandie prenait votre compagnie à son service pour tout le tems de cette campagne, avec la paie des gendarmes français, et, de plus, une pension perpétuelle de cent écus pour le capitaine?

SIWARD.

Je me déciderais facilement si j'étais fait comte et

banneret*. J'ai bien assez d'écuyers à mon service pour être fait banneret[65].

BELLISLE.

Je puis vous promettre ma foi de chevalier que vous obtiendrez tout cela. Désirez-vous encore quelque autre chose?

SIWARD.

Non, en vérité. Vos procédés sont si nobles qu'on ne saurait y résister. Comptez sur moi.

(Ils se donnent la main.)

BELLISLE.

Votre compagnie est, ce me semble, de cinquante lances et de cent archers.

SIWARD.

Cent quarante archers. Les archers ne sont pas précisément à moi, bien qu'ils suivent mon pennon; mais si le captal de Busch commande votre armée, ils me suivront avec joie.

BELLISLE.

Voici d'abord, en beaux florins, la solde d'un mois, et voici cent écus pour vous.

SIWARD, après avoir compté.

Vous êtes en vérité d'une exactitude surprenante.

BELLISLE.

Et ne me donnerez-vous pas en retour un mot d'écrit? ne signerez-vous pas votre engagement?

SIWARD.

Pour le signer, jamais, car je ne sais pas écrire,

mais je ferai la croix et je scellerai de mon sceau, quand il vous plaira.

BELLISLE.

A la bonne heure. Dans quelques jours le captal sera à Meaux, et alors vous passerez de son côté.

SIWARD.

Oui, foi de loyal chevalier.

BELLISLE.

J'aurais quelques idées à vous communiquer à ce sujet, si je pouvais m'entendre avec vos compagnons les capitaines d'aventure. Je ferai tous mes efforts pour les obliger : j'ai à leur service bon nombre de florins et de nobles à la rose.

SIWARD.

Je réponds d'eux comme de moi-même.

BELLISLE.

Faites que je puisse leur parler. — Quand le tems sera venu de mettre nos projets à exécution, vous me procurerez une échelle de cordes pour sortir d'ici, car la prudence me défend de rester avec ces vilains au moment où nos gendarmes marchent à leur rencontre.

SIWARD.

Vous aurez une échelle de cordes, et des* chevaux et des guides si vous voulez.

BELLISLE.

Grand merci, tout ira bien.

SIWARD.

Je vais vous amener Perducas et messire de Lancignac; je ne doute pas que vous ne soyez content d'eux.

BELLISLE.

Allez donc et revenez vite.

SCÈNE XXXIV

Le camp des insurgés.

SIMON, MORAND, MANCEL

SIMON.

Parlez-moi de celui-là! il est bien d'une autre pâte que nos défunts seigneurs. Il cause de la moisson et des labours* comme s'il avait mené vingt ans la charrue.

MANCEL.

Et il a toujours le mot pour rire.

MORAND.

Avec tout cela, je ne sais ce que sont devenus nos gens que nous avions envoyés pour la paix. Je crains bien pour le pauvre Thomas, surtout.

SIMON.

Bah! qu'y a-t-il à craindre? N'avons-nous pas entre nos mains des otages? C'est otages, n'est-ce pas, que dit le père Jean?

MANCEL.

Morand ne pense jamais qu'aux malheurs.

MORAND.

C'est le plus sûr, ici-bas.

(On entend sonner des trompettes.)

SIMON.

On sonne la trompette ! Il est arrivé quelque chose.

RENAUD, entrant.

Savez-vous la nouvelle ?

SIMON.

Quelle ?

RENAUD.

Les nobles ont remis une armée sur pied. Ils ont plus de dix mille gendarmes, et le captal de Busch, Dieu confonde le payen et son diable de nom !... c'est leur capitaine, il marche sur nous, et demain peut-être, aurons-nous bataille*.

MORAND.

Jésus Marie ! c'est fait de nous.

MANCEL.

Impossible, Renaud !

RENAUD.

Franque a vu leurs coureurs, et vient d'escarmoucher avec eux : à telles enseignes qu'ils nous ont blessé une douzaine d'hommes, entre autres Topineau le jeune qui a la cuisse percée jusqu'à l'os.

MORAND.

Par la passion de Notre-Seigneur ! nous sommes trahis ! nous n'avons plus de ressources...

SIMON.

Le diable me brûle si je ne m'en venge pas sur ce déloyal chevalier! Topineau est le frère de ma marraine.

(Il se fait un grand mouvement dans le camp. Entrent F. Jean, Siward, le Loup-garou.)

F. JEAN.

Nous sommes trahis! Le scélérat s'est échappé!

SIWARD.

Holà! Derrick, Louis! Qu'on m'amène mon cheval alezan! Qu'on me donne mes armes! Je veux le rattrapper fût-il au fond de l'enfer!

LE LOUP-GAROU.

A cheval, à cheval!

MORAND.

Qui donc s'est échappé?

LE LOUP-GAROU.

Eh! parbleu, Bellisle, ce faiseur de beaux discours. Et les gendarmes du roi sont en marche.

SIWARD.

A cheval, Loup-garou! C'est du côté des bois qu'il a dû s'échapper.

LE LOUP-GAROU.

Non, j'ai vu des pas de chevaux auprès de la fontaine. Il a fait un détour pour nous donner le change.

SIWARD.

Je te dis qu'il a pris par les bois, un de mes gens a vu un cavalier entrer dans la forêt...

F. JEAN.

Allez chacun de votre côté sans vous disputer davantage. — Vous, courez à vos bandes. — Dans une heure il faut être en marche.

(Siward et le Loup-garou sortent.)

MORAND.

Voilà un grand malheur, père Jean !

MANCEL.

On dit que l'ennemi est nombreux.

SIMON.

Comment ont-ils fait pour passer la Marne?

F. JEAN.

Allez vous armer au lieu de faire ces sottes questions. (Il sort.)

SIMON.

Jamais je ne lui ai vu l'air si troublé.

MORAND.

Mauvais signe !

MANCEL.

Allons toujours nous armer.

MORAND.

Le père Jean baisse, on s'en aperçoit.

SIMON.

Bah ! il n'y a que toi qui le dise.

MANCEL.

Si l'armée du roi nous attaque, nous en viendrons à bout, comme nous avons fait de celle du Sénéchal.

MORAND.

Voilà bien des corbeaux du côté de l'orient. Dieu veuille, et Notre-Dame, que nous ne leur donnions pas à manger!

SIMON.

Toujours prophète de malheur! (Ils sortent.)

SCÈNE XXXV

Une plaine auprès de Meaux. — La bataille est engagée; on voit çà et là des morts et des blessés. — Le Loup-Garou, avec ses archers, escarmouche contre l'avant-garde opposée.

LE LOUP-GAROU, faisant une marque sur sa masse.

Un de plus! j'espère finir aujourd'hui mon demi-cent. Allons, vous autres, entrez dans ces bruyères à droite, et poussez les archers du Roi. Ils ne tiendront pas plus ferme devant vous que les daims du Beauvoisis. (Entre F. Jean à cheval avec quelques chefs.)

F. JEAN.

Bien commencé, brave Loup. Du courage, aujourd'hui, et la guerre est terminée.

LE LOUP-GAROU.

Je ne m'y épargnerai pas pour ma part, soyez-en sûr. Mais comment cela va-t-il de votre côté?

F. JEAN.

Bien, je ne crains pas les gendarmes du captal. Mais les aventuriers sont à notre droite et s'apprêtent à les bien recevoir. Je vais voir comment on se comporte à la gauche. (Il sort.)

LE LOUP-GAROU.

Jean, mets une corde neuve à mon arc. — Holà! ménagez vos flèches là-bas. Vous tirez de trop loin. Avancez, avancez, jusqu'à ce que vous puissiez leur voir le blanc des yeux. — Bien, mes lurons, lancez! — Ah! ce gros arbalètrier, quelle culbute! — Où diable est fourré maître Brown? L'ennemi se replie sur son corps de réserve*, et les archers anglais nous seraient bien utiles maintenant. — Je m'en vais lui sonner un rappel. (Il sonne du cor.) Je gage qu'il est à boire quelque part. Tant qu'il reste une bouteille pleine, il ne peut se mettre à autre chose*.

(Un cor répond à celui du Loup-garou, entre Brown.)

BROWN.

Loup mon ami, veux-tu te faire Anglais?

LE LOUP-GAROU.

Moi? à quoi bon?

BROWN.

Vous êtes tous perdus. Ce soir vous serez tous en chair à pâté. Il n'y a de salut pour toi qu'à te faire Anglais.

LE LOUP-GAROU.

Tu me fais rire, l'ami, je suis de ceux qui mangent les pâtés : et il faudrait un fier cuisinier pour me mettre en pâte.

BROWN.

Vous êtes perdus tous tant que vous êtes. On vous trahit.

LE LOUP-GAROU.

Que veux-tu dire?

BROWN.

Nous vous quittons. Cela s'est fait malgré moi : mais le captal de Busch a été autrefois notre capitaine. — Je ne regrette que toi; — mais viens avec nous, fais-toi Anglais.

LE LOUP-GAROU.

Au diable tes Anglais, mais explique-toi, mort de ma vie!

BROWN.

Adieu, adieu! montre mon arc aux Anglais et dis-leur que tu le tiens du capitaine Brown. (Il sort.)

LE LOUP-GAROU.

Arrête, attends donc. Il court comme si le diable l'emportait! Allons prévenir le père Jean. Il n'y a rien de bien clair dans ce qu'il m'a dit, mais l'autre le devinera. Petit Jean, commande mes* gens, et escarmouche avec prudence. (Il sort.)

SCÈNE XXXVI ET DERNIÈRE

Une forêt. — Il est nuit.

F. JEAN, LE LOUP-GAROU
MORAND, SIMON, BARTHELEMY, GAILLON
PAYSANS INSURGÉS

F. Jean est debout à l'écart, appuyé contre un arbre; les autres sont assis ou couchés par terre autour d'un feu et mangent avec avidité quelques provisions. — Quelques-uns sont blessés, et tous semblent accablés de fatigue.

LE LOUP-GAROU.

Quarante-trois hommes! Perdre en un seul jour

quarante-trois des plus braves archers qui jamais aient encoché flèche! Que la peste étouffe les aventuriers qui nous ont trahis!...

SIMON.

Que le diable étrangle le captal!

MORAND, à basse voix.

Et le moine de Mahom qui nous a menés à la boucherie.

LE LOUP-GAROU.

Toujours le même, vieux Morand. Tu te tais, et tu te caches quand les horions pleuvent. Mais on est sûr de te revoir et d'entendre tes croassemens auprès du feu de la cuisine. Ventre de bœuf! Renaud est mort, c'était le seul brave d'entre vous.

MORAND.

Toi qui parles, n'as-tu pas couru aussi vite que nous autres?

LE LOUP-GAROU.

Morand, ne m'échauffe pas les oreilles, je ne suis pas en belle humeur, et il m'en coûterait moins de te casser la tête que d'avaler le reste de cette bouteille.

MORAND.

Tu te fâches toujours pour rien.

LE LOUP-GAROU, se levant.

Eh bien! mes loups, finirez-vous de manger! Jour de Dieu! on dirait, à les voir mâcher si lentement, qu'ils sont assis à une table de noce. Debout, co-

quins! Nous avons encore une longue traite à faire avant de gagner nos bois.

SIMON, bas à Morand.

Voilà notre vaillant champion qui se trouve encore trop près du captal.

F. JEAN, s'avançant.

Nous allons lever le camp...

SIMON, bas.

Il appelle cela un camp.

F. JEAN

Franque, tu feras l'arrière-garde avec tes braves archers. Demain nous serons en sûreté derrière l'Oise, et nous pourrons recommencer la guerre.

MORAND, bas.

Tu n'en as donc pas assez?

LE LOUP-GAROU.

Mes archers et moi, nous ferons notre retraite tout seuls.

F. JEAN.

Que veux-tu dire? Obéis.

LE LOUP-GAROU.

Père Jean, écoutez. Vous êtes devenu notre chef, le diable sait comment et pourquoi. Avant vous je m'étais fait libre. — Je vous ai aidé de tous mes efforts; moi et mes gens, nous avons fait rage pour vous : maintenant vous voilà retombés dans le bour-

bier... Par la barbe de Mahom! tirez-vous-en tout seul. Et adieu.

F. JEAN.

Je m'étais trompé sur ton compte. Je t'ai cru un soldat, tu n'es qu'un voleur. Tu es âpre à la curée après la victoire; maintenant...

LE LOUP-GAROU.

Maintenant... Si vous m'aviez laissé dans ma forêt, je serais maintenant à la tête d'une centaine de bons lurons libres comme l'air; au lieu qu'avec votre belle manière de faire la guerre, vous nous avez presque mis la corde au cou à tous tant que nous sommes. Or sus, adieu!

F. JEAN.

Eh bien! Fuis, lâche que tu es. Je reste avec ces braves gens. Avec eux je saurai triompher de nos ennemis...

LE LOUP-GAROU.

Je vous le souhaite, mon révérend.

F. JEAN.

Mais sache que si tu reviens jamais à mon armée dans un tems plus heureux, je te ferai pendre comme un brigand, et...

(Le Loup-garou sonne du cor avec force, rassemble sa petite troupe et s'enfonce dans la forêt.)

MORAND.

Il a raison, le Loup-garou; nous sommes bien dupes de rester avec ce maudit sorcier.

F. JEAN.

Simon, et toi, Gaillon, rassemblez ce qui nous reste d'archers. Vous commanderez l'arrière-garde avec moi.

GAILLON.

Bien obligé de votre arrière-garde! Pour nous faire mettre en hachis? Quelque sot!...

SIMON.

Père Jean... Père Jean...

MORAND, bas à Simon.

Est-ce que tu veux lui obéir?

F. JEAN, à Simon.

Tu hésites?

SIMON.

Ma foi, l'armée est en déroute. Chacun pour soi. Les boiteux feront l'arrière-garde.

BARTHELEMY.

Vous voulez donc toujours nous commander?

F. JEAN.

Prétendriez-vous me désobéir? Parle, toi, Gaillon.

(Il le prend à la gorge.)

GAILLON.

Moi... Non, non, père Jean... mais...

SIMON.

C'est vous qui êtes cause de tout ce qui est arrivé.

GAILLON.

Vous nous avez menés ici.

BARTHÉLEMY.

Vous nous avez poussés à la révolte...

MORAND.

Contre nos bons seigneurs.

F. JEAN, s'avançant vers lui.

Que dis-tu, misérable? (Morand recule effrayé.)

SIMON.

Nous nous sommes fiés à vous.

GAILLON.

Vous nous avez fait tuer comme des moutons.

MORAND, aux paysans.

Si vous aviez du cœur, il ne serait plus notre capitaine.

SIMON.

Vous n'êtes plus notre chef.

BARTHÉLEMY.

Vous nous avez trahis.

TOUS.

Trahison! trahison!

MORAND.

C'est lui qui a fait assassiner le vénérable abbé d'Apremont.

PLUSIEURS PAYSANS.

C'est cela qui nous a porté malheur.

F. JEAN.

Lâche canaille! vous osez élever la voix contre moi. Avez-vous si vite oublié que sans moi vous seriez encore esclaves? Avez-vous oublié que par moi, par ma science seule*, vous avez vaincu vos seigneurs, que vous vous êtes emparés de leurs richesses? Est-ce ma faute, si votre lâcheté vous attire un revers? Si je vous abandonnais à vos propres forces, malheureux! vous seriez déjà tous suspendus aux fourches patibulaires. Si maintenant...

BARTHELEMY.

N'écoutons point ce traître...

GAILLON.

Empêchons-le de parler!

MORAND.

Qu'il meure l'apostat!

SIMON.

Tuons-le comme il a tué le baron d'Apremont.

TOUS.

Qu'il meure! qu'il meure!

MORAND.

Il faut le livrer au captal, au baron de Bellisle!

F. JEAN, l'épée à la main.

Avancez, lâches, avancez; je ne vous crains pas. Qui de vous osera mettre la main sur son capitaine?

PAYSANS.

Finissons-en! — Qu'il meure! — A bas le moine!

(F. Jean est frappé d'une flèche par derrière. Il tombe et se relève aussitôt sur les genoux en s'appuyant contre un arbre.)

F. JEAN.

Cela est digne de vous... misérables... vous me frappez par derrière.

VOIX derrière la scène.

Les gendarmes du roi! Les aventuriers*!

F. JEAN.

Je vais être vengé!... Allez, traîtres... vous n'échapperez pas... à leurs longues lances... Les roues... les potences vous attendent... Je vous excommunie... et vous dévoue aux supplices éternels.

(Il meurt.)

MORAND.

Sauve qui peut!

VOIX CONFUSES.

Nous sommes entourés; sauve qui peut!

QUELQUES PAYSANS.

Qui sera notre capitaine?... Simon, Simon!

SIMON.

Fuyons, nous sommes perdus!

HOMMES D'ARMES derrière la scène.

Au captal, au captal! tue, tue!

TOUS.

Sauve qui peut! (Fuite et déroute générales.)

NOTES

1. Les prêtres étant alors les seuls médecins, et les prières et les vœux presque les seuls remèdes, il n'est pas étonnant que les maladies fussent désignées par le nom des saints qui en guérissaient les dévots, ou qui punissaient par elles les impies et les incrédules.

2. On dévoue un homme au diable en faisant sur lui la croix de la main gauche. Il faut encore dire certaines paroles.

3. Rien n'était plus commun, dans ce siècle d'ignorance, que de confondre ainsi dans des sermens les noms des saints et des démons. — Golfarin, neveu de Mahomet, est représenté dans les vieilles légendes comme un enchanteur redoutable. — Quelques érudits veulent voir dans son nom celui du calife Omar.

4. Cri de joie. — On appelait aussi *Noëls* certaines chansons joyeuses.

5. *Routier*, *aventurier*, *chevalier d'aventure*, noms que l'on donnait à des hommes vivant de pillage en tems de paix, et qui louaient leurs services en tems de guerre au prince qui leur donnait la plus forte solde.

6. Cavaliers couverts d'armures de fer. — Gendarmes, hommes d'armes, lances; tous ces mots sont souvent employés les uns pour les autres.

7. C'est-à-dire piller.

8. Comme il faut que chaque métier ait un patron, les voleurs ont choisi saint Nicolas.

9. Lieu de refuge où l'on était à l'abri des poursuites de la justice.

10. Il faut continuellement se reporter à l'ignorance du tems. L'art de l'écriture n'était connu presque exclusivement que des moines.

11. Cette restriction mentale, qui peut être d'une grande utilité, est encore usitée par les enfans dans leurs jeux.

12. Soldats du parti du roi de Navarre. Ce prince possédait alors beaucoup de places dans le nord de la France.

13. Gens de guerre sans emploi, la plupart Anglais ou Gascons et vivant de brigandage. Ce nom avait été donné à plusieurs bandes que l'espoir du pillage avait attirées en France long-tems après le commencement des guerres.

14. Terme de mépris et surnom donné à ces soldats.

15. Il n'était pas rare alors de voir des ecclésiastiques porter les armes.

Les aventuriers se donnaient un chef pendant la paix, et s'établissaient d'ordinaire dans quelque château, qui leur servait de dépôt pour leur butin et de citadelle contre les attaques qu'ils pouvaient avoir à craindre de la part des paysans qu'ils pillaient.

16. Sobriquet du paysan français.

17. Plusieurs abbayes de France avaient le droit d'envoyer leurs chefs aux conciles.

18. Voir les romans de chevalerie.

19. Voir l'anecdote du comte de Saint-Pol faisant assommer des prisonniers, une heure après le combat, par son fils âgé de douze ans, « lequel y semblait prendre grand plaisir ».

(Histoire des ducs de Bourgogne.)

20. La science.

21. La bataille de Poitiers, où le roi Jean fut fait prisonnier. Il mourut en Angleterre sans avoir été racheté.

22. Les archers anglais poussaient l'arc de la main gauche, en tenant la droite immobile. — Les Français, raidissant le bras gauche, tiraient la corde de la main droite. Au reste, l'adresse des Anglais comme archers était partout reconnue, et leur assura long-tems la supériorité sur toutes les autres nations.

23. Prix de l'arc.

24. Ancienne superstition qui s'est conservée encore dans quelques pays.

« ... *Lupi Mœrim vidêre priores.* »

VIRGILE, *Buc.*

25. C'était un habillement fort serré, ordinairement en buffle ou en toile bien ouatée, que le gendarme portait sous son armure. Son usage était d'empêcher le frottement du fer sur la peau, et il pouvait servir en outre pour amortir les contre-coups.

26. Le tems de la durée des trêves.

27. Cotte de mailles : armure légère.

28. Bien que les Anglais fussent catholiques alors, cependant leur dévotion n'est pas représentée comme d'une nature très-fervente ; et les historiens leur reprochent souvent de piller les églises, de profaner les reliques, etc.

29. Mont Joie saint-Denis! était le cri de guerre des Français ; chaque seigneur y ajoutait son cri particulier que répétaient ses vassaux dans les combats.

30. *Rescousse.* C'est-à-dire l'action de secourir, de repousser. Ce mot entrait fréquemment dans les cris de guerre.

31. *Miséricorde, ou poignard de merci.* La lame de cette arme était extrêmement forte et aiguë. Quand un chevalier était renversé, ce n'était pas encore chose aisée de le blesser au travers de sa panoplie. Le vainqueur tâchait de soulever quelque pièce

de son armure pour y introduire la pointe de son poignard, à peu près comme on fait pénétrer un couteau entre les deux écailles d'une huître.

Froissard appelle cette opération *bouter la dague au corps.* Dans ce tems il était d'usage de tuer toutes les personnes qui ne pouvaient donner rançon, ou dont la solvabilité n'était pas bien reconnue.

32. La plupart des ecclésiastiques exerçaient la médecine.

33. Ce droit étrange est encore observé à la mer.

34. Les cagots de la Provence, que l'on a long-tems regardés comme des Sarasins échappés à la défaite d'Abdérame.

35. Espèce de fourrure estimée.

36. L'autorité d'un abbé sur les moines de son couvent s'étendait même encore plus loin.

37. Tous les talens nécessaires à un troubadour.

38. On voit dans les fabliaux français avec quelle irrévérence les troubadours traitaient les prêtres et les moines.

39. Les chevaliers *bannerets* se distinguaient par une bannière carrée des chevaliers *pennonceaux*, qui n'avaient qu'un petit drapeau triangulaire nommé *pennon.* Pour *lever bannière*, il fallait posséder un certain nombre de fiefs, et être suivi d'une troupe considérable de chevaliers et d'écuyers.

40. On leur donne souvent cette épithète. Voir Joinville, *passim*, etc.

41. Voir le fabliau du voleur qui entra en paradis par l'intercession de la sainte Vierge, pour laquelle seulement il avait conservé de la dévotion.

42. Dans ce tems, une dame noble se faisait rendre par un homme des services pour lesquels on emploierait aujourd'hui une femme de chambre.

« Damoiselle, vous avez perdu votre armure de jambe; votre page vous l'a mal attachée. » (*Tiran le Blanc.*)

43. C'était au casque que l'on visait en général dans les tournois.

Voir, dans Froissard, la description du tournoi de Calais.

44. Il fallait faire preuve de noblesse pour être admis à *faire armes* dans un tournoi.

45. Ancienne tradition qui fait descendre les rois Francs de Francus, fils de Priam, roi des Troyens.

46. Les anciennes armures étaient de tissu de mailles. Le père Jean fait ici un notable anachronisme.

47. Il y a trente ans que quatre paysans russes massacrèrent l'intendant de leur seigneur avec les circonstances décrites dans cette scène. Ils se livrèrent ensuite au gouverneur de la province pour empêcher que leur village ne fût décimé. — On les

envoya aux mines de Nertchinsk, après leur avoir coupé le nez et les oreilles.

48. De semblables arrangemens n'étaient pas rares.

49. Le Dauphin : depuis, Charles V.

50. Le prix des chevaux paraît avoir été hors de toute proportion avec la valeur de l'argent*. Un homme d'armes, à qui le roi donnait un cheval valant 200 francs, recevait seulement 30 francs de solde par an.

51. Carquois.

52. Les couvens hors des villes étaient tous plus ou moins fortifiés et munis d'armes.

53. C'est-à-dire, je combattrai contre vous.

Dans les beaux tems de la chevalerie errante, un chevalier qui courait les aventures portait en évidence soit une chaîne, soit un bracelet, présent de sa dame. C'était un défi aux autres chevaliers de le *délivrer*, c'est-à-dire de lui enlever les signes de son entreprise d'armes (*Emprinse*). On a dit ensuite délivrer un chevalier de trois coups de lance, etc., pour couvrir* trois passes contre lui, etc.

54. Baisser la lance.

55. Voir la réponse de Bayard à l'empereur Maximilien au siége de Padoue.

56. Formule de serment. Voir le poëme du Héron.

57. C'est une semblable imprudence qui fit perdre la bataille d'Azincourt.

58. Ces détestables jeux de mots étaient alors fort à la mode.

59. On reconnaissait ainsi les hommes d'armes prisonniers.

60. Ambroise Paré raconte qu'après une petite escarmouche en Piémont, trois ou quatre soldats avaient été horriblement brûlés par l'explosion de leurs flasques de poudre. Un de leurs camarades demanda au savant chirurgien s'il y avait quelque espoir de sauver ces hommes ; sur sa réponse négative, il leur coupa *gentiment* la gorge.

61. Parce que l'on jette au feu les sarmens secs. — Comparaison fort usitée dans ce tems.

62. Un chevalier écossais, qui joutait sur le pont de Londres, paraissait si ferme sur la selle, que le peuple le força de mettre pied à terre, pour voir s'il n'était pas attaché au cheval.

63. Se forfaire, c'était manquer aux règles d'un tournoi. On devait toujours frapper *entre les quatre membres*.

64. Punition usitée. Voir le tournoi de Calais dans Froissard.

65. Voir note 33.

Fin des notes de la Jaquerie.

LA

FAMILLE DE CARVAJAL

DRAME

PRÉFACE

J'ai lu dans l'ouvrage du malheureux Ustariz, sur la Nouvelle-Grenade, l'anecdote qui fait le sujet de la pièce suivante, en voici l'extrait :

« Don José Maria de Carvajal descendait du fameux don Diégo, mestre de camp de Gonzale Pizarro, dont la cruauté a passé en proverbe[1]. Certes, il ne démentit pas son origine; car il n'y a pas de rapines, de trahisons et de meurtres dont il ne se soit rendu coupable en divers lieux, tant dans ce royaume que dans le golfe de Mexique où il exerça long-tems le métier de pirate. Ajoutez à cela qu'il s'adonnait à la magie, et que, pour plaire au diable son inventeur, il commit plusieurs sacrilèges trop horribles pour que je les rapporte ici. Néanmoins il obtint sa grâce à prix d'argent, dont il avait quantité, et s'étant établi à la côte ferme, il parvint à faire oublier ses forfaits par le vice-roi, en soumettant plusieurs tribus d'Indiens sauvages et rebelles à l'autorité de S. M. C. Dans cette expédition il n'oublia pas ses intérêts, car il dépouilla de leurs biens plusieurs créoles innocens qu'il fit mourir ensuite, les accusant d'être d'intelligence avec les ennemis du roi...

« Dans le tems qu'il faisait la course il avait enlevé et épousé une demoiselle noble, native de Biscaie et nom-

1. *Mas fiero y cruel que Carvajal.*

mée dona Agustina Salazar, dont il eut une fille nommée dona Catalina. Il avait permis à sa mère de la faire élever au couvent de Notre-Dame du Rosaire à Cumana; mais lorsqu'il se fut établi à Yztepa, au pied de la Cordillère, il fit venir près de lui cette demoiselle dont la rare beauté ne tarda pas à allumer une flamme impure dans son cœur dépravé. D'abord il tenta de séduire l'innocence de la jeune Catalina, soit en lui donnant de mauvais livres, soit en raillant en sa présence les mystères de notre sainte religion. Comme il vit ses efforts inutiles, par une ruse diabolique il essaya de lui persuader qu'elle n'était pas sa fille et que sa mère dona Agustina avait manqué à la foi conjugale. Toute cette infâme machination étant restée sans résultat* par la vertu de dona Catalina, Carvajal, dont le caractère colérique ne pouvait long-tems se plier à la ruse, résolut de faire violence à cette* innocente créature. D'abord, il se débarrassa de sa femme par le poison, suivant l'opinion généralement reçue; puis s'étant enfermé seul avec sa fille, à laquelle il avait fait prendre un breuvage magique (lequel cependant ne put avoir d'effet sur une chrétienne), il essaya de triompher par force de sa pudeur*. Catalina, n'ayant plus d'autre ressource, saisit la dague de Carvajal et lui en donna un tel coup que le scélérat mourut presque aussitôt. Quelques instans après arriva le capitaine don Alonso de Pimentel, avec des Indiens et des Espagnols pour l'enlever par force de la maison de son père. Don Alonso l'avait connue à Cumana, et l'aimait tendrement; mais ayant appris ce qui s'était passé, il l'abandonna sur-le-champ et revint en Espagne, où l'on m'a dit qu'il se fit moine. Quant à dona Catalina, elle prit la fuite, et l'on a jamais su ce qu'elle

était devenue. Le juge don Pablo Gomez qui poursuivit cette affaire fit de grands efforts pour la retrouver, mais inutilement. Peut-être se sauva-t-elle chez les Indiens Tamanaques, peut-être fut-elle dévorée par les jaguars en punition du meurtre qu'elle avait commis. On remarqua que le cadavre de don José fut déterré et mangé par les jaguars, la nuit même qui suivit son enterrement. »

Voir l'histoire du procès de Béatrix Cenci.

Je n'aurais jamais pensé à faire un drame de cette horrible histoire sans les deux lettres qu'on va lire, et que je reçus presque en même tems.

PREMIÈRE LETTRE

Monsieur,

Je m'appelle Diego Rodriguez de Castagneda y Palacios, je commande la corvette colombienne *la Régénération de l'Amérique*, en croisière sur les côtes nord-ouest de l'Espagne. Depuis près d'une année nous avons fait d'assez belles prises, ce qui n'empêche pas que quelquefois nous ne nous ennuyons diablement. En effet, vous vous imaginerez facilement l'espèce de supplice que ressentent des gens condamnés à naviguer toujours en vue de terre sans pouvoir jamais aborder.

J'avais lu que le capitaine Parry, au milieu des glaces polaires, avait amusé son équipage au moyen de comédies jouées par ses officiers. Je voulus l'imiter. Nous avions à bord quelques volumes de théâtre et nous nous mîmes à les lire tous les soirs dans la chambre du conseil, cherchant quelque pièce à notre convenance. Vous ne sauriez croire, monsieur, combien ces lectures nous semblèrent

ennuyeuses. Tous les officiers voulaient être de quart pour les éviter. Personnages, sentimens, aventures, tout nous paraissait faux. Ce n'étaient que princes, soi-disant amoureux fous, qui n'osent toucher seulement le bout du doigt de leurs princesses, lorsqu'ils les tiennent à longueur de gaffe. Cette conduite et leurs propos d'amour nous étonnaient, nous autres marins accoutumés à mener rondement les affaires de galanterie.

Pour moi tous les * héros de tragédie ne sont que des philosophes flegmatiques, sans passions, qui n'ont que du jus de navet au lieu de sang dans les veines, de ces gens enfin à qui la tête tourne* en serrant un hunier. Si quelquefois un de ces messieurs tue son rival en duel ou autrement, les remords l'étouffent aussitôt, et le voilà devenu plus mou qu'une baderne. J'ai vingt-sept ans de service, j'ai tué quarante et un Espagnols, et jamais je n'ai senti rien de pareil. Parmi mes officiers, il en est peu qui n'aient vu trente abordages et autant de tempêtes; vous comprendrez facilement que pour remuer* des gens comme nous, il faut d'autres ouvrages que pour les bourgeois de Madrid.

Si j'avais le tems je ferais bien des tragédies, mais, entre mon journal à tenir et mon vaisseau à commander, je n'ai pas un moment à moi. On dit que vous avez un talent prodigieux pour les ouvrages dramatiques. Vous me rendriez un grand service si vous employiez ce talent à me faire une pièce que nous jouerions à bord. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il ne nous faut pas quelque chose de fade; tout au contraire : rien ne sera trop chaud pour nous, ni trop épicé. Nous ne sommes pas des prudes, et nous n'avons peur que du langoureux. S'il y a des

amoureux dans votre drame, qu'ils aillent vivement en besogne. Mais quel besoin de vous en dire davantage? A bon entendeur, salut. Quand votre comédie sera faite, nous nous entendrons pour le paiement. Si des marchandises espagnoles vous sont agréables, nous nous arrangerons sans peine.

Au reste, monsieur, vous n'avez pas à craindre d'écrire pour des gens incapables de vous apprécier. Nos officiers ont reçu tous une excellente éducation, et moi-même je ne suis pas un membre tout à fait indigne de la république des lettres. Je suis auteur de deux ouvrages qui, j'ose le dire, ne sont pas sans mérite. Le premier est *le Parfait Timonier*, in-4°, Carthagène, 1810. L'autre est un mémoire sur les câbles en fer. Je vous adresse un exemplaire de l'un et de l'autre, et suis,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

DIEGO CASTAGNEDA.

DEUXIÈME LETTRE

Monsieur,

J'ai quinze ans et demi, et maman ne veut pas que je lise des romans ou des drames romantiques. Enfin, l'on me défend tout ce qu'il y a d'horrible et d'amusant. On prétend que cela salit l'imagination d'une jeune personne. Je n'en crois rien, et comme la bibliothèque de papa m'est toujours ouverte, je lis le plus que je puis de semblables ouvrages. Vous ne pouvez vous figurer quel plaisir on éprouve en lisant à minuit dans son lit un livre défendu. Malheureusement la bibliothèque de papa est

épuisée, et je ne sais ce que je vais devenir. Ne pourriez-vous, monsieur, vous qui faites des livres si jolis, me faire un petit drame ou un petit roman bien noir, bien terrible, avec beaucoup de crimes et de l'amour à la lord Byron. Je vous serai* on ne peut plus obligée, et je vous promets de faire votre éloge à toutes mes amies.

Je suis, monsieur, etc...

Z. O.

P.-S. — Je voudrais bien que cela finît mal. Surtout que l'héroïne mourût malheureusement.

2d *P.-S.* — Si cela vous était égal, je voudrais bien que le héros se nommât Alphonse. C'est un nom si joli!

LA
FAMILLE DE CARVAJAL

¡ O malvado,
Incestuoso, desleal, ingrato,
Corrompedor de la amistad jurada
Y ley de parentesco conservada!
LA ARAUCANA.

Twas strange
How like they look'd! The expression was the same
Serenely savage, with a little change
In the dark eye's mutual-darted flame;
For she too was one who could avenge,
If cause should be — a lioness though tame.
Her father's blood, before her father's face
Boil'd up and proved her truly of his race.

D. JUAN, *canto* IV, *st.* 44.

PERSONNAGES.

Don JOSÉ DE CARVAJAL.
Dona AGUSTINA, sa femme.
Dona CATALINA, sa fille.
Don ALONSO DE PIMENTEL, amant de dona Catalina.
Le cacique GUAZIMBO.
INGOL, son fils.
L'aumônier de don José.
MUGNOZ, ancien flibustier.
Espagnols, Indiens, Nègres, etc.

*La scène est dans une province peu habitée du royaume de la Nouvelle-Grenade, en 16**.*

LA

FAMILLE DE CARVAJAL

DRAME

SCÈNE I

Un salon dans une habitation isolée. — Sur le devant de la scène, une table avec des flambeaux, et un plateau garni de tout ce qui sert à prendre le maté ou l'herbe du Paraguay[1].

DON JOSÉ DE CARVAJAL, DONA AGUSTINA, DONA CATALINA, MUGNOZ, NÈGRES ESCLAVES.

DON JOSÉ à Mugnoz.

Ensuite?

MUGNOZ.

Ensuite, monseigneur, voyant que cela ne suffisait pas pour le faire parler, je lui ai donné trois autres bons tours de corde.

DONA CATALINA, se bouchant les oreilles.

Encore!

DON JOSÉ à Mugnoz.

Et le coquin n'a rien dit malgré cela?

MUGNOZ.

J'ai eu beau lui...

DONA CATALINA.

Oh! c'est trop long-tems parler de supplices... Mugnoz, taisez-vous!

DON JOSÉ.

Eh bien! mademoiselle est ici la maîtresse apparemment? — Ne puis-je donc interroger mes gens sans ton consentement, petite méchante?

(Il lui passe la main sous le menton.)

DONA CATALINA, se levant.

Parlez librement de vos tortures, moi je m'en vais.

DON JOSÉ.

Non, je veux que tu restes.

DONA AGUSTINA.

Mon ami, pourtant Catalina...

DON JOSÉ.

Quoi! faut-il encore qu'à votre ordinaire vous vous entremettiez entre ma fille et moi? — Catalina, reste donc*. Il ne faut pas être si sensible. Il ne s'agit que d'un nègre... Ne dirait-on pas... (Aux nègres.) Empêchez-la de sortir. Je veux que tu restes ici. Quel caractère! (Dona Catalina veut s'élancer vers la porte, mais les nègres se placent devant elle; alors elle va du côté de la scène le plus éloigné de Don José, et s'assied les bras croisés.) (A part.) J'aime à la voir ainsi émue*. Comme elle est belle quand le dépit lui donne des couleurs! Comme son sein est agité! Quels yeux! comme ils

sont pleins de rage! Elle est belle comme une jeune tigresse. — Eh bien! Mugnoz, nous disions?...

(Dona Catalina se met à ré iter à haute voix des *Ave Maria*, pendant tout le tems que son père et Mugnoz parlent ensemble.)

MUGNOZ.

Moi, je lui demandais toujours ses complices, car on n'empoisonne pas ainsi douze nègres tout seul, mais il serrait les dents comme un lézard mort et ne disait mot*.

DON JOSÉ, regardant sa fille.

Quelle tête! (A Mugnoz.) C'est que tu le ménageais, Mugnoz, tu es trop doux.

MUGNOZ.

Par le corps du Christ! vous êtes injuste, monseigneur. J'ai fait de mon mieux : c'est tout dire. Mais un nègre vous a la peau plus dure qu'un caïman.

DON JOSÉ, regardant sa fille, à demi-voix.

Qu'elle est belle! (A Mugnoz.) Enfin?

MUGNOZ.

Enfin, monseigneur, n'en pouvant rien tirer, je l'ai remis au cachot, la jambe dans une bonne cangue[2] bien lourde, et demain, si vous le jugez à propos, nous le brûlerons tout vif devant l'habitation... Les empoisonneurs, ça se brûle ordinairement, mais si vous l'aimez mieux...

DON JOSÉ, d'un air distrait.

Bien... mais, Mugnoz...

MUGNOZ.

Monseigneur?...

DON JOSÉ, à Dona Agustina.

Allez auprès de votre fille, madame; je n'aime pas à avoir des espions auprès de moi. Laissez-nous. — (A Mugnoz plus bas.) Tu ne me parles pas de Don Alonso de Pimentel? Comment a-t-il pris le refus que je lui ai fait? Tes espions savent-ils quelque chose?

MUGNOZ.

Monseigneur, voici tout ce que je sais. D'abord il a dit à l'un de ses domestiques : « Martin, » (c'est son nom), « as-tu du cœur? J'aurai bientôt besoin de toi. » Ce qui indique suivant moi...

DON JOSÉ.

Je n'ai pas besoin de tes observations. Ensuite?

MUGNOZ.

Il a dit au jésuite que vous savez, et qui était chargé de le sonder là-dessus : « Don José de Carvajal me « refuse sa fille, mais elle sera à moi, n'importe com- « ment. »

DON JOSÉ.

Nous verrons.

MUGNOZ.

Depuis ce tems-là, don Alonzo va voir plus fréquemment le vieux cacique Guazimbo, et il pousse ses chasses dans nos environs, toujours en compagnie de ce mauvais drôle qu'ils nomment Ingol, le fils du cacique.

DON JOSÉ.

Dans nos environs?

MUGNOZ.

Oui, monseigneur, autour de votre habitation. Nuit et jour on voit des Indiens rôder près d'ici. Ils ont l'air d'examiner la hauteur des murs... Que sais-je, moi? Pas* plus tard qu'hier, j'ai rencontré Ingol qui faisait une marque à sa lance. Il était auprès du mur, il l'avait mesuré : j'en suis certain. Pareille canaille mériterait qu'on la reçût à coups d'arquebuse.

DON JOSÉ, après un silence.

Bon!.. cela est bien... Je suis content... Tu peux te retirer. — (Le rappelant.) Mugnoz!

MUGNOZ, revenant.

Monseigneur?

DON JOSÉ.

Mugnoz, cela ne peut durer ainsi.

MUGNOZ.

Non, monseigneur.

DON JOSÉ.

Et je compte sur toi, Mugnoz.

MUGNOZ.

Oui, monseigneur.

DON JOSÉ.

Il faudra que je sache quand il ira chez son ami le cacique.

MUGNOZ.

Je le saurai.

DON JOSÉ.

Dans la montagne, sur le chemin de Tucamba, il y a une petite gorge dans les rochers, et tout auprès, d'épaisses broussailles...

MUGNOZ.

Oui, monseigneur, j'ai bien remarqué la place, et je me disais comme cela, parlant à moi-même : « Un homme qui s'embusquerait là un soir avec une bonne arquebuse... »

DON JOSÉ.

Bien... Nous verrons demain. Va-t'en.

(Mugnoz sort.)

DONA CATALINA, le voyant sortir.

Enfin!

DON JOSÉ, appelant.

Catalina!

DONA AGUSTINA.

Ton père t'appelle.

DON JOSÉ.

Catalina!

DONA AGUSTINA*.

Va vite, ne l'irrite pas.

DON JOSÉ, se levant.

Viendras-tu, boudeuse?

DONA CATALINA.

Que voulez-vous?

DON JOSÉ, la contrefaisant.

Que voulez-vous?... Quitte cet air tragique et as-

sieds-toi près de* cette table. Allons, enfant, la paix. Donne-moi ta petite main, Catuja. Sois juste ; ne faut-il pas que je fasse punir un scélérat qui m'a empoisonné douze nègres, qui me fait perdre plus de deux* mille piastres ?

DONA CATALINA.

Vous êtes le maître ici.

DONA AGUSTINA.

Puis-je venir prendre le maté avec vous ?

DON JOSÉ, à dona Catalina.

Oh ! quelle mauvaise petite tête ! jamais elle ne dira : J'ai eu tort. — Allons embrasse-moi, petite mutine ; je le veux.

DONA CATALINA, le repoussant doucement.

Bon, bon ! nous n'étions pas en querelle, pourquoi s'embrasser ? — Ma mère, mon père vous attend pour prendre le maté que vous venez de nous faire*.

(Tous s'approchent de la table.)

DON JOSÉ.

Catalina, il faut que tu m'embrasses.

DONA CATALINA.

Non, non, vos moustaches et votre barbe me piqueraient.

DON JOSÉ.

Oui, je te comprends. Mes moustaches noires sont trop repoussantes*... Tu aimerais mieux sentir sur ta joue les moustaches blondes de ce freluquet

d'Alonzo... Eh bien! la voilà toute rouge, à présent. On allumerait une allumette à sa joue.

DONA AGUSTINA.

Mon ami...

DON JOSÉ.

Qui diable vous interroge? Ne sauriez-vous vous taire un moment? — Et toi, Catalina, cette rougeur si soudaine veut être expliquée. Qu'as-tu à nous dire?

DONA CATALINA.

Rien.

DON JOSÉ.

Je sais que tu l'aimes... Je le sais, fille ingrate; ose le nier.

DONA CATALINA.

Oûi, je l'aime.

DON JOSÉ, se levant avec fureur.

Tu l'aimes et tu oses me le dire.

DONA CATALINA.

Vous le savez.

DONA AGUSTINA.

Ma fille!

DON JOSÉ.

Don Alonso, un misérable capitaine d'infanterie... d'une basse extraction... un drôle...

DONA CATALINA, avec feu.

Cela est faux! sa famille est aussi noble... plus noble que la nôtre!

DON JOSÉ.

Insolente! Est-ce ainsi que tu oses me parler?

DONA AGUSTINA.

Au nom de Dieu!...

DON JOSÉ.

Vous tairez-vous! mille tonnerres! — (A Catalina.) Oser donner un démenti à son... oser me dire : cela est faux!

DONA CATALINA.

J'ai eu tort. J'ai oublié que je parlais à mon père... Je suis bien coupable... Mais, on m'a si mal élevée!... Je ne sais rien. On m'a tenue exprès dans l'ignorance... on a espéré que je serais toujours une enfant... que je serais... Oh! mon Dieu, venez à mon aide! (Elle pleure.)

DON JOSÉ.

Vous excusez votre insolence par une autre insolence.

DONA CATALINA.

Je ne sais ce que je dis... Il faut que je sorte... J'ai tort... mais je ne puis souffrir qu'on insulte mon amant[3].

DON JOSÉ.

Ton amant! Ainsi, tu t'es prostituée à don Alonso? Tu l'avoues?

DONA AGUSTINA.

Sainte Vierge! que dit-il!

DON JOSÉ.

Répondras-tu?

DONA CATALINA, levant fièrement la tête.

Je ne vous comprends pas.

DON JOSÉ.

Oui, tu es une ignorante, n'est-ce pas, et pourtant l'innocente sait déjà faire l'amour.

DONA CATALINA.

Je voudrais être la femme de don Alonso, et je ne serai jamais qu'à lui.

DON JOSÉ.

Je ne sais ce qui me retient!...

DONA AGUSTINA.

Ma fille, ma chère Catuja, n'irrite pas ton père.

DON JOSÉ, se promenant à grands pas.

Fort bien, mademoiselle, fort bien! — Je vois maintenant quel serpent j'ai nourri auprès de moi... Vous êtes un monstre!... Mais quant à celui que vous appelez votre amant... il ne vous aura pas, j'en réponds!... Qu'il se présente devant cette maison, qu'il essaye de vous parler, de vous enlever...

DONA CATALINA, à demi-voix.

Don Alonso est un cavalier castillan...

DON JOSÉ.

Eh bien?

DONA CATALINA.

Il ne craint pas la mort quand il s'agit de celle à qui sa foi est engagée!

DON JOSÉ, tirant sa dague.

Je ne souffrirai pas que tu déshonores ma maison !

DONA AGUSTINA.

Arrêtez, arrêtez-le! au nom de notre Sauveur!...

DONA CATALINA.

Tuez-moi! j'aime mieux mourir que de vivre ainsi.

DON JOSÉ.

Cœur de bronze!... fille dénaturée! (Il jette sa dague, et court çà et là dans la chambre comme un homme en délire.) L'enfer est dans mon cœur!... Je suis le plus malheureux des hommes! — Tout le monde me hait! — Vous voudriez tous me voir mort, n'est-ce pas?... Oh*! Satan, Satan! donne-moi seulement un mois de bonheur, et emporte-moi après! (Il se promène quelque tems en silence. A un nègre.) Ramasse cette dague et donne-la-moi. (Il s'approche de Catalina.) Meurs, fille ingrate! (Il pose légèrement le poignard sur sa gorge, et le retire aussitôt en poussant un grand éclat de rire.) Eh bien? As-tu eu peur?

DONA CATALINA.

Vous m'effrayez quelquefois davantage.

DON JOSÉ.

Si... tu as eu peur, conviens-en, Ninette... Comment, petite sotte, tu n'as pas vu que je ne voulais qu'un peu t'effrayer*? C'était une plaisanterie.

DONA AGUSTINA.

Comment!... Jésus! une plaisanterie!... Ah! mon cher mari, songez donc au mal que vous pouvez faire

à une femme avec ce que vous appelez une plaisanterie. (D. José hausse les épaules. Grand silence.)

DON JOSÉ.

Ce maté est détestable. Il faut que ce soit ma femme qui l'ait fait.

DONA CATALINA, à dona Agustina.

Ceci est encore une plaisanterie.

DONA AGUSTINA.

Mon ami, pourtant j'y ai mis tout le soin possible.

DON JOSÉ.

Il suffit que vous vous mêliez de quelque chose pour tout gâter. Maintenant que vous êtes vieille, vous devriez au moins savoir faire le maté. Vous n'êtes donc bonne à rien?*

DONA AGUSTINA.

Mon ami, vous êtes le seul qui ait jamais dit pareille chose. Mais vous avez attendu si long-tems, que votre maté s'est refroidi.

DON JOSÉ.

Allons! allons! en voilà assez. Toujours radoteuse. Quel ennui d'avoir une femme plus vieille que soi de dix années!

DONA AGUSTINA, les larmes aux yeux.

Oui, j'ai quelques années de plus que vous, mais pas tant que vous dites, don José.

DONA CATALINA.

Chère maman! (Elle l'embrasse.)

DON JOSÉ.

Nous vieillissons tous. Peut-être n'avez-vous plus long-tems à supporter* mes mauvaises humeurs... Hum? (Silence.)

DONA AGUSTINA.

J'espère que nous vous conserverons encore long-tems.

DON JOSÉ.

Catalina, tu m'aimerais donc bien si je te donnais à ce don Alonso? S'il est vrai qu'il soit noble, comme tu le dis... peut-être...

DONA CATALINA.

Peut-être?...

DON JOSÉ.

Comme elle ouvre les yeux! — Oui, je voudrais te voir heureuse. Un jour peut-être... Mais, d'ici là, don Alonso se rompra le cou à la chasse.

DONA CATALINA.

Vous souriez?

DON JOSÉ.

Oui. Tu sais qu'Alonso est un grand chasseur... Il passe sa vie dans les montagnes au milieu des précipices... Il peut bien s'y rompre le cou.

DONA CATALINA.

Je comprends votre sourire; mais je ne perds pas toute espérance; Notre-Dame-del-Carmen de Burgos* aura pitié de moi.

DON JOSÉ.

Vous devenez de jour en jour plus impertinente,

malgré votre prétendue dévotion. — Au reste, nous verrons bientôt.

DONA CATALINA.

Mon unique espérance est en Dieu.

DON JOSÉ.

Oui! Priez-le, Catalina, priez-le, ainsi que votre mère, qu'il vous délivre d'un tyran, qu'il vous débarrasse...

DONA CATALINA.

Je prie Dieu tous les jours qu'il veuille toucher le cœur de mon père.

DON JOSÉ, se levant.

Dieu... le ciel n'écoute point une fille qui lui demande la mort de son père. Je vous connais... Mais prenez-y garde! ne me poussez point à bout!... Ceux qui s'opposeront à mes volontés, je les écraserai sous mes pieds comme je brise ce vase. (Il jette avec force une porcelaine par terre.) Qu'on me fasse venir Mugnoz. (Il sort.)

DONA AGUSTINA.

Hélas! mon beau sucrier! en mille morceaux! Mais aussi, ma chère Catalina, pourquoi parles-tu avec si peu de ménagement à ton père? Tu sais comme il est violent, et tu l'irrites toujours. Dieu! que vous m'avez effrayée tous les deux! Va, tu es le vrai portrait de ton père! tu es aussi opiniâtre*, aussi irascible que lui. — Mais*, je n'y pensais pas; on nous écoute, ma fille. Si ces noirs restent, nous ne pourrons causer.

DONA CATALINA, aux nègres.

Sortez. (Les nègres sortent.)

DONA AGUSTINA.

Comme elle sait se faire obéir! Jamais je n'aurais osé leur parler avec cette voix-là. Ah! Catuja, si tu étais un homme, tu ferais autant parler de toi que les conquérans de ce pays!

DONA CATALINA.

Plût au ciel que je fusse un homme!

DONA AGUSTINA.

Par exemple, pourquoi aller dire à don José que tu aimes le capitaine de Pimentel; je sais bien qu'à ton âge on regarde les jeunes gens, mais on n'en parle pas. J'ai remarqué que ton père s'irrite toujours quand il est question de te marier. Comme il t'aime beaucoup, cela lui ferait de la peine de te quitter.

DONA CATALINA.

Il m'aime beaucoup! Jésus!

DONA AGUSTINA.

Oui, malgré ses brusqueries, je vois bien qu'il n'aime que toi. Avec un peu de douceur, tu en ferais ce que tu voudrais; mais tu le braves toujours. Il est colère comme toi, emporté... Tu n'y prends pas assez garde. Promets-moi, ma Catalina, que tu vas aller le trouver dans sa chambre...

DONA CATALINA.

Moi!

DONA AGUSTINA.

Et que tu lui diras : « Mon père, il est vrai que « j'aime don Alonso, mais je vous aime encore plus... »

DONA CATALINA, avec emportement.

Je ne dirai pas ce qui est faux, je ne sais pas mentir.

DONA AGUSTINA.

Ah! mon enfant, une fille doit toujours aimer son père; l'écriture le dit. Et puis pense donc, ma chère, combien il t'aime.

DONA CATALINA, impétueusement.

Il m'aime plus que vous ne pensez!

DONA AGUSTINA.

Oh! ne me regarde pas comme cela, ma fille! il me semble que je vois ton père!

DONA CATALINA, lui prenant la main.

Ainsi, vous avez peur de cet homme?

DONA AGUSTINA.

De cet homme!

DONA CATALINA.

Nous ne pouvons plus vivre sous le même toit que lui. Il faut que nous quittions toutes deux cette demeure. Je veux être libre; je veux que vous soyez libre aussi.

DONA AGUSTINA.

Quitter ce logis! Et mon mari, bon Dieu! que dirait-il, si nous nous en avisions!

DONA CATALINA.

Répondez-moi, ma mère! pouvez-vous vivre ici? Cette maison n'est-elle pas un enfer pour vous? Et pour moi!... Sainte Vierge!...

DONA AGUSTINA.

Il est vrai que si je te savais bien mariée, bien établie, je me retirerais volontiers dans un cloître, dont la règle ne fût pas trop sévère. Du moins, voilà ce que je ferais, si don José voulait bien me le permettre.

DONA CATALINA.

Vous n'irez point dans un cloître, vous me suivrez dans une famille où m'attendent le repos et le bonheur, qui ne peuvent exister ici.

DONA AGUSTINA.

Tu m'effrayes, ma chère enfant! explique-toi, voudrais-tu te faire enlever?

DONA CATALINA.

Oui, on m'enlèvera à la honte, à l'infamie. Un ami que le ciel m'a donné dans ma misère, un homme qui n'a jamais faussé sa parole, m'a juré qu'avant peu je serais libre; cet ami, je l'attends.

DONA AGUSTINA.

Don Alonso! Mais cela est épouvantable! Malheureuse enfant... et ton père!...

DONA CATALINA.

Mon père ne m'a pas laissé le choix d'un parti à

prendre. Il faut que je me sauve, ou que je perde mon âme. Ma mère, je vous en conjure, suivez-moi.

DONA AGUSTINA.

Où veux-tu te réfugier?

DONA CATALINA.

Nous trouverons un asile chez le cacique Guazimbo.

DONA AGUSTINA.

Chez les Indiens? Doux Jésus! chez ces ennemis de Dieu!

DONA CATALINA.

Ils sont meilleurs chrétiens que votre mari, et pour sortir de cette maison je fuirai, s'il le faut, dans les savanes, jusque dans la tannière du tigre. Nul danger ne m'arrêtera. Vous ne devez par rester non plus : il vous tuerait si je m'échappais.

DONA AGUSTINA, tout étonnée.

Qui? le cacique?

DONA CATALINA.

Vous me suivrez ; il le faut. Jurez-moi de me suivre.

DONA AGUSTINA.

Mais...

DONA CATALINA.

Voulez-vous vous rendre complice d'un crime horrible?...

DONA AGUSTINA.

Jésus! tu me fais trembler.

DONA CATALINA.

Voulez-vous précipiter votre mari dans l'enfer? — Voulez-vous me damner, moi aussi?

DONA AGUSTINA.

Ma pauvre fille a perdu la raison. Hélas! que je suis malheureuse!

DONA CATALINA.

Êtes-vous donc aveugle? — Il faut choisir. — Dois-je fuir? ou faut-il que je devienne la concubine[3] de mon père?

DONA AGUSTINA.

Sainte Marie! quels mots dis-tu là?

DONA CATALINA.

Oui, mon père m'aime. Mon père aime sa fille. Maintenant vous sentez-vous le courage de m'accompagner dans ma fuite?

DONA AGUSTINA.

Mais... en es-tu bien sûre, ma fille?

DONA CATALINA, avec un sourire amer.

Une fille croit-elle son père coupable sur un simple soupçon?

DONA AGUSTINA.

Doux Sauveur! jamais je n'oserai rester seule avec lui... Mais... ah! Jésus Maria! quelle histoire!

DONA CATALINA.

Étendez la main vers ce crucifix. Vous me jurez

que jamais don Alonso, que jamais personne au monde ne saura rien de l'horrible secret que je viens de vous confier.

DONA AGUSTINA.

Je le jure... Ah, mon Dieu!...

DONA CATALINA.

Eh bien! ma mère, cette nuit même, dans une heure, Alonso viendra nous chercher.

DONA AGUSTINA.

Cette nuit! je me sens défaillir.

DONA CATALINA, regardant à la fenêtre.

La croix va s'incliner[4]. Il sera bientôt minuit. Quand nous entendrons le rugissement d'un tigre, alors nos amis seront là : il faudra descendre dans le jardin.

DONA AGUSTINA.

Mais toutes les portes seront fermées.

DONA CATALINA.

Ils apporteront une échelle de corde, et de la fenêtre de ma chambre je leur jetterai un lacet pour la hisser.

DONA AGUSTINA.

Et il faudra descendre par là!

DONA CATALINA.

Je sauterais du haut d'une tour pour être libre.

DONA AGUSTINA.

Mon doux Jésus, donnez-moi du courage! — Ma fille, es-tu sûre que ton père soit couché?

DONA CATALINA.

Il doit l'être maintenant. Venez dans ma chambre; le tems presse.

DONA AGUSTINA.

Seigneur, ayez pitié de nous! Sainte Agathe, sainte Thérèse, priez pour moi! (Elles sortent.)

SCÈNE II

Un cabinet avec des instrumens d'alchimie.

DON JOSÉ; MUGNOZ, dans le fond soufflant un fourneau.

DON JOSÉ.

Ajoute encore du vif-argent au mélange, et, si tu lui vois prendre cette couleur jaune que nous cherchons depuis si long-tems, tu m'appelleras. (Il se promène sur le devant de la scène.) Au reste, peu m'importe maintenant. Il fut un tems où je m'intéressais à ces expériences. Aujourd'hui, si je trouvais la pierre philosophale, je ne serais pas heureux. — Tout m'ennuie... Elle me hait. Quand même je ne serais pas son père, quand j'aurais dix ans de moins... elle n'aurait pour moi que de l'aversion... Alonso mourra. M'aimera-t-elle, lui mort? — Qu'importe!... Elle est née pour me rendre malheureux... Qu'elle soit mal-

heureuse aussi! Nous sommes deux démons aux prises; je veux être le plus fort... Oui, pourquoi ne satisferais-je pas la passion la plus violente que j'aie jamais éprouvée? moi qui n'ai jamais connu d'autres lois que mes désirs? — Pourtant... Eh bien! un crime de plus, voilà tout. La mesure n'est-elle pas comblée? Flibustier dès mon enfance, puis chef de rebelles; amnistié pour une trahison; maître d'un domaine acquis par la violence... puis-je espérer miséricorde de ce Dieu qu'ils disent être si juste*! — Si je m'éloignais de Catalina, je ne changerais pas pour cela de conduite... Je ne sais ce que c'est que de se repentir... Je suis un *homme!*... Qui? moi, faire pénitence!... m'agenouiller devant des imbécilles en robe noire... réciter des prières... Oh, non! leur paradis n'est pas fait pour moi... Cependant... Maudites idées d'enfance!... — Je crois que ce qu'ils disent est vrai... Je crois... mais je ne puis faire comme eux... Mon sang est plus chaud que le leur... je suis d'une autre espèce... Ainsi... cet être si juste m'a donc destiné* pour la damnation... Soit!... mais il faut être heureux ici-bas!

MUGNOZ, s'avançant.

Monseigneur, tout s'évapore. Dans un instant il ne restera plus rien dans la cornue.

DON JOSÉ.

Raymond Lulle est un sot, et nous sommes de plus grands sots que lui de croire à ses recettes pour faire

de l'or. Éteins le feu, et va te coucher. Fais ta ronde auparavant.

MUGNOZ.

Reposez-vous sur moi.

DON JOSÉ, regardant dans la coulisse.

Quel est cet homme vêtu de noir qui traverse la grand'salle?

MUGNOZ, souriant.

Ah! monseigneur, c'est votre aumônier qui vient de confesser le nègre Vendredi, parce qu'on le brûlera demain. Il n'est pas bien étonnant que vous ne connaissiez pas la figure de votre aumônier, car vous avez trop d'esprit pour croire à toutes les histoires que nous content ces cafards.

DON JOSÉ.

En effet, cet homme est venu ici il y a deux mois. Je le reconnais maintenant.

MUGNOZ.

C'est madame qui l'a fait venir. Cela est bon pour des femmes.

DON JOSÉ, après un silence.

Je veux lui parler. Fais-le venir.

MUGNOZ, étonné.

L'aumônier?

DON JOSÉ.

Je n'aime pas à répéter un ordre. (Mugnoz sort.) Je ne

lui ai jamais parlé. — Voyons ce qu'il faudrait faire... Le voici.

(L'aumônier entre en faisant de grandes révérences. D. José le regarde fixement.)

DON JOSÉ, à part.

Sa figure ne me plaît pas. Cet homme est un lâche, j'en suis sûr. (Haut.) Mugnoz, laisse-nous... Approchez. Asseyez-vous.

L'AUMONIER.

Après vous, monseigneur.

DON JOSÉ.

Parbleu! je m'asseoirais si je n'aimais mieux rester debout. — Asseyez-vous. Quel est votre nom?

(L'aumônier s'assied, et D. José se promène de tems en tems.)

L'AUMONIER.

Bernal Sacedon, pour servir votre seigneurie.

DON JOSÉ, après un silence.

Vous êtes pieux, n'est-ce pas? vous avez de la dévotion?

L'AUMONIER, étonné.

Monseigneur!

DON JOSÉ.

Vous avez lu vos écritures, n'est-ce pas! Moi aussi, pendant que j'étais au lit pour une blessure; mais le diable m'emporte si j'y ai rien compris!

L'AUMONIER, se signant.

Monseigneur!

DON JOSÉ.

N'ayez pas peur, je ne vous mangerai pas. Dites-moi, avez-vous jamais confessé de grands criminels?

L'AUMONIER.

Hélas! oui, monseigneur.

DON JOSÉ

Et vous leur donniez l'absolution?

L'AUMONIER.

Quand ils étaient repentans, monseigneur.

DON JOSÉ.

Le repentir?... vous appelez cela de la contrition, je crois?

L'AUMONIER.

Monseigneur, il faut bien distinguer entre l'attrition et la contrition.

DON JOSÉ.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Écoutez-moi. Le repentir ouvre les portes du ciel?

L'AUMONIER.

Oui, monseigneur, pourvu...

DON JOSÉ.

Or çà, parlez franchement. Vous me regardez comme un grand criminel, n'est-ce pas?

L'AUMONIER.

Monseigneur!...

DON JOSÉ.

Laissez là votre monseigneur, et n'ayez nulle crainte. Parlez-moi comme à votre égal. Supposez, si vous voulez, que je me confesse à vous. — Eh bien?

L'AUMONIER.

D'abord, monseigneur, si vous vous confessiez...

DON JOSÉ, frappant du pied.

Répondez oui ou non.

L'AUMONIER.

Oui, monseigneur... c'est-à-dire non... (A part.) Je tremble.

DON JOSÉ, se promenant.

Imbécilles qui ne peuvent me comprendre! — Enfin, que faudrait-il faire pour me repentir afin d'aller au ciel? Comment devrais-je m'y prendre pour montrer à Dieu que j'ai du repentir? Peu m'importe la rigueur de la pénitence. Une médecine violente qui me tire d'affaire tout de suite, voilà ce qu'il me faut.

L'AUMONIER, effrayé.

D'abord,... monseigneur, vous savez mieux que personne... ce qui est convenable. Certainement, tout ce que fera votre seigneurie sera bien fait... Mais s'il était permis à un homme aussi borné que moi de donner quelques conseils à votre seigneurie,... j'oserais lui faire remarquer que rien n'est plus agréable à Dieu que les fondations religieuses.

S'il vous plaisait, monseigneur, de faire bâtir quelque part, dans vos terres, une jolie petite chapelle avec une petite maison pour le desservant, qui pourrait en même tems être utile ici... je veux dire qui pourrait...

DON JOSÉ, qui l'a écouté avec distraction.

Vous autres moines, est-ce que vous n'avez pas des passions violentes qui vous bouleversent le cœur? Comment faites-vous pour les chasser de votre esprit?

L'AUMONIER.

Nous prions, monseigneur.

DON JOSÉ, avec mépris.

Nous ne pouvons nous entendre. Retirez-vous.

(L'aumônier sort en saluant avec respect.)

Des prières... des prières! voilà tout pour eux... S'il m'avait dit de combattre un tigre sans armes, je l'aurais cru... je l'aurais embrassé... Mais non, je ne puis prier comme une femme.

MUGNOZ, rentrant.

Monseigneur, il y a des hommes dans le bois d'orangers. Cela est sûr, mon chien gronde et gratte à la porte qui donne de ce côté.

DON JOSÉ.

Il vient s'offrir à nous. Que mes domestiques s'arment, et surtout qu'on ne fasse pas le moindre bruit avant que l'ennemi soit entré. Viens.

(Ils sortent.)

SCÈNE III

La chambre à coucher de dona Catalina.

DONA AGUSTINA, DONA CATALINA

DONA CATALINA.

Ils ne peuvent tarder. Un cheval a henni sur la montagne : il vient avec ses amis les Indiens.

DONA AGUSTINA.

Mon cœur bat avec violence!... Je ne sais ce que je fais depuis deux heures... Je voudrais emporter quelques hardes... et je ne puis me déterminer à faire un choix parmi mes robes... Ma pauvre tête est si troublée, je suis tout éblouie... et je ne vois plus rien.

DONA CATALINA.

J'emporte cette relique seulement, et ces perles pour la femme du cacique.

DONA AGUSTINA.

Comment, tes belles perles de Cumana, pour une femme à peau rouge! Y penses-tu, ma fille? (On entend un cri.) Jésus!

DONA CATALINA.

Les voici! Élevons cette lumière, c'est le signal convenu. (On entend quelques coups d'arquebuse.)

DONA AGUSTINA.

Nous sommes perdues! C'est fait de nous! Ils vont

nous tuer, ces démons rouges!... Ma fille, ne reste pas à la fenêtre, une balle peut aller jusque-là. Cachons-nous sous le lit.

DONA CATALINA, à la fenêtre.

Que devient-il? au milieu des cris et du tumulte, je ne sais qui l'emporte... Que je voudrais être dans ce jardin, à ses côtés... pour le soutenir, pour l'emporter* dans mes bras s'il était blessé! Certainement... cette fenêtre n'est pas trop haute, je puis...

(Elle met le pied sur la fenêtre.)

DONA AGUSTINA, courant à elle et la retenant.

Malheureuse! que vas-tu faire? Tu vas te tuer!

DONA CATALINA.

Laissez-moi!

DONA AGUSTINA.

Non, non, tu ne sauteras pas par la fenêtre, ou bien tu m'entraîneras avec toi. Au secours! au secours!

DONA CATALINA.

Ils se retirent. — Ce coup d'arquebuse a été tiré sur la montagne. — S'ils ont pu arriver jusqu'à leurs chevaux, ils seront sauvés. (Elle s'assied et croise les bras d'un air résigné.) Dieu le veut! Que deviendrai-je? J'ai fait ce qui dépendait de moi... Je n'ai pas de reproches à me faire. — J'attends le malheur avec courage.

DONA AGUSTINA.

Ils ne tirent plus. Dieu soit loué! Mais combien y a-t-il de morts? Cela fait frémir.

DONA CATALINA, allant vers la fenêtre.

Je pense qu'ils se sont sauvés. Chut! n'entendez-vous pas comme un galop éloigné?

DONA AGUSTINA.

Oui, j'entends le bruit que font des chevaux dans les herbes sèches*. Mais cela s'éloigne à chaque instant.

DONA CATALINA.

Ils sont sauvés! (Entre don José, une arquebuse à la main.)

DON JOSÉ.

Debout à cette heure? et vous, madame, que faites-vous ici?

DONA AGUSTINA.

Mon ami... Monsieur... j'ai eu tellement peur... que...

DON JOSÉ.

Des voleurs sont venus. Mais tout est fini, grâce à Dieu, ils ne reviendront plus. Nous les avons tous tués. — Catalina, tu me regardes avec tes grands yeux furibonds. Connaîtrais-tu ces voleurs? Tu ne réponds pas? Veux-tu les voir morts? Je vais te montrer leurs cadavres. Il y a parmi eux un bien beau garçon.

DONA CATALINA, faisant un pas vers la porte.

Allons.

DON JOSÉ, de même.

Oui, allons. — (S'arrêtant.) Ce n'est point un spec-

tacle fait pour une femme. Cela te causerait une trop forte émotion. Qu'as-tu à sourire?

DONA CATALINA, baisant sa relique.

Dieu soit loué. Il est sauvé!

DON JOSÉ, à part.

Elle a deviné juste, ce démon femelle. Il m'est échappé, mais demain Mugnoz me répond de lui. (Haut.) Catalina, tu ne peux rester dans cette chambre. Tu n'y coucheras pas cette nuit; on y est trop exposé.

DONA CATALINA.

C'est la plus tranquille de la maison... (bas) et il y a des verroux à l'intérieur.

DON JOSÉ.

Des verroux! il faudra sans doute en mettre à la chambre. — En attendant que l'on t'en prépare une autre, tu coucheras dans celle de dona Agustina.

DONA CATALINA.

Je vous remercie. — Bonsoir. — Venez, ma mère.

(Elle sort avec dona Agustina.)

DON JOSÉ.

Elle sait tout! — Elle m'a deviné!... Elle me brave... Elle sera à moi, ou je mourrai! (Ils sortent.)

SCÈNE IV

La cabane d'un cacique.

DON ALONSO, un bras en écharpe;
LE CACIQUE GUAZIMBO

DON ALONSO.

Je suis dévoré d'inquiétudes. Il faut que je descende dans la plaine.

LE CACIQUE.

Ta blessure saigne encore. Reste, et mange le maïs du vieux cacique.

DON ALONSO.

Que sera-t-elle devenue? Peut-être l'aura-t-il sacrifiée à sa fureur? Le scélérat!

LE CACIQUE.

Alonso a sauvé la vie au vieux cacique, et le vieux cacique lui a touché la main. Tes ennemis sont mes ennemis. Dirige ma flèche, ma main la lancera* au but.

DON ALONSO.

J'ai honte d'exposer mes amis dans une querelle qui n'intéresse que moi. Cependant...

LE CACIQUE.

Le chef blanc n'a-t-il pas versé le sang de ma tribu? n'a-t-il pas versé le sang de mon ami?

DON ALONSO.

Je vais rassembler mes amis et leurs gens. Si tu veux joindre tes guerriers aux miens, dans peu de jours je viendrai m'asseoir avec toi au festin de la guerre.

LE CACIQUE.

La flèche rouge appellera mes guerriers[5].

DON ALONSO.

Eh bien ! avant huit jours nous nous retrouverons ici. (Ils se prennent la main. Entre Ingol portant un daim mort.)

INGOL.

Où va mon frère?

DON ALONSO.

Dans la plaine, chercher mes amis pour me venger du chef blanc.

INGOL.

Par quel chemin mon frère descendra-t-il dans la plaine?

DON ALONSO.

Par le chemin de Tucamba : pourquoi cette question?

INGOL.

Il y a dans ce chemin un chien qui pourrait te mordre. Un Indien Tamanaque l'a vu, et me l'a dit.

DON ALONSO.

Que veux-tu dire?

INGOL.

Le Tamanaque avait des yeux pour voir : Alonso et Ingol ont des lances et des mousquets pour tuer leurs ennemis.

LE CACIQUE.

Écrasez la tête du serpent avec une pierre, et son venin n'est plus à craindre.

DON ALONSO.

Ainsi don José apposte des gens pour m'assassiner.

INGOL.

Il ne les reverra pas.

DON ALONSO.

Partons; je brûle de les rencontrer. (Ils sortent.)

SCÈNE V.

Le cabinet de don José.

DON JOSÉ, DONA AGUSTINA.

DONA AGUSTINA.

Vous m'avez fait appeler, mon ami?

DON JOSÉ.

Oui, approchez.

DONA AGUSTINA.

Me voici prête à entendre vos ordres.

DON JOSÉ.

Plus près. Je n'ai pas envie de m'enrouer à force de crier. Je sais que vous avez l'oreille dure.

DONA AGUSTINA.

Je vous entends très-bien, maintenant. Que vous plaît-il de me commander?

DON JOSÉ.

Il vous souvient peut-être, madame, de l'aventure de la nuit dernière?

DONA AGUSTINA.

J'en suis encore tout effrayée.

DON JOSÉ.

N'avez-vous aucune explication à me donner à ce sujet?

DONA AGUSTINA, troublée.

Moi! monsieur... que vous dirais-je?

DON JOSÉ.

Vous pâlissez?

DONA AGUSTINA.

Vous avez une manière si dure... c'est-à-dire si imposante d'interroger... que...

DON JOSÉ.

Des voleurs ont escaladé les murs de mon jardin la nuit dernière...

DONA AGUSTINA, à part.

Je respire! (Haut.) Oui, mon ami, c'étaient des voleurs.

DON JOSÉ.

Je n'aime pas que l'on m'interrompe quand je parle. — Des voleurs se sont introduits dans ma

maison... et dites-moi : les connaissez-vous, ces voleurs?

DONA AGUSTINA.

Moi!... Jésus Maria! Si je les connais! Non, certainement!

DON JOSÉ.

Vous mentez avec impudence. J'ai reconnu ces prétendus voleurs. Vous les attendiez, je le sais. — Point de vos signes de croix, ni de ces simagrées qui ne me trompent plus. — Je croyais mettre mon honneur en sûreté, en m'unissant à une femme qui n'était ni jeune, ni jolie, ni aimable*. Je me suis trompé. Ma femme, toute vieille qu'elle est, donne la nuit des rendez-vous; elle attend de jeunes cavaliers, et s'embarrasse peu que ses amans deviennent les assassins de son mari.

DONA AGUSTINA.

Aussi vrai que je suis votre femme, aussi vrai que Dieu...!

DON JOSÉ.

N'ajoutez pas le blasphème à l'adultère; je sais tout.

DONA AGUSTINA.

Le ciel m'est témoin si jamais!...

DON JOSÉ.

Taisez-vous, perfide! Vos complices ont tout avoué. Don Alonso est venu cette nuit pour vous enlever. Je sais qu'il est votre amant; j'en ai des preuves.

DONA AGUSTINA.

O ciel! Lui! Don Alonso!... Ah! vous ne croyez pas ce que vous dites.

DON JOSÉ.

Quelle audace! me nier l'évidence! Il n'est plus tems d'afficher une feinte réserve. Je vous connais à la fin et je vois toute la noirceur de votre âme.

DONA AGUSTINA, joignant les mains.

Don José, mon cher mari!

DON JOSÉ, mettant la main sur sa dague.

Et tu oses encore m'appeler de ce nom!...

DONA AGUSTINA.

O! grâce, grâce! au nom de notre sauveur! Je vous dirai la vérité.

DON JOSÉ.

Parlez. — Ainsi c'était pour vous que venait don Alonso?

DONA AGUSTINA.

Non, mon ami... Mais vous savez bien qu'il est amoureux de notre fille, et probablement... mais sans qu'elle en sût rien, il est venu pour la voir.

DON JOSÉ.

Ainsi, infâme que tu es, tu n'es pas contente de donner l'exemple du crime à ta fille, tu veux encore souiller sa réputation virginale par tes lâches calomnies.

DONA AGUSTINA.

J'en atteste le ciel et cette image de Notre-Dame de...

DON JOSÉ, tirant sa dague.

C'est trop souffrir tes blasphèmes! Tu mourras.

DONA AGUSTINA.

Au secours! Il veut me tuer! au secours!

DON JOSÉ, la saisissant par le bras.

Confesse ton crime, ou tu vas mourir de ma main.

DONA AGUSTINA.

Grâce, au nom de Dieu!

DON JOSÉ, la menaçant.

Tu ne veux point avouer?

DONA AGUSTINA.

Eh bien! oui, je l'avoue. Don Alonso venait pour m'enlever*... puisqu'il faut le dire.

DON JOSÉ.

Cet aveu vous sauve la vie. Mais ce n'est pas tout. Asseyez-vous dans ce fauteuil, et répondez franchement si vous tenez à la vie. — Je sais que vous me trahissez depuis long-tems et que Catalina n'est point ma fille.

DONA AGUSTINA.

Juste ciel! Catalina!

DON JOSÉ.

Non, elle n'est point ma fille, et je veux savoir qui est son père.

DONA AGUSTINA.

Ah! mon Dieu! faut-il endurer cette croix!

DON JOSÉ, la menaçant.

Répondez! quel est son père?

DONA AGUSTINA.

Par pitié!...

DON JOSÉ.

Ainsi, vous ne voulez point avouer?

DONA AGUSTINA.

Catalina est votre fille...

DON JOSÉ.

Ah! tu veux mourir! (Il appuie légèrement la pointe de sa dague sur le sein de dona Agustina.)

DONA AGUSTINA, criant.

Ah! je suis morte! il m'a tuée!

DON JOSÉ.

Eh bien! parleras-tu?

DONA AGUSTINA.

Mon sang coule, j'en suis sûre... J'en mourrai.

DON JOSÉ, menaçant.

Meurs donc!

DONA AGUSTINA, à genoux.

Grâce!... J'avouerai tout ce que vous voudrez... Mais jurez-moi de me donner la vie.

DON JOSÉ.

Je vous en donne ma parole.

DONA AGUSTINA.

Jurez-moi par Notre-Dame de Chimpaquirà[6].

DON JOSÉ.

Allez-vous-en au diable! je vous ai donné ma parole. Allons, parlez... Quel est le père de Catalina?

DONA AGUSTINA, à part.

Quel nom lui dirai-je?

DON JOSÉ, voyant son embarras.

Don Diego Ricaurte était assidu auprès de vous...

DONA AGUSTINA

Eh bien! c'est don Diego Ricaurte.

DON JOSÉ, jouant avec sa dague.

Je le savais. Voici du papier sur la table. Approchez-vous et écrivez.

DONA AGUSTINA.

Que j'écrive?

DON JOSÉ.

Oui, écrivez ce que je vais vous dicter, ou bien cette dague s'enfoncera dans votre cœur... Voici ce que j'exige de vous. — Je veux que vous fassiez l'aveu de votre crime à votre confesseur : après quoi, pour toute punition, vous quitterez ma maison et vous irez dans un couvent.

DONA AGUSTINA, à part.

Quel bonheur!

DON JOSÉ.

Écrivez. Mettez la date. Vous savez le jour du

mois. Je ne sais jamais ces choses-là. Écrivez maintenant : « *Mon père... mon révérend père, animée par le repentir, et résolue à quitter ce monde, je veux soulager ma conscience...* »

DONA AGUSTINA.

O ciel! comment puis-je écrire?...

DON JOSÉ.

Voulez-vous que je vous donne de l'encre rouge? vous en écrirez mieux peut-être. — Avez-vous mis? « *Je veux soulager ma conscience du fardeau d'un crime, que je vous ai toujours caché. J'ai trahi la foi conjugale, que j'avais jurée à don José, mon mari. J'ai commis adultère avec don Diego Uriarte...* »

DONA AGUSTINA.

Uriarte?

DON JOSÉ, en fureur.

« *Ricaurte!* » Vous moquez-vous de moi? Je jure Dieu!...

DONA AGUSTINA.

Je n'écris que ce que vous voulez...

DON JOSÉ.

Écrivez : « *Il est le père d'une fille, nommée Catalina, portant improprement le nom de mon mari. Je demande pardon à Dieu et aux hommes du scandale que j'ai donné, et dont j'espère faire pénitence dans la retraite où je vais cacher ma honte. Aidez-moi de vos conseils, je les attends avec anxiété.* » Avez-vous mis? Signez maintenant.

DONA AGUSTINA.

Êtes-vous satisfait?

DON JOSÉ, après avoir lu la lettre.

Demain, vous quitterez ma maison, et l'on vous mènera dans un couvent. Mais si vous y répandez le bruit de mon déshonneur ou si vous y faites courir quelques calomnies contre moi, songez-y bien, ma vengeance vous poursuivrait jusqu'aux pieds des autels.

DONA AGUSTINA.

Puis-je me retirer?

DON JOSÉ, montrant une porte latérale.

Jusqu'à demain voici votre appartement; vous n'en sortirez pas, s'il vous plaît.

DONA AGUSTINA.

Comment? Ne pourrais-je pas embrasser ma pauvre fille avant de partir?

DON JOSÉ.

Non; l'innocence de cette enfant ne doit point être ternie par la société d'une femme corrompue.

DONA AGUSTINA.

Je ne demande qu'à l'embrasser. Je ne lui dirai pas un mot, si vous l'exigez.

DON JOSÉ.

Nous verrons. Retirez-vous.

(Dona Agustina sort avec lui. — Entre Mugnoz, blessé.)

MUGNOZ.

Où est-il, pour apprendre cette belle nouvelle? Cela va lui donner un accès de rage. Nous allons en entendre de belles. Pourvu qu'il ne s'en prenne pas à moi. (Don José entre et ferme la porte par où il est entré.)

DON JOSÉ.

Ha, ha! Eh bien! Mugnoz, suis-je vengé?

MUGNOZ.

Vous voyez comment je suis arrangé.

DON JOSÉ.

Et don Alonso, est-il mort?

MUGNOZ.

Ah bien, oui! — Je ne sais comment le scélérat a su l'embuscade que je lui avait dressée. Monseigneur, c'était la plus jolie position du monde. Nous étions tous les six couchés à plat ventre, bien dispos, chacun une bonne arquebuse auprès de soi, l'oreille au guet, comptant les instans et attendant notre homme. Ces diables d'Indiens ont deviné l'affaire. Ce sont de fins drôles, vous le savez. Ils se sont glissés, en rampant comme des serpens qu'ils sont, parmi les buissons et les roches où nous étions embusqués. Nous ne pensions à rien... Tout d'un coup, paf! un coup de pistolet de don Alonso, accompagné d'une volée de flèches... et les voilà sur nous, avant que nous ayons le tems de nous lever. Jacques le mulâtre, qui était à côté de moi, a été cloué à terre

d'une de leurs grandes flèches; les quatre autres, tous morts ou blessés, sont restés sur la place. Quant à moi, après avoir inutilement déchargé mon arquebuse, j'ai quitté le champ de bataille à toutes jambes, mais je n'ai pu courir aussi vite que la flèche d'Ingol. Le scélérat m'a labouré les côtes, comme vous pouvez le voir. Le grand diable sait si la flèche n'est pas empoisonnée.

DON JOSÉ.

Comment! tu as vu don Alonso et tu ne l'as pas tué?

MUGNOZ.

Parbleu! monseigneur, j'aurais voulu vous y voir! Croyez-vous qu'il soit si facile?... Au reste, il a un bras en écharpe, ce qui prouve qu'il a reçu un cadeau de nous la nuit dernière.

DON JOSÉ, froidement.

Une autre fois... Va te faire panser.

MUGNOZ, à part.

Il n'a pas l'air plus touché que si l'on n'avait fait que boire un verre de vin pour lui faire plaisir.

(Il sort.)

DON JOSÉ, après un moment de réflexion.

Holà! quelqu'un!

UN NÈGRE, entrant.

Monseigneur?

DON JOSÉ.

Que dona Catalina vienne me parler. (Le nègre sort.) La vieille est enfermée... nous sommes libres enfin.

— Catalina a deviné mon amour. — Déclarons-le. Voici pour le justifier. (Il montre la lettre de dona Agustina.) La ruse... Le rôle est nouveau pour moi... et je ne sais si je pourrai faire le renard, moi qui suis accoutumé à saisir ma proie comme le lion. Allons, une dernière tentative!... Si je ne suis le plus fin... eh bien!... je serai toujours le plus fort. — La voici.

(Entrent dona Catalina et Dorothéa, négresse.)

DONA CATALINA.

Vous m'avez fait demander?

DON JOSÉ.

J'ai à vous parler. Dorothéa, laisse-nous.

DONA CATALINA.

Dorothéa, écoute. (Elle lui parle bas.)

DOROTHÉA.

Oui, madame*. (Elle sort.)

DON JOSÉ.

Asseyez-vous. (Il se promène quelque tems en silence.)

DONA CATALINA.

Je m'attendais à trouver ma mère avec vous.

DON JOSÉ, s'arrêtant.

Hélas! Catalina, vous voyez un homme bien malheureux. Je vous ai fait venir pour que vous m'aidiez à supporter les maux qui m'accablent.

DONA CATALINA.

Mon père...

DON JOSÉ, se parlant à lui-même.

Plût à Dieu que je fusse son père!... — Catalina,

j'ai un douloureux secret à t'apprendre... Mais je crains de t'affliger.

DONA CATALINA.

Je suis accoutumée à la douleur. Don Alonso est-il mort*?

DON JOSÉ frappe du pied avec impatience et se promène rapidement. Il se calme peu à peu, et s'arrête devant dona Catalina.

Catalina, tu vois un homme déshonoré.

DONA CATALINA, se levant.

Dans les affaires d'honneur une femme est un* mauvais conseil. Excusez-moi, mais j'ai une petite broderie à terminer pour la Madone de notre estrade.

DON JOSÉ, avec tristesse.

Comment! tu ne peux un instant accorder ta pitié... tes conseils à ton... à moi... à un malheureux... Reste, Catalina, je t'en supplie.

DONA CATALINA, hésitant.

Parlez.

DON JOSÉ, s'asseyant près d'elle.

Je me suis marié par amour, Catalina... mais je n'ai pas tardé à m'apercevoir que j'avais fait un mauvais choix. J'ai été bien malheureux.

DONA CATALINA.

C'est de ma mère que vous parlez!

DON JOSÉ.

Écoute-moi. (Il se rapproche.) Peut-être suis-je autant qu'elle à blâmer. Mon caractère est violent, et je

suis injuste dans mes mouvemens de colère. Moi-même j'ai dû souvent t'offenser, ma Catalina... Hier encore;... (Il lui prend la main.) M'as-tu pardonné?

(Silence.)

DONA CATALINA, faisant un effort sur elle-même.

Une fille peut-elle conserver quelque ressentiment contre un père*?

(Don José lui serre la main et la porte à ses lèvres*, puis il fait un tour dans la chambre et se rassied.)

DON JOSÉ.

A peine étions-nous mariés, que j'eus lieu de reconnaître que nos caractères ne se convenaient pas; mais j'étais encore loin de soupçonner tout mon malheur. Depuis long-tems je n'aime plus ma femme, et cependant... Tiens, Catalina, lis ce papier, et dis-moi si un homme d'honneur ne sent pas son sang bouillonner en apprenant tant d'infamie.

(Il lui donne la lettre.)

DONA CATALINA, sans l'ouvrir.

D'où vient cette lettre? que contient-elle?

DON JOSÉ.

C'est une lettre adressée à son confesseur; je viens de la surprendre. Tu verras qu'elle m'a trahi; tu verras que don Diego de Ricaurte est son complice... qu'il est ton père.

DONA CATALINA, déchirant la lettre sans la lire.

Je n'en crois pas un seul mot!

DON JOSÉ.

Que fais-tu?

DONA CATALINA.

Je connais ma mère!

DON JOSÉ, ramassant un morceau de la lettre.

Connais-tu son écriture?

DONA CATALINA.

Je ne veux rien voir. Je ne crois rien de déshonorable de ma mère*.

DON JOSÉ.

J'ai long-tems été comme toi; mais le moyen de se refuser à l'évidence? J'en atteste le ciel, cette funeste découverte m'a plongé dans le désespoir, et... cependant... j'éprouvais en même tems... je ne sais quelle espèce de volupté... Oh! Catalina, il me semblait que l'affection... que cette tendresse si vive, que tu m'as toujours inspirée, prenait une force nouvelle... L'amour d'un père est grand sans doute, mais il est un autre amour plus grand encore.

DONA CATALINA.

Mon père!

DON JOSÉ.

Ne m'appelle point de ce nom, je ne l'aime plus. Il y a dans ce mot une idée de respect que je voudrais éloigner de notre intimité, de notre amour... Oui, ma Catalina.

DONA CATALINA, se levant avec effroi.

Entends-je bien ce que vous dites?... Vous me faites trembler!

DON JOSÉ.

Demeure encore à cette place, ma bonne Catuja, mon amie. Dona Agustina me demande à se retirer dans un couvent, je vais rester seul. Qu'il me serait doux d'avoir près de moi un ange qui dirigerait mes actions, qui tempérerait la violence de mon caractère, qui me donnerait l'exemple de la vertu... — Oui, ma plus chère amie, toi seule au monde tu peux être cet ange... toi seule tu peux me rendre heureux. Ne dédaigne pas un amour qui n'a point d'égal.

DONA CATALINA, se jetant à ses genoux.

Mon père!... Tuez-moi, je vous en conjure, mais ne prononcez pas ces mots affreux!

DON JOSÉ.

O fille adorable, laisse-moi te presser sur mon sein*...

DONA CATALINA, se dégageant avec violence*.

Regardez cette Madone, elle vous voit. Ne craignez-vous pas qu'un volcan ne s'ouvre sous cette maison pour vous engloutir?

DON JOSÉ.

Ah! je m'élancerais au milieu des flammes de l'enfer pour posséder ton amour*!

DONA CATALINA.

Tuez-moi, ou laissez-moi fuir cette maison.

DON JOSÉ.

Écoute-moi!

DONA CATALINA, s'approchant de la porte.

Je ne puis! vous me faites horreur!

DON JOSÉ, l'arrêtant.

Tu crois donc que je suis ton père? Non, ma Catalina, non, je te le jure. Si j'étais ton père, aurais-je pour toi tant d'amour? C'est cet amour si impétueux qui m'avertit que tu n'es pas mon sang. — Mais... je je le vois, ton cœur est tout rempli d'un jeune homme à la tête éventée; les broderies de son habit t'ont séduite; tu n'as pas pensé à la légèreté, à l'inconstance de son âge. Ah! si tu cherchais un amour qui ne change jamais, plus brûlant que la lave au sortir du volcan... Où trouverais-tu cet amour ailleurs que dans mon sein? Je t'en conjure, aimable fille, prends pitié de moi.

DONA CATALINA, se dégageant avec impétuosité.

Ne me retenez plus, il faut que je sorte! Ne me retenez plus... ou je ne sais ce que je ferai...

DON JOSÉ, l'arrêtant encore.

Eh bien! sors si tu veux; mais écoute encore quelques mots. Tu me connais, tu sais que je t'aime; je n'ai jamais ressenti de passion plus violente... Jamais je n'ai hésité, pour satisfaire un désir, à braver toutes les lois... Tiens, vois ce bras (il retrousse sa manche), sans* peine il lève deux arquebuses. Com-

pare-le à ton petit bras si blanc!... J'en ai dit assez. Pense à mes paroles. Tu peux sortir.

DONA CATALINA, s'avançant.

Écoutez-moi à votre tour. Je suis votre fille, et vous le savez. Vous m'avez donné votre énergie, votre courage. Si mon bras manque de force, je porte un poignard. Tant que j'aurai la force de tenir ce poignard (elle tire un poignard de son corset[7]), de me défendre avec ce poignard... je ne serai point à vous*.

(Elle sort.)

DON JOSÉ, avec un rire sauvage.

Eh bien! frappe ton père! J'aime mieux triompher d'une tigresse que d'une biche timide. Surpasse-moi... Par les os du vieux Carvajal! j'en suis bien aise... Si je triomphe, il naîtra de nous une lignée de démons. (Il sort.)

SCÈNE VI

La chambre de dona Agustina.

DONA AGUSTINA dans son lit;
MUGNOZ, L'AUMONIER

DONA AGUSTINA.

Croyez-vous que je sois en état de grâce, monsieur l'abbé?

L'AUMONIER.

Je le crois fermement.

DONA AGUSTINA.

J'espère que votre consolante assurance me donnera la force de supporter cet affreux moment. — Oh! lorsque j'y pense, je sens une sueur froide qui me couvre tout le corps.

L'AUMONIER.

Hélas!

DONA AGUSTINA.

Il n'y a donc plus d'espoir... plus d'espoir?... (Silence.) — Croyez-vous que j'aie encore quelques heures à vivre?

L'AUMONIER.

Je crains...

MUGNOZ.

Tenez, moi j'ai été douze ans charpentier et médecin à bord du lougre *le Mombar*, et j'ai entendu les derniers râlemens de plus d'un brave boucanier. Je m'y connais. Je m'en vais vous dire au juste...

DONA AGUSTINA.

Oh! ne me dites rien, Mugnoz. Je veux que la mort vienne sans que je le sache. — Mon Dieu, mon Dieu! faut-il tant souffrir pour paraître devant toi?... — Et toutes ces souffrances pour si peu de chose! Pour un verre de limonade!

MUGNOZ, à part.

Oui, mais elle était bonne.

L'AUMONIER.

Ce danger de mort qui accompagne toutes nos ac-

tions, même les plus indifférentes, doit nous montrer combien nous devons être attentifs à marcher dans les voies de Dieu, puisque d'un moment à l'autre il peut nous appeler à lui.

DONA AGUSTINA.

Pourquoi ai-je bu cette limonade!

MUGNOZ.

Vous aviez chaud, elle était froide. Vous avez gagné une pleurésie. Cela se voit tous les jours.

L'AUMONIER.

Hélas! hélas!

DONA AGUSTINA.

Comme ce qui fait mal paraît toujours mauvais! Il me semble que j'ai encore le goût de cette limonade dans la bouche*. — Oh! que je souffre! Ma poitrine est en feu! Mugnoz, ne sauriez-vous me donner quelque chose pour calmer ces douleurs aiguës?

MUGNOZ, lui présentant une tasse.

Buvez cela. Cela vous fera du bien. (Bas à l'aumônier.) Qu'avez-vous, monsieur l'abbé? Vous faites la grimace, je crois. Mêlez-vous du spirituel, s'il vous plaît.

DONA AGUSTINA, d'une voix éteinte.

O mon Dieu! si mon agonie doit être longue... donne-moi du courage. — Mugnoz, mon mari ne vient pas... Vous devriez le prier de se hâter.

MUGNOZ.

Il va venir.

DONA AGUSTINA, à l'aumônier; bas.

Mon père... venez plus près de mon lit... encore plus près... Ma fille... savez-vous où elle est?

MUGNOZ.

Que demande-t-elle?

L'AUMONIER.

Elle voudrait voir sa fille.

MUGNOZ.

Elle est chez les dames du Rosaire à Cumana. Je vous l'ai dit déjà plus d'une fois.

L'AUMONIER, faisant du doigt un geste négatif.

Oui, madame, je l'ai vue partir.

DONA AGUSTINA.

Hélas! ma pauvre fille!... Oh! quelle agonie... Et* mon mari qui ne vient pas!... Il faut que je le voie cependant... J'ai besoin de lui parler.

MUGNOZ.

Tenez, le voici.

(Entre don José; l'aumônier et Mugnoz se retirent au fond de la chambre.)

DONA AGUSTINA.

Je vous remercie, don José... je vous remercie de tout mon cœur.

DON JOSÉ, s'approchant du lit.

J'espérais vous trouver mieux, madame.

DONA AGUSTINA.

Ah! je suis bien malade*... Je sens que je n'ai plus long-tems à vivre... Don José... je vais paraître devant Dieu... je ne voudrais pas me damner pour un mensonge... Croyez en une mourante, don José... je suis innocente, je vous ai toujours été fidèle*.

DON JOSÉ.

Je le crois maintenant. — Excusez-moi, si dans un moment de mauvaise humeur je vous ai dit le contraire... Pardonnez-moi, je vous en prie*.

DONA AGUSTINA.

Don José!... donnez-moi votre main... si vous n'avez pas peur de gagner mon mal... (Don José lui donne sa main.) Dites-moi... Je voudrais vous parler... mais je n'ose*.

DON JOSÉ.

Si vous avez quelqu'ordre à me laisser, soyez sûre qu'il sera fidèlement exécuté.

DONA AGUSTINA, l'attirant vers elle; très bas.

Catalina... n'est-ce pas... elle m'a trompée?... Jamais un père... Mais alors vous soupçonniez ma foi*.

DON JOSÉ brusquement.

La fièvre vous fait délirer. (Il retire violemment sa main.)

DONA AGUSTINA, saisissant le bout de son manteau.

Au moins permettez-moi de la voir*...

DON JOSÉ.

Elle n'est plus ici. Il* faut que je vous quitte. Je reviendrai tantôt savoir de vos nouvelles.

DONA AGUSTINA, l'arrêtant encore.

Encore un instant, don José... Que je l'embrasse une seule fois... Un seul baiser, et puis elle s'en ira.

DON JOSÉ.

Elle est partie, elle est au couvent.

DONA AGUSTINA, l'arrêtant toujours.

La dernière prière d'une mourante!... Ah! mon doux Sauveur! quelles souffrances!... Toute la chambre est remplie de brouillard... je souffre... oh! je souffre*!...

DON JOSÉ, à part.

Quel horrible spectacle! (Haut.) Laissez-moi partir; il le faut.

DONA AGUSTINA.

Je vous en supplie!... Ah! qu'avez-vous de brillant au côté*?

DON JOSÉ.

C'est ma dague*.

DONA AGUSTINA.

Jetez-la... elle est toute sanglante... Don José... vous m'avez tuée*... Mais cette dague...

DON JOSÉ retire son manteau et s'avance vers l'aumônier et Mugnoz.

Elle a le délire. Il n'y a plus d'espoir.

DONA AGUSTINA.

Catalina... ma fille... — Oh! écartez cette dague. Du sang... des poignards!... Sauvez-moi! sauvez-moi!

DON JOSÉ, à part.

Ce misérable Mugnoz est un maladroit. L'agonie de cette femme est affreuse.

DONA AGUSTINA.

Ils m'ont laissée toute seule dans l'obscurité... Catalina!... où es-tu?... donne-moi ta main*.

MUGNOZ, bas à don José.

Si vous vouliez, je retirerais son oreiller, et puis ce serait une affaire faite.

DON JOSÉ.

Non, qu'on la laisse mourir tranquille. (A l'aumônier.) Je la recommande à vos soins. (Il sort.)

L'AUMONIER, présentant un crucifix à dona Agustina.

Madame, voyez celui qui a tant souffert pour vous. Que sont vos douleurs en comparaison de celles de Jésus-Christ?

DONA AGUSTINA.

Otez cette dague de devant mes yeux!

MUGNOZ.

Elle prend un crucifix pour une dague à cette heure. C'est parce que cela reluit.

L'AUMONIER.

Madame...

DONA AGUSTINA.

Grâce! grâce!

L'AUMONIER.

Pensez...

MUGNOZ.

Ne la tourmentez plus; elle est confessée, prête à appareiller pour l'autre monde, qu'avez-vous de plus à lui faire?

L'AUMONIER.

Ses yeux sont fixes, elle est toute raide.

MUGNOZ.

Elle râle encore... elle parle toujours de dague.

DONA AGUSTINA.

Jésus! (Elle meurt.)

MUGNOZ.

Une convulsion... Bon! encore une autre. C'est fini à ce coup. Oui, le pouls est parti... Elle a levé l'ancre.

L'AUMONIER.

Dieu veuille avoir son âme! (A part.) Quelles horreurs suis-je obligé de voir dans cette maison!

(Ils sortent.)

SCÈNE VII

Le cabinet de don José.

DON JOSÉ, seul.

Cela était inutile... Cette femme m'a fait de la peine... Elle n'était pas gênante ici... Je n'aime pas

à voir souffrir un être faible... Mieux aurait valu un bon coup de pistolet dans la tête*... — Ce qui est fait est fait; n'y pensons plus... Un homme ne doit jamais se repentir... Eh! qu'est-ce que fait une femme de plus ou de moins dans le monde?... — Quant à Catalina, quelle différence y a-t-il entre ces désirs si violens, et l'exécution de ces désirs?... L'aimant, je suis criminel et malheureux; la possédant, je suis criminel, mais heureux... et j'hésiterais?... Cependant, je ne sais ce que j'éprouve... Je manque de courage, et de jour en jour je remets l'exécution de mes desseins... Si j'allais être trahi par la nature? (Il rit amèrement.) Oh! quelle honte!... Il y a* des saints qui, dit-on... Eh! quand il le faudrait, je boirais aussi du breuvage infernal que je lui ai préparé... Si je meurs après... qu'importe? j'aurai été heureux. Oui!... je vais goûter un bonheur diabolique. — Après celui-là, il n'en est plus pour moi sur cette terre.

(Entre Mugnoz.)

MUGNOZ.

Ah! monseigneur!...

DON JOSÉ.

Qu'y a-t-il, Mugnoz? Pourquoi cet air troublé*.

MUGNOZ.

Mille pipes de diable! monseigneur, vous n'avez pas voulu me croire quand je vous ai prédit que cette canaille d'Indiens vous jouerait un mauvais tour. Encore si vous aviez fait venir de la côte une vingtaine de lurons comme moi, nous pourrions nous

tirer d'affaires : mais vos nègres!... les coquins, ils ne peuvent* manier ni une arquebuse ni une pique.

DON JOSÉ.

Enfin qu'est-ce? qu'ont fait les Indiens?

MUGNOZ.

Parbleu! monseigneur, montez à votre observatoire, et vous verrez ce qu'ils ont fait. Il y en a plus de deux cents à deux portées d'arquebuse de votre porte; et le pis est que j'ai vu parmi eux une vingtaine de blancs, que don Alonso a sans doute amenés.

DON JOSÉ, se parlant à lui-même.

Hier j'ai eu quarante-six ans accomplis. Mon temps est venu.

MUGNOZ.

Voilà le grain qui nous prend par le travers, il s'agit de tenir la barre. Qu'ordonnez-vous?

DON JOSÉ.

Ils ne sont que deux cents, dis-tu?

MUGNOZ.

Par la fressure du pape! en voilà bien assez pour nous couper le cou à tous tant que nous sommes. Savez-vous comment font les Indiens pour couper le cou à un honnête Espagnol? Ils lui mettent un pied sur l'estomac; d'une main ils lui tiennent les cheveux. — Deux coups de machète[8], et la tête leur reste dans la main.

DON JOSÉ, d'un air distrait.

Il faut armer mes nègres.

MUGNOZ.

Je n'ai pas attendu votre ordre, monseigneur. Mais les drôles font déjà piteuse contenance. Ils pâlissent sous leur peau noire. Ah! si j'avais seulement deux fauconneaux pour défendre la porte!... seulement ce canon de chasse que nous jetâmes à la mer dans cette fameuse tempête qu'essuya le *Mombar!*

DON JOSÉ, à part.

Une heure de plaisir. — Ensuite l'enfer. — Peut-être, rien. (Haut.) Je vais encourager mes gens. (Il sonne à un nègre qui entre.) Apporte une jatte de lait. (Le nègre sort. Mugnoz regarde don José avec étonnement.) Mugnoz, tu prendras le commandement de mes esclaves. Tu tiendras pendant une heure, je le veux. J'irai te rejoindre dans une heure, et nous les chasserons, ou nous mourrons ensemble.

MUGNOZ.

Mais, monseigneur...

DON JOSÉ.

Point de réplique; nos murailles sont hautes. Des Indiens armés de flèches t'épouvantent. Drôle, il y a dix ans que tu n'aurais pas eu peur, si je t'avais ordonné de sauter à l'abordage devant un canon chargé jusqu'à la gueule.

MUGNOZ.

Eh bien! je me ferai tuer! N'en parlons plus.

(Le nègre rentre, pose le lait sur une table et sort.)

DON JOSÉ.

Viens ici. Tourne la cuiller pendant que je verserai cette liqueur dans le lait.

(Il tire un flacon de son sein et en verse quelques gouttes dans le lait; puis il le serre avec soin.)

MUGNOZ, à part.

Il tremble, cependant.

DON JOSÉ.

Je vais faire ma ronde. — Porte ce lait à ma fille. Voici l'heure de son déjeuner. — Attends. — Je n'ai que faire de cette épée. Prends-la. Que je la retrouve sur ma table avec mes pistolets chargés. Tiens.

(Il ôte son ceinturon et remet son épée à Mugnoz. Sa dague sort du fourreau et tombe par terre.)

MUGNOZ, la ramassant.

La voilà, cette dague qui faisait tant de peur à dona Agustina. Prenez garde, elle ne tient guère au fourreau.

DON JOSÉ.

Telle qu'elle est, elle me servira encore aujourd'hui. (Il la met dans son sein.) — Mugnoz, tu es sûr que l'on a ôté à ma fille son poignard*?

MUGNOZ.

Oui, monseigneur; Flora la mulâtresse vous l'a donné. Vous le savez bien.

DON JOSÉ, se frappant le front.

Je deviens un lâche! — Va, porte le lait, tandis que je vais parler à mes gens.

MUGNOZ, à part.

Cela prend une mauvaise tournure pour nous.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

La chambre où est enfermée dona Catalina.

DONA CATALINA, MUGNOZ

MUGNOZ. (Il pose le lait sur la table. A part.)

De profundis! Et de deux.

DONA CATALINA.

Comment se porte ma mère?

MUGNOZ.

Très-bien.

DONA CATALINA.

Je sais qu'elle a été malade. Qu'on me dise la vérité.

MUGNOZ.

Voilà votre déjeuner. (Il sort.)

DONA CATALINA, seule.

Misérable scélérat!... Ma pauvre mère! Je ne sais quelles idées atroces m'assiégent... Oh! non... cela est impossible... Don José... un tel crime est encore loin de son cœur... Pourtant... Comme ses yeux

étaient farouches quand il la regardait... Non... il n'oserait... mais... Pauvre mère! Elle est seule, j'en suis sûre... Ils la laissent sans soins... Ils la laisseront mourir... Et je ne puis être auprès d'elle... Les misérables!... Ah! don Alonso, et toi aussi, m'aurais-tu donc abandonnée! Mais que pourra-t-il faire pour ma délivrance... et lui-même est-il vivant?... O mon Dieu, n'auras-tu donc pas pitié de moi!... Je donnerais toutes les années de ma vie pour un jour de liberté!... Ah! (Elle cache sa tête dans ses mains.) Je ne puis penser... Si je pouvais dormir!... Pas un instant de relâche... à mes angoisses... Je ne puis lire... Quelle horreur! m'ôter des livres pieux et m'enfermer avec ces livres damnables! Hélas! je n'ai jamais eu un instant de bonheur depuis que je suis au monde... et cependant je mourrais avec joie en ce moment...* (On entend un bruit confus au dehors.) Qu'entends-je? me trompé-je? N'est-ce pas là le cri de guerre des Indiens?... Non. Tout est tranquille... Rien... C'est le vent... Comme mon cœur bat!... Non. Je me trompe encore... Je suis tellement fatiguée par mes pensées et mes veilles, que je crains de devenir folle... Souvent il me semble entendre parler tout haut dans ma prison... Ma pauvre tête est bouleversée*... Je crains de devenir idiote... C'est ce qu'il veut parce qu'alors je serais à sa merci. O Jésus, Jésus! aie pitié de moi... (Elle s'assied devant la table dans le plus grand abattement.) Oui, je le sens... je deviens idiote... me voici encore à compter les pailles de cette natte... (Elle se lève et fait un tour dans

la chambre.) Que* l'air est épais ici! et ce petit carré de ciel que je puis apercevoir, comme il est d'un brillant azur! (Elle se rassied.) Ah! ma tête est en feu! (Elle regarde le lait.) Ils me traitent comme je traitais ces animaux que je nourrissais en cage. Si jamais je suis libre, je leur rendrai la liberté à tous. (Elle prend la tasse et fait le signe de la croix, puis elle éloigne la tasse tout d'un coup.) Mais j'allais faire un péché... c'est aujourd'hui jour de jeûne, et, au soleil, il n'est pas encore midi. Depuis cinq jours que je suis dans cette prison, j'ai peut-être oublié d'observer les jours de jeûne. (Elle compte sur ses doigts.) Oui, je dois jeûner aujourd'hui. (Avec humeur.) Encore cette privation! Ce lait me faisait envie... Un instant plutôt*... Misérable que je suis! un péché de gourmandise dans ma position!... Ah! que le malheur abaisse les sentimens... Pour me punir je veux le répandre jusqu'à la dernière goutte. (Elle verse lentement le lait dans une caisse d'arbuste.) J'ai fait quelque chose de bien; je viens d'éviter un péché, et cela me soulage. (Bruit dehors.) Ah! je ne me trompe pas cette fois!... Un coup d'arquebuse! Il vient me délivrer... Encore un!... encore un!... Le cri de guerre des Indiens! je l'entends! Alonso! Alonso! — Ha! (Elle fuit au bout de la chambre en voyant entrer D. José. Don José ferme la porte, jette la clef par la fenêtre, puis regarde la tasse vide.)

DON JOSÉ.

Démons, nous allons vous donner* une comédie digne de vous. Le ciel, qui me donna le cœur d'un père, le ciel peut parler maintenant; mon élixir parlera plus haut.

DONA CATALINA.

Que me voulez-vous?

DON JOSÉ.

Je viens goûter les délices du paradis dans tes bras, et je me plongerai gaîment dans l'enfer ensuite.

DONA CATALINA, lui montrant un petit crucifix.

Respectez ce signe sacré!

(Les cris et les coups d'arquebuse se rapprochent de plus en plus.)

DON JOSÉ.

Ils vont entrer, il faut jouir de mon reste.

(Il s'élance sur dona Catalina, qui se débat quelque tems entre ses bras. En le repoussant, elle sent la poignée de sa dague, elle la saisit et frappe son père.)

DONA CATALINA.

Je suis sauvée*!

(Elle fuit jusqu'au mur le plus éloigné de don José et reste immobile, la dague sanglante à la main, et regardant son père d'un air hagard.)

DON JOSÉ, renversé.

Tu as tué ton père, misérable!... Tu es bien ma fille... mais tu me surpasses encore... Va... je te maudis... et je vais là-bas... préparer tes supplices*... Tiens! c'est le sang de ton père!...

(Il secoue sa main sanglante vers elle; le tumulte augmente. On frappe à grands coups contre la porte.)

DON ALONSO, derrière la scène.

Ouvrez! ou j'enfonce la porte*!

(La porte est enfoncée; entrent don Alonso, le cacique, Ingol, Espagnols et Indiens armés.)

DON ALONSO.

Ma bien-aimée!... Dieu! que vois-je?

DON JOSÉ.

Espagnols! vengez un père assassiné... par sa fille... La voici... la parricide... Vengez-moi... vengez-moi!... (Il meurt.)

DON ALONSO.

Que dit-il?

LE CACIQUE.

Il est mort!

UN ESPAGNOL.

Elle est couverte de sang!

UN AUTRE ESPAGNOL.

Elle tient encore la dague toute sanglante.

DON ALONSO.

Catalina!

DONA CATALINA.

Ne m'approchez pas!

DON ALONSO.

Qui l'a tué?

DONA CATALINA.

Moi. Fuyez la parricide...

TOUS.

Elle a tué son père!

DON ALONSO.

Vous, Catalina, vous!

UN ESPAGNOL.

Une arquebusade dans la tête, voilà ce qu'elle mérite. (Don Alonso fait un pas vers Catalina et s'arrête devant le cadavre.)

DON ALONSO, au cacique.

Cacique... adieu... conduisez cette malheureuse où elle voudra se retirer... Adieu, vous ne me reverrez plus. (Il serre la main d'Ingol et sort; les Espagnols le suivent.)

LE CACIQUE.

Les voilà, ces blancs, ces fils aînés de Dieu, comme nous disent les robes noires!

(Ingol saisit dona Catalina par les cheveux, et lève son machète pour lui couper la tête.)

INGOL.

Meurs, toi qui as tué ton père.

LE CACIQUE, l'arrêtant.

Notre ami veut qu'elle vive : elle vivra, le cacique le veut ainsi. — Femme, où faut-il te conduire?

DONA CATALINA, après un silence.

Menez-moi dans la forêt.

LE CACIQUE.

Mais... tu y seras bientôt dévorée par les tigres.

DONA CATALINA.

Plutôt des tigres que des hommes! Partons!

(Elle marche d'un pas ferme vers la porte; mais en passant devant le cadavre elle pousse un cri perçant et tombe sans connaissance.)

INGOL.

Ainsi finit cette comédie et *la famille de Carvajal*. Le père est poignardé, la fille sera mangée : excusez les fautes de l'auteur.

FIN DE LA FAMILLE DE CARVAJAL

NOTES

1. Cette herbe, dans laquelle les Espagnols de l'Amérique méridionale croient trouver un remède ou un préservatif contre la plupart des maladies, est d'un usage à peu près général dans cette partie du Nouveau-Monde. On jette l'herbe séchée et presque en poussière dans un vase d'argent ou de porcelaine, auquel est adapté un long tuyau. On y mêle du sucre, du jus de citron et des parfums, puis on verse dessus de l'eau bouillante. Il faut, pour être véritablement amateur, pouvoir aspirer par le tuyau l'infusion toute brûlante, sans faire une seule grimace.

2. Grosse pièce de bois fort lourde, creusée et divisée en deux parties qui se réunissent au moyen d'un cadenas. On y fait entrer la jambe du prisonnier, qui ne peut alors ni se lever, ni se tourner.

3. Je demande grâce pour ce mot. — Il se trouve dans la Bible, et Catalina n'avait guère lu d'autre livre.

4. La croix du Sud, constellation familière à tous ceux qui ont voyagé en Amérique. On connaît les heures, pendant la nuit, par son inclinaison sur l'horizon.

5. Une flèche dont les plumes sont teintes en rouge est un signe de guerre pour la plupart des nations indiennes.

6. C'est l'image la plus révérée de la Nouvelle-Grenade.

7. Beaucoup de femmes portent encore de semblables corsets en Amérique et en Espagne.

8. Grand couteau, dont on se sert le plus souvent pour couper les lianes et les plantes qui vous barrent le chemin à chaque pas dans les forêts du Nouveau-Monde.

9. L'épée et la dague se portaient attachées au même ceinturon. Voir *El Médico de su honra*, de Calderon.

ÉDITIONS

Éditions[1].

1824-1930.

1828. *La Jaquerie, scènes féodales, suivies de la Famille de Carvajal, drame.* Par l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul.* Paris, Brissot-Thivars, 1828, in-8°.

1829. *Scènes féodales. La Jaquerie, par l'auteur du Théâtre de Clara Gazul.* Deuxième édition (fictive). Paris, A. Mesnier, 1829, in-8°.

1833. *Scènes féodales. La Jaquerie, par l'auteur du Théâtre de Clara Gazul.* Troisième édition (fictive). Paris, H. Fournier jeune, 1833, in-8°.

1842. *Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole, suivi de la Jacquerie, scènes féodales, et de la Famille de Carvajal,* par Prosper Mérimée. Paris, Charpentier, 1842, in-12. (Réimpressions en 1857, 1860, 1862, 1865, 1870, 1874, 1877, 1880.)

1881. *Prosper Mérimée. Théâtre de Clara Gazul, suivi de la Jacquerie et de la Famille de Carvajal.* Paris, Calmann-Lévy, 1881, in-12. (Plusieurs réimpressions.)

1909. Prosper Mérimée. *La Jaquerie, scènes féodales.* Paris, Blaizot, 1909, in-8°. Édit. illustrée de 41 compositions de L. O. Merson, gravées par Chessa.

1. Pour les détails concernant ces éditions, cf. la savante *Bibliographie des Œuvres de P. Mérimée,* par P. Trahard et P. Josserand. Paris, Champion, 1929, in-8°, p. 28-32, qui indique les différents ouvrages à consulter.

1927. Prosper Mérimée. *La Jacquerie, scènes féodales*. Paris, à l'enseigne du Pot-Cassé (1927), in-16.

1928. Prosper Mérimée. *La Jacquerie, suivie de la Famille de Carvajal*. Paris, collection « Le livre du Divan », in-12.

Traductions.

La Jacquerie, scènes des temps féodaux. Trad. par D. V. Averkiev. Saint-Pétersbourg, Souvorine, 1893, in-8°.

La Jacquerie. Trad. par Z. A. Venguérov. Moscou, Gocizdat, 1919.

Adaptation.

La Révolte (Jacquerie), d'après Mérimée. Moscou, 1924. Adaptation russe par Art. Felige.

VARIANTES

Nous reproduisons les variantes que présentent la réédition donnée par Charpentier en 1842 et les réimpressions Michel Lévy et Calmann-Lévy[1]. — Nous avons respecté l'orthographe et la ponctuation de l'édition originale, sans noter les variantes qu'elles présentent dans les éditions postérieures : il serait vain de relever que l'édition de *1828* imprime : *attrappe* ou *appelle*, *imbécille*, *éloquens*, *savans*, *boëte* ou *alchymie*, etc., là où les éditions postérieures donnent : *attrape*, *appele*, *imbécile*, *éloquents*, *savants*, *boite* ou *alchimie*, etc., que la plupart des interjections s'écrivent en *1828* : *Hé* ou *Ha*, et non *Eh* ou *Ah*, que *Georges* est écrit avec ou sans *s* et que, enfin, dans la première édition il y a fort peu de points d'interjection ou d'interrogation. Nous n'indiquons sur ces deux points que les variantes les plus importantes.

Page 2. — * La mention *Préface* est omise dans l'édition de 1829.

Page 3. — * Seigneurs du... : Seigneurs *de*... (C.-L.).

* ... d'Acuna,... : ... d'*Acuña*... (C.-L.).

* ... paysans du... : paysans *de*... (C.-L.).

* ... d'Apremont : les édit. Charp. (1842) et C.-L. insèrent après ce nom celui de *Maître* Bonnin, *son gouverneur*.

Page 4. — * ..., une peau d'ours... : ... une peau *de loup*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

1. Nous désignons ces deux éditions par les abréviations suivantes : *Charp.*, *1842*, et *C.-L.*

Page 4. — * ... griffes et dents ;... : ... *des* griffes et *des* dents ;... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 6. — * Les gardes-chasse... : Les *garde chasses*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 7. — * ... des habitans... : ... des *habitants*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 8. — * Puisqu'il est... : Puisqu'il *en* est... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 10. — * ... du pays. : ... *le capitaine Siward, le plus grand routier du pays, s'y préparait à une expédition.* (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... cinquante... : ... *quarante*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 11. — * ... un bon butin. : ... un bon *coup*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 13. — * ... la scène sont : ... de la *scène* : (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 14. — * ... souffle, plier ;... : ... souffle ; (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 19. — * ... les votes. Ces trois dernières indications de mise en scène sont omises dans l'édit. Charp., 1842, et dans l'édit. C.-L.

Page 25. — * ... écuyers... : ... *damoisels*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 28. — * ... une belle chasse... : ... une *bien* belle chasse... (Charp., 1842).

Page 30. — * Dans le fait, il m'a souvent été utile, c'est un bon... : Dans le fait, c'est un bon... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 32. — * ... à me mander : ... à me *demander* (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 33. — * Voilà bien du papier perdu... : Voilà *du beau parchemin* perdu... (C.-L.).

Page 33. — * ... que cette politesse... : ... que *notre* politesse... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 35. — * ... de l'œil et poussez... : ... de l'œil, poussez... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... village,... : ... *pays*,... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 36. — * ... ne veut pas, le voit. : ... ne veut pas *le voir*, le voit. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 37. — * ... si effrayés. : ... si *effrayé*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... elle revient. : ... elle *revint*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 38. — * ... l'aperçut... : ... *ne* l'aperçut... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... de poil,... : ... de *poils*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 39. — * ... déchiqueté à coups de couteaux par... : ... déchiqueté par... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 41. — * ... Angleterre. : ... *Angleterre!* (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 43. — * ... capitaine, que nous nous... : ... capitaine, nous nous... (C.-L.).

Page 46. — * ... M. le... : ... *monsieur* le... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... et donnez lui cent coups de vos... : ... et *me l'émouchez avec* vos... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 48. — * Comment battre... : Comment ! battre... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 50. — * Quelle est... cette émeute? : *Pourquoi ce tapage?* (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 54. — * ... que l'on rend... en temps et lieu. Tenez... : ... que l'on rend *à charge de revanche*. Tenez... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 56. — * Damoiselle... : *Madame*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 57. — * ... si j'aurais... : ... si *j'aurai*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 58. — * ... vilains ! : ... *amis* ! (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 59. — * ... aux nez... : ... *au* nez... (C.-L.).

Page 61. — * ... sonner toutes les... : ... sonner les... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 65. — * ... chaude. Ils ont eu une... : ... chaude : une quinzaine... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 66. — * ... supérieurs... : ... *maîtres*... (C.-L.).

Page 68. — * ... pauvres... : ... *simples*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 69. — * ... à cœurs de... : ... à *cœur* de... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... anglais nous a dit... : ... anglais a dit... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 70. — * Un homme de guerre... : Un homme *d'armes*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... laisser tourmenter... : ... laisser *tondre la laine sur le dos*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 72. — * ... bierre... : ... *bière*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 73. — * ... plaint que hier... : ... *plainte* que hier... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 74. — * C'était jour... : C'était *un* jour... (C.-L.).

* ... un crime... : ... un *tel* crime... (C.-L.).

Page 76. — * ... vilains. : ... *gens*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 78. — * ... dur et méchant, n'adore... : ... dur et méchant... *c'est qu'il* n'adore... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 81. — * Mon père m'a fait cadeau de toi,... : Mon père *le veut bien*,... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 82. — * Une égyptienne... : Une *sorcière*... (C.-L.).

Page 85. — * ... envoyer... : ... *jeter*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 86. — * ..., je sonnerai... : ..., je *ferai sonner*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 93. — * ... sont nos forces... : ... sont *vos* forces... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 94. — * ... pas de son... : ... pas *par* son... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 95. — * ... croix de Saint-Étienne... : ... croix Saint-Étienne... (C.-L.).

Page 97. — * Effectivement... : *En effet*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... en sait plus... : ... en sait *autant*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... faire une aussi... : ... *avoir fait* une *si*... (C.-L.).

Page 101. — * ... n'en fût traversé. : ... n'en *fussent traversés*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 102. — * Et voici... : Et *voilà*... (C.-L.).

Page 103. — * ... tirée... : la 1re et la 2e édit. portent *tiré*.

* ... de Lucifer, s'il... : ... de Lucifer*;* s'il... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 105. — * ... cette livrée à mes armes ;... : ... cette livrée ;... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 106. — * ... que moi... : ... que *pour* moi... (C.-L.).

Page 108. — * ... vous dirigez? : ... vous *avez?* (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 109. — * Voilà les... : Voilà *des*... (C.-L.).

* ..., parce qu'il porte une jupe brodée. D'un... : ..., parce qu'il *sait lire, et que Gilbert lui a donné une jupe neuve à ses armoiries*. D'un... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 111. — * ... ambitionneraient... : ... *ambitionnent*... (C.-L.).

Page 112. — * ... renverser, le misérable ! moi,... : ... renverser ! moi,... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 114. — * ... dans ce but. : ... *à cette œuvre.* (C.-L.).

Page 115. — * ... cette terre... : ... *ce pays...* (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 122. — * ... nom ; tue le ou bien sauve toi... : ... nom ; sauve toi... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 126. — * Mort de Dieu !... : Mort Dieu... (C.-L.).

* ... d'argent, à en congédier... : ... d'argent, *d'*en congédier... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 127. — * ... et l'on m'en tanne la peau... : ...et l'on *me* tanne *sa* peau... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... et l'on m'en tanne la peau... : ... et l'on *me* tanne *sa* peau... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... me... : ... *m'en...* (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 128. — * ... ce qui lui... : ... ce *qu'il* lui... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 131. — * ... on le mettra à la question? : ... on *lui donnera* la question?

* On le mettra à la question ! : On *lui donnera* la question ! (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 134. — * Je ne puis. : Je ne *le* puis. (C.-L.).

* ... le pourrai je? : ... le *pourrais* je,... (Charp., 1842). ... le *pourrais* je? (C.-L.).

Page 137. — * ... et que ferez vous... : ... et que *feriez* vous... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... qui aura tué... : ... qui *aurait* tué... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 139. — * Espère-tu... : *Espères* tu... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... un de ses diables de sermons... : ... un de ses sermons... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 141. — * ... dix mille bons... : ... dix mille... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... c'est un ladre. : ... c'est un ladre *vert*. (C.-L.).

Page 142. — * ... est bien douce... : ... est douce... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 143. — * ... penseraient bien que... : ... penseraient que... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 145. — * ... de... de... — Il me semble... : ... de... de... *C'est une singulière condition*... — Il me semble... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 146. — * ... un fief noble !... : ... un *noble fief* !... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... mieux encore pour... : ... mieux pour... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... ciselé... : ... *sculpté*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 150. — * Il s'est livré... pour... : Après avoir tué le méchant sénéchal, il s'est livré pour... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... décimés. : ... décimés *ou mis à la gêne*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 152. — * Gilbert sera... : Gilbert, *sans doute*, sera... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... barrières, au premier signal, et... : ... barrières, et... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 154. — * ... ce sont de nos... : ... ce sont nos... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* Je l'ai envoyé... : Je *les* ai *envoyés*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... il nous les apporte. : ... *ils* nous les *apportent*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 155. — * ... vingt. : ... *dix*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 156. — * Arrêtez,... : *Arrête*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 156. — * ... A la bonne heure, mais... : A la bonne heure, *passe pour celle là ;* mais... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 158. — * ... cor à une... : ... cor *d'*une... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... pour le bien... : ... *au* bien... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 159. — * ... saint Georges... : ... saint *Leufroy*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 160. — * ... Simon ou Morand... : ... Simond *et* Morand... (C.-L.).

* ... être si... : ... être *trop*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 161. — * ... vas... : ... *va*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* La place de... : La place *du*... (C.-L.).

Page 162. — * ... si on... : ... si *l'*on... (C.-L.).

* Il dit... : *On* dit... (C.-L.).

Page 163. — * voilà... : *Voici*... (C.-L.).

Page 170. — * ... qu'il y... : ... qu'il *n'y*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 171. — * ... sur les travaux du siège. : ... sur *le* siège. (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... Toi, vas au... : ... Toi, *va* au... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 172. — * ... dans de la poix... : ... dans la poix... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 176. — * ... sont assez bonnes... : ... sont bonnes... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 178. — * Eh bien, mes chers frères !... : Eh bien, mes frères... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... à emporter... : ... à *porter*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 181. — * ... par la barbe.) : ... par *le collet.*) (C.-L.).

Page 183. — * Arrangez vous. : Arrangez vous. *A bon entendeur, salut.* (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 183. — * ... qu'on emmène... : ... qu'on *m'*emmène... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 184. — * ... rançon... : ... *quartier*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 185. — * ... un moine... : ... *l'abbé*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 186. — * ... je ne lui ai pas arraché un seul cheveu,... : ... je ne *l'ai pas tondu*,... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... moine de plus ou de moins... : ... moine de moins... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 187. — * ..., il ne faut pas l'enterrer. : ... *qu'*il ne faut pas enterrer. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 190. — * Pas le moindrement ! Sénéchal. : *Nullement*, sénéchal. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 193. — * ... d'effrayer les Jaques. : ... d'effrayer *Jacques Bonhomme*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 196. — * ... là... : ... là *bas*... (C.-L.).

Page 197. — * ... le capitaine... : ... *les capitaines*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 200. — * ... ne peuvent combattre... : ... *doivent* combattre... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... doivent combattre... : ... *ne peuvent* combattre... (Charp., 1842 ; C.-L.).

(Lapsus évident corrigé par la suite.)

* ... avec leurs usages. : ... *et* leurs *façons*. (C.-L.).

* ... après... : ... *à près*... (1re édit.).

Page 203. — * ... ce scélérat ! : ... ce *brigand* ! (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 204. — * ... vous paîrez... : ... vous *paierez*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... là où... : ... où... (C.-L.).

Page 209. — * ... sur leurs... : ... *par* leurs... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 212. — * ... à personne... : ... à *un*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 213. — * ... tête bleue !... : ... tête *bleu* ! (C.-L.).

Page 220. — * ... aux Jaques... : ... aux *paysans*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 221. — * ... les Anglais,... : ... *l'Anglais*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 225. — * ... les Jaques... : ... les *paysans*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 229. — * ... rebauds. : ... *ribauds*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 230. — * Les Jaques disaient... : Les *rebelles*... (Charp., 1842). Les *rebelles disent*... (C.-L.).

Page 231. — * ... à l'aide d'une... : ... *le long* d'une... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 237. — * Mes gendarmes... : *Les* gendarmes... (C.-L.).

* Monseigneur d'Apremont... : Monseigneur *Gilbert*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 238. — * Isabelle. : Isabelle, *après un silence*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 239. — * ..., je vous l'avoue,... : ..., je l'avoue,... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 243. — * ... me remettrai... : ... me *mettrai*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 245. — * ... barbacane... : ... *meurtrière*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... Loup garou, pour lui indiquer une fausse route. : ... Loup garou, *et va le mener à l'escalade du château vide*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 249. — * ... ses prières. : ... ses *patenôtres*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 250. — * Cette jeune dame est noble. J'en suis sûr. : *C'est une jeune dame de noble race*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ...; l'enfant sera noble. : ...; *elle ne déroge pas*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... n'est plus si... : ... n'est plus *aussi*... (C.-L.).

Page 252. — * ... votre anneau... : ... votre *main*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 254. — * ... horreur. Édit. 1828-1829 : Non... non pas, ce prêtre il me fait horreur. (Ponctuation défectueuse.)

Page 256. — * Il m'échappe, il va causer une guerre entre les vilains et les aventuriers, qui se détestent déjà. : Il m'échappe, *et les vilains et les aventuriers qui se détestent déjà, vont s'entrebattre*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 257. — * ... qu'il n'en soit plus... : ... qu'*elle* n'en *ait* plus... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 261. — * ... et le cor... : Édit. 1828-1829. ... et le *corps*... Lapsus évident que nous corrigeons avec l'édit. C.-L..

Page 263. — * ... ferait-on... : ... ferait-*t*-on... (1828-1829).

Page 264. — * ... ni bled... : ... ni *blé*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 265. — * Et vous, compère,... que vous destinez... : Et *toi*, compère,... que *tu destines*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 266. — * ... osez vous révolter... : ... osez *me désobéir*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 267. — * ... peut être utile... : ... peut *nous* être utile. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 268. — * ... à des paysans. : ... *aux* paysans. (Charp.. 1842 ; C.-L.).

Page 270. — * ... que les seigneurs ont... : ... que les seigneurs *françois* ont... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 272. — * ... philosophe et docteur en médecine et physique de... : ... philosophe et *physicien* de... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 274. — * ... fuit... : ... *fluit*... (C.-L.).

Page 275. — * ... en pièces... : ... en *chair à pâté*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... les seigneurs... les seigneurs... : ... les *nobles*... les *nobles*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 276. — * ... que la moitié... : ... *qu'une* moitié... (C.-L.).

Page 277. — * ..., il l'accordera... : ..., il *vous* l'accordera... (C.-L.).

Page 281. — * Silence donc ! ... communes? : Silence, *encore une fois! Français ou Anglais, nous sommes tous frères* dans la sainte ligue des communes. (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... la récolte des fruits. : ... la récolte. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 282. — * ... importe d'avoir Meaux? : ... importe Meaux? (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 283. — * ... de grand renom : ... de renom. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 287. — * ... chevalier... : ... *monseigneur*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 288. — * ... je vous connaissais... : ... je vous *ai connu*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... plaida si bien ma cause... : ... *parla* si bien *en ma faveur*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 289. — * ... exagérées... : ... *ridicules*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 289. — * ... des Jaques... : ... des *vilains*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 290. — * Les Jaques... : Les *rebelles*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 292. — * ... fait comte et banneret. : ... fait banneret. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 293. — * ... cordes, et des chevaux... : ... cordes; des chevaux... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 294. — * ... des labours... : ... des *laboureurs*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 295. — * ... aurons nous bataille. : ... *nous aurons la* bataille. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 299. — * ... sur son corps de réserve,... : ... sur *sa réserve*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... à autre chose. : ... à *l'ouvrage*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 300. — * Petit Jean, commande mes... : *Wilfrid, conduis nos*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 306. — * ... par ma science seule,... : ... par *moi seul*,... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 307. — * ... du roi ! les aventuriers ! : ... du roi ! (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 311. — * ... avec la valeur de l'argent. : ... avec *celui des objets nécessaires à la vie*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... couvrir... : ... *courir*... (C.-L.).

Page 316. — * ... sans résultat... : ... sans *effet*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... résolut de faire violence à... : ... résolut *d'employer la force contre cette*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... essaya de triompher par force de sa pudeur. ... essaya de *lui faire violence* (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 318. — * ... tous les... : ... tous *ces*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... tourne... : ... *tournerait*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... remuer... : ... *toucher*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 320. — * Je vous serai... : Je vous *en* serai... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 324. — * ... reste donc. : ... reste, *je le veux*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... ainsi émue. : ... ainsi. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 325. — * ... disait mot. : ... disait *rien*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 327. — * ... des murs. Que sais-je moi ? Pas... : ... des murs. Pas... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 328. — * Dona Augustina. : Dona Augustina, *bas à sa fille*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 329. — * ... assieds toi près de... : ... assieds toi *à*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... deux... : ... *trois*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... de nous faire. : ... de faire. (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... noires sont trop repoussantes. : ... noires *te déplaisent*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 333. — * ... n'est ce pas?... Oh !... : ... n'est ce pas? (*A demi voix*.) Oh !... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... qu'un peu t'effrayer? : ... *que* t'effrayer *un peu*? (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 334. — * ... n'êtes donc bonne à rien? : ... n'êtes bonne à rien. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 335. — * ... n'avez... supporter... : ... n'*aurez* vous plus à supporter longtemps... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... del Carmen de Burgos : ... *de Chimpaquirà*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 336. — * ... opiniâtre... : ... *entêtée*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... que lui. Mais... : ... que lui. — (*Bas.*) Mais... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 339. — * ... je me retirerais... : ... *j'entrerais*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 344. — * ... qu'ils disent être si juste ! : ... qu'ils disent juste ! (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... destiné... : ... *créé*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 349. — * ... quelque part, dans... : ... quelque part, *sur*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 351. — * ... pour l'emporter : ... pour *le recevoir*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 352. — * ... que font des chevaux dans les herbes sèches. : ... que font *les fers de leurs* chevaux. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 354. — * ... ma main la lancera... : ... ma main lancera... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 358. — * ... ni jolie, ni aimable. : ... ni jolie. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 360. — * ... pour m'enlever. : ... pour *l'*enlever... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 367. — * ... madame. : ... madame, *dès que vous m'appellerez*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 368. — * ... douleur. Don Alonso est il mort? : ... douleur, *mais je n'entends rien aux secrets*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... est un... : ... est *de*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 369. — * Une fille... ... père : *Vous êtes mon père*. (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... main et la porte à ses lèvres, puis... : ... main, puis... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 370. — * Je ne... mère. : De ma mère, je ne crois rien de déshonorable. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 371. — * ... adorable, laisse moi te presser sur mon sein... : ... adorable, *si tu lisais dans mon cœur* ! (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... se dégageant avec violence. : ... *s'éloignant avec effroi.* (Charp., 1842 ; C.-L.).

* Ah !... amour. : Ah ! *pour toi* je m'élancerais au milieu des flammes de l'enfer. (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 372. — * Jamais..., sans... : Pour satisfaire un désir jamais je n'ai hésité à braver toutes les lois... Tiens, vois ce bras, sans... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 373. — * ... je ne serai point à vous. : ... je ne *vous craindrai pas.* (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 375. — * ... bouche. : Tout ce qui précède depuis : *Pourquoi ai je bu...* est supprimé dans l'édit. Charp., 1842, et dans l'édit. C.-L.

Page 376. — * ... fille ! Oh ! quelle agonie... Et... : ... fille !... Et... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 377. — * ... malade... Don José : ... *mal...* Don José. Toute la phrase incise est supprimée dans l'édit. Charp., 1842, et dans l'édit. C.-L.

* ... mensonge. Croyez en... fidèle. : ... mensonge. *Mais... vous le savez bien... Catalina est votre fille... vous n'en avez jamais douté.* (Charp., 1842 ; C.-L.).

* Don José... prie. : Excusez moi si dans un moment de mauvaise humeur... Pardonnez moi, je vous en prie... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... main.) Dites moi... n'ose. : ... main.) *Promettez moi... c'est la prière d'une mourante, don José !* (Charp., 1842 ; C.-L.).

* Catalina... foi. : Cette réplique devient dans les édit. Charp. et C.-L. : *Soyez un père pour Catalina, don José !*

Jurez le moi... Songez que les jugements de Dieu sont terribles.

Page 377. — * Au moins... voir... : *C'est votre fille ! vous êtes son seul protecteur ! vous êtes son père !* (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 378. — * José. Elle n'est plus ici. Il... : José. Il... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... je souffre !... : Toute cette réplique devient dans les édit. Charp., 1842, et C.-L. : *La laisser seule ici... et mourir sans lui dire adieu ! oh ! mon doux Sauveur !*

* ... Ah !... côté? : ... Ah ! *pourquoi ce poignard?* (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... dague. : ... dague. *Vous savez que je la porte toujours.* (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... vous m'avez tuée... : ... *pitié pour elle...* (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 379. — * ... main. : Toute cette réplique est supprimée dans les édit. Charp., 1842, et C.-L.

Page 381. — * Mieux aurait valu un bon coup de pistolet dans la tête... — Ce qui... : Mieux aurait valu... — Ce qui est... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* Si j'allais être trahi par la nature? (Il rit amèrement.) Oh ! quelle honte !... Il y a... : *Si la nature, si la voix du sang, comme ils disent, allait faire un miracle... Et... j'ai quarante six ans... (Avec un rire amer.)* Il y a... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... troublé. : ... *effaré?* (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 382. — * ... peuvent... : ... *savent...* (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 384. — * ... que l'on a ôté à ma fille son poignard ? : ... *que ma fille n'a plus son poignard?* (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 386. — * ... et cependant... moment... : Toute cette

proposition est supprimée dans les édit. Charp., 1842, et C.-L.

Page 386. — * ... bouleversée... : Les édit. Charp., 1842, et C.-L. suppriment les phrases suivantes : Je crains... jusqu'à l'indication : (Elle s'assied...

Page 387. — * ... chambre.) Que... : (Elle se lève *impétueusement*). *C'est ce qu'il veut, parce qu'alors je serais à sa merci. O Jésus, Jésus ! aie pitié de moi ! donne moi du courage* ! (*Elle se met à genoux et prie. Se relevant.*) Que... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* ... plutôt... : ... *plus tôt*... (C.-L.).

* ..., nous allons vous donner... : ..., *vous allez avoir*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

Page 388. — * Que me voulez vous?... Je suis sauvée ! : Dans les édit. Charp., 1842, et C.-L., ce passage devient :

Dona Catalina : Au secours ! au secours !

Don José : Tes cris sont inutiles !

Dona Catalina : Ne m'approchez pas !

(les cris et les coups d'arquebuse se rapprochent).

Don José : Ils vont entrer, mais ils viendront trop tard. (Il s'élance...)

* ... tes supplices... : ... *ton supplice*... (Charp., 1842 ; C.-L.).

* Ouvrez ! ou j'enfonce la porte ! : *Frappez ! enfoncez la porte !* (Charp., 1842 ; C.-L.).

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

I. — La Jaquerie

Page 3, ligne 2. — *Dans Froissard... :* Sur les emprunts que Mérimée fit à Froissart, cf. P. Trahard, *La jeunesse de P. Mérimée*, t. I, p. 321 et suiv. Il s'inspire de lui plus qu'il ne le dit ici. Mérimée devait, en 1856, lui rendre hommage. Cf. *Portraits historiques et littéraires*, p. 47.

—, ligne 8. — *Quant aux causes... :* Mérimée se garde bien de les indiquer. Les historiens de la Jacquerie devaient, par la suite, le lui reprocher. Il se borne à signaler les « excès de la féodalité » ; il eût pu parler des routiers et de leurs crimes, et dire avec plus de détail que la misère du peuple, succédant à une ère de prospérité, était due surtout aux exactions de ces derniers en Champagne et dans l'Ile-de-France. Cf. S. Luce[1], p. 7 et suiv.

—, ligne 18. — *John Ball. :* Disciple de Wiclef, il marcha sur Londres à la tête des révoltés. Arrêté, puis délivré, il menaça un moment Richard II dans la tour de Londres. Arrêté à nouveau, il fut exécuté en 1381. — Sur la Jacquerie anglaise, cf. H. Wallon, *Richard II, épisode de la rivalité de la France et de l'Angleterre*. Paris, Hachette, 1864, 2 vol. in-8°, et Froissart, livre II, ch. XIII, édit. S. Luce, t. X, p. 94 et suiv. Sur Ball, cf. *ib.*, t. X, p. XXXIV, note 5.

Page 4, ligne 39. — *Beauvais. :* Mérimée ne situe pas de façon précise le lieu de la Jacquerie. C'est à Saint-Leu qu'eut lieu le premier « effroi ». La révolte gagna vite, avec le

1. Nous citons simplement par le nom de S. Luce son *Histoire de la Jacquerie*. Paris, Durand, 1859, in-8°.

Beauvaisis, la partie nord de l'Ile-de-France et la Champagne. Il existe dans l'Oise, près de Senlis, au sud-est de Beauvais, un village d'Apremont : c'est près de ce village que Mérimée situe en partie l'action de son drame.

Page 5, ligne 7. — *Le loup Garou :* Le chef des Jacques se nommait en réalité Guillaume Karle. Mérimée, pour corser le scénario de son drame, fait de ce capitaine, « homme bien sachant et bien parlant », une sorte d'outlaw qui rappelle les héros des romans sataniques de Maturin, de Lewis ou d'Anne Radcliffe, et ceux de d'Arlincourt ou de Pixérécourt. Il va plus loin : il en fait un personnage mystérieux auquel il donne le nom d'un être cher à la superstition populaire. L'existence du loup-garou, ou lycanthrope, est mentionnée déjà par des auteurs anciens : Virgile, — que cite, d'ailleurs, Mérimée (cf. note 24), — Strabon, ou Pomponius Mela. Au moyen âge, théologiens et jurisconsultes reconnaissent l'existence des loups-garous, race maudite, qui portent, retournée en dedans, la peau du loup. On racontait qu'on avait pris à Padoue un loup-garou auquel on coupa les pattes : on vit aussitôt apparaître à sa place un homme sans bras ni jambes. On allait jusqu'à écorcher vivants ceux que l'on soupçonnait d'être loups-garous pour voir s'ils avaient la peau de loup retournée. Cf. De Beauvoys de Chauvincourt, *Discours de la lycanthropie ou de la transmutation des hommes en loup ; — Archives curieuses de l'histoire de France*, 1re série, t. VIII ; — Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal...*, 2e édit., 1825, t. III, p. 472 et suiv. Le loup-garou avait sa place dans la littérature, et non pas seulement dans le folklore, depuis les romans bretons : Marie de France avait, dans ses *Lais*, conté l'histoire de *Bisclavret* (cf. Marie de France, *Les Lais*, édit. Bibl. romanica. Strasbourg, Heitz, 2 vol. in-16, t. II, p. 141), comme il l'avait dans la vie sociale : le parlement de Dôle, en 1573, condamnait G. Garnier « pour avoir en forme de loup-garou dévoré plusieurs enfans » (cf. *Archives curieuses, loc. cit.*, p. 7).

Sources de cette scène : Shakespeare, *Le roi Henri VI*, acte IV, scène 2 : plaintes du peuple sur sa misère.

Page 6, ligne 23. — *Et les chiens ? :* Source de ce passage : Jean de Venette. (Cf. G. de Nangis, *Chronique latine*, édit. H. Géraud. Paris, J. Renouard, 1843, 2 vol. in-8°, t. II, p. 328-329.) La fable du loup et du chien a été résumée par S. Luce, *loc. cit.*, p. 42.

Page 7, ligne 5. — ... *mal Saint Quenet,... :* Saint Quenet, dit M. Sainéan, est « un nom facétieux sur lequel on a fait toutes sortes d'hypothèses, dont aucune n'est plausible ». Il est difficile de dire le mal dont il est ici question. On jurait familièrement : « Ventre Saint Quenet ! » Cf. ci-dessous, p. 11, et Rabelais, *Gargantua*, ch. v, ou N. du Fail, *Propos rustiques*, édit. L.-R. Lefèvre, 1929, p. 40. Rabelais cite nombre de ces jurons familiers : « Par sainct Fiacre de Brye ! Saint Treignant ! Je foys veu à sainct Thibaud ! Par sainct Andouille ! » Cf. *Gargantua*, ch. XVII, éd. J. Plattard. Paris, 1929, p. 217.

Les médecins étaient alors presque tous clercs ou moines : Girart de Roussillon, blessé, a près de lui un moine : « Il n'y a tel médecin jusqu'en Babylone » (édit. P. Meyer, p. 35). Sur la médecine et les médecins, cf. S. Luce, *Histoire de B. Du Guesclin*. Paris, Hachette, 1876, in-8°, p. 69.

Page 9, ligne 4. — ... *St Ferréol d'Abbeville,... :* On connaît plusieurs saint Ferréol, qui furent évêques de Besançon et de Limoges, d'Autun, de Grenoble et d'Uzès. Ulysse Chevalier, dans son *Répertoire des sources historiques du moyen âge, Bio-bibliographie*, t. I, 2e édit., col. 803, ne mentionne aucun saint Ferréol d'Abbeville.

—, ligne 5. — ... *par Golfarin... :* Sur Golfarin, cf. Chevalet, *Mystère de saint Christophe*, et le *Roman de Mahomet*, par Alexandre du Pont (1258).

Page 10, ligne 8. — ... *routier... :* Sur les routiers, cf. ci-dessous la note de la p. 17, ligne 3.

Page 11, ligne 22. — ... *Saint Nicolas... :* Les serfs invoquaient saint Nicolas, protecteur des faibles, comme les nobles saint Georges.

Page 12, ligne 27. — ... *la franchise. :* Le droit d'asile était un des privilèges des abbayes et des églises. Hugo devait en parler dans *Notre-Dame de Paris*, comme Byron en avait parlé dans son *Élégie sur l'abbaye de Newstead*, monastère où, dit-il, « les divers crimes de la superstition vinrent chercher l'abri sous le froc protecteur du prêtre » (*Œuvres complètes*, trad. A. Pichot. Paris, Furne, 6 vol. in-8°, 1836, t. I, p. 87).

Page 13, ligne 8. — ... *messe de sang... :* Souvenir de *Goëtz von Berlichingen* (édit. E. Lichtenberger. Paris, Hachette, 1885, in-8°, p. 79-80).

Page 14, ligne 2. — ... *voici sa croix pour signature. :* Mérimée avait pu se renseigner sur l'ignorance des chevaliers dans les *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, de Lacurne de Sainte-Palaye (édit. Nodier, t. I, p. 356 et 407). G. d'Apremont et Siward se glorifient de leur ignorance ; cf. ci-dessous scènes 3 et 23 : la clergie n'est pas qualité noble.

Page 17, ligne 3. — *Navarrois,... :* Les trois termes dont use ici Mérimée servaient communément pour désigner indifféremment les aventuriers qui ravageaient alors la France. (Cf. Froissart[1], t. I, l. I, p. 392.) Les Navarrais servaient sous les ordres du roi de Navarre, Charles le Mauvais, et de son frère Philippe, alors en lutte perpétuelle avec le roi. Philippe de Navarre était en Normandie le lieutenant d'Édouard III d'Angleterre. Installés autour de Paris après la défaite de Poitiers, les Navarrais étaient plus puissants que le dauphin Charles.

Sur les *Tard-Venus*, aventuriers qui ravagèrent la Bourgogne et la Champagne en 1360, et sur les *grandes Compagnies*, on consultera Coville, *Les premiers Valois et la*

1. Quand nous ne mentionnons pas de nom d'édition, nous renvoyons à l'édit. J.-A.-C. Buchon. Paris, J. Desrez, 3 vol. in-8°, 1837.

guerre de Cent ans, dans l'*Histoire de France* de Lavisse, t. IV, vol. I, p. 161 et suiv. ; S. Luce, *loc. cit.*, ch. I, p. 7, et Froissart, l. I, ch. LXXXV, éd. S. Luce, t. VI, p. 59 et suiv. On désignait sous le nom général de *malandrins* des bandes de gens sans aveu de toute nationalité qui louaient leurs services en temps de guerre et en temps de paix rançonnaient pour vivre le pays où ils se trouvaient[1]. Ils n'hésitaient pas à affronter les troupes royales (où se trouvaient souvent des leurs), qu'ils battirent, un jour, à Brignais. (Cf. Froissart, l. I, ch. LXXXV, éd. Luce, t. VI, p. 65-69.) Du Guesclin en débarrassa la France en les emmenant en Espagne. Soldats de métier, ils constituaient des compagnies régulièrement organisées, dont F. Jean parle un peu plus loin, aux effectifs parfois importants, munies de tous les « services » nécessaires, charrons, selliers, maréchaux ferrants, etc., qui pratiquaient une tactique assez semblable à celle des pillards du nord de l'Afrique. L'effectif de la grande compagnie s'élevait en 1360 à 15,000 hommes (cf. Froissart, édit. Buchon, livre I, ch. LXXVI, LXXVII, LXXX, LXXXI, LXXXV, CII, CVI, CXIV, CXXIII, et S. Luce, *Histoire de B. Du Guesclin*. Paris, 1882, in-12, ch. X).

Mérimée marque ici, un peu trop discrètement peut-être, que la jacquerie des brigands — conséquence directe et immédiate des trêves qui suivirent la bataille de Poitiers — précéda celle des paysans. « Une véritable jacquerie de gens d'armes précéda et prépara la jacquerie des paysans », écrit S. Luce, p. 7.

Page 17, ligne 12. — ... *coup de flèche... :* Peut-être Mérimée pense-t-il ici à frère Jean des Entommeures et aux moines de l'abbaye de Seuillé ? Cf. *Gargantua*, ch. XXVII et suiv. On sait qu'il n'était pas rare au moyen âge de voir combattre les gens d'Église.

—, ligne 22. — ... *Jacques Bon-homme... :* « A cette époque,

1. Ils considéraient la France, dit Froissart, comme « leur cambre », édit. S. Luce, t. VII, p. 65.

dit J. de Venette (cf. *Chronique latine* de G. de Nangis, édit. H. Géraud. Paris, Renouard, 1843, 2 vol. in-8°, t. II, p. 238), les nobles, pour tourner en dérision la simplicité des paysans et des pauvres gens, leur donnaient le nom de *Jacques Bonhomme...* » S. Luce ajoute que le prénom de Jacques était, au XIVe siècle, frappé de ridicule (cf. *loc. cit.*, p. 1 et suiv.). Il ne faut pas chercher ailleurs que dans ce nom, considéré comme un sobriquet, l'origine du surnom employé ici. Cf. Secousse, t. I, p. 227.

Page 19, ligne 2. — ... *miracles?* Inspiré de Shakespeare, *Le roi Henri VI*, acte II, scène 1 : un habitant de St Albans recouvre la vue.

Page 20, ligne 28. — ... *concile!* En principe, les abbés étaient élus librement, à l'abri de toute influence laïque : « ... qu'aucune puissance, la nôtre ou celle d'autrui, ne s'oppose à cette libre et religieuse élection », disait le règlement de Guillaume d'Aquitaine. La règle étant souvent violée, les abbés procédaient fréquemment de leur vivant à la désignation de leur successeur (cf. Lavisse, *Histoire de France*, t. II, vol. II, p. 124).

Les abbayes déléguaient leurs représentants aux conciles : il y avait au concile de Latran 800 abbés ou prieurs pour 412 évêques.

Page 21, ligne 13. — ... *de souper. :* Cette réflexion de F. Ignace fait penser à F. Jean des Entommeures faisant passer le « service du vin » avant « le service divin » (*Gargantua*, ch. XXVII).

Page 22, ligne 2. — ... *violer notre franchise!* Les franchises n'étaient pas toujours respectées : le dauphin Charles fit ainsi saisir contre la franchise dans l'asile Saint-Merri, à Paris, Perrin Marc, meurtrier de son trésorier. Ce fut le geste qui provoqua l'émeute dirigée par Étienne Marcel. Cf. Coville, *loc. cit.*, p. 127.

Page 24, ligne 10. — ... *Hector le Troyen ou du noble baron Themistocles? :* Cf. l'*Hystoire du noble preux Hector*. Lyon,

in-4° (vers 1525). On sait le goût du moyen âge pour les romans imités des épopées ou de l'histoire de l'antiquité (cf. L. Gautier, *La chevalerie*, p. 165 et suiv.), que la vogue des *Romans de Troie*, *de Thèbes* ou *d'Énéas* balança celle des chansons de geste et des romans bretons, et que, sans souci de la couleur locale, les poètes prêtaient aux Grecs et aux Romains les mœurs du moyen âge : Rabelais cite encore (*Gargantua*, édit. J. Plattard, p. 40) « Périclès, duc des Athéniens ».

Page 26, ligne 3. — ... *le sénéchal... :* Sur le rôle du sénéchal, cf. L. Gautier, *La chevalerie*, p. 561.

Page 30, ligne 5. — ... *sa clergie... :* Ce mot désigne la science que pouvait acquérir un homme d'Église et, par extension, un lettré. « Toutes gens de religion, toute clergie, tout chevalier », distinguait nettement le *Livre des métiers*.

Page 31, ligne 9. — ... *l'année dernière a été malheureuse,... :* Le fait rapporté ici par Mérimée est exact, mais il se place en 1358. Le continuateur de G. de Nangis (cf. *Chronique*, t. II, p. 294) le constate : « La misère la plus complète régnait partout, principalement parmi le peuple des campagnes... Quoiqu'il restât bien peu de bétail, les seigneurs exigeaient encore une redevance par tête... » Cf. S. Luce, p. 40 et suiv.

Rapprocher de cette supplique d'Isabelle : *Le roi Henri VI*, acte I, scène 3 : les pétitionnaires présentent leurs suppliques à Suffolk et à la reine Marguerite.

—, ligne 16. — ... *ce que j'ai perdu à Poitiers. :* La rançon de Jean II fut fixée au traité de Brétigny à 600,000 écus vieux, à l'effigie de Philippe VI, l'écu valant, d'après M. Coville, 13 fr. 66 or. Le florin avait une valeur de 13 fr. 17. La rançon de Montreuil se serait donc élevée à 100,000 fr. or environ. Celle d'Apremont devait être plus forte.

Page 34, ligne 9. — ... *l'aiguière... :* Pour se laver avant de s'asseoir à table. Cf. L. Gautier, *La chevalerie*, p. 602.

Page 34, ligne 11. — ... *souper.* : Dans cette scène, comme dans la suivante, Mérimée indique, sans y insister assez, une des causes déterminantes de la Jacquerie : l'attitude de la noblesse à l'égard du peuple qui lui reprochait et son incapacité militaire depuis Crécy et Poitiers, et plus encore son attitude pendant les trêves : loin de protéger les paysans, elle les rançonne et les oppresse autant que les routiers et les brigands, au lieu de s'occuper des affaires du royaume et de l'amélioration du sort de ses vassaux. Sur ce point, cf. S. Luce, ch. II, p. 32 et suiv.

—, ligne 12. — Scène 4. Comparer à cette scène Secousse, *Mémoires pour servir à l'histoire de Charles II, roi de Navarre*... Paris, Durand, 1758, in-4°, t. I, p. 228.

—, ligne 26. — ... *le prix.* : Les archers anglais étaient d'une adresse qui étonnait leurs adversaires (cf. Froissart, livre I, ch. LX, § 278 : les Génois, à Crécy, n'avaient pas encore « apris a trouver telz arciers que cil d'Engleterre... »). Sur les archers anglais, cf. des notes de S. Luce dans son édit. de Froissart, t. III, p. LIII, note 1, et t. V, p. VII, note 4, et son *Histoire de B. Du Guesclin*, p. 151.

Page 37, ligne 24. — ... *dans son lit.* : C'est un des thèmes les plus usés des fabliaux et des pastourelles que celui-là, mais il est traité bien souvent dans un esprit hostile à la noblesse, et l'on voit parfois le chevalier trop entreprenant dupé par la vilaine qu'il courtise.

Page 38, ligne 19. — ... *ce vieux loup blanc...* : Source : *Le roi Henri VI*, acte II, scène 4.

Page 39, ligne 11. — ... *tous ces contes de vieilles?* « Pouvez vous bien... croire tous ces contes de vieilles? » s'écrie Wick dans la *Maison d'Aspen* de W. Scott (acte IV, scène 19).

—, ligne 23. — ... *un gambison...* : De *gambais* (du germ. *wamba*, ventre). Le *gamboison* ou *gambais* était un pourpoint garni de bourre que les chevaliers portaient sous le haubert. C'était le vêtement habituel des gens de pied.

Joinville, à la bataille de la Mansourah, trouva un « gamboison d'estoupes » dont il se fit un écu.

Page 41, ligne 9. — ... *me pèse sur la poitrine.* : Le peuple avait été fortement ému par la défaite de Poitiers et courroucé contre la noblesse qui s'était fait battre. Cf. la *Complainte sur la bataille de Poitiers*, publ. par Ch. de Beaurepaire (*Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XII).

—, ligne 18. — ... *six mois.* : En réalité, Jean le Bon avait signé après la bataille de Poitiers une trêve de deux ans. Cf. Coville, *loc. cit.*, p. 107.

—, ligne 24. — ... *tombaient sous nos flèches,...* : Les archers anglais (cf. Froissart, l. I, ch. LXXVIII, édit. S. Luce, t. V, p. 32-37 et 263-266) occupaient deux positions dominantes sur le plateau de Maupertuis, d'où ils pouvaient croiser leurs feux sur les trois « batailles » françaises. — Quant à l'allusion de Renaud : « *Ce sont les seigneurs qui ont laissé prendre le Roi* », elle semble se rapporter au fait que la seconde « bataille » et une troupe forte de 800 lances, commandées par le duc d'Orléans et le duc de Normandie, se dérobèrent sans combattre (cf. Froissart, édit. S. Luce, t. V, p. 40-42, p. XII et note 1) et qu'on signala, après la défaite, nombre d'exemples de lâcheté : un seul chevalier anglais fit trente-cinq prisonniers.

Page 42, ligne 12. — ... *nos archers s'étaient bien battus à Poitiers,...* : Les archers de Jean le Bon ne paraissent pas avoir joué un rôle à Poitiers ; Mérimée fait allusion aux fautes commises par la gendarmerie française aux batailles de Courtrai (1302) et de Crécy, où les chevaliers avaient chargé leurs propres arbalétriers, cette « ribaudaille » qui les empêchait de combattre assez vite à leur gré.

Sur Poitiers, cf. Froissart, l. I, ch. LXXVIII, édit. S. Luce, t. V, p. 21 et suiv., 252 et suiv., et S. Luce, *Histoire de B. Du Guesclin*, p. 143-183. D'après le P. H. Denifle (*La guerre de Cent ans et la désolation des églises...* Paris, A. Picard, 1899, 2 vol. in-8°, t. II, 1re partie, ch. II), la

défaite de Poitiers a été due à des circonstances malheureuses plus qu'à la lâcheté des nobles (p. 132-133). Cf. aussi S. Luce, *loc. cit.*, p. 180.

Page 44, ligne 2. — ... *de se rendre libres.* : Mérimée n'exprime-t-il pas ici son opinion sur la situation politique en France en 1828 ? — L'amour du pays natal, dont Brown se moque ici, est souvent indiqué par J. de Venette (cf. *Chronique latine* de G. de Nangis, t. II, *passim*).

Page 46, ligne 11. — *Entrent le sénéchal...* : Flammermont a établi que la Jacquerie éclata à la suite d'une rixe semblable à celle que va décrire Mérimée (cf. *Revue historique*, t. IX, p. 129). Le régent, par l'ordonnance du 3 mars 1357, avait autorisé les paysans à se défendre eux-mêmes contre les excès des soldats. Les Jacques usèrent de ce droit. D'où la révolte du 28 mai 1358.

Page 54, ligne 10. — ... *d'un jacque...* : Habillement d'homme court et serré. On disait *jacque de mailles* pour désigner une armure de fer allant du cou aux cuisses. Cf. S. Luce, p. 3. Le mot ne désignait pas nécessairement une armure.

Page 55, ligne 3. — ... *la quintaine.* : La quintaine était un mannequin sur pivot, armé d'un bâton qui venait frapper celui qui, en courant, le touchait maladroitement de sa lance.

—, ligne 17. — *Les Anglais !* Sur la tactique des routiers, cf. Froissart, l. I, ch. LXXVI, § 315, édit. S. Luce, t. IV, p. 68. Les routiers semaient la panique dans les villages qu'ils attaquaient en incendiant une ou deux maisons : Mérimée prête ce procédé d'attaque à la troupe du Loup-Garou.

Page 56, ligne 15. — ... *de cuirasses !* J. de Venette (*Chronique* de G. de Nangis, t. II, p. 280) notait qu'à cette date villes et villages prenaient des mesures pour se défendre contre de pareils coups de main.

Page 58, ligne 10. — ... *A moi...* : Source : *Le roi Henri VI*, acte IV, scène 2.

Page 60, ligne 11. — ... *à la rescousse !* Le mot avait pris au moyen âge le sens général de *secours, aide*. Cf. le verbe *rescousser*, signifiant délivrer.

—, ligne 24. — ... *miséricorde... :* Petit poignard que portaient les chevaliers avec lequel ils pouvaient achever leurs adversaires démontés et maîtrisés s'ils refusaient de se rendre. Cf. ces vers du *Roman de la Rose :*

Pitié... tenoit une miséricorde
En lieu d'espée... (vers 15593.)

Page 64, ligne 5. — ... *bien gagnées. :* Le roi infligeait une amende aux paysans qui payaient rançon aux routiers. Cf. S. Luce, p. 15. Le mot *rescousse* est employé ici au sens archaïque de : reprise de ce qui a été enlevé de force.

Page 66, ligne 14. — ... *servir les grands. :* J. de Venette note (*Chronique* de G. de Nangis, t. II, p. 313) que les grands ne se faisaient pas faute de rançonner sans mesure leurs vassaux ; « ... non erat qui populum defensaret », écrit-il encore p. 325, et, p. 328 : « sub praetextu et colore patriam defendendi et inimicos offendendi maximae talliae et impositiones levabantur ». Mérimée développe cette indication de façon concrète.

Page 68, ligne 2. — *N'êtes vous pas des hommes... :* N'y a-t-il pas ici un souvenir de la vieille chanson :

Nous sommes hommes comme ils sont,
Des membres avons comme ils ont,
Un aussi grand cueur nous avons,
Tout autant souffrir nous pouvons?

Page 70, ligne 10. — *Nous sommes des lâches... :* Comparer aux actes de cruauté et à la conduite des soudards dont il est question ici : Shakespeare, *Le roi Jean*, acte V, scène 2 ; *Le roi Henri IV*, 2e partie, acte III, scène 2 ; *Le roi Henri V*, acte III, scène 2, et acte IV, scène 1, et *Le roi Henri VI*, acte IV, scènes 2 et 7.

La misère des paysans telle qu'elle est dépeinte dans cette scène et dans la scène suivante était réelle : Mérimée

accentue à peine la vérité historique. Cf. Jean de Venette (*Chronique* de G. de Nangis, t. II, p. 245-247 et 258-263) : il faut pourtant noter que l'imagination du dramaturge romantique brode sur les sèches indications du chroniqueur et que de phrases incolores il tire un tableau assez vivant.

Page 78, ligne 24. — ... *de ces coquins là dans la Provence,... :* Mérimée renvoie dans sa note aux *cagots*, peuplade des Pyrénées, affectée d'une sorte de crétinisme, que l'on croyait descendre des Goths ou des Sarrasins. C'étaient, en réalité, des lépreux isolés par crainte de la contagion (cf. F. Michel, *Histoire des races maudites de France et d'Espagne*. Paris, 1846, 2 vol. in-8°).

L'Abdérame dont il est question dans la note de Mérimée est Abd Ar Rahmân, qui fut battu et tué à Poitiers en 732.

—, ligne 25. — ... *le feu Saint Antoine les arde !* Cf. *Gargantua*, ch. XIII et XLV ; *Les Cent Nouvelles nouvelles*. Paris, Delahays, 1858, t. I, p. 231. Imprécation fréquente au moyen âge.

Page 82, ligne 17. — ... *garni de vair :* Cf. Lacurne de Sainte-Palaye, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie...* (Registres de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, t. XX, p. 661).

Page 88, ligne 9. — ... *de Genêts,... :* Nous n'avons pas trouvé mention de ce village, non plus que de Roseval, Bernilly, Lasource ou Val-au-Cormier dans le *Dictionnaire géographique de la France* de Joanne, non plus que dans le *Répertoire* (*Topo-Bibliographie*) d'Ulysse Chevalier.

Page 90, ligne 21. — ... *nous n'avons pas de chef... :* Cf. Froissart, l. II, ch. CVI, CXVI ; J. de Venette, t. II, p. 263 (sur le choix de G. Karle). Sur le complot, cf. Secousse, *loc. cit.*, p. 228 et 237. « ... rustici... capitaneum quemdam... rusticum magis astutum ordinærunt », écrit J. de Venette. Mérimée donne à ses Jacques un chef plus averti.

Cf. la manière dont les paysans allemands choisissent Goëtz von Berlichingen pour capitaine (édit. Lichtenberger, p. 32 et 105). Il y avait parmi les Jacques plusieurs prêtres. Cf. S. Luce, p. 72.

Page 97, ligne 11. — ... *de la mandore et de la sambuque.* : La mandore était un instrument à cordes plus grand que la mandoline et plus petit que le luth, avec lequel elle finit par se confondre. La sambuque ou saquebuque était une sorte de harpe.

—, ligne 12. — ... *ménestrel...* : Le jongleur attaché à la personne de son maître d'une façon permanente. Cf. L. Gautier, *La chevalerie*, p. 565.

Page 98, ligne 19. — ... *du vilain?* : Peut-être est-ce du fabliau de *Guillaume au Faucon* que Mérimée s'est inspiré pour la déclaration de Pierre à Isabelle. Cf. *Recueil général et complet des fabliaux des XIIIe et XIVe siècles*, publ. par A. de Montaiglon. Paris, 1872-1890, t. II, p. 92, n° 35 : un damoiseau, Guillaume, aime la femme de son maître. Elle ne le sait pas. Un jour que son seigneur part pour un tournoi, il feint d'être malade pour ne pas le suivre, puis va trouver sa maîtresse et la consulte pour un ami soi-disant amoureux d'une dame et qui n'ose lui avouer sa tendresse. Que doit-il faire? Avouer, répond la dame. Sur quoi Guillaume : « Je vous aime depuis sept ans. » D'où colère de la dame qui bannit Guillaume de sa présence. Pour le fabliau que Pierre propose de conter, cf. Montaiglon, t. II, p. 215, n° 50.

Page 99, ligne 2. — ... *du mal des prêtres.* : Les prêtres, très souvent mis en scène dans les fabliaux, y étaient copieusement ridiculisés. Cf. *Le clerc caché* de J. de Condé ; *Le curé qui mangea les mûres* de Garin ; *Frère Denise* de Rutebœuf ; *Brunain la Vache au prêtre* et le *Vilain de Bailleul* de J. Bodel (cf. La Fontaine, *Le berceau*), etc. Cf. Montaiglon, *loc. cit.*, t. I, p. 194 ; t. II, p. 8, 24, 46, 235, etc.

Page 100, ligne 8. — ... *sourire d'encouragement.* : Les dames assistaient aux tournois et encourageaient les combattants. Cf. L. Gautier, *La chevalerie*, p. 695.

—, ligne 13. — ... *Merlin...* : Sur Merlin, cf. *Vita Merlini* (1130-1150), par G. de Monmouth ; *La vie de Merlin le Calédonien* (anonyme du XIIIe siècle) ; *Le roman de Merlin*, Élie et Robert de Borron, 1498, et les *Romans de la Table ronde*, publ. par J. Boulanger. Paris, Plon, 1922 et suiv., 4 vol. in-16.

—, ligne 28. — ... *chevaliers bannerets...* : Le banneret était le chevalier propriétaire d'un fief et capable d'entrer en campagne avec, sous sa bannière, plusieurs vassaux à ses ordres. La bannière avait une forme rectangulaire, ou carrée, le pennon une forme triangulaire :

« Li barunz orent gonfanons,
Li chevaliers oent pennons... »
(*Roman de la Rose*, v. 11646.)

Cf. Lacurne de Sainte-Palaye, *loc. cit.*, p. 404 et 668, et L. Gautier, *La chevalerie*, p. 190. Le banneret était au-dessus du bachelier, chevalier sans fortune et sans fief.

Page 102, ligne 18. — *Il l'épousa donc...* : Sur les amours de roturiers, cf. Froissart, l. I, 1, ch. CLXVI. Le thème ici indiqué par Mérimée était cher aux romantiques : c'est celui d'*Hernani*, de *Ruy-Blas* et de *Le rouge et le noir*. S. Luce cite, p. 84, un vilain, Fremy Houdrier, marié à une femme d'origine noble.

Page 110, ligne 21. — ... *me soucie encore.* : La dévotion à la Vierge était poussée si loin au moyen âge que l'on admettait volontiers l'intervention de la mère du Sauveur en faveur de pécheurs endurcis. Cf. les *Miracles de Nostre Dame* de Gautier de Coinci et de Jean Le Marchant : la dévotion à Marie y est représentée comme un moyen infaillible d'assurer son salut. On y voit un voleur fidèle à ce culte soutenu par la Vierge sur le gibet où il est pendu jusqu'à ce qu'on le gracie, ou une nonne, qui a quitté son

couvent pour mener une vie de débauche, remplacée dans son monastère par la Vierge jusqu'au jour où elle y revient (cf. G. Paris, *La littérature française au moyen âge*. Paris, Hachette, 1914, in-16, p. 226 et suiv.).

Page 111, ligne 19. — ... *elle aurait rougi...* : Souvenir de l'*Histoire du vaillant chevalier Tiran le Blanc*, t. I, p. 90, trad. par le comte de Caylus (1786). Mérimée cite ce roman dans son étude sur Cervantes (*Portraits historiques*, édit. Calmann-Lévy, p. 41, note 1). « J'ay ouy parler, écrit Brantôme (*Recueil des Dames*, publ. par R. Gaucheron. Paris, Payot, 1926, in-16, p. 165), d'une belle et honeste dame..., laquelle se faisant un jour tirer sa chausse à son varlet de chambre, elle luy demanda s'il n'entroit point pour cela en tentation... Le varlet luy respondit que non... Il y a force varlets de filles aujourd'huy qui ne sont si continans en levant, habillant et chaussant leurs maistresses. »

Page 112, ligne 6. — ... *visière...* : Cf. Froissart, l. IV, ch. VI, XII ; Lacurne de Sainte-Palaye, *loc. cit.*, p. 628. Sur les tournois, cf. *Tiran le Blanc*, t. I, p. 31 et 64. Mérimée a pu s'inspirer aussi de l'*Histoire du petit Jehan de Saintré*. Sur les règles des tournois, cf. L. Gautier, *La chevalerie*, p. 691 et suiv.

Page 115, ligne 3. — ... *le roi Francus ;...* : La légende de l'origine troyenne des Francs n'avait pas attendu Ronsard pour se développer : Frédégaire racontait qu'après la prise de Troie les Troyens avaient formé deux troupes, les *Franci* et les *Torchi* (Turcs), qui étaient allées coloniser l'une les bords du Rhin, l'autre ceux du Danube. Les *Grandes Chroniques de France* mentionnaient que Francio (= Francus) était fils d'Hector. Cf. L. Gautier, *La chevalerie*, p. 168-169, note 1, Froissart, l. IV, ch. I, et le *Roman de Troïlus*, dans les *Nouvelles françaises en prose du XIVe siècle*, publ. par L. Moland et d'Héricault, p. 64-65 et 117-304. On retrouve dans ce passage la théo-

rie chère aux romantiques que les vilains étaient d'origine gallo-romaine, les nobles descendant seuls des Francs.

Page 115, ligne 4. — ... *fer forgé;... :* Le haubert, tissu de mailles fines et serrées, avait peu à peu fait place à l'armure de plates qui est seule employée au XIVe siècle, mais au XIVe siècle seulement (cf. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné du mobilier français*, t. V).

Page 119, ligne 20. — *Ayez pitié de nous !* Cf. *Goëtz von Berlichingen*, p. 80 et suiv. et p. 288.

Page 125, ligne 2. — ... *dix mille francs...?* Le franc valait alors 13 fr. 38 (et avait sensiblement la même valeur que le florin et l'écu). Mais il semble que Mérimée emploie ici le mot en donnant au franc sa valeur moderne de monnaie divisionnaire, puisqu'il estime qu'un écu vaut trois francs. Cf. Coville, *loc. cit.*, p. 444.

—, ligne 9. — ... *pauvre capitaine d'aventure... :* Eustache de Lancignac plaide la misère : tel n'était pas le sort des capitaines d'aventure : « Toujours gagnoient pauvres brigands à dérober et piller villes et chasteaux, écrit Froissart (livre I, ch. CCCXXIV), et y conqueroient si grant avoir que c'estoit merveille et devenoient les uns si riches... que il y en avoit de tels qui avoient bien la finance de soixante mille escus... » Il faut lire les confidences naïvement lyriques que Froissart prête à Aimerigot Marchès, livre IV, ch. XIV. Le métier de routier avait ses avantages en une époque où la force était tout. « Par ma foy, ceste vie estoit bonne et belle », dit A. Marchès (cf. S. Luce, *loc. cit.*, p. 22 et suiv. : le capitaine Fordrigais se fit 100,000 francs en peu de temps en délivrant des saufconduits. Jean de Poix ne put rentrer en possession de son château qu'en versant 15,000 deniers d'or aux routiers qui l'avaient pris). Et la chose est si vraie que Perducas inflige lui-même un démenti à son ami quand, un peu plus loin, cf. p. 127, il hésite à louer ses services pour 5,000 fr. Le fameux Robert Knolles avait 3,000 hommes sous ses ordres, occupait quarante châteaux et possédait 200,000 flo-

rins (Froissart, édit. S. Luce, t. V, p. XLI, p. 134 à 136 et 350). Sur les rançons qu'ils exigeaient de leurs prisonniers, cf. S. Luce, *Histoire de B. Du Guesclin*, p. 332.

Page 127, ligne 5. — ... *un gros coquin de meunier...* : Discrète allusion aux résistances isolées auxquelles se heurtaient parfois les routiers et dont la plus célèbre est celle du Grand Ferré.

—, ligne 7. — ... *le grasset.* : Partie molle qui entoure la rotule.

—, ligne 26. — ... *pendant une année...* : Usage commun à cette époque : les routiers eux-mêmes prenaient à leur service les nobles qui ne pouvaient payer rançon. Cf. S. Luce, *loc. cit.*, p. 41 : « ... d'un povre gentilhomme qui n'avoit de quoy rien payer, ils prennoient bien le service un quartier d'an... » (Froissart, livre I, 2, ch. LXXVI). On payait alors un homme d'armes dix livres par mois, un archer quatre livres. La paye était mensuelle pour les mercenaires : on la doublait les jours de combat.

Page 128, ligne 26. — *Jean Chandos,...* : L'un des plus habiles capitaines d'Édouard III. Il fut tué en 1369 à Lussac, près Poitiers.

Page 129, ligne 25. — ... *six cents francs.* : On payait en 1237 un cheval de 12 à 18 livres suivant sa couleur (cf. L. Gautier, *La chevalerie*, p. 338, note 3) et, un peu plus tard, de 16 à 28 livres (*Ibid.*, p. 724, note 9). On appelait « *guilledin* », de l'anglais *gelding*, les chevaux hongres. Sur les chevaux des chevaliers, cf. L. Gautier, *La chevalerie*, p. 722, note 6.

Page 130, ligne 25. — ... *à cheval!* : Le château de Siward, où se déroule la scène 12, est un château français pris et occupé par le capitaine anglais. Froissart, l. I, ch. CCCCXVIII, indique avec netteté comment les forteresses qu'ils prenaient servaient de points d'appui aux aventuriers et, de temps à autre, de monnaie d'échange.

Page 131, ligne 26. — ... *une trousse au côté.* : L'étui dans

lèquel l'arbalétrier mettait ses carreaux. La trousse, en bois recouvert de peau de truie, pouvait en contenir vingt (cf. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier français*, t. VI, p. 351 et suiv.). Bellisle dira plus loin, p. 278, vingt-quatre.

Page 140, ligne 17. — ... *venaison.* : Sur les repas au moyen âge, cf. L. Gautier, *La chevalerie*, p. 631 et suiv. On voit dans *Perceval* manger « un cerf de craisse au poivre chaut... ». On aimait les sauces bien épicées, « poivre chaut » ou « sauce giroflée ».

Page 145, ligne 23. — ... *courtoisie...* : Cf. Froissart, l. I, ch. CLXI.

Page 149, ligne 1. — ... *le château d'Apremont...* : En réalité, le premier assaut donné par les Jacques à une maison noble les fit s'attaquer non à une forteresse, mais, dit Froissart, à la « maison » d'un simple chevalier. Ils ne se lancèrent qu'ensuite contre un « chastel ». Cf. Froissart, l. I, ch. LXXX, édit. S. Luce, t. V, p. 99 et suiv. Mérimée dramatise à dessein. A moins qu'il ne faille admettre que le meurtre de Ph. de Battefol, dont il sera question plus loin, corresponde au meurtre du premier chevalier, l'attaque d'Apremont à l'assaut dont parle Froissart.

Page 155, ligne 21. — ... *mal aux femmes.* : Goëtz von Berlichingen (p. 35) fait promettre à ses bandes « de s'abstenir de brûler ou endommager la maison d'aucun prince ou gentilhomme ».

Page 160, ligne 23. — *C'est pour les retenir...* : Sur les excès des paysans, cf. Secousse, p. 235, et Froissart, édit. S. Luce, t. V, p. 99-100 et 318 à 320.

Page 170, ligne 25. — ... *les seigneurs de ce pays sont riches ;...* : Cf. Froissart, l. I, 2, ch. CXVI.

Page 172, ligne 20. — *Voyez cette tête,...* : Sur les violences commises par les révoltés, cf. Froissart, édit. S. Luce, t. V, p. 99-100, 318 et 320, et ci-dessous, p. 185. Mérimée, par

souci dramatique ou doutant un peu de l'impartialité de Froissart, les indique à peine ici, dans la scène 17 et dans les scènes 23 et 27. Il lui était difficile, même en se targuant des principes romantiques, d'appuyer davantage son trait.

Page 173, ligne 19. — ... *armes... de toute espèce,...* : Sur le pillage des abbayes, cf. J. de Venette, t. II, p. 279. Sur les fortifications de fortune qui furent alors organisées, *Ibid.*, p. 280 : « Multae villae campestres... munierunt de se ecclesias suas de quibus inhabitantes populares fecerunt sibi fortalitia... repleta lapidibus ac balistis. »

Page 178, ligne 6. — ... *nous sauver à Beauvais,...* : Comme les religieux des couvents de l'Ile-de-France s'étaient réfugiés à Paris (cf. S. Luce, p. 21, qui cite les sœurs de Poissy et de Longchamp, les religieuses de Maubuisson et les dames de Montmartre, et comme encore ceux du Beauvaisis avaient été se mettre à l'abri à Beauvais, cf. *Ibid.*, p. 96).

Page 188, ligne 13. — Sur la résistance des chevaliers contre les Jacques, cf. J. de Venette, t. II, p. 265.

Sur la mentalité des chevaliers au combat et sur leurs disputes, cf. Secousse, p. 238. Il s'était produit des disputes semblables à celle que va mettre en scène Mérimée au début de la bataille de Poitiers : le maréchal de Clermont jugeait hasardeux d'attaquer les Anglais de front ; le maréchal d'Audrehem sembla douter de son courage ; ils échangèrent des propos assez vifs. Mêmes querelles avant Crécy : l'ardeur de certains chevaliers fit seule engager la bataille. Cf. Coville, *loc. cit.*, p. 62 et 106.

Sur la bannière, le pennon et l'armement, cf. Lacurne de Sainte-Palaye, p. 663.

Cette scène 19 est de l'invention de Mérimée : il ne semble pas qu'une troupe noble se soit heurtée aux révoltés et ait été mise en déroute par eux.

Page 190, ligne 6. — ... *je vous délivrerai.* : Le verbe *délivrer*

signifiait : dégager quelqu'un de son vœu, en le mettant en état de l'accomplir, — d'où les sens secondaires de : accepter ou offrir le combat, consentir à rompre une lance. Mérimée s'inspire peut-être de telle anecdote contée par Froissart au livre II : « Un baron de Poictou... prit parolles au seigneur de Vertaing et dit que volontiers il feroit d'armes de trois coups de lance et de trois coups de hache, et le sire de Vertaing ne luy voulut pas refuser, mais les luy voulut accorder et les voulut tantost faire délivrer... »

Page 191, ligne 16. — ... *le duc de Normandie... :* Tel était le titre couramment porté alors par le dauphin, le futur Charles V, régent du royaume pendant la captivité de Jean le Bon.

Page 192, ligne 13. — ... *saluent sa bannière. :* L'usage était, au moment de livrer bataille, de choisir le chef qui la dirigerait et de saluer sa bannière. Avant la bataille de Cocherel, les Français « pourparlerent longuement quel cri pour la journée ils crieroient et à la quelle baniere ou pennon il se retrairoient ». On choisit d'abord le comte d'Auxerre et son cri : « Nostre Dame, Auçoirre ! » Il décline l'honneur, en arguant de sa jeunesse (plus sage en ceci que Florimont) : « ... s'est la premiere journee arrestée ou je fui onques », dit-il ; on choisit alors Du Guesclin et son cri : « Nostre Dame, Claiekin ! » Cf. Froissart, l. I, ch. LXXXVIII et suiv. On avait d'abord élu le comte d'Auxerre parce qu'il était « li plus grans de mise, de terre et de linage » : les arguments que Mérimée place dans la bouche de Florimond étaient donc arguments de poids à cette date (cf. Froissart, édit. S. Luce, t. VI, p. 117 et suiv. et p. 300 et suiv.). Sur les cris de guerre, cf. L. Gautier, *La chevalerie*, p. 753, qui renvoie au glossaire de Du Cange, édit. Didot, t. VII, p. 46.

Page 193, ligne 24. — *Montjoie Saint Denis !* Sur l'origine et le sens de ce mot, cf. une savante note de L. Gautier dans

sa 8e édit. de la *Chanson de Roland*. Tours, Mame, 1881, in-16, p. 279-281.

Page 194, ligne 5. — ... *de ce qu'ils ont vu.* : Comme, à la bataille de Poitiers, Eustache de Ribemont avait reconnu, fort mal, d'ailleurs, les forces anglaises, et comme, à Crécy, Le Moine de Bazeilles et trois autres chevaliers avaient examiné les positions d'Édouard III, cf. Froissart, édit. S. Luce, t. III, p. 171.

—, ligne 11. — ... *archers en tête.* : La position adoptée par les Jacques, purement défensive, s'inspire de la tactique en honneur chez les Anglais et qui leur avait donné de si bons résultats à Crécy et Poitiers (cf. Froissart, l. I, ch. LXXVIII ; S. Luce, t. V, p. 20), où ils avaient mis en ligne leurs archers devant la gendarmerie en partie démontée.

Page 195, ligne 4. — ... *lances mornées.* : Du verbe *morner*, rendre une lance inoffensive en garnissant l'extrémité d'un anneau. On appelait *morne* ou *frette* cet anneau. On donnait encore au XVIe siècle des courses à lances mornées (cf. *Chronique de François Ier*, édit. Guiffrey, p. 305).

—, ligne 17. — ... *voici un prisonnier...* : Au moment de la bataille de Cocherel, des chevaliers français, prisonniers des Anglais sur parole, vinrent renseigner l'armée de Du Guesclin sur les intentions de ses adversaires, mais sans intention de tromper leurs compatriotes (cf. Froissart, édit. S. Luce, t. VI, p. 117 et suiv., 300 et suiv.).

Page 196, ligne 24. — ... *ils vont nous échapper.* : C'était un procédé classique que de feindre une retraite pour forcer un ennemi ardent à combattre. Du Guesclin en usa à Cocherel ; les Anglais s'y laissèrent prendre : l'ardeur de Florimont rappelle celle du capitaine Jehan Jeniels : « Sire, sire, descendons apertement ; ne vees vous pas la maniere comment les François s'en fuient... » Et son chef, aussi sage que le sénéchal, de répondre : « ... ne crees pas que si

vaillant homme qu'il sont la s'en fuient ainsi ; il ne le font fors par malice et pour nous attraire... ». Cf. Froissart, *loc. cit.*

Page 197, ligne 26. — ... *qu'ils plantent des pieux... :* L'usage de la fortification de campagne, ou, pour employer les termes techniques, de l'obstacle, était déjà fort en honneur : à Crécy, les chevaux de la gendarmerie française s'étaient écrasés dans des fosses préparées par les Anglais. A Poitiers, le prince de Galles s'était retranché derrière des haies et des fossés (édit. S. Luce, t. V, p. 18), à quoi il avait fait ajouter des tranchées (*Ibid.*, p. 29). A Azincourt, les archers anglais plantèrent des pieux pour se protéger.

Page 198, ligne 27. — ... *Qu'en dites vous...?* Ces délibérations avant la bataille, où prenaient part tous les personnages d'importance, étaient courantes : cf. dans Froissart les délibérations qui précèdent les batailles de Poitiers et de Cocherel.

Page 199, ligne 16. — ... *il a plu beaucoup hier,... :* Mérimée se souvient des orages qui, la veille de Crécy, avaient détrempé le sol et, le matin même de la bataille, achevé de le rendre impraticable, et de ceux qui provoquèrent en partie le désastre d'Azincourt (cf. Froissart, l. I, ch. LX, § 278, édit. S. Luce, t. III, p. 176).

—, ligne 27. — ... *mettre pied à terre,... :* A Azincourt pourtant la gendarmerie française combattit à pied, sans succès, d'ailleurs. Cf. Coville, *loc. cit.*, p. 368-369.

Page 200, ligne 13. — ... *les archers!... :* Cf. Froissart, l. I, ch. LXXVIII (S. Luce, t. V, p. 21 à 23 et 252 à 254). La première ligne anglaise était formée d'archers ; les hommes d'armes étaient rangés derrière eux à pied. Eustache de Ribemont, pour rompre cette formation, avait conseillé à Jean le Bon de lancer en avant 300 hommes d'armes seulement, « tous des plus apers », suivis par les gendarmes « tout à piet ». C'est la tactique que veut appliquer le séné-

chal. Sur l'armement et la tactique des archers, cf. L. Gautier, *La chevalerie*, p. 742 et note 5. Sur les arbalétriers, p. 743 et note 3.

Page 201, ligne 7. — ... *au héron,... :* Le *Poème du vœu du Héron*, reproduit par Lacurne de Sainte-Palaye (édit. Nodier, t. II, p. 95), a été réimprimé à Mons en 1839. Mérimée lui emprunte la formule du serment que fait ici Florimont. Cf. J. Collin de Plancy, *Légendes du moyen âge*. Paris, Plon, s. d., in-16, p. 159.

Page 202, ligne 19. — ... *quatre lieues dans la boue... pour se reposer. :* Souvenir de Crécy. Cf. Froissart, l. I, ch. LX, édit. S. Luce, t. III, p. 418 : « On voelt, tous lassés que nous sonmes, que nous allons tantos combatre ! » aurait déclaré le maître des arbalétriers.

—, ligne 24. — ... *au lion rouge ! :* Même geste imprudent de l'Anglais Jehan Jeviaus à Cocherel : « Saint Jorge ! Passes avant ! Qui m'aime si me siewe : je m'en vois combatre. » Cf. Froissart, l. I, ch. CLXX, éd. S. Luce, t. VI, p. 117 et suiv. Sur le refus d'obéissance des chevaliers français, cf. *Ibid.*, ch. LX, § 276. Froissart estime justement que l'indiscipline de la gendarmerie fut une des causes déterminantes de la défaite de Crécy (cf. édit. S. Luce, t. III, p. 426 : « Par orgoel il se combatirent sans arroy, sans ordonnanche et oultre le vollente dou roy... »).

Page 203, ligne 26. — ... *de réparer leur faute. :* C'est aussi ce que fait, à Cocherel, le captal de Buch, quand il voit l'imprudence de Jehan Jeviaus (cf. Froissart, l. I, ch. CLXX).

—, ligne 30. — ... *arbalètriers. :* Comme à Crécy. « On se doit bien cargier de telle ribaudaille qui fallent au plus grand besoin », s'était écrié le comte d'Alençon (cf. Froissart, l. I, ch. LX, § 278), et le roi : « Or tos, or tos, tues toute ceste ribaudaille... » (*Ibid.*, édit. S. Luce, t. III, p. 176, 177 et 418, 419).

Page 204, ligne 9. — ... *sous leurs flèches. :* Cf. Froissart, l. I,

ch. LXXVIII, édit. S. Luce, t. V, p. 38 : « Il traioient si ouniement et si espessement que li François ne savoient auquel lès entendre... » A Poitiers, aucun des chevaliers français ne put arriver jusqu'à la bataille anglaise.

Page 204, ligne 25. — *F. Jean :* Comparer au rôle de F. Jean dans la bataille celui de certains prêtres soldats dont parle Froissart, l. I, ch. LXXXVIII et CXLV.

Page 207, ligne 13. — ... *cent gendarmes abattus... :* A Crécy les troupes royales avaient perdu, d'après Froissart, onze princes, quatre-vingts bannerets, douze cents chevaliers et seize mille gens de pied. S. Luce estime ce dernier chiffre fort exagéré (t. III, p. LX-LXI).

Page 209, ligne 26. — ... *pardonnez moi mes péchés ! :* C'est, ou peu s'en faut, le dernier cri de Roland à Roncevaux.

Page 211, ligne 12. — ... *tuer mon prisonnier?* Cf. *Goëtz von Berlichingen*, p. 20 : « Avise toi encore de battre des prisonniers à moi, et tu verras si je le souffrirai. »

Page 212, ligne 15. — ... *l'avait fiancé... :* En vieux français, *fiancer* avait le sens de : engager par une promesse. L'expression *fiancer prisonnier* signifiait : laisser libre sur parole. Cf. Froissart, t. VI, p. 167 : « En celle presse prist et fiança pour prisonnier li dis messires Jehan Chandos un baron de Bretagne... »

Page 218, ligne 20. — ... *monseigneur le duc... :* Le dauphin Charles, duc de Normandie.

—, ligne 25. — ... *dans la ville. :* Les choses ne se passèrent pas tout à fait à Beauvais comme le raconte Mérimée : les bourgeois de la ville étaient d'accord avec les Jacques ; ceux-ci leur ayant un jour envoyé quelques nobles qu'ils avaient faits prisonniers, le maire et les échevins les firent mettre à mort (cf. S. Luce, p. 96). Les Jacques se bornèrent à ravager les environs de la ville. En fait, les citadins participèrent à la révolte : sans parler des Parisiens, citons, avec S. Luce, p. 78 et suiv., les habitants de Mont-

didier ; d'autres villes se défendirent : Compiègne, Ermenonville.

Sur la discussion entre les bourgeois, cf. J. de Venette, t. II, p. 355-356.

Page 219, ligne 24. — ... *les métiers.* : Les corporations. Dès le début du XIVe siècle s'était formée au-dessus des corporations une aristocratie bourgeoise, — changeurs, orfèvres, drapiers, pelletiers, — qui cherchait à imiter la noblesse et à obtenir du roi charges et anoblissements. Cf. Coville, *loc. cit.*, p. 25 : Mérimée a donc raison d'opposer ici aux artisans les riches bourgeois de Beauvais, encore qu'historiquement les choses ne se soient pas passées ainsi *à Beauvais*.

Page 224, ligne 15. — ... *au lieu de trente!* : Sur les salaires au XIVe siècle, cf. S. Luce, *Histoire de B. Du Guesclin*. Paris, Hachette, 1876, in-8°, p. 62 : un batteur en grange touchait trois sous par jour. Au début du XIVe siècle, la prospérité était générale en France : il fallut les guerres de Philippe VI et de Jean le Bon pour amener la misère : S. Luce, *loc. cit.*, et Coville, *loc. cit.*, p. 19 et suiv., insistent sur les progrès accomplis depuis le XIIe siècle et sur l'aisance relative dont on jouissait partout vers 1325. La situation changea quand la guerre prit un caractère endémique.

Page 228, ligne 1. — ... *un chandelier d'argent...* : Ce détail est emprunté aux *Grandes Chroniques de France* (édit. P. Paris. Paris, Techener, 1838, 6 vol. in-8°, t. VI, p. 61). Cf. Trahard, *La jeunesse...*, t. I, p. 323 : « La vigile de la my Aoust, l'an... 1357, offrirent ceux de Paris à Notre Dame une chandelle qui avoit la longueur du tour de la dite ville... »

—, ligne 23. — ... *les métiers!* : Comparer à la marche des Jacques sur Beauvais celle des rebelles anglais dans *Henri VI*, acte IV, scène 4.

Page 229, ligne 2. — ... *château d'Apremont* : Sur les sièges de châteaux, cf. Froissart, l. I, 2, ch. CCL, et toute la 2e partie.

Page 230, ligne 25. — ... *rendre la paix...* : Le dauphin Charles se débattait au milieu de difficultés de tout ordre, intérieures (E. Marcel, la Jacquerie), extérieures (captivité du roi Jean, guerre avec l'Angleterre), financières, militaires, etc.

Page 234, ligne 3. — ... *par la poignée.* : Faut-il rappeler ici ce que représentait l'épée pour un chevalier? On se souvient des adieux de Roland à Durandal. Mais il est peu probable que Mérimée ait connu la *Chanson* à cette date, Fr. Michel ne l'ayant éditée qu'en 1837.

—, ligne 21. — ... *s'est rendu... à la bataille de Poitiers.* : Froissart (t. V, p. 47-48) ne le nomme pas parmi les prisonniers.

Page 245, ligne 7. — ... *barbacane...* : Le mot n'est pas pris ici au sens d'ouvrage de fortification extérieur à un château, mais au sens, qu'il avait alors, de meurtrière. Il s'employait souvent en architecture pour désigner une ouverture. Cf. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire d'architecture*, t. I, p. 352. Mérimée l'a, par la suite, remplacé par son synonyme : meurtrière.

Page 248, ligne 10. — ... *à mort!* Cf. Froissart, l. I, 2, ch. CCL.

Page 249, ligne 25. — ... *bien doux de sel.* : « J'estois en ce temps là bien doux de sel, parce que je n'avois encores veu traiter les playes faites par harquebuses... » (A. Paré, *Discours premier sur le fait des harquebuzades*, édit. J.-F. Malgaine. Paris, Baillière, 3 vol. in-8°, 1841, t. II, p. 127).

—, ligne 26. — ... *les onze mille vierges...* : Sur cette légende, cf. *La vie et passion des onze mille vierges de Cologne*, Bibl. nat., ms. 6447-6456). Byron en parle dans *Don Juan* (ch. X, st. 62) et Cervantes dans *El Rufian dichoso* (j. II et III). Sur les violences que Mérimée narre ici discrètement, cf. Froissart, t. V, p. 99-100 : « ... efforçoient toutes dames et pucelles, sans pité... ».

Page 250, ligne 20. — ... *siège de Rennes.* : En 1356, Du Guesclin obligea les Anglais à le lever. Cf. Froissart, l. I, ch. LXXIX, éd. S. Luce, t. V, p. 85-86, et S. Luce, *Histoire de B. Du Guesclin*, p. 185-229.

Page 254, ligne 25. — ... *confesseur de ma compagnie?* : Les routiers avaient avec eux des prêtres qui leur servaient plus souvent de secrétaires que de directeurs de conscience : le plus souvent, c'étaient des prisonniers qu'ils ne consentaient pas à relâcher. Cf. S. Luce, *Ibid.*, p. 329.

Page 260, ligne 9. — *Par la barbe de Mahom,...* : Cf. Byron, *Don Juan*, ch. VI, str. 113 : « Baba ne manqua pas d'y faire attention et la supplia par tous les poils de la barbe de Mahomet... »

Page 261, ligne 16. — ... *à Meaux.* : Le dauphin avait établi une garnison au marché fortifié de Meaux. Pendant la Jacquerie, bon nombre de nobles y cherchèrent refuge, notamment sa femme, sa fille, sa sœur et environ 300 dames nobles. Les gens de Meaux, aidés par les Parisiens, tentèrent d'enlever la forteresse ; ils en furent empêchés par l'arrivée du captal de Buch et de G. de Foix, qui les taillèrent en pièces. Il y eut de terribles représailles. Cf. Coville, *loc. cit.*, p. 135-136 ; Froissart, l. I, ch. LXXX, édit. S. Luce, t. V, p. 103 et suiv. ; Secousse, p. 243 ; Lacurne de Sainte-Palaye, p. 644, et S. Luce, 3e partie, ch. III, p. 149 et suiv. Parlant des dames réfugiées à Meaux, Froissart écrit (*loc. cit.*, p. 105) : « Elles euissent esté violées, efforcées et perdues, com nobles que elles fuissent, se ce n'euissent esté li gentil hommes qui la estoient, et par especial li contes de Fois et messires li captaus de Beus. »

Page 273, ligne 10. — *Anaxagoras,...* : La ridicule harangue de Langoyrant rappelle celle d'Olearius dans *Goëtz von Berlichingen* (p. 67) et plus encore celles du L'Intimé des *Plaideurs* et de Janotus de Bragmardo (*Gargantua*, ch. XIX). Est-il besoin de signaler que cette scène et la

suivante n'ont, historiquement, rien de vrai, et que ces pourparlers entre le dauphin et les Jacques, et la trêve de trois mois dont ils conviennent sont nés de l'imagination du conteur? La Jacquerie qui éclate le 28 mai était jugulée fin juin.

Page 282, ligne 15. — ... *mortes de peur.* : De fait, il n'y avait à Meaux qu'un petit nombre de chevaliers, parmi lesquels le duc d'Orléans.

Page 286, ligne 13. — *Les trêves vont bientôt finir...* : En avril 1357, après Poitiers, Jean le Bon avait conclu avec le roi Édouard une trêve de deux ans. La trêve n'empêchait pas les routiers de poursuivre leurs exploits.

Page 288, ligne 14. — ... *parmi les tenans,...* : On appelait *tenant* celui qui, dans un tournoi, était prêt à soutenir la lutte contre tout venant.

—, ligne 21. — ... *je m'étais forfait ;...* : Sur les règles du tournoi, cf. L. Gautier, p. 693, note 3.

Page 290, ligne 20. — *Le captal de Busch...* : Jean III de Grailly, le plus fidèle lieutenant du prince Noir. Après Poitiers, il était allé guerroyer en Prusse. A son retour, il délivra Meaux ; fait prisonnier à Cocherel, puis à Soubise en 1372, il mourut, captif, en 1376. Cf. S. Luce, *Histoire de B. Du Guesclin*, *passim*, et les *Grandes Chroniques de France*, t. VI, p. 165, note 1.

Page 291, ligne 14. — ... *votre ancien capitaine,...* : Le roi n'hésitait pas à prendre à son service et à payer grassement les pires des routiers. Cf. Froissart, édit. S. Luce, t. IV, ch. LXVII : le brigand Bacon, après avoir reçu 24,000 écus de rançon du vicomte de Comborn, vend à Philippe de Valois le château qu'il a pris et se le fait payer 20,000 écus, puis entre au service de Philippe comme huissier d'armes. Philippe offre 2,000 livres de pension au routier Croquart pour qu'il se fasse Français.

Page 294, Scène 34. — En réalité, c'est le roi de Navarre,

Charles le Mauvais, qui, le 10 juin, bouscula les Jacques, après avoir appelé leur chef G. Karle à une entrevue et l'avoir retenu prisonnier. Cf. S. Luce, p. 172 et suiv.

Page 298, ligne 2. — *Voilà bien des corbeaux... :* Souvenir de Froissart, l. I, ch. LX, édit. S. Luce, t. III, p. 176. Au matin de Crécy avait paru « grant fuison de corbaus », et les chevaliers de dire que « c'estoit uns signes de grant bataille et de grant effusion de sanch ».

—. Scène 35. — *Une plaine auprès de Meaux :* C'est, d'une part, sur le pont de la Marne, et, par ailleurs, dans l'Oise, que le captal de Buch et Charles le Mauvais détruisirent les deux principaux partis de Jacques. Cf. S. Luce, p. 162 et 174. Mérimée fait de ces deux rencontres une seule bataille et la situe à sa fantaisie, près de Meaux.

Page 304, ligne 4. — ... *l'arrière garde avec moi. :* Comparer à la débandade des Jacques celle des troupes de J. Cade dans *Henri VI*, acte IV, scène 8.

Page 307, ligne 27. — Sur les représailles qui suivirent la Jacquerie, cf. Froissart, l. I, ch. LXXX, édit. S. Luce, t. V, p. 106 et suiv.

Page 308, ligne 6. — ... *incrédules. :* C'est ainsi que saint Eutrope passait pour guérir de l'hydropisie, saint Sébastien de la peste, saint Genou de la goutte : « Ainsi preschoit à Sinays un caphart, déclare Grandgousier (*Gargantua*, ch. XLV), que sainct Antoine mettoit le feu es jambes, sainct Eutrope faisoit les hydropiques, saint Gildas les folz, sainct Genou les gouttes... » Cf. les savantes notes de l'édit. A. Lefranc, t. II, p. 365-366.

—, ligne 34. — ... *de la France. :* Sur le rôle et le pouvoir de Charles le Mauvais, roi de Navarre, on consultera, avec le livre de Secousse, le résumé de Coville, *loc. cit.*, p. 92 et suiv. Charles, arrière-petit-fils de Philippe le Hardi par son père et petit-fils de Philippe le Bel par sa mère, le dernier des Capétiens directs, prétendait à la couronne de France et ses revendications furent une des principales

causes des malheurs de la France au XIVe siècle. En 1357-1358, les Anglo-Navarrais étaient installés à Étampes, Épernay, Arpajon, Montlhéry, Pithiviers, Meulan et Mantes, et faisaient la loi aux environs de Paris. Cf. Coville, p. 124-125.

Page 309, ligne 5. — ... *quelque château... :* Cf. les textes de Froissart cités par S. Luce, p. 22.

—, ligne 15. — ... *ducs de Bourgogne*) *:* Anecdote empruntée à l'*Histoire des ducs de Bourgogne* de Barante (t. VI, p. 264).

—, ligne 18. — ... *avoir été racheté. :* Le duc d'Anjou, otage du roi Édouard à la place de son père, ayant profité des libertés qui lui étaient accordées pour s'évader, Jean le Bon pensa que son fils avait commis une faute contre l'honneur et retourna en Angleterre, où il mourut le 8 avril 1364. Cf. Froissart, édit. S. Luce, t. VI, p. 99.

—, ligne 39. — ... *cri de guerre... :* Cf. ci-dessus, p. 193, note de la ligne 24.

Page 311, ligne 25. — ... *Padoue. :* L'Empereur voulait faire donner l'assaut à Padoue par ses piétons et par les gendarmes français. La Palisse demande à Bayard ce qu'il en pense : « C'est un passe temps assez fascheux à hommes d'armes que d'aller à pied... », répond le chevalier qui estime dangereux de mélanger la noblesse aux piétons, dont l'un est « cordoannier », l'autre « mareschal », l'autre « boulengier » ; mêler les gentilshommes « parmy gens de pied qui sont de petite condition seroit peu fait d'estime d'eulx ». Mais il se tire d'affaire en suggérant à La Palisse de demander à l'Empereur qu'il remplace son infanterie par ses gendarmes démontés. Ce dernier trouva la réponse « tres honneste ». Cf. *La très joyeuse, plaisante et récréative histoire du gentil seigneur de Bayart, par le Loyal Serviteur*, édit. J. Roman. Paris, Renouard, 1878, in-8°, p. 179-183.

—, ligne 28. — ... *d'Azincourt. :* Il semble que Mérimée con-

fonde Crécy et Azincourt : dans cette dernière bataille, les gendarmes combattirent à pied. Cf. Coville, *loc. cit.*, p. 368-369.

Page 310, ligne 30. — ... *prisonniers.* : A Poitiers et Azincourt, la gendarmerie française raccourcit ainsi ses lances.

—, ligne 31. — *Ambroise Paré...* : Cf. *Le voyage de Thurin* (1536), dans l'*Apologie et Traité contenant les voyages faits en divers lieux par Ambroise Paré...*, édit. J.-F. Malgaigne. Paris, Baillière, 3 vol. in-8°, 1841, t. III, p. 690. Entrant dans une étable, A. Paré y trouve quatre morts et trois blessés, dont les habits « flamboyaient encore de la poudre à canon qui les avoit bruslés ». (Mérimée parle de « flasques de poudre. ») « Il survint un vieil soldat qui me demanda s'il y avoit moyen de les pouvoir guérir. Je dis que non. Subit il s'approcha d'eux et leur coupa la gorge doucement et sans cholere. »

II. — La famille de Carvajal

Page 315, ligne 2. — ... *du malheureux Ustariz...* : Le *malheureux Ustariz* semble être sorti tout armé de l'imagination de Mérimée ; moins heureux que Clara Gazul ou que Hyacinthe Maglanovitch, il n'a eu l'honneur que d'une lettre. (Cf. P. Trahard, *La jeunesse...*, t. I, p. 342 et suiv.) M. Trahard, contre Filon (*Mérimée et ses amis*, p. 41) et avec M. Martinenche (*L'Espagne et le romantisme français*. Paris, Hachette, 1922, in-12, p. 120), croit justement à une mystification de plus de Mérimée. La *Revue française* du 1er juillet 1828, p. 261, admettait purement l'affirmation de l'auteur : « La famille de Carvajal est un drame véritable dont le sujet est tiré d'une chronique de l'Amérique espagnole. » En réalité, Mérimée emprunte surtout sans doute les détails de couleur locale à un ouvrage de John Miero, *Travels in Chile and La Plata*. Londres, 1826, 2 vol., dont le *Globe* avait parlé le 26 octobre et où étaient décrites les mœurs des Araucaniens. On connaît, il faut le noter, deux Hispano-Américains

qui portèrent le nom d'Ustariz, un économiste, né à Cuba et mort en 1750, et un homme d'État vénézuélien, mort en 1814.

Page 315, ligne 5. — ... *de Carvajal... :* Mérimée emprunte à l'histoire le nom de ses héros. Il y avait eu un Carvajal poète napolitain ; Montluc et Brantôme citent des Espagnols portant ce nom. Cf. P. Trahard, *loc. cit.*, p. 343, note 2.

Page 316, ligne 1. — ... *Salazar... :* Autre nom historique. Cf. L. Salazar, *Storia della famiglia Salazar* et *I Salazar in Italia.* Bari, 1898 et 1900.

—, ligne 3. — ... *à Cumana ;... ... :* Ville et port du Vénézuéla, à l'embouchure du Manzanarès, fondée par les Espagnols en 1523.

—, ligne 4. — ... *à Yztepa ;... :* Probablement le port d'Istapa, rade du Guatémala sur le Pacifique.

Page 317, ligne 4. — ... *Tamanaques,... :* Peuplade habitant les bords de l'Orénoque, dans l'intérieur du Vénézuéla.

—, ligne 8. — ... *Béatrix Cenci :* Cf. P. Trahard, *loc. cit.*, p. 342. La légende de B. Cenci, qui devait inspirer une des plus belles *Chroniques italiennes* de Stendhal, avait, avant 1828, séduit Byron et Shelley, qui, en 1819, en avait tiré une tragédie : *The Cenci.*

—, ligne 15. — ... *colombienne... :* Probablement une corvette corsaire : la lutte que la Colombie menait pour son indépendance durait depuis 1811 et ne prit fin qu'en 1823.

—, ligne 23. — ... *le capitaine Parry,... :* Sir W. Parry (1790-1856) fit quatre voyages vers le pôle nord en 1819, 1821 et 1826, qu'il raconta dans ses *Quatre expéditions au pôle nord.* Londres, 1833.

Page 321, ligne 7. — *La Araucana :* Poème de don Alonzo d'Ercilla (1533-1596) qui relate les exploits de l'auteur dans une expédition contre les Araucans, peuplade du

Chili. Il en avait paru une traduction procurée par Gilibert de Merlhiac en 1824. Mérimée s'inspire, pour son mélodrame, du passage qu'il cite ici (cf. P. Trahard, *loc. cit.*, p. 343) : Glaura résiste aux tentatives d'un cousin de son père, Fiesolano.

Page 322, ligne 12. — ... *le royaume de la Nouvelle-Grenade :* Les provinces du nord de l'Amérique du Sud constituaient une vice-royauté qui portait ce nom. Elles devaient par la suite former les républiques de Colombie, du Vénézuéla et de l'Équateur. Elles avaient reçu ce nom du conquistador Quesada, frappé de la ressemblance qu'offrait la plaine de Bogota avec la plaine de Grenade.

Page 324, ligne 26. — *Comme elle est belle... :* Adaptation d'un passage de *El Tejedor de Sevilla* (journée I, scène 10) : « Ah ! continuez, vous êtes plus belle que jamais. Un déluge de roses couvre votre blanc visage et, plus je vous écoute, plus je vous admire. »

Page 325, ligne 2. — ... *tigresse. :* Cf. Byron, *Don Juan*, ch. V, str. 132-135, et Ercilla, *L'Araucana*, ch. XXVIII, str. 18, Ces deux poètes fournissent à Mérimée une image bien romantique.

—, ligne 14. — *Par le corps du Christ ! :* Mérimée aime ce juron dont il goûte la couleur locale. Cf. *Le Ciel et l'Enfer* (*Théâtre de Clara Gazul*, p. 280).

Page 326, ligne 25. — ... *le vieux cacique... :* Mérimée emprunte sans doute ce mot exotique à l'*Araucana*. Il l'avait employé déjà dans le *Carrosse du Saint-Sacrement* (*Ibid.*, p. 360). On sait qu'il désignait les chefs de tribus des peuplades sud-américaines.

Page 328, ligne 2. — ... *Tucamba... :* Nous n'avons pas trouvé ce nom dans le dictionnaire de Vivien de Saint-Martin.

Page 330, ligne 25. — ... *un drôle... :* La question de la convenance du rang social dans le mariage est un thème cher au théâtre espagnol (comme aux romantiques, cf. la

Valentine de G. Sand). Mérimée l'avait développé dans *Inès Mendo* (cf. *Ibid.*, p. 476).

Page 339, ligne 16. — ... *te faire enlever ? :* Procédé banal pour se tirer d'un mauvais pas auquel avaient souvent recours les héroïnes romantiques. Dona Francisca y pense dans l'*Occasion* (*Ibid.*, p. 339).

Page 343, ligne 14. — *Ajoute encore... :* Mérimée a puisé l'érudition magique dont il fait preuve dans cette scène dans le *Dictionnaire infernal* de Collin de Plancy. Peut-être veut-il ici parodier la première scène de *Faust* et se moquer du goût du public pour le satanisme et la magie.

Page 362, ligne 2. — ... *Notre-Dame de Chimpaquira. :* La Périchole parle de sa châsse dans le *Carrosse* (*Théâtre de Clara Gazul*, p. 402). Le *Dictionnaire* de Vivien de Saint-Martin ne mentionne pas Chimpaquira.

Page 373, ligne 8. — ... *de son corset) :* Sur l'habitude qu'avaient les Espagnoles de porter un poignard et l'usage que firent les romantiques de ce trait de mœurs, cf. A. Morel-Fatio, *El puñal en la liga* (*Revue de littérature comparée*, t. I, p. 473). Mérimée avait déjà usé de ce trait dans le *Ciel et l'Enfer* (cf. *Théâtre de Clara Gazul*, p. 299). Il le reprendra dans *Colomba*, en l'appliquant à la Corse, et dans les *Mécontents*, *1810*.

Page 380. — *Scène* 7 : Comparer à ce monologue de Don José celui du frère Antonio dans *Une femme est un diable* (*Théâtre de Clara Gazul*, p. 162). C'est la même situation psychologique : les réactions des deux personnages sont différentes.

Page 381, ligne 12. — ... *trahi par la nature ? :* Mérimée songe-t-il ici au chapitre « *Des Fiasco* » que Stendhal avait placé dans *De l'Amour ?*

Page 390, ligne 26. — ... *les fautes de l'auteur. :* Même formule à la fin de *Les Espagnols en Danemarck* (*Théâtre de Clara Gazul*, p. 142). Elle était courante dans le théâtre espagnol (cf. *Ibid.*, p. 465).

COMPTES-RENDUS

LA JACQUERIE

(*Le Globe*, 11 juin 1828, t. VI, n° 66, p. 463.)

P. 468. — Littérature.

La Jaquerie, scènes féodales, suivies de la *Famille de Carvajal*, drame, par l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul* (note 1. 1 vol. in-8°, chez Brissot-Thivars, rue de l'Abbaye-Saint-Germain-des-Prés, n° 14.)

Nous examinerons bientôt ces deux nouvelles compositions de l'auteur spirituel et plein de verve qui fit paraître ses premiers essais sous le nom de Clara Gazul : nous ne pouvons aujourd'hui que les annoncer. Dans la *Famille de Carvajal*, il nous donne comme un pendant de l'*Amour africain*. Dans la *Jaquerie*, il a entrepris de peindre les mœurs féroces du XIVe siècle. Le choix du sujet lui laissait pleine liberté. « Il n'existe, dit-il... » (cite le texte de la *Préface* jusqu'à : « de l'Allemagne »). L'auteur ayant ainsi considéré son sujet devait naturellement faire passer sous nos yeux tous les contrastes du régime féodal. Nous voudrions citer quelques-unes des scènes où il peint la vie des serfs, celle du château et celle du cloître ; mais il est difficile de détacher des parties liées entre elles ; nous préférons donner la première *scène* de l'ouvrage, où se trouve retracée la sauvage existence de ces espèces de serfs marrons réfugiés dans les forêts et qui semblaient appeler les autres à la liberté, comme les Klephtes de la Grèce moderne ont préparé l'insurrection. (Cite la scène 1 jusqu'à : « Allons souper. »)

SUR LA « JACQUERIE »

(*Le Globe*, samedi 28 juin 1828, t. VI, nº 71, p. 503.)

P. 503. — Littérature.

La Jaquerie, scènes féodales, suivies de la *Famille de Carvajal*, drame, par l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul* (note 1. 1 vol. in-8º, chez Brissot-Thivars, rue de l'Abbaye-Saint-Germain-des-Prés, nº 14 ; Johanneau, rue du Coq.)

L'auteur du *Théâtre de Clara Gazul* a commencé dans notre art dramatique une réforme qui est encore loin d'être achevée. Les usages qu'on appelle les règles étaient en possession tranquille de la scène, le public écoutait sans murmure et s'ennuyait sans résistance, lorsqu'un écrivain jeune et inconnu s'avisa de composer des drames libres de toute autre règle que les lois de la vérité ou les caprices de son imagination. Sa tentative à elle seule était un signe d'inspiration. Son mérite était d'autant plus grand qu'il paraissait étranger à la critique littéraire, et qu'aucun conseil, aucune vue systématique ne semblait avoir présidé à son travail. Comme tous les talents naturels, il avait composé, non pour l'intérêt de l'art, mais pour satisfaire un penchant, pour se divertir à sa manière. Rien n'indiquait qu'en écrivant il eût songé d'abord à publier, et peut-être est-ce présomption ; mais il nous semble que si une école de critique ne s'était élevée, qui appelait de tous ses vœux l'innovation et la liberté dramatiques, l'interprète de Clara Gazul n'eût point songé à livrer ce nom mystérieux à la curiosité des hommes, et ses spirituels ouvrages seraient restés le charme ignoré de ses loisirs et le secret amusement de ses amis.

Depuis que son premier volume a été publié, d'autres essais ont paru, divers par le tour d'esprit qu'ils accusent, mais analogues par la recherche de vérité qui s'y montre, par la liberté des formes et la familiarité du langage, enfin

tous destinés à conclure l'alliance de l'art historique et de l'art théâtral. Le mérite de la nouveauté est donc maintenant perdu pour tout le monde. Il ne suffit plus qu'un ouvrage déroge aux vieilles règles, il faut encore qu'il soit meilleur que les précédents pour être distingué. Ce qui méritera désormais notre attention, ce n'est plus le genre, mais le talent, et, à moins d'innover dans l'innovation, à moins de donner à l'école nouvelle les qualités dont elle n'a point encore fait preuve, à moins d'introduire soit la grâce et la sensibilité, soit l'art des combinaisons et des développements dramatiques, soit enfin la poésie des caractères et l'éloquence du langage, dans ces compositions qui ne se sont encore recommandées que par la finesse ou la vérité d'observation, le tour piquant du dialogue, la force de quelques situations ou l'énergie de quelques sentiments, ceux qui marchent dans les voies nouvelles passeront bientôt eux-mêmes au rang des imitateurs et pourront bien continuer de nous donner des nouveautés sans faire preuve d'originalité ni d'invention : les esprits sont si prompts aujourd'hui, et il faut si peu de temps pour qu'une découverte devienne un lieu commun ! Heureux du moins ceux qui ne feront que s'imiter eux-mêmes. Ils ont donné le mouvement, ils ont ouvert la route : l'art dramatique leur doit trop pour qu'on exige rigoureusement d'eux un continuel progrès ; en jugeant ce qu'ils font maintenant, on ne peut oublier ce qu'ils ont fait. Si l'auteur de la *Jaquerie* ne s'est point élevé au-dessus de *Clara Gazul*, s'il n'a fait que se continuer, reportons-nous dans le passé, oublions les trois ans qui viennent de s'écouler et représentons-nous l'enthousiasme qui se fût emparé de nous s'il nous eût, en 1825, donné ses *Scènes féodales* au lieu de ses *Intermèdes espagnols*.

La *Jaquerie* est un beau sujet et un sujet difficile. Épisode presque isolé dans nos annales, c'est un événement, le seul peut-être, qui a mis en mouvement toutes les classes de la société, où du moins chacune a joué un rôle de son propre chef et pour son propre compte. C'est presque la seule fois que l'histoire nomme les vilains, ces nourriciers

de la société, et dont elle ne tient guère plus de compte que de ses bêtes de somme. On les voit sortir un moment de leur repos ou plutôt de leur obscure misère pour tirer une vengeance horrible et passagère de leurs tyrans et prendre en courant une part sanglante au commun désordre et au pillage général. Puis, aussitôt repoussés, dissipés, remis sous le joug, ils disparaissent, ils se taisent jusqu'au jour mémorable où les siècles leur rendront la parole et la vie, où, ralliés par un sentiment où se mêlera la vengeance, où ne manquera pas la justice, ils s'armeront pour leur propre cause, et, par une courte apparition sur la scène du monde, ils changeront la face de la société et enlèveront à la fois à leurs anciens maîtres le privilège de la propriété et celui de la gloire.

Mais leur première révolte, cet événement si singulier, si frappant, si unique, n'a été ni compris ni décrit par les contemporains. La Jacquerie n'a point d'histoire. Car ceux qui l'ont faite n'avaient point d'historiens : ils étaient de ces lions qui ne savent pas peindre. Habitant pour la plupart des palais ou des cloîtres, les chroniqueurs du temps n'ont de curiosité, d'attention, de mémoire que pour les gens d'armes ou les hommes d'Église. C'est tout au plus si les bourgeois trouvent place dans leurs récits, et ce n'est guère qu'avec des fragments épars, des passages détachés que le savoir moderne recompose l'histoire des communes. Quand il est si peu question des villes, de quel droit les serfs des champs réclameraient-ils un souvenir de ceux qui ne les ont jamais ni connus ni comptés? Et ne doivent-ils pas se tenir pour très honorés que l'historiographe de la chevalerie, le narrateur enthousiaste des beaux coups de lance et des nobles prouesses, Froissart, daigne interrompre le récit des magnifiques tournois et gentils carrousels pour dire en quelques lignes qu' « aucunes gens des villes champestres » s'assemblèrent en Beauvoisis et « ne furent mie cent hommes les premiers », et s'étant fait un roy entre eux qui était « le pire des pires » et qu'ils appelèrent « Jaques Bonshoms, ardirent et détruirent environ Corbie et Amiens, et, à Montdidier, plus de 60 maisons bonnes et forts châteaux ». Ainsi,

presque dénué de renseignements originaux, l'auteur dramatique qui essayait de reproduire sous une forme pleine de vie cette audacieuse et cruelle insurrection se trouvait entre deux difficultés, celle de suppléer au silence de l'histoire et celle de ne point lui donner le ton du roman. Si l'événement est peu connu, en effet, les mœurs de l'époque commencent à l'être beaucoup. M. de Barante a rendu populaires les souvenirs du XIVe siècle. L'auteur de la *Jaquerie* avait donc des conditions diverses à remplir : le sujet presque ignoré l'obligeait à inventer avec hardiesse ; l'époque très connue lui commandait d'imiter avec fidélité. Il fallait faire preuve à la fois d'imagination et d'intelligence. C'était presque un tableau de fantaisie à peindre des couleurs de la vérité.

Le jeune écrivain ne s'est effrayé de rien. Il n'a pas craint d'agrandir le cadre du tableau. On sait que la Jacquerie éclata durant une trêve qui suivit la captivité du roi Jean. Tous les partis, toutes les compagnies qu'entretenait la guerre se trouvaient alors dans une sorte d'oisiveté ; leur violente activité ne savait se dédommager que par des désordres plus terribles que ceux de la guerre. Le pays était infesté par des troupes de gens d'armes étrangers, la plupart anglais, qui, sous le nom de chevaliers d'aventure, forçaient et pillaient les châteaux et les villages et se tenaient pour les représentants de la chevalerie errante. En même temps, au sein du peuple, cette classe d'hommes audacieux et indomptés, que tentent toujours la licence et le danger, et qui se regardent comme placés en hostilité naturelle contre une société qui ne sait ni les protéger ni les contenir, formaient sous des noms bizarres des bandes organisées et vivaient de brigandages ; assez semblables, après tout, aux nobles chevaliers, hormis qu'ils ne devaient point laisser de descendants pour parler du vieil honneur de leurs aïeux. C'est avec la compagnie des « aventuriers », d'une part, et la bande des « loups », de l'autre, que, dans le drame qui nous occupe, les paysans, poussés à bout par l'oppression et la misère, encouragés par l'anarchie et l'impunité univer-

selles, font alliance, en se soulevant, sous la conduite d'un moine mécontent. En regard de ce parti sont placés les nobles du pays, ceux qu'on pourrait appeler les gentilshommes de province, et contre qui la révolte est principalement dirigée. Avec eux sont les prêtres et les moines, qu'ils rançonnent de temps en temps, mais qu'ils protègent contre la canaille, et pour cette fois les bourgeois aussi font cause commune avec les gens d'armes, puisqu'il s'agit de défendre ceux qui ont quelque chose contre ceux qui n'ont rien. Tels sont les deux partis aux prises : le drame qui les oppose les a empruntés à l'histoire. Ils revivent, ils se combattent sous nos yeux, et l'on sent que la victoire finirait par demeurer à la révolte, si un tiers parti n'intervenait, qui réprime tout par l'ascendant de la force régulière et de l'habileté politique : c'est celui de l'autorité royale, qui, dès lors, représentait, quoique avec tous les vices d'un pouvoir égoïste et imprévoyant, ce que doit être partout la royauté, le symbole du droit commun et de l'ordre public. Les « chevaliers de l'hôtel du roi » se distinguent très bien de tous les autres dans les scènes de la Jacquerie, par un savoir-faire, mêlé de prudence et de perfidie, qui suppose toutefois quelque impartialité et qui, dans les temps encore barbares, est la première forme que revêt l'esprit pour dominer la force.

On voit que toutes les classes de la nation figurent dans le drame, et sous ce rapport l'auteur a su distinguer assez heureusement toutes les nuances, toutes les diversités du costume du temps. On peut regretter que les situations ne soient pas toujours assez habilement conçues pour donner à ses peintures toute leur valeur et tout leur relief ; la couleur générale est vraie, mais les détails n'ont pas toujours assez d'effet. Tout amuse, mais rien ne surprend. En tout il y a dans l'ouvrage plus d'esprit que d'imagination.

Il était difficile, on dirait même impossible, de donner à ces scènes l'ordre et la progression d'un véritable drame. Cependant, l'auteur a su les réunir par un lien assez léger, mais qui suffit à l'unité, s'il ne suffit pas toujours à l'intérêt. Il y a peu de confusion et moins de décousu que dans plu-

sieurs des tragédies chroniques de Shakespeare lui-même. Mais, comme le nœud est faible, comme le développement du fait historique constitue presque toute l'unité du drame, ce mérite, quoique réel, ne suppose ni un art bien profond ni une combinaison bien savante. Je conjecture, et ceci est loin d'être un reproche, que l'auteur écrit en se jouant. Il ne prend pas fort au sérieux ses ouvrages, et, pourvu qu'ils rendent au public quelque chose du plaisir qu'il trouve à les écrire, il est content. Ses lecteurs peuvent lui dire qu'il a réussi...

[P. 505.] — Il est impossible de lire la *Jaquerie* sans se rappeler *Goëtz de Berlichingen*. Après tout, la pièce de Gœthe est le premier essai, le premier exemple de ce retour au moyen âge par l'imagination, de ce goût pour les peintures gothiques et nationales, qui envahit maintenant tous les arts. On sait qu'une traduction de *Goëtz de Berlichingen* fut un des premiers ouvrages de W. Scott, et peut-être est-ce ce travail qui donna l'éveil à son génie. Et nous, à notre tour, que ne devons-nous pas à W. Scott? Où en seraient sans lui notre critique, notre littérature et même notre histoire? Eh bien! dans *Goëtz*, il y a aussi des scènes de paysans révoltés; il y a une jacquerie allemande, crayonnée en quelques traits simples et expressifs, et l'auteur français, en faisant plus, n'a peut-être pas fait mieux. Mais ce qu'il y a aussi dans le drame allemand, et ce qui manque dans tous les essais analogues qui ont été remarqués depuis ces dernières années, c'est, sous les formes les plus libres et les plus familières, je ne sais quelle grandeur poétique qui ravit l'imagination et qui l'élève sans la dépayser. C'est, par exemple, le caractère de Goëtz, de cet homme si brave et si simple, qui inspire tant d'enthousiasme et d'effroi, qui porte tant d'équité dans la violence et mêle tant de bonté à sa rudesse. C'est ce guerrier infatigable qui, sans cesse à cheval et en plein champ, exerce la lance à la main sa redoutable justice, et, soumis au devoir autant qu'indocile à l'autorité, défend jusqu'au dernier soupir et sans espoir son altière indépendance. C'est ce héros des derniers âges che-

valeresques, en qui se résume et s'éteint tout le génie d'une époque. Et pourtant rien en lui ne ressemble aux chevaliers de bonne compagnie qui figurent sur notre théâtre : dans l'intérieur de Jaxthausen, c'est le meilleur des maris, des pères, des maîtres ; il boit bouteille avec ses vassaux et siège en joyeux convive au festin d'une noce de village ; heureux mélange d'aimables et de nobles qualités unies aux mœurs grossières, aux opinions naïves : c'est le grand homme de tous les temps avec la physionomie de son siècle. Ainsi peuvent se concilier dans le drame la poésie et l'histoire ; ainsi, sans sortir du vrai, le génie s'élève au grandiose. C'est par de telles créations que les productions du théâtre moderne pourront prendre place auprès des chefs-d'œuvre de l'ancien théâtre national. Il faut le rappeler sans cesse à ceux qui sont aujourd'hui l'espoir de l'école nouvelle, l'idéal est de ce monde, puisqu'il entre dans l'esprit humain ; il est dans la vérité, au moins autant que tout le reste, et l'art serait incomplet et mensonger si tout ce que la nature admet et contient n'était reproduit dans ses fictions aussi bien et mieux peut-être que dans la nature elle-même. Il faut bien qu'il soit plus beau qu'elle, pour qu'il compense en beauté ce qui lui manque en réalité.

C. R. (Charles Rémusat.)

LA JACQUERIE

(*La Revue française*, 1er juillet 1828.)

P. 261. — Littérature et beaux-arts.

La Jacquerie, scènes féodales, suivies de la *Famille de Carvajal*, drame, par l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul* (1 vol. in-8°. Paris, 1828, Brissot-Thivars, libraire, rue de l'Abbaye-Saint-Germain-des-Prés, n° 14).

Le nom de *La Jacquerie* est très connu ; c'est un événement qui a fait grand bruit, mais il n'a illustré personne. Les *vilains* qui en furent les héros sont restés obscurs, et l'histoire parle d'eux à peine. Comme sujet dramatique, *La*

Jacquerie n'offrait donc pas de données très favorables. Le drame a généralement besoin que l'époque ou l'événement qu'il reproduit se représente et s'anime sous le nom de quelques individus intéressans. C'est ce qui manquait ici, et l'auteur a dû suppléer à ce défaut par l'*invention des personnages et des incidens*. Il a réussi, du moins, dans ce sens que ses combinaisons ont de la *vérité* et donnent une idée assez juste du temps et de l'événement. Les différens partis sont indiqués avec *intelligence* et la plupart des portraits sont *fidèles*. Mais il n'en est *aucun qui attire spécialement les yeux*. Aucun des personnages ne se dessine avec assez de force ou de grâce, de grandeur ou de nouveauté, pour inspirer l'intérêt ou dominer l'attention. Presque tous semblent *épisodiques ;* il en est de même des scènes qui sont unies par un faible lien. Cette pièce est en quelque sorte *une tragédie à tiroirs*. La nature du sujet le voulait peut-être ainsi ; mais il en résulte que, malgré l'effet de certaines situations et le mérite d'un dialogue vif et simple, l'impression générale n'est pas très forte, la curiosité n'est point excitée ; l'ouvrage peut se quitter, peut se reprendre et *divertit* plus qu'il ne captive l'esprit.

La *Famille de Carvajal* est un drame véritable, dont le sujet est tiré d'une chronique de l'Amérique espagnole. Un planteur du royaume de la Nouvelle-Grenade, homme dur et ardent, corrompu par la richesse et la tyrannie, alliant la violence d'un flibustier à la mollesse d'un colon, devient amoureux de sa fille, dont il empoisonne la mère et fait assassiner l'amant pour assurer le succès de son infâme passion. Il ne réussit pas, mais, en vérité, peu s'en faut, et le lecteur en a quelque temps toute l'angoisse. Cette conception, comme on voit, ne manque de rien pour être *épouvantable*. Il y a de l'*art* dans l'exécution et les accessoires sont habilement imaginés ; mais, à la manière ordinaire de l'auteur, tout est *indiqué plutôt qu'approfondi*, et le style n'a pas toujours assez de nerf et de couleur. Le caractère de dona Catalina vise à la beauté ; c'est un essai nouveau ; car l'auteur, en général, affectionne les peintures fortes ou pi-

quantes, mais dédaigne ce qui est élevé et pur. Son point de vue est ordinairement *satirique*. Le genre de ses drames rappelle assez le talent de l'acteur *Kean*, du temps qu'il en avait.

Ces deux nouvelles pièces sont beaucoup moins susceptibles d'être jouées que celle de *Clara Gazul*. Cependant, il serait bien temps que la nouvelle école dramatique *essayât d'être théâtrale*. La difficulté est très grande sans doute, et elle n'a été qu'à peine effleurée. Tant qu'elle ne sera pas résolue, le système classique gardera un immense avantage et pourra défier insolemment le système nouveau. La représentation est l'épreuve décisive ; pour les ouvrages dramatiques, c'est le jugement de Dieu.

(Extrait du bulletin bibliographique *: Littérature et beaux-arts.*)

SUR LA « JACQUERIE »

[P. 35.] — Vos esquisses de mœurs, peinture exacte des vices grossiers d'une société qui commence et des vices élégants d'une société qui finit, révèlent en vous la justesse du coup d'œil et la délicatesse du pinceau. Mais de quelle vigueur ne s'anime-t-il pas dans la *Jacquerie* et dans les *Scènes du temps de Charles IX*, tableaux d'une fidélité effrayante où apparaît notre vieille France se débattant, mutilée, sous la verge de fer de la féodalité et sous le poignard sanglant du fanatisme ! En déroulant les annales de ces siècles barbares, Monsieur, vous nous avez rendus moins sévères pour le nôtre. Oh ! quels progrès se sont accomplis ! Comme nos mœurs, nos passions même sont devenues plus douces !

(Étienne, *Réponse au discours de Mérimée à l'Académie française*, 1845.)

ERRATUM

Page 130, avant-dernière ligne : ... et puis à cheval, *devient :* ... et puis à cheval !

Page 141, ligne 12 : ... plus de dix mille florins, *devient :* ... plus de dix mille bons * florins.

Page 150, ligne 10 : ... le méchant sénéchal pour *, *devient :* ... le méchant sénéchal, pour *.

Page 159, ligne 13 : ... garou, à Pievre, *devient :* ... garou, à Pierre.

Page 171, ligne 21 : Toi, vas au..., *devient :* Toi, vas* au...

Page 176, ligne 9 : ... vous avez sont bonnes, *devient :* ... vous avez sont assez bonnes *.

Page 274, l. 24 : fuit, *devient :* fuit *.

TABLE DES GRAVURES

Titre de l'édition originale . . . . . Frontispice

Attaque du marché de Meaux par le captal de Buch, en 1358 48-49

Jacques prisonniers et Hommes d'armes . . 112-113

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Avant-Propos 1

Préface de la Jaquerie. 3

La Jaquerie, scènes féodales 5

Notes de la *Jaquerie* 308

Préface de la Famille de Carvajal. 315

La Famille de Carvajal. 321

Notes de la *Famille de Carvajal* 391

Éditions 393

Variantes. 395

Notes et Éclaircissements. 413

Comptes-rendus. 447

Erratum 457

Table des gravures. 459

IMPRIMERIE

DAUPELEY-GOUVERNEUR

A NOGENT-LE-ROTROU

PLAN